WILLIAM DIETRICH

PRIX PULITZER

L'OMBRE DES TEMPLIERS

THRILLER

POCKET

William Dietrich

L'Ombre des Templiers

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PIERRE SZCZECINER

COLLECTION THRILLERS



Vous aimez la littérature étrangère ? Inscrivez-vous à notre newsletter

pour suivre en avant-première toutes nos actualités :

www.cherche-midi.com

D IRECTION ÉDITORIALE : A RNAUD H OFMARCHER

C OORDINATION ÉDITORIALE : H UBERT R OBIN

Titre original : The Barbary Pirates

Éditeur original : HarperCollins

Cartes : © Casey Greene for Springer Cartographics L.L.C.

23, rue du Cherche-Midi

75006 Paris

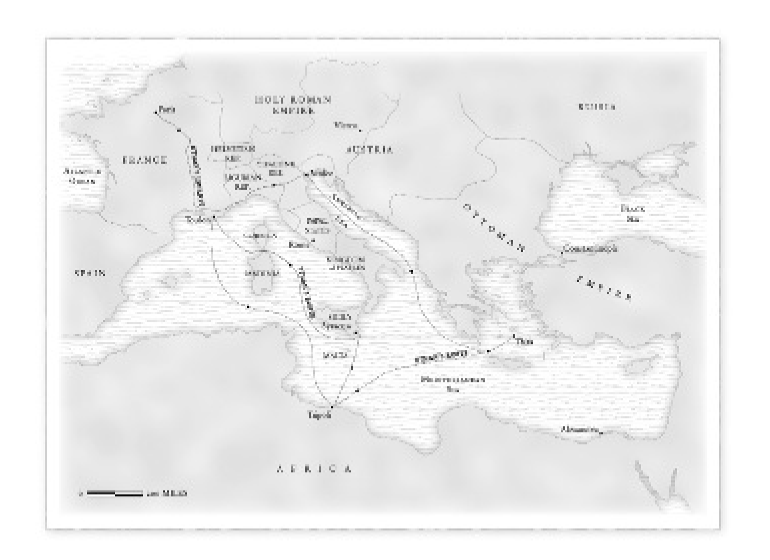
Photo : © Holly Dietrich

Couverture : Marc Bruckert. Photo © Nik Keevil / Arcangel Images

ISBN Numérique : 978-2-7491-2667-8

À Mateo et Selena Ziz,

qui avaient pile le bon âge pour contribuer à cette aventure !



Holy Roman Empire : Saint Empire romain germanique

Vienna : Vienne

Russia : Russie

Helvetian Rep. : République helvétique

Austria : Autriche

Atlantic Ocean : océan Atlantique

Ligurian Rep. : République ligurienne

Cisalpine Rep. : République cisalpine

Venice : Venise

Black Sea : mer Noire

Corsica : Corse

Spain : Espagne

Sardinia : Sardaigne

Papal States : États pontificaux

Adriatic Sea : mer Adriatique

Kingdom of Naples : royaume de Naples

Sicily : Sicile

Malta : Malte

Africa : Afrique

Ottoman Empire : Empire ottoman

Mediterranean Sea : mer Méditerranée

Alexandria : Alexandrie

Ethan’s journey : voyage d’Ethan Gage

Ethan’s route : voyage d’Ethan Gage

200 miles : 300 km

Les noms propres non traduits (Paris, France, Toulon, Rome, Thira…) restent les mêmes en français.

PREMIÈRE PARTIE

1

A près avoir coincé trois scientifiques dans un incendie que j'avais déclenché, les avoir impliqués dans une affaire de vol de charrette qui conduisit à notre arrestation par la police secrète française, puis les avoir embarqués dans une mission mystique pour Bonaparte, ils se mirent à douter de mon discernement.

Pour ma défense, permettez-moi de dire qu'ils étaient au moins aussi responsables que moi de cette nuit tumultueuse. Après tout, les touristes ne viennent-ils pas à Paris pour s'encanailler ?

Je ne fus donc pas surpris quand mes trois savants – William « Strata » Smith, le chasseur de cailloux anglais ; Georges Cuvier, le zoologue français ; et Robert Fulton, l'inventeur fou américain – insistèrent pour que je les emmène au Palais-Royal. Malgré leur statut d'éminents scientifiques, après une journée à observer des fossiles ou, dans le cas de Fulton, à tenter de vendre des inventions farfelues à la marine française, ces hommes n'avaient qu'une chose en tête : faire la tournée des bordels les plus réputés de la capitale.

Sans oublier les autres attractions qu'offre le palais : les cafés à la mode, les jeux de hasard et les magasins de souvenirs proposant parfums français, cure-dents en argent, soies chinoises, brochures érotiques, bijoux égyptiens et objets en ivoire aux formes évocatrices. Qui peut résister à tant de débauche et de sensualité ? Certainement pas mes trois savants, qui se figuraient en plus que, en cas de problème, l'homme à la fois discret et éhonté que j'étais ferait un bouc émissaire idéal.

« M. Ethan Gage a insisté pour nous faire la visite », expliqua ainsi Cuvier en rougissant lorsqu'il croisa une connaissance.

C'était un homme d'une intelligence rare, qui restait fier de ses origines modestes malgré la brillante renommée qu'il avait acquise en tant que scientifique. Depuis la Révolution française, il ne suffisait plus d'être bien né pour devenir un grand de ce monde, et les mondanités épuisantes jadis réservées à la noblesse avaient été remplacées par la curiosité et le labeur de ceux qui visaient l'excellence. Cuvier était fils de soldat, Smith d'agriculteur, et Fulton ne se souvenait pas de son père, un fermier ruiné qui était mort quand il avait 3 ans. Bonaparte lui-même n'était pas français, mais corse, et ses généraux étaient pour la plupart des descendants d'artisans : Ney était ainsi le fils d'un tonnelier, Murat d'un aubergiste, Lannes d'un petit commerçant. Et moi, en tant que fils d'un marchand de Philadelphie, je me sentais tout à fait à ma place.

« Nous sommes en mission officielle pour enquêter sur les sources de revenus du palais et sonder l'opinion publique, ajoutai-je pour venir en aide à Cuvier. Napoléon a l'intention de mettre en place un nouvel impôt. »

Après mon récent périple calamiteux en Amérique, j'avais pris la décision de changer radicalement. Aussi aurais-je dû en vouloir à Cuvier de me faire passer pour un fin connaisseur du palais. Mais c'était un fait, pendant les années que j'avais passées à Paris, j'en avais exploré les moindres recoins – par simple curiosité esthétique et sociale, il va sans dire. Aujourd'hui, en juin 1802, le Palais-Royal reste l'endroit où le Tout-Paris vient se montrer ou, pour ceux dont les intentions seraient peu louables, assouvir des fantasmes en toute discrétion.

Smith, récemment démis de ses fonctions de géomètre en Angleterre et frustré de ne pas être reconnu à sa juste valeur par ses pairs, était venu à Paris pour s'entretenir avec des géologues français. C'était un homme robuste bâti comme un bulldog anglais, avec un crâne dégarni et un teint rougeaud de paysan. Comme il était d'origine modeste, les intellectuels anglais n'avaient prêté strictement aucune attention à ses cartes topographiques. Tant d'arrogance lui restait en travers de la gorge, car il savait pertinemment qu'il était plus intelligent que les trois quarts des membres de la Royal Society.

« Maintenant que tu es débarrassé d'eux, le succès te tend les bras, l'encourageai-je lorsque Cuvier me l'amena pour que je fasse office d'interprète et de guide.

– Ma carrière ressemble aux fossés béants que creusait mon ancienne compagnie de construction de canaux. Je suis ici parce que je ne sais pas trop quoi faire d'autre.

– Comme la moitié des Londoniens ! La paix d'Amiens a permis à un flot de touristes anglais de revenir à Paris, ce qui leur était interdit depuis la Révolution. Nous avons déjà accueilli les deux tiers de la Chambre des lords, parmi lesquels cinq ducs, trois marquises et trente-sept comtes. La guillotine les fascine autant que les prostituées.

– Nous autres Anglais sommes simplement curieux du rapport qu'entretiennent liberté et cruauté.

– Et le Palais-Royal est l'endroit rêvé pour étudier, William. Il y a de la musique partout, les lampions scintillent, et on peut se laisser aller à disparaître au milieu de ce tourbillon de troubadours errants, d'acrobates, de pièces de théâtre paillardes, de joueurs invétérés, de vêtements à la mode, de discussions savantes, d'alcools grisants et de bordels de luxe.

– Et tout cela est officiellement toléré ?

– En quelque sorte. Philippe d'Orléans en a jadis interdit l'accès à la police, et Philippe Égalité a fait construire les galeries marchandes peu avant la Révolution. Cet endroit a résisté sans sourciller aux révoltes, à la guerre, à la Terreur, à l'inflation et aux instincts conservateurs de Napoléon. Bonaparte a fait interdire les trois quarts des journaux parisiens, mais le palais est toujours debout.

– Tu m'as l'air bien renseigné.

– Cet aspect de l'histoire me passionne. »

En vérité, mes connaissances étaient loin d'être à jour, car j'avais passé un an et demi loin de Paris, chez moi, en Amérique. Les aventures terrifiantes que j'y avais vécues avaient achevé de me convaincre qu'il était grand temps de renoncer aux femmes, au jeu, à la boisson et aux chasses au trésor. C'est vrai, je n'avais pas respecté toutes mes résolutions. J'avais misé une petite bille d'or de la taille d'un raisin (mon unique récompense après les épreuves de Job que j'avais surmontées dans l'Ouest sauvage) dans une partie de cartes à Saint Louis. J'avais également fréquenté une ou deux aubergistes aguicheuses et avais dégusté quelques vins exceptionnels en compagnie de Jefferson lorsque je lui avais fait mon rapport au palais présidentiel. Il avait écouté attentivement le récit tronqué de mes aventures en Louisiane française et avait approuvé ma proposition de me rendre à Paris à titre officieux pour convaincre Napoléon de vendre ces terres inutiles aux États-Unis.

Je disposais donc d'une once de renommée et d'un soupçon de réputation : ne me restait plus qu'à en être à la hauteur. Je dois admettre que je ne pus m'empêcher d'enjoliver mes exploits militaires lors de ma traversée de l'Atlantique à bord d'une escadre navale américaine qui avait pour mission de protéger nos bâtiments de commerce des attaques de Barbaresques, ces impétueux pirates musulmans qui écumaient la Méditerranée. En effet, le pacha de Tripoli, un roi pirate nommé Yusuf Karamanli, avait déclaré la guerre aux États-Unis l'année précédente et exigeait deux cent vingt-cinq mille dollars pour faire la paix, ainsi qu'une dîme annuelle de vingt-cinq mille dollars. Comme cela arrive souvent en politique, Jefferson – qui avait pourtant milité contre une armée trop puissante – décida d'envoyer cinq frégates construites par son prédécesseur, Adams, afin de répondre à ce chantage par la force. « Parfois, même la paix peut coûter trop cher », comme disait mon vieux mentor, Benjamin Franklin. Bref, quand Jefferson me proposa de faire partie du voyage, j'acceptai, sous réserve qu'on me dépose à Gibraltar, afin d'échapper aux batailles navales.

Au final, j'aurais mieux fait de ne pas m'inquiéter, car Richard Valentine Morris, le capitaine de la flottille, se révéla être un homme à la fois incompétent, timide et fainéant. Nous partîmes avec deux mois de retard, et il crut bon d'amener sa femme et son fils, comme s'il s'agissait de vacances en Méditerranée. Hélas, son frère avait aidé Jefferson à remporter l'élection présidentielle contre Aaron Burr et, même dans ma jeune nation, les alliances politiques prenaient le pas sur l'inexpérience. Ce crétin était intouchable.

Le récit de mes exploits militaires pendant le voyage convainquit la moitié des officiers que j'étais un Alexandre le Grand en puissance, et l'autre moitié que j'étais un menteur éhonté. Mais je vous jure que j'essayais vraiment de changer.

« Tu es donc une sorte de diplomate ? me demanda Smith.

– L'idée, c'est que Bonaparte vende la Louisiane à mon pays. C'est un immense territoire vide dont la France n'a pas besoin, mais Napoléon ne s'assoira pas à la table des négociations tant qu'il ne saura pas si son armée a réussi à mater le soulèvement d'esclaves à Haïti et peut être déplacée à La Nouvelle-Orléans. Je connais Leclerc, le général en charge là-bas. »

Je n'allai pas jusqu'à expliquer que c'était surtout sa femme, Pauline, que je connaissais, pour avoir couché avec elle avant qu'elle ne rejoigne son mari dans les Caraïbes. Pour l'heure, pendant que Leclerc combattait à la fois la fièvre jaune et les esclaves noirs, mon ancienne amante – qui était par ailleurs la sœur de Napoléon – apprenait apparemment le vaudou. Si vous voulez vous faire une idée de la réputation de la dame en question, sachez qu'un débat divisa Paris pour savoir si c'était elle ou bien Joséphine, la femme de Napoléon, dont le marquis de Sade s'était inspiré pour écrire son dernier pamphlet dépravé, Zoloé et ses deux acolytes . Dans le doute, Bonaparte choisit de faire jeter l'auteur en prison. Je lus moi-même le livre pour me faire mon propre avis sur la question et me rappeler de délicats souvenirs.

Après qu'on m'eut déposé à Gibraltar, je fis donc le voyage jusqu'à Paris, où je survécus grâce à une modeste pension versée par le gouvernement américain, en me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire de ma vie. Le Palais-Royal, la Gomorrhe de l'Europe, était un endroit comme un autre pour réfléchir. Je ne pariais que contre des adversaires inexpérimentés, fréquentais les courtisanes uniquement quand l'envie se faisait trop pressante, et prenais des cours d'escrime pour me maintenir en forme (j'ai une fâcheuse tendance à tomber sur des gens armés d'épées). Pour tout dire, j'étais assez fier de cette discipline que j'arrivais à m'imposer. Je me demandais s'il valait mieux mettre mes talents au service de la philosophie, des langues, des mathématiques ou de la théologie quand Cuvier était venu me trouver pour me proposer d'emmener Smith et Fulton au Palais-Royal.

« Vous nous parlerez des mammouths, Gage, et au passage, vous n'aurez qu'à nous présenter les prostituées. »

J'étais le lien qui unissait ce quatuor. On me considérait comme un expert en éléphants laineux parce que j'étais parti dans l'Ouest sauvage en espérant en trouver. Et puis les Européens ont plus tendance à se passionner pour les animaux disparus que pour ceux qui existent encore.

« L'extinction des mammouths est peut-être même plus importante que le fait qu'ils aient existé », m'expliqua un jour Cuvier.

C'était un homme de 33 ans plutôt agréable à regarder, au visage allongé et au crâne bombé. Il avait le nez arqué, le menton proéminent, et ses lèvres plissées donnaient l'impression qu'il était toujours en pleine réflexion. Son apparence séduisante avait favorisé son avancement, comme cela arrive souvent dans la vie. Mais son visage était également empreint d'une gravité farouche propre à ceux qui doivent leur promotion au mérite plutôt qu'à la chance, comme moi par exemple. Son sens de l'organisation et sa perspicacité lui avaient ouvert les portes du Jardin des Plantes et de l'Instruction publique, bien que cette dernière tâche lui parût particulièrement ingrate.

« Dans tous les systèmes scolaires, ceux qui sont intelligents s'en sortent, tandis que les plus médiocres espèrent qu'on les laisse tranquilles, mais les politiciens attendent des éducateurs qu'ils repoussent les limites de la nature humaine.

– Tous les parents prient pour que ce soit la faute du professeur si leur enfant est quelconque », approuvai-je.

Cuvier considérait que j'avais de la chance de n'avoir ni classe sociale, ni argent, ni sécurité. Il m'enviait d'effectuer telle ou telle mission pour le compte de deux ou trois gouvernements à la fois. Il faut dire que, parfois, j'avais moi-même du mal à m'y retrouver. Bref, aussi inattendu que cela puisse paraître, nous étions devenus amis.

« Le fait que nous trouvions des squelettes d'animaux ayant complètement disparu prouve que la Terre a beaucoup plus que les six mille ans annoncés par la Bible, aimait-il à répéter. Je suis chrétien comme tout un chacun, mais je constate que tous les rochers n'abritent pas de fossiles, ce qui laisse à penser que la vie n'est pas aussi éternelle que le suggèrent les Saintes Écritures.

– Pourtant, il me semblait qu'un évêque avait réussi à calculer le jour de la création du monde de manière assez précise. Quatre mille quatre ans avant Jésus-Christ, le vingt-trois octobre, si mes souvenirs sont exacts.

– Foutaises, Ethan ! Nous avons déjà catalogué vingt-deux mille espèces différentes. Comment auraient-elles pu toutes tenir sur l'arche ? Non, le monde est bien plus vieux qu'on ne le pense.

– J'ai rencontré de nombreux chasseurs de trésor qui pensent la même chose que toi, Georges. Des gens très bien, mais qui ont bien du mal à trouver leur place dans cette chronologie. Ce qui est agréable avec le Palais-Royal, c'est qu'il n'y a ni hier ni demain. Pas une seule horloge dans tout l'édifice.

– Les animaux n'ont pas non plus la notion du temps. Et cela ne les dérange pas. Mais nous autres humains sommes condamnés à connaître le passé et à appréhender le futur. »

Smith avait également une passion pour l'étude des fossiles. Il faut dire que, à cette époque, tout le monde s'interrogeait sur les causes de la disparition des anciennes espèces animales. Déluge ou incendie ? Froid ou chaleur ? En outre, Cuvier s'était montré très intéressé lorsque je lui avais narré mon périple en Amérique du Nord, et plus particulièrement lorsque j'avais mentionné le mot « Thira », que j'avais lu sur une feuille d'or datant du Moyen Âge. Une diablesse du nom d'Aurora Somerset avait également jugé que le parchemin doré avait quelque importance, et Cuvier m'expliqua que Thira, aussi connue sous le nom de Santorin, était une île grecque qui suscitait l'enthousiasme des minéralogistes européens, qui la soupçonnaient d'être en fait les restes d'un ancien volcan. Ainsi, quand « Strata » Smith arriva de Londres, tout impatient de parler de ses cailloux et de voir les prostituées parisiennes, il était dans l'ordre des choses que nous nous rencontrions. Cuvier était ravi, car ses découvertes concordaient avec celles de Strata. En effet, les deux hommes pensaient qu'on ne pouvait découvrir des fossiles de telle ou telle espèce que dans certaines couches de roche, et que cela permettait de déterminer l'âge de la roche en question.

« J'étudie les tranchées creusées lors de la construction des routes et des canaux pour entreprendre la réalisation d'une carte géologique de la Grande-Bretagne », m'expliqua fièrement Smith.

Je hochai la tête, comme j'avais appris à le faire en compagnie de savants, mais ne pus m'empêcher de demander :

« Pour quoi faire ? »

Connaître l'emplacement des cailloux me paraissait assez futile.

« Mais parce que c'est possible ! »

Comme il voyait que je n'étais pas convaincu, il s'empressa d'ajouter :

« Et puis les compagnies de charbon ou les exploitations minières seraient prêtes à payer très cher pour ce genre d'informations. »

Il avait le ton impatient de l'employé brillant.

« En d'autres termes, tu aurais une carte permettant de savoir où se trouvent les veines de charbon et les gisements de métaux ?

– Plutôt une indication de l'endroit où il pourrait valoir le coup de creuser. »

Astucieux. Après cette conversation, j'acceptai avec plaisir d'organiser la visite du Palais-Royal, dans l'espoir qu'après une nuit de beuverie Smith laisserait échapper un indice sur un filon de cuivre ou de fer. Peut-être pourrais-je ensuite revendre l'information à bon prix à quelque spéculateur spécialisé.

Fulton était ma propre contribution à notre quatuor. C'était un homme de 36 ans que j'avais rencontré lors de mon retour à Paris, alors que nous attendions tous deux en vain une audience avec Bonaparte. Le fait qu'il semblait avoir encore moins de succès que moi me l'avait immédiatement rendu sympathique. Il vivait en France depuis cinq ans et essayait de convaincre les révolutionnaires d'exploiter ses inventions, mais, hélas, son prototype de sous-marin, ou « bateau plongeur », avait été écarté par la marine française.

« Je te le dis, Gage, les essais du Nautilus en rade de Brest ont été très concluants. Nous avons passé trois heures sous l'eau, et nous aurions facilement pu y rester trois heures de plus. »

Fulton était assez bel homme pour me servir d'allié lorsque j'étais à la recherche de partenaires féminines, mais il était d'un caractère irritable, comme le sont souvent les rêveurs frustrés.

« Robert, tu as expliqué aux amiraux que ton invention pourrait rendre obsolètes les navires de surface. Tu es peut-être capable de respirer sous l'eau, mais tu es un bien piètre commerçant. Tu proposes à des gens d'acheter ce qui les mettra sur la paille.

– Mais mon sous-marin serait tellement terrifiant que c'en serait fini de la guerre. Pour toujours.

– Tu ne fais qu'aggraver ton cas ! Réfléchis, mon ami !

– Qu'importe, j'ai un autre projet. Je compte utiliser la machine à vapeur de James Watt pour propulser un bateau.

– Qui paierait pour alimenter une chaudière alors que le vent et les rames sont gratuits ? »

Les savants ont beau être très intelligents, ils manquent cruellement de bon sens. C'est bien pour cela qu'ils ont besoin de moi.

Fulton avait eu beaucoup plus de succès lorsqu'il avait fait construire une rotonde à Paris et y avait exposé des panoramas circulaires de la ville en flammes. Moyennant un franc ou deux, le chaland se plaçait au centre de la rotonde et avait l'impression de se trouver au milieu d'un incendie. La nature humaine est bien étonnante, n'est-ce pas ? Malheureusement, j'eus beau expliquer à Fulton que s'il voulait gagner de l'argent il devait oublier ses machines à vapeur et se concentrer sur ces images effrayantes qui faisaient croire aux gens qu'ils se trouvaient ailleurs qu'à l'endroit où ils étaient vraiment, il ne m'écouta pas.

Pour moi, le programme était simple : je comptais profiter de cette soirée entre hommes au Palais-Royal pour glaner quelques informations sur une éventuelle veine de charbon prometteuse. Au passage, je demanderais à mes savants s'ils savaient pourquoi des chevaliers médiévaux versés dans le mystique et l'occulte s'étaient amusés à inscrire le mot « Thira » sur une feuille d'or au beau milieu de l'Amérique du Nord. J'avais bon espoir qu'à quatre, nous finissions par avoir une idée qui pourrait nous rendre riches. Et, bien entendu, cette soirée serait pour moi l'occasion de tenir mes bonnes résolutions.

En revanche, je n'imaginais pas une seule seconde devoir miser ma vie et avoir affaire à la police secrète française.

2

L' homme peut s'habituer à l'horreur et s'accommoder de la défaite. En revanche, c'est l'inconnu qui l'effraie, et le doute qui l'obsède et l'empêche de dormir. Et de fait, mes bonnes résolutions me paraissaient bien futiles car, à la vérité, je n'avais pas entièrement renoncé aux femmes. Après avoir eu le cœur brisé en Amérique, j'avais décidé de reprendre contact avec Astiza, la femme dont j'étais tombé amoureux quatre ans auparavant lors de la campagne de Napoléon en Orient, et qui m'avait quitté à Paris pour retourner en Égypte. Après mes déboires amoureux, je lui avais donc envoyé plusieurs lettres.

J'aurais compris qu'elle ne veuille pas renouer notre liaison. Après tout, le temps que nous avions passé tous les deux avait été plus tumultueux qu'épanouissant. Mais malgré la promesse qu'elle m'avait faite que peut-être un jour nous nous retrouverions, elle ne répondit jamais. Certes, l'Égypte se remettait tout juste de l'expulsion des Français par les Anglais l'année précédente et les moyens de communication pouvaient être capricieux, mais je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter. Était-il arrivé quelque chose à ma compagne d'aventure ? Je parvins à prendre contact avec mon vieil ami Ashraf, qui me confirma que, après avoir quitté Paris, Astiza était bien rentrée en Égypte. Il m'expliqua qu'il l'avait trouvée bizarre, farouche et soucieuse, et qu'elle vivait dans un isolement quasi complet, mais, connaissant Astiza, ce n'était là rien que de très habituel. Et puis, lorsque j'étais rentré en Europe après mon périple en Amérique, elle avait brutalement disparu. J'aurais évidemment été plus surpris d'apprendre qu'elle avait fondé une famille et, quoi qu'il en soit, je n'avais pas mon mot à dire. N'empêche, le fait de ne pas savoir me turlupinait.

Et c'est pour cela que, distrait, je conduisis mes compagnons dans le mauvais bordel.

Mais pour l'heure, laissez-moi vous expliquer les choses telles qu'elles sont arrivées. Le Palais-Royal est un immense rectangle entouré de galeries et de colonnes. En son centre s'étendent de vastes jardins aux multiples fontaines et promenades. Nous mangeâmes à la terrasse d'un café. Quand il ne débattait pas de classification osseuse ou des mérites de l'hélice, mon trio observait béatement les prostituées habillées en femmes du monde. Je leur montrai où Bonaparte, alors capitaine d'artillerie, jouait jadis aux échecs pour gagner un peu d'argent, et où il perdit son pucelage avec une prostituée lorsqu'il était jeune soldat. Un peu plus loin se trouvaient la maison de jeu où Talleyrand dépensa une fois trente mille francs en une nuit, et le magasin où Charlotte Corday acheta le fameux couteau avec lequel elle assassina Marat dans sa baignoire. Des sodomites au plumage aussi élaboré que les putains arpentaient l'allée des Soupirs bras dessus bras dessous car, depuis la Révolution, ce genre de pratique était devenu légal. Les mendiants se mêlaient aux millionnaires, les prophètes prêchaient, les tricheurs professionnels rôdaient, et les dévots pervers réservaient des chambres où ils pouvaient se faire fouetter sur commande afin d'expier leurs péchés. Nous descendîmes dans le Cirque, où des couples dansaient parmi des nymphes en robes diaphanes, et feignîmes de nous intéresser en amateurs aux quarante-quatre statues de Vénus qui ornaient la salle.

Cuvier insista pour faire une partie de « vingt-et-un », le nouveau jeu que Napoléon avait popularisé. Smith dégusta différents champagnes avec l'endurance d'un habitué des pubs, tandis que Fulton étudiait les mouvements des acrobates avec l'œil de l'expert en mécanique.

Il était tellement absorbé dans ses observations qu'il fallut le tirer pour l'éloigner d'un cracheur de feu.

« Vous imaginez si j'arrivais à inventer un dragon !

– Une fois de plus, je doute que les Français veuillent l'acheter. »

Mes savants paraissaient se satisfaire d'observer les prostituées, et c'était tant mieux, car je n'avais pas l'intention de nous attirer des ennuis. De fait, les divertissements proposés par le palais étaient pour moitié illégaux : depuis 1600, les rois de France avaient promulgué trente-deux décrets contre les jeux d'argent. Alors que je guidais mes compagnons parmi le dédale de galeries et d'escaliers, j'entendis une voix féminine m'appeler.

Je me retournai et vis Mme Marguerite ou plutôt, comme elle préférait qu'on l'appelle, Isis, reine d'Arabie. Il s'agissait d'une tenancière de bordel ambitieuse que j'avais rencontrée avant de prendre mes résolutions.

« Monsieur Gage ! Présentez-moi à vos amis ! »

Marguerite dirigeait une des maisons closes les plus luxueuses du palais : un véritable labyrinthe de cavernes voûtées situé sous un salon de jeu très fréquenté. Le décor était oriental, et les costumes transparents des courtisanes étaient inspirés de l'idée que se faisaient les Européens des sérails d'Istanbul. La rumeur disait qu'on pouvait y goûter du haschich et de l'opium et s'imaginer à la tête d'un harem. C'était un endroit cher, décadent, illégal et donc assez irrésistible. Bref, des savants réputés n'y avaient pas leur place. Mon instinct me dicta de presser le pas, mais Marguerite nous coupa la route et mes compagnons se regroupèrent nerveusement derrière moi comme si nous nous trouvions devant l'entrée du labyrinthe du Minotaure.

« Bonsoir, Isis, lançai-je prudemment. Comment vont les affaires ?

– Les affaires vont bien, mais vous nous avez manqué, Ethan ! Nous nous sommes laissé dire que vous aviez disparu en Amérique. Les filles étaient inconsolables de vous penser à la merci d'affreux Peaux-Rouges. »

Pas étonnant, pensai-je, avec tout l'argent que j'ai dépensé ici !

« Comme vous pouvez le voir, je suis de retour et j'ai toujours mon scalp sur la tête. Mais hélas, j'ai pris de sages résolutions. J'ai compris que l'abstinence était une force de caractère.

– Ha, ha, ha ! Quelle idée saugrenue ! Mais vos amis ne partagent peut-être pas votre avis, si ?

– Ce sont des savants, des érudits. Je me contente de leur montrer ce qu'il y a à voir.

– Mes filles ont beaucoup à montrer. Colette ! Sophie ! Par ici !

– Hélas, nous devons partir.

– Est-ce qu'il s'agit du fameux salon oriental ? demanda Cuvier en regardant par-dessus mon épaule. J'en ai beaucoup entendu parler.

– On dirait un palais ottoman, commenta Smith en jetant un œil derrière la porte d'entrée. L'architecture est d'une complexité inouïe !

– Vous tenez vraiment à ce qu'on vous voie entrer ici ? leur demandai-je alors que Marguerite m'attrapait par le bras avec enthousiasme. N'oubliez pas que je suis responsable de votre réputation, messieurs.

– Et dans cette maison, nous sommes des reines de la discrétion, leur assura notre hôtesse. Ô illustres savants, admirez au moins le décor, il m'a coûté si cher ! Quant à vous, Ethan, vous tombez bien, mon assistant était justement en train de me demander de vos nouvelles.

– Votre assistant ?

– Oui, il joue le rôle d'Osiris si ça vous intéresse, répondit-elle avec un clin d'œil.

– Je ne mange pas de ce pain-là.

– Oh non ! Ne vous en faites pas ! Il désire simplement discuter avec vous et vous faire une proposition. Il a entendu parler de vos talents de joueur et voudrait voir combien vous êtes prêt à miser pour une information qui ne manquera pas de vous intéresser.

– C'est-à-dire ?

– Il a des nouvelles de votre amie égyptienne. »

Je n'en revenais pas. Comment cet Osiris pouvait-il savoir ce que j'avais dans la tête ? Même Marguerite n'était pas au courant de l'existence d'Astiza.

« Comment est-ce possible ?

– Entrez ! Entrez ! Et écoutez sa proposition ! s'exclama-t-elle, les yeux brillants. Dites à vos amis de vous suivre, personne ne regarde. Je vais vous faire porter une bouteille de champagne, et vous allez vous détendre ! »

Tout cela était contraire à mes résolutions, mais comment quelqu'un que je ne connaissais pas pouvait-il avoir des informations sur mon amour perdu ?

« Bon, rien ne nous empêche de jeter un coup d'œil, suggérai-je à mes compagnons. Le décor est digne d'un grand théâtre. Et vous apprendrez également une bonne leçon sur le fonctionnement de ce monde.

– Quelle leçon ? demanda Fulton alors que nous descendions dans l'antre de Marguerite.

– Que même regarder coûte de l'argent. »

Isis nous fit pénétrer dans la pièce principale de son sérail et mes savants observèrent bouche bée le défilé des beautés « orientales ». Celles-ci étaient si légèrement vêtues que, en mettant bout à bout tous leurs vêtements, on n'aurait guère pu obtenir plus qu'une petite écharpe.

« Je n'en aurai pas pour longtemps, leur expliquai-je. Soyez polis et faites le tour du propriétaire. Fulton, trouve une fille, paye-lui un verre et parle-lui des machines à vapeur. Smith, la rousse a une tête à se passionner pour la topographie. Quant à toi, Cuvier, regarde la blonde, là-bas, et inspire-t'en pour développer une théorie sur la morphologie féminine. »

Voilà qui devrait les occuper suffisamment pendant que je m'entretiendrais avec ce mystérieux Osiris et vérifierais s'il y avait la moindre once de vérité dans ce qu'il disait savoir.

Les savants étaient tellement ravis de prétendre que cette visite était mon idée que j'aurais dû demander une commission à Marguerite. Hélas, elle était plus avare que Mme Durrell, mon ancienne propriétaire.

« Et vous, Ethan, laquelle de ces créatures pourrait satisfaire vos fantasmes ? » me demanda la tenancière de l'établissement tandis que les filles entraînaient les savants dans une chambre drapée de tissus exotiques.

Des serviteurs noirs apportèrent de grandes cruches turques en cuivre. Les bougies et l'encens plongeaient la pièce dans un brouillard doré.

« Comme je vous le disais tout à l'heure, je m'efforce de suivre le droit chemin, répondis-je. "Soyez en guerre contre vos vices", me disait Benjamin Franklin. Je suis devenu aussi chaste qu'un évêque.

– Mais les évêques sont nos meilleurs clients ! D'ailleurs, je remercie Bonaparte d'avoir accepté de revenir sur son interdiction de l'Église.

– Ah oui, j'ai entendu dire qu'à Pâques on avait chanté un Te Deum à Notre-Dame pour fêter le Concordat.

– Tout un programme ! Les rois de Juda au-dessus de l'entrée n'ont toujours pas retrouvé leur tête depuis que les révolutionnaires les ont pris pour des rois de France et les ont décapités. Comme si la guillotine ne fonctionnait pas déjà assez qu'il fallait l'appliquer aux statues ! Quant à la cathédrale, que les jacobins ont transformée en temple de la Raison, elle est en bien piètre état. Avec ce Te Deum , c'était la première fois depuis dix ans que les cloches sonnaient, et aucun des généraux de Napoléon ne se rappelait quand faire les génuflexions. Au lieu de s'agenouiller pour recevoir l'hostie, les gens se mettaient au garde-à-vous. On n'entendait même pas le latin sous les ricanements, les murmures et le cliquetis des sabres et des baïonnettes.

– Le peuple est content que l'Église soit de nouveau autorisée, c'était l'objectif de Napoléon.

– Eh oui, le pays retrouve ses anciennes habitudes : religion, tyrannie et guerre. Pas étonnant que Napoléon ait été élu Premier consul à vie par une vaste majorité ! Heureusement pour moi, les changements de régime politique n'ont aucune incidence sur mon secteur d'activités. Qu'ils soient royalistes, révolutionnaires, curés ou militaires, ils aiment tous faire des galipettes ! Au désir ! lança-t-elle en levant sa flûte de champagne.

– Et à la discipline », répondis-je.

Je jetai un œil nostalgique en direction des filles. Les savants discutaient, aussi à l'aise que dans un amphithéâtre de l'université – les prostituées peuvent faire semblant de s'intéresser à tout, semble-t-il, même aux sciences. L'odeur de haschich et les vapeurs d'alcool nous montaient à la tête.

« Je vous assure que l'abstinence a du bon, Marguerite, insistai-je. Je crois que je vais écrire un livre.

– Foutaises. Tous les hommes ont besoin de vice.

– J'ai même renoncé au jeu.

– Je suis sûr qu'il y a bien une chose pour laquelle vous seriez prêt à parier ! » s'exclama une voix masculine derrière moi.

3

J e fis volte-face. Un homme basané au nez de faucon et vêtu d'un accoutrement de sultan avait fait son entrée dans l'antichambre. Il avait des yeux de prédateur et des lèvres fines de lézard qui lui donnaient l'aspect reptilien d'un inquisiteur, voire d'un de mes nombreux créanciers. Son turban était orné d'une plume d'autruche – certainement un souvenir rapporté d'Égypte par un des soldats français qui, pour passer le temps, s'amusaient à tirer sur ces volatiles idiots. Néanmoins, le faux sultan avait plus l'air français qu'arabe. Il faut croire que les gens ne sont jamais contents de leur apparence.

« Je vous présente Osiris, dieu de l'au-delà, dit Isis-Marguerite. Comme vous, il se passionne pour l'Égypte.

– Même si, contrairement au grand Ethan Gage, je n'ai jamais découvert le moindre trésor, ajouta le nouveau venu.

– Hélas, j'ai toujours perdu ce que j'ai trouvé. »

Les gens ont tendance à croire que je suis riche et ils espèrent que je vais partager. Je préfère mettre les choses au clair le plus vite possible.

« Et vous avez quitté l'Égypte avant la fin de la campagne, n'est-ce pas ?

– Oui, tout comme Napoléon. Je suis américain, pas français, et je suis maître de ma propre vie. »

Ce n'était pas tout à fait vrai non plus – qui est maître de sa propre vie ? –, mais je ne voulais pas laisser entendre que j'avais détalé comme un lapin.

« Et cette vie, seriez-vous prêt à la parier ?

– Certainement pas. J'expliquais d'ailleurs à la reine d'Arabie ici présente que j'avais renoncé au jeu.

– Mais tous les hommes peuvent être tentés, c'est d'ailleurs à cela que sert le Palais-Royal, non ? Qui n'a pas de désir secret ? Tout le monde éprouve de la culpabilité. C'est bien pour cela que nous nous rassemblons et que nous ne jugeons pas ! On peut admirer le vertueux, mais on ne l'aime pas, on ne lui fait pas entièrement confiance. Les gens les plus pieux finissent crucifiés ! Si tu veux de bons amis, sois imparfait, telle est ma devise. »

Je me rendis soudain compte que mes compagnons avaient disparu, entraînés dans une autre pièce par leurs partenaires. Soit ils étaient plus téméraires que je ne l'avais pensé, soit ils étaient plus ivres. En attendant, je me trouvais bien seul.

« Personne n'est plus imparfait que moi, répondis-je. Mais vous, Osiris, qui êtes-vous, au juste ? Un entremetteur ?

– J'assiste et j'apprends. C'est pour cela que je peux vous dire ce que vous voulez savoir sans que vous ayez à parier un sou.

– Qu'est-ce que je veux savoir, d'après vous ?

– L'endroit où se trouve la prêtresse, bien sûr. »

Astiza était de fait une sorte de prêtresse qui s'intéressait aux religions anciennes. D'un coup, je fus submergé par les souvenirs qui se bousculaient dans ma tête.

« Je pense que votre cœur ne l'a pas oubliée. On vous dit vaniteux et superficiel, Ethan Gage, mais j'imagine qu'il y a également en vous de l'intelligence et de la loyauté.

– Comment pouvez-vous avoir des nouvelles d'Astiza ? »

Je m'aperçus alors que deux hommes bâtis comme des armoires avaient profité de l'absence de mes compagnons pour se matérialiser devant la porte d'entrée de l'établissement. Et où était donc passée Marguerite ?

« Le rôle de ma fraternité est de savoir ce que les hommes veulent savoir. »

Il sortit alors de sous sa robe le symbole que j'avais vu la dernière fois au cou de mon ennemi en Amérique du Nord : un pendentif représentant le dieu-serpent Apophis entrelacé autour d'une pyramide dorée. Les armoiries, si l'on peut dire, du Rite égyptien, mon ennemi de toujours. La dernière fois que j'avais eu affaire à ces fanatiques, c'était lors d'une séance de torture dans un village indien. Je me raidis instantanément et regrettai de ne pas avoir avec moi mon fusil, que j'avais bien sûr laissé à la maison. L'apparence de cet Osiris avait d'ailleurs quelque chose de reptilien et je me sentis soudain étourdi par l'âcre odeur de haschich qui flottait dans la pièce.

« Vous faites partie du Rite ? »

Ce Rite égyptien était un groupe de francs-maçons corrompus fondé quelques dizaines d'années plus tôt par le charlatan Cagliostro, et qui en avait après moi depuis que j'avais gagné au jeu un médaillon à Paris, quatre ans auparavant. J'espérais en être débarrassé, mais ils étaient plus obstinés qu'une armée de collecteurs d'impôts.

« Je fais partie d'un groupe de personnes qui partagent le même point de vue. N'écoutez pas les rumeurs. Tout comme vous, nous sommes des réformateurs.

– Puis-je voir le pendentif ? »

Il me le tendit. À en juger par son poids, je me dis qu'il était sûrement en or massif.

« Passez-le autour de votre cou, si vous le désirez. Je trouve qu'il confère une sensation de puissance. Certains objets ont une dimension magique.

– Non merci, je ne pense pas qu'il m'irait bien, répondis-je en soupesant l'objet.

– J'admire votre décision de dire non au jeu, monsieur Gage. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de rencontrer un homme déterminé à changer. Mais ne prenez pas peur à la vue de ce symbole. Je suis là sans hostilité, pour vous offrir une alliance. Je vous propose simplement une petite énigme toute simple, une devinette pour enfant. Si vous trouvez la bonne réponse, je vous mènerai à Astiza. Si vous vous trompez, votre vie m'appartiendra et j'en ferai ce que bon me semble.

– Comment cela ? Vous vous prenez pour le diable ?

– Allons, monsieur Gage, vous avez la réputation de maîtriser l'électricité, d'être un savant. Vous n'allez pas vous laisser intimider par un jeu d'enfant, si ? »

Me laisser intimider ? J'avais entre les mains le symbole d'une cabale de sorciers, de pervers, de conspirateurs et d'adorateurs de serpents.

« Et vous ? demandai-je. Qu'est-ce que vous risquez ?

– L'inestimable information que j'ai en ma possession. Après tout, vous n'avez pas misé d'argent.

– Et vous non plus ! Donc si vous voulez jouer aux devinettes, nous allons jouer tous les deux. L'objectif de votre organisation contre ma vie. Si je trouve la réponse à votre énigme et que vous ne trouvez pas la réponse à la mienne, non seulement vous me mènerez à Astiza, mais vous m'expliquerez également une bonne fois pour toutes en quoi consiste votre rite bizarre, la mission principale de votre groupe d'excentriques. »

Je venais de me souvenir d'une devinette que Franklin m'avait posée un jour, et je voulais l'essayer sur lui.

Il réfléchit quelques instants, puis haussa les épaules.

« Très bien. De toute façon, je ne perds jamais, lança-t-il en brandissant un sablier.

– Dans ce cas, commençons !

– Mon énigme d'abord. Deux prisonniers se trouvent au fond d'un trou impossible à escalader. Leur exécution est prévue pour le lendemain, à l'aube. Le seul moyen de s'échapper est d'atteindre le bord du trou, mais même si l'un des deux se tient debout sur les épaules de l'autre, il n'est toujours pas assez haut. Ils ont une pelle, mais il leur faudrait des jours pour creuser un tunnel suffisamment long, et ils ne disposent que de quelques heures. Comment peuvent-ils s'échapper ? »

Sur ce, il retourna le sablier.

J'essayai de penser en regardant les grains de sable couler doucement. Comment aurait réfléchi mon vieux mentor, Benjamin Franklin ? Il s'exprimait toujours par aphorismes. Peut-être qu'en fouillant ma mémoire, je trouverai la solution. À acheter ce dont tu n'as pas besoin, tu devras bientôt revendre l'indispensable . Certes, mais à quoi bon avoir de l'argent si ce n'est pas pour le dilapider ?

Vite, quelque chose sur l'emprisonnement… Ceux qui peuvent renoncer à la liberté essentielle pour obtenir un peu de sécurité temporaire ne méritent ni la liberté ni la sécurité . Cela ne m'aidait pas beaucoup non plus. Le sable s'amoncelait petit à petit et Osiris, ou quel que fût son véritable nom, me dévisageait avec un air amusé. On devient vieux trop tôt et sage trop tard . En voilà au moins un qui s'appliquait parfaitement à ma situation. Et le sable qui s'écoulait, s'écoulait…

Mais bien sûr ! C'était le sable, la solution !

« Ils creusent un tunnel, déclarai-je. Mais seulement pour obtenir un tas de sable assez conséquent au fond du trou. Quand le tas est assez haut, ils montent dessus pour atteindre le bord et s'échapper. »

Mon interlocuteur se mit à applaudir lentement.

« Félicitations, monsieur Gage, votre réputation de savant n'est pas totalement usurpée. Apparemment, je vais devoir vous mener à Astiza.

– Et peut-être même m'expliquer le but de votre satané rite au passage. Vous m'avez posé votre devinette, maintenant c'est à mon tour. Vous devez prononcer une phrase. Si cette phrase est fausse, je prendrai tout ce que vous possédez. Si cette phrase est vraie, vous devrez me dire qui vous êtes vraiment et me dévoiler vos véritables objectifs.

– Voilà un dilemme impossible à résoudre, monsieur.

– C'est bien là le principe de la devinette ! »

À mon tour, je retournai le sablier.

Comme moi un peu plus tôt, Osiris paraissait regarder les secondes s'écouler. Puis il sourit. Une fente sur son visage cruel.

« Vous prendrez tout ce que je possède », déclara-t-il.

C'était à mon tour de devoir m'incliner.

« Bien joué.

– J'ai retourné votre dilemme. Si vous prenez tout ce que je possède, ma phrase est vraie. Mais si elle est vraie, vous ne pouvez pas prendre tout ce que je possède puisque, pour ce faire, il faudrait que ma phrase soit fausse. Et pourtant, si vous ne prenez pas tout ce que je possède, ma phrase est fausse, donc je ne vous dois pas non plus la vérité. Bref, je ne vous dois rien du tout.

– Vous auriez été digne de Franklin.

– Et vous du Rite égyptien. »

Quel joli couple complémentaire nous formions !

« Bon, demandai-je, allez-vous me conduire à Astiza comme convenu, même si vous ne me dites pas tout ce que je veux savoir ?

– Oui, mais elle n'est pas à Paris, monsieur Gage. Elle n'est pas non plus en Égypte, j'en ai peur. Mais peu importe. Votre devinette était à double tranchant, la mienne aussi. Si vous aviez perdu, votre vie m'aurait appartenu, c'était le marché. Et pourtant, même si vous avez gagné, votre vie m'appartient toujours – je vous mènerai à Astiza mais, auparavant, nous allons devoir faire un détour. Avant de pouvoir retrouver l'élue de votre cœur, vous allez venir avec moi à Thira, ajouta-t-il en faisant un signe discret aux deux hommes qui gardaient la porte. Nous sommes à la recherche d'un secret. J'espère que vous êtes flatté que nous ayons besoin de vos conseils avisés. Mais si vous ne l'êtes pas, ces messieurs s'assureront que vous ferez partie du voyage.

– Je suis désolée, Ethan, dit Marguerite cachée derrière un des rideaux étoilés. On ne plaisante pas avec ces gens-là ! Ils m'ont menacée. Je n'avais d'autre choix que de vous attirer ici. C'était vous ou moi ! »

Vous ai-je déjà dit que je n'ai jamais de chance avec les femmes ? La porte était barrée par deux ogres et derrière moi s'étendait un sérail souterrain. Il me fallait un plan, et vite. Un des portiers tira de sa poche une paire de menottes.

« Vous ne me laissez pas le choix ! » m'exclamai-je.

Jadis, j'aurais hésité à employer la force – je suis avant tout un être affable et doux –, mais j'ai appris que, contre les voyous de ce monde, il ne faut pas hésiter. Je fouettai donc le visage d'Osiris avec son médaillon pyramidal, lui arrachant au passage un hurlement de douleur. Puis je me tournai vers le garde le plus proche et lui mis un violent coup de pied dans l'entrejambe. La canaille se plia en deux instantanément, comme un livre qu'on referme brutalement. Le deuxième sbire s'élança, mais il trébucha sur son compagnon, ce qui me laissa le temps de viser et de jeter le bijou en direction d'une rangée de chandelles.

Le seul plan que j'avais pu trouver consistait à mettre le feu à tout l'édifice, avec moi enfermé à l'intérieur.

4

L e lourd pendentif doré atteignit sa cible et, aussitôt, une pluie de bougies allumées se mit à tomber. Osiris recula vers ses acolytes en poussant un juron. Il avait une main appuyée sur sa joue pour arrêter le sang qui coulait abondamment à l'endroit où je l'avais fouetté. De l'autre, il voulut attraper un pistolet, mais alors que les rideaux en soie s'embrasaient les uns après les autres au contact des chandelles, je fracassai plusieurs lampes ottomanes au sol. L'huile se répandit par terre et, avant qu'il ait pu dégainer et tirer, je bondis à travers les flammes.

Des tourbillons de fumée s'élevèrent derrière moi et le feu redoubla d'intensité. Affolés, mes agresseurs choisirent de battre en retraite. Mme Marguerite hurlait. En quelques secondes, j'avais transformé sa petite antichambre en un véritable enfer. Pour échapper à la fumée toujours plus épaisse qui léchait le plafond, je m'enfonçai un peu plus dans les profondeurs de l'édifice. Partout, les prostituées poussaient des cris d'épouvante.

Pour résumer, j'avais déclenché un incendie au niveau de la porte d'entrée et n'avais dans mon dos que des murs en pierre. Pas la situation idéale. Et où diable se cachaient donc mes savants ?

« Georges ? Robert ? William ?

– Ici ! cria Fulton. Bon sang, Gage ! Qu'est-ce que tu as encore fait ? »

Il avait ôté son manteau, mais était toujours présentable, malgré la prostituée légèrement vêtue qui cherchait à s'échapper à quatre pattes. Dieu qu'elle avait un postérieur alléchant !

« J'étais en train d'expliquer à mademoiselle comment ajouter de l'oxygène à mon Nautilus quand toute cette effervescence a commencé, dit l'inventeur entre deux quintes de toux. J'ai bien peur que Cuvier et Smith soient inconscients. Je crois qu'il y avait quelque chose dans le vin qu'ils ont bu tout à l'heure. »

Il regarda derrière moi la fumée aux teintes orangées qui s'échappait de la pièce que je venais de quitter.

« Nom de Zeus, Ethan ! Est-ce que tu as bu, toi aussi ? Ce n'est pas pour t'inquiéter, mais cet incendie que tu as déclenché m'a l'air assez sérieux !

– C'était le seul moyen d'échapper aux sbires de ce fou d'Osiris, me justifiai-je. Il fait partie du Rite égyptien, un groupe de fanatiques à qui j'ai déjà eu affaire par le passé. »

Comme pour servir mon propos, des coups de feu retentirent et des balles traversèrent l'écran de fumée pour ricocher contre les murs de pierre. Je me jetai par terre, entraînant Fulton avec moi.

« Mieux vaut rester allongé. La plupart des gens ont tendance à tirer trop haut, et l'air frais se trouve près du sol.

– Très instructif, Gage. Malheureusement, j'ai l'impression que la seule porte de sortie se trouve de l'autre côté de la fournaise.

– Je te l'accorde, je n'ai pas réfléchi à tous les détails de mon plan. Mais ne trouves-tu pas que mon petit incendie ressemble à ces panoramas que tu as peints ? »

Soudain, d'autres rideaux prirent feu d'un seul coup. Les sofas s'enflammaient telles des bûches dans une cheminée. La chaleur semblait palpiter à la manière d'une pulsation cardiaque.

« Oui, en beaucoup plus chaud, quand même. »

Nous nous repliâmes dans une autre pièce où Cuvier et Smith étaient allongés, drogués et semi-conscients. Trois autres clients à moitié nus et les filles qui les accompagnaient rampaient en poussant des cris d'orfraie.

« Il doit y avoir une porte de service à l'arrière », déclarai-je pour me rassurer.

J'attrapai une des prostituées et me mis à la secouer sans ménagement.

« Toi ! Dis-moi, c'est par où la sortie ?

– Elle l'a fait murer pour ne pas qu'on s'enfuie ! »

Mauvaise nouvelle. En plus, je n'avais toujours pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait Astiza. C'était décidé, si je m'en sortais, je vivrais une vie plus placide.

« À moins que nous n'arrivions à trouver de l'eau en abondance, j'ai bien peur d'avoir causé notre fin à tous, concédai-je.

– Ou bien nous pouvons recréer cette porte, commenta Fulton d'un air grave. Où se trouve cette sortie murée ? demanda-t-il à la fille.

– Elle a été bouchée par soixante centimètres de pierre brute, gémit-elle. Il faudrait au moins une journée pour en venir à bout ! »

Fulton me jeta un regard exaspéré.

« Qu'y a-t-il en dessous de nous, Ethan ?

– Que veux-tu que j'en sache ? C'est Smith, l'expert en cailloux.

– Et au-dessus ?

– Un salon de jeu, je crois. Nous nous trouvons dans les fondations d'une aile du palais.

– C'est donc la seule solution ! Vite, tous à la tente ! Ethan, viens m'aider à trouver la clef de voûte ! »

Je n'avais absolument rien compris à ce qu'il venait de dire, mais le suivis cependant dans les profondeurs du bordel, trop heureux de pouvoir m'éloigner de la fournaise. Dans une autre pièce trônait une tente de type oriental, ornée de coussins et de tapis pour les clients voulant jouer les nomades. Des poteaux robustes qui atteignaient presque le plafond voûté soutenaient l'ensemble.

« Voilà nos béliers, déclara l'inventeur. Nous allons devoir faire tomber le plafond, c'est notre seul espoir !

– Provoquer un effondrement ? Mais tu as perdu la tête ?

– Tu préfères cuire à l'étouffée ? Si on arrive à faire s'écrouler le sol du salon de jeu, on aura notre porte de sortie.

– Mais la maçonnerie a l'air plus solide qu'un château fort, fis-je remarquer en observant le plafond.

– Ça, il fallait y penser avant de mettre le feu ! Mais le plafond est forcément moins épais que les murs, et chaque forteresse a un point faible. Tu vas emmailloter le poteau avec du tissu et des coussins pour fabriquer une espèce de torche géante. Smith, Cuvier ! s'exclama-t-il en giflant ses deux collègues pour les réveiller. Trouvez-moi de l'eau, ou au moins du vin ! Mais attention, rien d'inflammable ! Dépêchez-vous, si vous ne voulez pas finir rôtis ! Ethan, prends ta perche et allume-la !

– Et ensuite ?

– Ensuite, tu me la rapportes. »

N'ayant pas de meilleure idée, je me dirigeai vers la fournaise. Les coups de feu avaient cessé, signe qu'Osiris et Isis avaient eu le bon sens de s'échapper par la porte d'entrée. Ma torche artisanale de trois mètres s'embrasa comme une allumette et je m'empressai de retrouver Fulton, qui m'aida à approcher l'embout brûlant du plafond. Nous fîmes de notre mieux pour éviter les morceaux de tissu qui tombaient et manquaient régulièrement de nous brûler le visage.

« Cette clef de voûte est le point faible de la structure, expliqua-t-il, haletant, tandis que les flammes léchaient la pierre. C'est elle qui maintient tout le plafond en place. Comme les ouvriers de jadis, nous devons utiliser la chaleur et le froid pour la casser.

– J'ai du mal à respirer.

– Alors, travaille plus vite ! »

Ma torche improvisée s'éteignit au moment précis où Cuvier et Smith revenaient avec une cruche. Fulton s'en saisit et éclaboussa d'eau ou de vin – je ne sus jamais ce qu'il y avait dans la cruche – le plafond surchauffé. Du liquide froid contre la pierre brûlante.

On entendit un craquement, et des fissures apparurent. De petits morceaux de pierre tombèrent du plafond. La clef de voûte était fracturée.

« Vite, l'autre poteau ! hurla Cuvier. Dépêche-toi avant qu'il ne soit trop tard ! »

Sans demander d'explication, j'attrapai donc le deuxième poteau qui soutenait la tente et l'utilisai comme bélier pour frapper de toutes mes forces la pierre fissurée. D'autres petits morceaux de cailloux tombèrent au sol.

« Plus fort ! Plus fort ! encouragea Fulton en s'approchant pour m'assister.

– Bon Dieu, c'est dur ! » murmurai-je.

Je me demandai ce que nous étions censés faire quand le plafond s'effondrerait sur nous.

« Dis aux catins de venir nous aider ! »

Les filles et les deux autres savants (malgré leur état) vinrent nous prêter main-forte. Chaque seconde, la fumée et les flammes gagnaient du terrain. À grand renfort de grognements, nous tapions de toutes nos forces contre le plafond, avec l'énergie de la peur et du désespoir. Soudain, un autre craquement retentit, la pierre centrale se détacha et s'écrasa au sol dans un bruit sourd, manquant d'assommer une des filles qui eut tout juste le temps de sauter sur le côté pour l'éviter. Au-dessus de notre tête se trouvait un trou béant. Le plafond n'était plus soutenu par rien.

« Encore ! Encore ! Le feu nous rattrape ! »

La chaleur était de plus en plus insoutenable. Nous poursuivîmes la manœuvre avec une ardeur de guerriers barbares. D'autres pierres se mirent à tomber les unes après les autres, tandis que les femmes hurlaient pour prévenir ceux qui se trouvaient en dessous. Nous entendions des cris inquiets en provenance du salon de jeu au-dessus. Enfin, un grincement sourd accompagné de craquements de bois s'amplifia jusqu'à devenir un grondement assourdissant.

« Vite ! Vite ! Demi-tour ! »

Nous fîmes marche arrière tandis que, dans un immense nuage de poussière, le plafond s'effondrait d'un coup sous son propre poids. Nous entendîmes des poutres craquer et le sol du salon situé au-dessus lâcha lui aussi. Un puits de lumière apparut, tel un rayon de paradis, tandis que des éclats de bois, des tables de jeu, des jetons et des cartes à jouer tombaient pêle-mêle dans le cratère que nous venions d'ouvrir. Deux ou trois joueurs ébahis se retrouvèrent également un étage plus bas, mais nous les remarquâmes à peine, trop occupés que nous étions à pousser des cris de joie.

L'ouverture d'un puits d'air eut pour effet de raviver les flammes derrière nous.

« Il faut grimper ! criai-je. Escaladez les poutres avant que le feu ne les brûle ! »

Nous émergeâmes de notre trou enfumé telle une armée de démons : les filles à moitié nues étaient noires comme du charbon, les savants titubaient comme à la sortie d'un pub, et les joueurs avalés par le sol poussaient des hurlements stridents. Fulton sortit tel le diable en personne, roussi, mais triomphant. Nous avions réussi !

Je me retrouvai à plat ventre sur le sol du casino, des larmes plein les yeux, tandis que les clients effrayés couraient à droite à gauche. Malgré mon état, j'eus la présence d'esprit d'empocher une pièce ou deux.

Des chariots à incendie, amenés jusqu'à la porte d'entrée du lupanar et dans le salon de jeu, déversaient à présent des trombes d'eau dans le trou que nous venions de percer. Derrière, Osiris était tapi dans les jardins avec une demi-douzaine d'hommes de main au cas où nous aurions réussi par miracle à en réchapper. Mais que voulait-il vraiment ? Et que savait-il au sujet d'Astiza ?

Je montrai du doigt mon agresseur à Fulton.

« Ce sont eux, nos ennemis, expliquai-je.

– Comment ça, des ennemis ? répondit-il, à bout de souffle. Je croyais que nous étions venus pour nous divertir.

– Moi-même, je ne suis pas bien sûr de ce qui se passe. Mais nous devons trouver un moyen de quitter le palais. Il avait l'intention de vous droguer tous les trois et de me capturer d'une manière ou d'une autre.

– Mais comment s'enfuir d'ici ? Entre Cuvier et Smith qui ne tiennent pas debout et la foule qui s'est amassée entre nous et la rue, cela me paraît impossible. Pourquoi ne pas prévenir la police ?

– Les policiers ne viennent pas ici. Et même si c'était le cas, ils nous arrêteraient avec les autres et démêleraient le vrai du faux après. Ce qui laisserait tout le temps à nos compagnons de cellule de nous étrangler. Sans compter qu'un scandale nous ferait mal voir de Napoléon. »

L'eau jaillissait des tuyaux en cuir pendant que les hommes de la brigade incendie pompaient fiévreusement. Une chaîne humaine s'était formée depuis une fontaine du palais pour alimenter en eau la citerne en cuivre située à l'arrière des chariots. Ces chariots étaient une merveille de modernité, mais ils semblaient bien peu efficaces contre mon incendie.

« À leur place, j'utiliserais un chariot plus gros et je trouverais un système pour que ce soient des chevaux qui actionnent la pompe, déclara l'inventeur. Ou peut-être un système fonctionnant à la vapeur. Enfin, au moins, il y a

de l’idée.

– Je sais ! m’exclamai-je. On va emprunter un chariot !

– Tu plaisantes ? On ne va pas se faire arrêter, on va se faire tirer dessus ! En plus, ils en ont besoin pour combattre le feu.

– Les hommes de la brigade incendie ne sont pas armés, et je trouve que Mme Marguerite mérite bien quelques flammes de plus pour nous avoir piégés. Regarde là-bas ! Il y a d’autres engins qui arrivent, beaucoup plus que ne peuvent alimenter les fontaines. Le chariot qui est là ne sert à rien. Nous ferons semblant d’aller le remplir d’eau. Et je te promets que nous le rendrons dès que nous aurons semé les hommes qui voulaient me capturer.

– Mais il est minuscule ! »

Fulton n’avait pas tort : le véhicule à deux roues était à peine plus gros qu’un canon de campagne, et je doutais sérieusement de ses capacités à éteindre ne serait-ce qu’un feu de camp.

« Nous nous serrerons ! »

Nous récupérâmes donc Cuvier et Smith, toujours embrumés, et commençâmes l’installation. Fulton dévissa le tuyau du robinet en cuivre d’où il était accroché pendant que je calais nos deux amis dans une citerne trop petite pour eux et remplie d’eau. Puis je pris les rênes et lançai l’attelage de deux poneys entre les tables des jardins du palais, au milieu des cris de protestation. Nous traversâmes à toute allure des terrasses de café, fracassant au passage quelques assiettes et faisant voler des échiquiers. Nous poursuivîmes notre course effrénée à travers les jardins, renversant chaises et lampadaires. Notre objectif : l’entrée principale, une immense arche en pierre qui donnait sur la rue. Osiris eut tôt fait de nous repérer et s’élança pour nous barrer la route, suivi par son acolyte qui se tenait toujours voûté depuis le coup de pied que je lui avais donné.

Ce n’était pas le moment d’hésiter.

J’avais déjà eu affaire au Rite, et ces gens-là semblaient hanter ma vie comme un cauchemar récurrent. Je ne savais pas ce qu’Osiris voulait, et je m’en moquais. Je voulais simplement être débarrassé de lui et de ses semblables une fois pour toutes. Je me mis donc en équilibre sur le chariot et agitai les rênes avec un mouvement sec. Les chevaux galopaient comme si leur vie en dépendait, Fulton s’accrochait en poussant des grognements, et Cuvier et Smith gémissaient dans leur citerne. Osiris passa sous les roues. Le chariot tressauta, fit une embardée, puis s’engouffra à travers la porte en pierre. J’entendis un coup de feu, mais n’osai pas me retourner.

Nous étions à présent dans la rue Saint-Honoré. Derrière nous, les clients du palais hurlaient leur colère ; devant, les piétons se dispersaient pour ne pas se faire écraser. Le Louvre formait une immense falaise dans la nuit. Quelle que soit l’heure où vous circulez dans Paris, c’est toujours un enfer : des chariots de livraison qui bloquent les voies, qui essaient de reculer. Sans surprise, notre véhicule dut rapidement s’immobiliser derrière une file de chariots. Je lâchai les rênes et aidai tout le monde à descendre.

« Courez ! Courez ! »

Il fallait trouver une cachette, et vite !

C’est alors qu’un homme s’avança tranquillement en s’appuyant sur sa canne noire et nous barra la route avec un air autoritaire. Il leva la main et dit simplement :

« Non, monsieur Gage. On ne court pas. On s’arrête.

– Comment ça, on s’arrête ?

– J’ai bien peur que vous ne soyez tous en état d’arrestation. »

Une dizaine de gendarmes nous encerclèrent. Nous avions fui le Rite égyptien pour nous jeter dans les bras de la police.

« Par ordre de qui ? fanfaronnai-je.

– Par ordre du Premier consul Napoléon Bonaparte en personne. »

4

« E n état d'arrestation ? » m'exclamai-je.

Il fallait réfléchir vite.

« Nous essayions simplement d'échapper à des voyous qui voulaient nous piéger dans un incendie. »

Je jetai un regard par-dessus mon épaule pour vérifier si Osiris nous avait suivis, mais, visiblement, il avait abandonné la poursuite.

« Et nous voulions remplir le réservoir de ce chariot, ajoutai-je. Ces messieurs sont des savants réputés. »

Fulton était couvert de poussière et de suie, et Cuvier et Smith tanguaient toujours sous l'effet de la drogue qu'on avait glissée dans leur vin. Nos vêtements étaient déchirés et notre dignité était en lambeaux.

« Monsieur Gage, ce n'est pas pour votre délit de fuite que nous vous arrêtons. »

Comment ce policier me connaissait-il ?

« Pourquoi, alors ?

– Pour avoir pactisé avec les Anglais alors que vous étiez en mission diplomatique française en Amérique du Nord sous les ordres de Talleyrand, répondit-il d'un ton glacial. Vous avez désobéi aux instructions du gouvernement français, ce qui en soi n'est pas surprenant de la part de quelqu'un qui s'est battu aux côtés des Anglais contre la France en Terre sainte, en 1799. Mais ce n'est pas tout, nous vous arrêtons également pour avoir corrompu les mœurs de savants réputés. Pour avoir fréquenté des prostituées, ce qui, après tout, est interdit par la loi. Pour la consommation de drogue de vos collègues dans une maison close. Pour incendie volontaire, pour incitation à l'émeute, pour destruction de biens, pour avoir écrasé des piétons, pour vol de chariot à incendie et pour entrave à la circulation.

– Je peux tout expliquer, bafouillai-je.

– Malheureusement, ce n'est pas auprès de moi que vous allez devoir le faire.

– Et vous êtes ?

– Joseph Fouché, ministre de la Police, à votre service. »

Ses yeux en apparence endormis étaient alertes et sa bouche figée trahissait un scepticisme de tous les instants. Tout dans sa posture évoquait un homme d'une vivacité extrême, un escrimeur paré au combat. À le regarder, je savais qu'il ne croirait pas un seul mot de ce que je pourrais lui raconter, mais ce n'était pas le pire. Il était également très intelligent et extrêmement dangereux. Il avait notamment arrêté et fait exécuter les conspirateurs royalistes qui avaient fait exploser un baril de poudre dans l'espoir de tuer Napoléon, le soir de Noël 1800. Il avait d'ailleurs saisi cette opportunité pour faire exiler une centaine de jacobins dans l'archipel des Seychelles.

« Monsieur Fouché ? Et vous vous intéressez à de simples touristes comme nous ?

– Je m'intéresse à tout et à tout le monde, monsieur. Y compris au meurtrier d'une prostituée. Souvenez-vous, c'était il y a quatre ans…

– Mais je ne suis pour rien dans cette histoire ! »

J'avais été jadis injustement accusé de ce meurtre – l'affaire avait d'ailleurs fait grand bruit –, mais je pensais qu'entre-temps Napoléon était passé à autre chose.

« Je vous préviens, je connais personnellement le Premier consul ! m'emportai-je. C'est grâce à moi que la France a remporté la victoire à Marengo, et je suis l'artisan du traité de Mortefontaine. Je suis également le représentant du président des États-Unis Thomas Jefferson.

– Oui, je sais tout cela. J'aurais préféré vous jeter en prison et vous envoyer à la guillotine, mais Napoléon pense que vous pouvez toujours lui être utile. Pourtant, je ne vois pas ce que pourrait lui apporter un homme piégé par son propre incendie, ajouta-t-il sans même esquisser l'ombre d'un sourire. J'ai cru comprendre que vous essayiez de voir le consul depuis quelque temps. Votre maladresse vous en donne aujourd'hui l'occasion. En revanche, je vous préviens que l'ordre du jour de cet entretien ne sera pas celui que vous aviez prévu. »

Derrière moi, les trois scientifiques perplexes essayaient de comprendre ce qui se passait.

« Laissez au moins partir mes amis, demandai-je. Ils n'ont rien à voir dans cette histoire.

– Monsieur Gage, comprenez que c'est uniquement grâce à eux que vous êtes encore en vie. »

Puis il aboya un ordre aux policiers.

« Enfermez-les avant qu'ils n'écrasent quelqu'un d'autre ! »

Et moi qui espérais m'entretenir avec Napoléon en qualité de diplomate… Il faut dire qu'il avait l'habitude de choisir quand il recevait des visites, et il était connu pour attendre le moment où il possédait l'avantage. Alors qu'on nous faisait monter à bord d'un fourgon cellulaire, je compris que ce n'était peut-être pas un hasard si le ministre de la Police, considéré par beaucoup comme l'homme le plus craint et le plus puissant de France juste après Napoléon, se trouvait aux portes du Palais-Royal au moment précis où je me ridiculisais publiquement. Le mystérieux Osiris et la fourbe Marguerite étaient-ils de mèche avec le non moins mystérieux Fouché ?

« Ethan, que se passe-t-il, bon sang ? » me demanda Fulton au moment où la portière du véhicule se refermait brutalement derrière nous.

Nous démarrâmes dans une embardée.

« Ne t'en fais pas, ça fait partie de la visite. Nous allons voir Bonaparte. Ne m'as-tu pas dit que tu voulais t'entretenir avec lui ?

– Pas en tant que criminel ! Je t'avais bien dit que nous n'aurions pas dû voler ce chariot à incendie.

– Tu devrais te sentir flatté, nous avons été arrêtés par Fouché en personne.

– Pour quelle raison ?

– Principalement à cause de moi. »

Les deux autres savants n'avaient toujours pas conscience de ce qui se passait. J'allais devoir demander à Bonaparte d'avoir l'obligeance de les libérer, et je lui en serais par conséquent redevable. Le Premier consul était un malin : il avait attendu que je dépende de sa clémence pour me recevoir. Voilà sûrement pourquoi c'était lui et pas moi qui était à la tête d'un pays comme la France.

Nous étions au beau milieu de la nuit, et notre fourgon aux fenêtres minuscules traversait Paris. De temps à autre, je regardais par les petites ouvertures et discernais un monument familier de cette ville tentaculaire et médiévale qui se remettait doucement de la Révolution. Avec la fuite des royalistes et la crise économique récente que Napoléon avait enfin réussi à endiguer, la ville était passée en quelques années de six cent à cinq cent mille habitants. Je réussis à déterminer que nous faisions route vers l'ouest, et ne tardai pas à deviner notre destination.

« Nous allons au château de Malmaison, annonçai-je aux autres. C'est une bonne nouvelle. Personne ne sera là pour nous voir ainsi.

– Et personne ne sera là pour nous voir disparaître, marmonna Cuvier, qui recouvrait doucement ses esprits.

– Malmaison ? Pourquoi un tel nom ? demanda Smith.

– C'était un lieu particulièrement mal fréquenté au Moyen Âge. Le quartier doit son nom à une invasion de Vikings. Sûrement des ancêtres à toi.

– Tu sais, ils ont aussi ravagé l'Angleterre. Et certains, les Normands en tout cas, venaient de France. »

Paris n'avait guère changé depuis ma première visite : un mélange discordant de palais luxueux, de maisons bondées, de jardins et de prés boueux. Les seules personnes que nous croisions à cette heure particulièrement matinale étaient des porteurs d'eau, qui faisaient chaque nuit des allers et retours vers les quelques fontaines de la ville pour livrer le précieux breuvage. Le Parisien moyen doit se contenter d'un litre d'eau par jour, et si Napoléon est aussi populaire, c'est entre autres parce qu'il s'efforce de remédier à cette pénurie.

Mes compagnons finirent par s'endormir.

Nous quittâmes le centre de Paris pour la périphérie plus verdoyante, puis nous franchîmes le mur des Fermiers généraux construit sous Louis XVI pour combattre la contrebande. Nous traversâmes un des nombreux méandres de la Seine et puis ce fut une succession de villages, de domaines et de réserves de chasse. Quelque part au sud devait se trouver Versailles.

Enfin, une heure après le lever du jour, nous arrivâmes à la nouvelle demeure du Premier consul à l'ouest de la ville. Depuis seulement trois ans qu'il avait pris le pouvoir, Napoléon avait vécu au palais du Luxembourg, au palais des

Tuileries, et il avait dépensé près d'un million et demi de francs pour aménager le vieux château de Saint-Cloud. En attendant la fin des travaux, Bonaparte aimait quitter la capitale pour se ressourcer à Malmaison, dans ce domaine que Joséphine avait acheté lorsqu'il se trouvait en Égypte. À l'époque, il était entré dans une colère noire, mais, avec le temps, il avait fini par en apprécier les charmes.

Nous longeâmes un haut mur de pierre jusqu'à une grille en fer forgé gardée par des soldats. Fouché leur aboya un ordre, et bientôt nous empruntions une allée de graviers bordée de tilleuls. Quand on nous laissa enfin descendre de voiture, raides, hirsutes et épuisés, je remarquai instantanément le bon goût de Joséphine. Si son mari n'avait d'yeux que pour ce qui était pompeux – comme il aimait passer ses troupes en revue ! –, Joséphine avait un vrai sens de l'esthétisme.

Malmaison est un joli château au style très français, avec ses stucs jaunes, ses volets bleu pâle et son toit en ardoise. Toutes les pièces occupent la largeur du bâtiment en totalité, de sorte que la lumière du jour pénètre de chaque côté. Dans les jardins, on trouve des arbres d'ornement et, sur le rebord des fenêtres, une profusion de fleurs qui ornent également les innombrables vases situés à l'intérieur. En tendant l'oreille, on pouvait entendre des chants d'oiseaux en provenance du parc.

« Nous sommes ici pour voir le Premier consul, annonça Fouché à un potentat local portant insignes, médailles et souliers vernis de rigueur.

– Il est déjà du côté de l'étang. À croire qu'il ne dort jamais. Suivez-moi. »

Nous entrâmes dans une pièce ornée de colonnes romaines et jetâmes un coup d'œil à droite et à gauche. La salle à manger était décorée de fresques pompéiennes représentant des danseurs, ce qui n'était pas surprenant puisque Joséphine se passionnait pour la récente découverte de cette ville ensevelie sous les cendres. Il y avait des antiquités romaines partout. De l'autre côté de l'entrée se trouvait une salle de billard et, derrière, un salon luxueux aux fauteuils brodés dont les accoudoirs représentaient des déesses égyptiennes ailées. Certainement un hommage à l'aventure que Bonaparte avait vécue aux pyramides. Enfin, deux immenses peintures mélodramatiques étaient pendues au mur, de part et d'autre de la cheminée.

« Ulysse ? demandai-je.

– Ossian, répondit Fouché. Le poème préféré du Premier consul. »

Après quoi, il nous invita à le suivre dans un grand salon de musique baigné par la douce lumière matinale. Il y avait là une harpe, un piano, et de multiples portraits d'aïeux qui avaient tous l'air plus constipés les uns que les autres. Les généraux romains en marbre semblaient nous suivre de leur regard opaque.

« À l'étage, il y a un salon décoré de tissus rappelant les tentes utilisées pendant la campagne en Orient, dit le policier. Les meubles sont sculptés à l'effigie de divinités égyptiennes et nubiennes. C'est très original.

– Il entretient une passion particulière pour le mobilier ?

– Bonaparte pense que même un fauteuil peut chanter ses louanges. »

Smith flânait dans la pièce.

« Mais tout cela a bien plus de charme qu'une prison anglaise ! s'exclama-t-il, émerveillé.

– Les Français aiment quand les choses sont rangées. »

Nous quittâmes la demeure par des portes vitrées et empruntâmes un petit chemin qui menait à un étang alimenté par un ruisseau. Les papillons voletaient dans ce coin de paradis imaginé par Joséphine, les moutons faisaient en sorte que l'herbe ne pousse pas plus haut que nécessaire, et des paons se pavanaient fièrement. Nous allions atteindre le petit lac quand nous entendîmes un coup de feu.

« Napoléoooon ! » hurla une femme depuis une fenêtre de la bâtisse que nous venions de quitter.

Un deuxième coup de feu en guise de réponse.

Nous franchîmes une rangée d'arbres pour tomber sur un groupe d'une dizaine de conseillers, officiers et gardiens – preuve que les grands de ce monde sont rarement seuls. Un serviteur rechargeait un fusil pendant que Napoléon en épaulait un autre. Il visait des cygnes qui nageaient de l'autre côté de la mare, visiblement peu rassurés.

« Je fais exprès de manquer, expliqua-t-il aux autres, mais je ne peux m'empêcher de taquiner Joséphine. »

Il visa et fit feu. La balle disparut dans l'eau à plusieurs mètres des volatiles. Les cygnes paniqués s'envolèrent à nouveau dans une explosion de plumes.



Joséphine poussa un nouveau hurlement ulcéré à l'intention de son mari.

« Il y a de la merde de cygne partout ! se justifia Napoléon. Elle en a trop. »

Fouché s'avança.

« Je vous amène Gage, l'Américain. Comme vous l'aviez prédit, il a encore causé des ennuis. »

6

B onaparte se retourna. Il imposait encore cette présence électrique et cette fermeté de général qui étaient autant source d'admiration que de crainte. La crinière brune, les yeux gris scintillants, la peau cireuse inhabituelle pour un soldat originaire de Corse (je me demandai même si ce teint légèrement jaune ne trahissait pas quelque maladie), l'énergie crispée… il n'avait pas beaucoup changé depuis notre dernière rencontre, deux ans auparavant. Il était plus épais, mais pas gros pour autant : la corpulence d'un soldat de 32 ans qui a participé à quelques banquets de trop. Ses cheveux coiffés à la romaine cachaient coquettement un début de calvitie. À croire qu'il vivait et vieillissait plus vite que le commun des mortels. Son regard calculateur paraissait amusé.

Il feignit la surprise en voyant le scientifique français.

« Et alors, Cuvier ? Vous aussi ?

– Premier consul, je ne me souviens même pas de ce qui s'est passé. Nous suivions Gage. J'ai perdu connaissance et me suis réveillé au milieu d'un désastre…

– Je veux bien vous croire. J'ai moi-même eu l'occasion de rencontrer ce singulier personnage. »

Il hocha la tête puis jeta un regard légèrement dégoûté à Fouché, comme s'il voulait se débarrasser du célèbre policier. Mais il savait qu'il en avait trop besoin pour rester au pouvoir.

« Des savants de votre calibre devraient y réfléchir à deux fois avant d'engager Ethan Gage comme guide vers la décadence. Personne n'attire plus les ennuis que lui. Mais il est vrai que personne ne s'en tire aussi bien que lui non plus. »

Il se tourna alors vers moi.

« La dernière fois que nous nous sommes vus, vous sortiez en rampant d'un étang à Mortefontaine, avec les cheveux presque calcinés. Je vous ai envoyé en Amérique pour vous éloigner de ma sœur. Qu'y avez-vous appris qui puisse m'être utile ? »

Pris au dépourvu, j'essayai de réfléchir de façon pertinente. Me considérait-il comme un prisonnier ou comme un diplomate ?

« En plus d'être très difficile à atteindre, la Louisiane est immensément vaste, commençai-je. Elle est peuplée d'Indiens féroces et convoitée par les Anglais. À moins de disposer d'une armée pour le défendre, ce territoire est selon moi plus un handicap qu'un atout. Je vous conseillerais de la vendre aux États-Unis afin d'éviter que les Anglais ne mettent la main dessus. »

Je me retournai.

« Désolé, Smith.

– Ne t'en fais pas, Ethan, je n'ai pas vraiment d'opinion sur le sujet. Tu sais, moi, à part les canaux…

– Il se trouve que je dispose justement d'une armée, dit Napoléon. À Saint-Domingue, sous les ordres de Leclerc. J'espère seulement qu'elle ne se fera pas décimer par la maladie et par ces satanés Noirs. Qu'est-ce que ferait votre nation d'un territoire comme la Louisiane ?

– Jefferson estime que tous les Américains devraient être des fermiers. Mais pour cela, il faudrait que les terres soient cultivables.

– Est-ce que c'est le cas ?

– Une grande partie de la Louisiane est totalement dépourvue d'arbres, un peu comme une steppe. Le climat y est effroyable. Je ne sais pas.

– Au moins, vous ne me dites pas ce que vous pensez que j'espère entendre, soupira-t-il. C'est d'ailleurs pour cela que je ne vous ai pas fait abattre comme j'aurais dû le faire depuis longtemps, Gage. Et ces savants, j'ai cru comprendre qu'ils étaient spécialistes des ossements et des roches ?

– C'est exact, Premier consul. Nous sommes allés au Palais-Royal sur un coup de tête et avons été attirés par la ruse dans une maison close. Nous sommes entrés dans le seul but d'en étudier le décor intérieur, et c'est alors qu'un incendie s'est déclaré…

– C'est vous qui avez déclenché cet incendie. Le rapport de Fouché est arrivé plus vite que lui. J'en sais plus sur ce

qui s'est déroulé dans cet établissement que vous. Je vous ai posé une question sur vos amis, Gage, je ne vous ai pas demandé de me faire la démonstration de votre stupidité.

– Fulton est…

– Oui, oui, je suis au courant de son fichu projet de bateau plongeur. S'approcher silencieusement de la flotte britannique, pourquoi pas, mais de là à la mettre hors d'état de nuire…

– Avec quelques subventions, je pourrais procéder à quelques améliorations qui… s'empressa de dire Fulton.

– Assez, j'ai dit ! »

Un aboiement militaire qui cloua définitivement le bec à Fulton.

« Quant à vous, Gage, reprit Napoléon, vous essayiez d'avoir des nouvelles d'une ancienne amante, c'est exact ? »

Fouché avait visiblement bien fait son travail d'espion, ou alors il avait monté toute l'affaire lui-même pour me piéger. Je pris une profonde inspiration.

« Vous vous souvenez sûrement d'Astiza, Premier consul. Vous comptiez nous faire fusiller tous les deux à l'extérieur du palais des Tuileries.

– Ah, les femmes ! soupira Napoléon en se retournant vers le château. Joséphine est en train de me crotter tout le domaine avec ses fichus cygnes. Je menace de les abattre, alors elle me supplie, et je cède, et la fiente s'accumule, je ressors mes fusils et, au bout de quelque temps, nous finissons par nous réconcilier… »

Il sourit quelques instants en repensant à un souvenir personnel.

« L'ordre naturel voudrait que les femmes soient la propriété des hommes, ajouta-t-il. Mais la réalité, c'est que nous sommes leurs esclaves. Qu'en pensez-vous, Gage ?

– Je doute que même Joséphine ose vous traiter en esclave, Premier consul.

– En tout cas, ce qui est sûr, c'est que vous êtes lié à moi par contrat. Je vous ai donné deux cents dollars et des instructions claires et, pourtant, vous avez passé tout votre temps en Amérique du Nord avec les Anglais, exactement comme en Terre sainte. Êtes-vous un espion britannique, Gage ? Et que faites-vous avec Smith, ce creuseur de fossés anglais ? Que trouvez-vous donc à ce peuple de pirates et de voleurs pour systématiquement rechercher leur compagnie ?

– Un peuple de pirates et de voleurs ? protesta Smith.

– N'oubliez pas que c'est à Paris que je suis revenu, Premier consul, pas à Londres, déclarai-je. Et je n'ai jamais fait alliance avec les deux Anglais que j'ai rencontrés en Amérique ; pire, nous avons fini par nous entretuer. Ils étaient membres du fameux Rite égyptien contre lequel je n'arrêtais pas de vous mettre en garde aux pyramides. Et l'homme avec qui je me suis battu hier au Palais-Royal en faisait également partie. Vous devriez vous méfier de ces conspirateurs. Et pour en revenir aux Anglais, la seule chose que j'ai apprise en les fréquentant, c'est qu'il serait plus facile pour vous de vendre la Louisiane que de la perdre.

– Mmh ! » grommela Napoléon.

Il épaula de nouveau son fusil, mais ne fit pas feu et rendit l'arme à un serviteur.

« Bon, reprit-il. J'ai une nouvelle mission à vous confier. Si vous m'aidez, j'envisagerai peut-être de vendre, pour le plus grand bonheur de Jefferson. »

Puis il se tourna vers mes compagnons.

« Quant à vous, messieurs, vous avez été arrêtés à cause de l'impétuosité d'Ethan Gage, ici présent. Cet homme est un imbécile de génie. Mais je vais vous faire une proposition très généreuse. Je suis prêt à oublier cette affaire de prostituées et de drogue. En échange, je veux simplement que vous vous rendiez sur l'île grecque de Thira et que vous enquêtiez sur une rumeur en particulier.

– Thira ? s'exclama Cuvier.

– Votre statut de savants devrait vous permettre de ne pas attirer l'attention des Ottomans sur la nature véritable de votre mission, qui consistera à vérifier si les patriotes grecs sont prêts à se révolter contre les Turcs. Nous avons perdu l'Égypte et les îles Ioniennes, et ces maudits Anglais refusent d'évacuer Malte comme le stipule notre dernier traité de paix. Mais si nous parvenions à nous allier la Grèce, nous mettrions une belle épine dans le pied d'Istanbul, de l'Autriche et des Anglais. Nous avons seulement besoin d'un homme de confiance, et il se trouve que j'en

connais un : un agitateur érudit nommé Ioánnis Kapodístrias. Vous vous ferez passer pour des archéologues et quand vous le rencontrerez, vous lui demanderez ce qu'il pense d'une révolte soutenue par la France.

– N'avez-vous pas déjà essayé ce genre de stratégie en Irlande ? l'interrompis-je, au mépris des règles élémentaires de la diplomatie.

– Cette fois-ci, ça fonctionnera.

– Et pouvez-vous préciser ce que vous entendez par "se faire passer pour des archéologues" ? »

Je me méfiais car, pour moi, ce métier était synonyme de portes dérobées, d'effondrement de tunnels, de noyade… Au fil de mes aventures, je me suis rendu compte que les pyramides et les temples pouvaient faire preuve de cruauté.

« En tant que ministre de la Police, répondit Fouché, je suis chargé de garder un œil sur tous les groupuscules qui représentent une menace potentielle pour notre pays, y compris le Rite égyptien. Un de mes enquêteurs a appris que vous posiez à vos amis scientifiques des questions sur l'île de Thira, au moment précis où ces francs-maçons corrompus du Rite achetaient des livres et des cartes sur le sujet.

– Mais de Thira, je ne connais que le nom !

– Que vous dites ! Avouez tout de même que c'est une curieuse coïncidence, cette attention soudaine portée à un obscur caillou situé au beau milieu de la mer Égée. Et vous, Ethan Gage, qui revenez d'Amérique et vous empressez d'aller quérir l'inventeur américain Fulton, le géomètre anglais Smith et l'expert français des cataclysmes anciens. Ça sent le complot à plein nez ! Mais je dois admettre que votre idée d'utiliser une maison close comme couverture était vraiment ingénieuse.

– C'est Mme Marguerite qui nous a tendu un piège !

– Allons, Gage, nous nous connaissons trop ! s'exclama Napoléon. Ne jouez pas les idiots ! Cette fable que vous me narrez est certes divertissante, mais je sais très bien que vous ne vivez que pour les mystères et les complots. Et je ne pense pas que vos brillants compagnons s'associeraient à un fouineur fainéant comme vous s'ils n'avaient pas quelque chose à y gagner. Vous rencontrez le Rite dans les sous-sols du Palais-Royal, vous déclenchez un incendie, vous provoquez une émeute, vous écrasez littéralement vos adversaires et vous jouez les ingénus avec moi ? Nous savons pertinemment que vous êtes à la recherche de l'objet qui alimente toutes les rumeurs.

– Premier consul ! s'écria Cuvier. Je vous jure que je ne sais rien !

– Bien sûr que non, répondit calmement Bonaparte. Gage vous manipule. Il vous manipule tous. C'est un sournois, un génie de l'intrigue, et s'il était français, je suis persuadé que Fouché l'aurait recruté depuis longtemps. N'est-ce pas, monsieur le ministre ?

– Même aujourd'hui, je ne suis pas certain de comprendre toutes ses motivations », reconnut Fouché.

Quant à moi, je n'avais bien sûr pas la moindre idée de ce qui se passait, et je tâchais de savoir si je devais être fier ou blessé de ces nouveaux qualificatifs qu'on m'attribuait : génie de l'intrigue, sournois… J'avais seulement vu le mot « Thira » inscrit sur une feuille d'or – un objet ayant appartenu à des templiers nordiques, selon mon regretté compagnon Magnus Bloodhammer – au milieu d'une Amérique inexplorée. C'était tout. Mais si la police était si renseignée, peut-être avait-elle quelque chose à m'apprendre.

« Je suis également à la recherche d'Og », déclarai-je, sans trop savoir à quoi m'attendre.

J'avais lu ce mot sur la même feuille d'or, avant qu'Aurora Somerset ne la détruise entièrement. C'était d'ailleurs à cause d'elle que j'avais décidé de renoncer aux femmes.

En entendant ce mot, Fouché se raidit et me lança un regard circonspect. Cuvier aussi paraissait surpris. Napoléon, lui, était devenu tout blanc.

« Qu'avez-vous dit ? me demanda le Premier consul.

– Og. »

Même moi, je trouvais la sonorité du mot assez loufoque.

Le Premier consul jeta des regards interrogateurs à mes trois compagnons, puis il déclara :

« Je crois que j'ai besoin de m'entretenir en tête à tête avec M. Gage. »

7

N ous nous éloignâmes d'une cinquantaine de pas pour ne pas être entendus.

« Où avez-vous entendu ce mot ? demanda brutalement Napoléon.

– En Amérique.

– En Amérique ? Comment est-ce possible ? »

Je soupirai. C'était la première fois que j'allais essayer de raconter ce qui s'était vraiment passé, et je savais qu'il ne me croirait jamais.

« Vous vous souvenez peut-être d'un Norvégien du nom de Bloodhammer, commençai-je. Il était à Mortefontaine le soir où nous avons célébré le traité entre la France et mon pays. Bloodhammer a découvert un endroit très reculé en Louisiane abritant des objets nordiques. »

Je décidai de ne pas en dire plus sur ce site pour le moins déroutant que nous avions exploré.

« Parmi ces objets, il y avait une feuille d'or cachée à l'intérieur d'un vieux bouclier vermoulu, sur laquelle était inscrit le fameux mot. Je m'en souviens encore parce que je l'ai trouvé étrange.

– Qu'y avait-il écrit d'autre ? demanda un Bonaparte visiblement très inquiet.

– Tout était écrit en latin, et je ne le lis pas. Je n'ai pu que déchiffrer quelques mots avant qu'une bagarre n'éclate et que la feuille d'or ne soit détruite. La femme que j'affrontais faisait d'ailleurs partie du Rite égyptien, mais c'est une longue histoire. »

Je me gardai bien de dire à Napoléon que j'avais été l'amant de la femme en question.

« Comme je vous le disais tout à l'heure, poursuivis-je, je ne suis pas à la solde des Anglais, puisque je me battais contre eux.

– Donc, vous ne savez pas ce que ce fameux mot signifie ?

– Non. Et vous ? »

Il fronça les sourcils et regarda de l'autre côté de l'étang. Les conseillers et les policiers nous observaient de loin, certainement jaloux du moment privilégié que je passais avec leur chef.

« Gage, avez-vous déjà entendu parler du petit homme rouge ? » me demanda-t-il à voix basse.

En entendant le nom de cette curieuse légende française, j'eus soudain l'impression que quelqu'un nous observait, tapi derrière une fenêtre élevée du joli château. Je me retournai mais ne vis rien, évidemment : les petites ouvertures rectangulaires étaient toutes sombres et vides. Même Joséphine s'était retirée dans ses appartements.

« J'ai entendu la rumeur, oui, répondis-je. Comme tout le monde.

– Croyez-vous au surnaturel ? »

Je m'éclaircis la gorge.

« Disons que j'ai eu l'occasion dans ma vie de voir des choses assez curieuses.

– Le petit homme rouge est une espèce de gnome vêtu d'une cape et d'un capuchon rouge. Son visage est toujours dans l'ombre, il est petit, voûté, avec de longs doigts bruns. Parfois, on peut voir ses yeux scintiller. Des yeux vigilants. Des yeux inquiétants qui en savent beaucoup trop.

– Tous les Français connaissent cette histoire, mais ce n'est qu'une légende.

– Non, il existe vraiment. Il est apparu pour la première fois à Catherine de Médicis, et il vivrait apparemment le plus souvent dans le palais des Tuileries qu'elle a fait construire, au grenier. Quelques rois l'ont vu, le plus souvent en période de crise. J'étais le premier à penser qu'il s'agissait d'un mythe, une histoire qu'on raconte aux enfants. Et puis je l'ai vu de mes propres yeux, en Égypte.

– Vraiment ? »

Il hocha la tête, perdu dans ses souvenirs.



« Jamais de toute ma vie je n'ai eu aussi peur. C'était peu avant la bataille des pyramides. Il m'a rendu visite dans ma tente de campagne, au beau milieu de la nuit, alors que tous mes conseillers étaient partis se coucher et que j'étais le seul encore debout. Je venais d'apprendre que Joséphine m'avait été infidèle et je ne pouvais pas trouver le sommeil, trop rongé que j'étais par la rage et le chagrin. »

Je me souvins de la fois où, alors que j'étais moi aussi en Égypte, Junot m'avait dit qu'il avait appris les frasques de Joséphine et qu'il tremblait à l'idée d'en informer Napoléon.

« Un docteur me dirait que j'ai été victime d'hallucinations, bien sûr, reprit Bonaparte. Mais la créature m'a parlé de l'avenir avec une voix grave et perfide comme je n'en avais jamais entendu, et comme je n'en ai jamais réentendu depuis. Il n'était pas de notre monde, Gage, mais il était aussi réel que les trois savants qui discutent là-bas à côté de l'étang. Et soudain, il s'est mis à prophétiser. »

Ce jour-là, en Égypte, je me souviens encore que Napoléon avait eu l'air possédé.

« Un peu plus tard, j'ai eu des visions similaires à l'intérieur de la grande pyramide – vous vous souvenez, c'était la fois où je m'étais allongé dans le sarcophage ? Des visions pour le moins inquiétantes ! Mais je m'éloigne du sujet… Le petit homme rouge m'a promis au moins dix ans de succès militaires pour accomplir ce que j'avais à accomplir. C'est pour cela que j'étais si troublé d'avoir échoué à Saint-Jean-d'Acre contre vous et cet obstiné de Sidney Smith. Je n'étais pas censé perdre ! Mais en fin de compte, je n'ai pas perdu, car ma défaite m'a ramené à Paris où j'ai pris le pouvoir, grâce à votre pierre de Rosette. Au final, le petit homme rouge avait raison depuis le début. »

Étais-je donc un instrument aveugle du destin, à l'origine d'événements qui me dépassaient complètement ?

« Mais quel est le rapport avec Og ?

– Cette créature m'a dit que je devais fouiller ces ruines pour retrouver une machine d'une puissance inégalée. Il a ajouté que si cette machine tombait entre de mauvaises mains, cela pourrait bouleverser ma destinée.

– Des ruines ? Mais où ?

– J'ai ordonné qu'on fasse des recherches sur la question. Apparemment, il est fait mention de Gog et Magog dans la Bible, qui pourraient être des terres aux confins du monde. Quant à Og, il s'agirait d'une référence celtique à un royaume éloigné extrêmement puissant. Je me demande s'il y a un lien étymologique entre ces trois mots. »

Magnus aussi croyait en des civilisations disparues aux pouvoirs oubliés.

« On m'a expliqué que cette machine avait un rapport avec Og, poursuivit-il. Le petit homme rouge m'a dit que, par le passé, il avait prévenu les dirigeants français en période de crise, et que je devais me souvenir de ce mot, car viendrait un jour où je l'entendrais de nouveau. Je ne l'ai jamais oublié, à cause de sa sonorité étrange – Og –, mais je ne l'avais plus entendu prononcer jusqu'à aujourd'hui… Par vous. »

Malgré moi, je ressentis un frisson.

« Sauf que je ne connais pas de petit homme rouge.

– Peut-être, mais vous avez l'art de découvrir des objets anciens, et le destin n'arrête pas de nous réunir. Vous êtes un agent du destin, Ethan Gage, et c'est bien pour cela que vous m'intriguez autant. Je n'ai parlé à personne d'Og, et à très peu de gens du petit homme rouge, et pourtant, c'est vous qui prononcez ce mot. Vous, l'Américain indiscipliné.

– Je l'ai simplement lu. Je n'ai pas eu le temps d'en trouver le sens.

– Le sens ! Parfois, je crois que je suis aussi fou que mes frères. »

L'étrange famille de Napoléon était, bien sûr, la source de nombreuses rumeurs qui passionnaient les Parisiens. Plus il essayait de placer les membres de sa famille à des postes à responsabilité, plus le public redoublait d'esprit pour se moquer de leurs erreurs.

« Mon frère aîné, Joseph, est obnubilé par l'argent, mais il est plutôt loyal, me confia Napoléon. Mais Lucien est vénal et jaloux, et Jérôme s'est apparemment épris de la fille d'un armateur de Baltimore. Baltimore ! »

Il prononçait ce mot comme s'il s'agissait là d'un fief barbare.

« Au mois de janvier dernier, j'ai forcé Louis à épouser Hortense, la fille de Joséphine, mais Louis n'aime pas vraiment les femmes et Hortense est amoureuse d'un de mes conseillers. Elle a passé la nuit précédant son mariage à pleurer. »

Je ne savais pas pourquoi il me confiait tout cela. Parfois, les hommes ont tendance à me raconter des choses parce

qu'ils me jugent inconséquent. Évidemment, les rumeurs qui circulaient dans Paris étaient bien plus violentes que cela. Lucien, le frère de Napoléon, avait ainsi fait courir le bruit que Bonaparte avait arrangé le mariage d'Hortense et Louis parce que c'était lui, le beau-père d'Hortense, qui l'avait mise enceinte, désespéré qu'il était de ne pas avoir d'héritier. La rumeur voulait que le mariage permît de légitimer un éventuel successeur. Le fait qu'elle fut enceinte ne faisait pas de doute, mais l'identité du père faisait l'objet de toutes les spéculations. Mieux valait éviter de poser la question à Napoléon.

« Vous n'êtes pas fou, répondis-je pour m'attirer ses faveurs (je ne recule jamais devant la flatterie). Vous devez seulement supporter le poids du pouvoir.

– Oui, oui. Ah, Gage. Vous ne savez pas la chance que vous avez d'être aussi insouciant, de n'avoir pas l'ombre d'une responsabilité.

– J'essaie tout de même d'influer sur le futur de la Louisiane, lui rappelai-je.

– Oubliez cela. La Louisiane restera telle qu'elle est tant que la situation à Haïti ne sera pas résolue. Ces Noirs ne veulent pas abandonner les armes… Et vous qui me remettez en mémoire le souvenir de ce fichu gnome ! Il est venu dans ma tente sans éveiller l'attention de mes gardes. Sa cape traînait sur le sable, laissant derrière elle une trace sinueuse, comme une forme de serpent. »

Sa voix était creuse, ses yeux vides.

« Mais nous ne savons pas où se trouvait Og, fis-je remarquer.

– Si. Og est un terme que les érudits associent à l'Atlantide.

– L'Atlantide ? »

Je me demandai si je n'avais pas également lu ce mot sur le parchemin doré.

« De quoi s'agit-il, exactement ? » demandai-je.

J'en avais entendu parler, évidemment – Magnus Bloodhammer y avait fait allusion, les savants n'étaient pas d'accord sur son emplacement, et nous avions même émis l'hypothèse saugrenue qu'elle pût être la source de mystérieuses mines de cuivre en Amérique du Nord –, mais je ne connaissais pas tous les détails.

« L'Atlantide est une histoire racontée par Platon. Il s'agit d'un royaume fabuleux nommé en l'honneur d'Atlas, et qui fut détruit par un cataclysme. La légende veut que ce royaume aurait été très en avance sur son temps et qu'il voulait étendre sa domination au monde entier. Les gens s'accordent pour dire qu'il se trouvait très loin, comme Og, peut-être. Derrière Gibraltar, les Colonnes d'Hercule, comme les appelaient les Grecs.

– Et quel est le rapport entre Og et Thira ?

– Qui sait ? Peut-être ne sont-ils pas si éloignés l'un de l'autre. Mes géographes m'ont confié qu'il existait un second endroit sur la côte grecque portant également le nom de Colonnes d'Hercule. En Égypte, mes savants m'ont raconté que Thira était à l'origine d'une catastrophe naturelle colossale dont aurait pu s'inspirer Platon pour élaborer son mythe de l'Atlantide. Et si cette île était le royaume de la légende ? Ou alors, peut-être que la destruction de Thira a englouti l'Atlantide, si celle-ci se trouvait à proximité. »

Engloutir Og, dont le nom venait peut-être d'une langue parlée jadis par des êtres à demi mythiques ? Je repensai à mes aventures précédentes, où j'avais marché dans les traces de créatures divines telles que Thot ou Thor. Une fois de plus se posait la question de nos mystérieux ancêtres, aujourd'hui considérés comme des dieux ou des légendes. D'où venions-nous vraiment ? Et d'où venait notre civilisation ?

« Ce n'est sûrement qu'un mythe, reprit Napoléon. Mais qui sait ? Peut-être pas. Imaginez que l'Atlantide, ou Og, ait vraiment existé, et qu'elle ait laissé derrière elle quelque chose que convoitent des gens malintentionnés. Au cours de ces dernières décennies, grâce à la popularité de la franc-maçonnerie et aux récentes découvertes archéologiques, de nombreux chercheurs se sont passionnés pour les légendes des anciens. On a même retrouvé plusieurs objets. »

Je compris qu'il faisait allusion au Livre de Thot que j'avais dérobé.

« Quel objet n'avons-nous pas encore trouvé ? poursuivit-il. Pourquoi le Rite égyptien est-il si persévérant dans ses recherches ? Je ne veux pas m'avancer, mais je ne peux pas me permettre de faire comme si de rien n'était. Ces objets pourraient décider de l'issue des batailles, des dynasties, des guerres. Et voilà que, une fois de plus, je me retrouve face à vous. »

Je déglutis en repensant au marteau de Thor, un mythe qui avait bien failli me griller vivant.

« Vous voulez que je détermine si ces rumeurs sont vraies, Premier consul ?

– Certains rapports révèlent l'existence de secrets à découvrir sur Thira, une île sans grand intérêt stratégique.

– Mes collègues considèrent qu'elle est en revanche d'un grand intérêt géologique.

– Et c'est pour cela que vous êtes ici plutôt qu'en prison. Venez, allons en discuter avec les autres – mais pas un mot au sujet de mon petit homme rouge. Si vous parlez de cet entretien à qui que ce soit, je vous fais fusiller.

– Je garde les secrets mieux que personne. »

Il me jeta un regard sceptique, mais il n'avait pas le choix. Nous étions deux sacripants opportunistes liés par un partenariat. Nous rejoignîmes les autres. Napoléon se tenait les mains dans le dos, comme s'il cherchait à dissimuler son émotion. Après ce tête-à-tête avec le Premier consul, mes trois savants me dévisageaient avec un respect non feint.

« Nous discutions du mythe de l'Atlantide, de Platon, expliqua Bonaparte au groupe.

– D'après certains érudits, elle aurait vraiment existé », commenta Fouché.

Ses yeux à la fois alertes et endormis faisaient penser à ceux d'un chat. On pouvait presque entendre la mécanique bien huilée de son cerveau tourner à toute vitesse.

« Et elle nous aurait laissé quelque chose après sa disparition, ajouta-t-il.

– Quelque chose sur lequel vous allez devoir enquêter, même si cela paraît tiré par les cheveux, répliqua vivement Napoléon en se frottant les mains comme pour se réchauffer. D'après les rumeurs, cet objet se trouverait encore sur l'île. Si j'envoie une expédition militaire à Thira, je risque de déclencher une guerre inutile contre les Ottomans. Par contre, une équipe de savants… Qui s'intéresse au travail des scientifiques ? Avec de la chance, vous réussirez à faire l'aller et retour sans vous faire remarquer. Dans le cas contraire, vous n'aurez qu'à dire que vous avez pour mission d'explorer l'ancien volcan. On vous prendra pour des excentriques inoffensifs.

– De quel objet parlez-vous ? demanda Cuvier.

– Un objet qui ne manquera pas d'intéresser Fulton, répondit Fouché. D'aucuns racontent qu'une arme effrayante remontant aux temps anciens aurait survécu au cataclysme. La nature exacte de cette arme n'est pas claire, mais, apparemment, celui qui s'en emparerait le premier pourrait contrôler toute la Méditerranée, voire le monde entier.

– Vous voulez dire qu'il s'agirait d'une ancienne machine de guerre ?

– Oui.

– Je serais curieux de la voir. »

Fulton était aussi attiré par les machines que je l'étais par les femmes.

« Quand nous avons appris que le Rite égyptien avait prévu de rencontrer Ethan Gage, nous avons décidé d'agir. Il faut absolument découvrir la vérité sur ces rumeurs avant que quelque chose de monstrueux ne se retrouve entre les mauvaises mains.

– Des mains anglaises, par exemple ? déclara Smith d'un ton provocateur.

– Non, je fais allusion à ce culte, qui semble en vouloir à toutes les nations civilisées. Au départ, nous ne voulions pas que vous fassiez partie du voyage, monsieur Smith, mais notre cause est bien trop importante pour s'empêtrer dans une rivalité franco-anglaise. Et puis, Gage ne nous a pas laissé le choix puisqu'il vous a emmené avec lui dans cette expédition décadente au Palais-Royal. Dans cette course pour le savoir, j'ai bien peur que vous ne deviez coopérer brièvement avec le gouvernement français. Après tout, nos deux pays sont en paix.

– Mais les affaires m'attendent en Angleterre !

– D'après mes informations, vous avez perdu votre emploi.

– Ce n'est pas pour autant que j'ai envie d'aller en Grèce !

– Nous sommes votre nouvel employeur.

– Et si je refuse ?

– Nous vous ferons emprisonner en tant qu'espion jusqu'à ce que notre affaire soit réglée. Coopérez, et vous ferez

peut-être avancer votre carrière de géologue. Nous savons que la Royal Society a refusé de reconnaître vos travaux.

– Une minute, dit Fulton. Je me passionne certes pour les machines anciennes, mais je n'ai moi non plus pas la moindre envie d'aller à Thira !

– Si vous voulez que la France étudie votre idée de bateau à vapeur, je suis sûr que vous serez ravi de vous y rendre, dit Napoléon. Vous avez épuisé notre patience et vous nous avez ruinés avec votre satané Nautilus , mais si vous nous aidez dans cette mission, je vous promets que nous étudierons votre nouvel engin avec attention.

– Oh.

– Quant à vous, Cuvier, vous accompagnerez ces messieurs en tant que patriote français, afin d'apporter à ce quatuor notre logique gauloise. Vous serez à la fois le chef et le trésorier de cette expédition. À moins que vous ne préfériez tomber en disgrâce, être renvoyé de l'Académie des sciences et du Collège de France.

– Je ne souhaite que rétablir mon honneur, Premier consul. Nous autres savants avons une réputation à tenir, contrairement à Gage. Je suis navré d'avoir frayé avec ce voyou, mais peut-être qu'au final cela me sera bénéfique.

– Et moi ? demandai-je, déçu de voir que personne n'avait cillé lorsqu'il m'avait traité de voyou.

– D'après Mme Marguerite, qui travaille officieusement pour nous, cet Osiris que vous avez rencontré vous a promis de vous mener à Astiza, votre amour perdu, dit Fouché. Lui aussi voulait vous emmener à Thira. Cette femme doit certainement s'y trouver. Si ce n'est pas le cas, vous y trouverez sûrement un indice qui vous mènera à elle. Accomplissez cette mission pour la France et nous vous laisserons à votre Égyptienne. Sinon, vous pourrez toujours retourner aux États-Unis et expliquer à Jefferson que tous vos efforts pour nous persuader de lui vendre la Louisiane se sont soldés par un échec lamentable, et que notre armée quittera bientôt les Caraïbes pour s'installer à La Nouvelle-Orléans. Vous serez banni de France, blâmé pour votre incompétence en Amérique, et vous n'aurez plus qu'à trouver un vrai travail. »

Ils me connaissaient bien. La perspective de travailler m'a toujours terrorisé.

« Donc pour résumer, déclarai-je, tout ce que nous avons à faire, c'est aller à Thira, discuter avec votre Grec et regarder si on ne voit pas une arme ancienne ?

– Trouver une arme ancienne. Ou au moins trouver des informations à ce sujet avant les soldats ottomans, les espions ennemis, les pirates, les rebelles, les bandits et le Rite égyptien. Messieurs, considérez cette mission comme un moyen d'échapper à vos tâches quotidiennes. Une petite aventure entre amis. »

Fatigués, sales, engourdis et effrayés, nous acceptâmes. De toute façon, nous n'avions pas le choix.

« Mais comment allons-nous faire pour trouver cette arme ? » demanda Cuvier.

Fouché sortit de sa poche un petit sac en velours.

« Avant que nos troupes soient chassées des îles Ioniennes, un de nos officiers a acheté une relique, une bague, à une aristocrate bouleversée. Elle lui a assuré que la bague datait du XV e siècle. Un pur hasard. Cette duchesse était à la fois très belle et très mystérieuse. Certains prétendent que cette bague a été forgée par des templiers. Quand mes agents en ont entendu parler, j'ai décidé de l'acquérir. Je crois que vous allez vite comprendre pourquoi. »

La bague était dotée d'une partie plane, comme un sceau miniature, sur lequel était inscrit le mot « Thira ». En arrière-plan se dressait un bâtiment dont la coupole avait disparu, un peu comme si quelqu'un avait mordu dedans. Au premier plan, une espèce de sarcophage en pierre au couvercle ouvert. Un homme vêtu d'une longue robe et coiffé d'un casque moyenâgeux semblait entrer dans le cercueil comme s'il s'agissait d'une baignoire. À moins qu'il ne fût en train d'en sortir.

« Qu'est-ce que cela signifie ?

– Nul ne le sait, répondit le policier. Mais il est clair que cela fait référence à l'île. Pourquoi des templiers auraient-ils inscrit ce nom sur un tel objet ? Thira est à peine plus grande qu'un caillou. Peut-être ce patriote grec acceptera-t-il de vous aider si vous lui montrez cette bague.

– Ou peut-être que c'est là que se cache l'arme, déclarai-je en observant la gravure. Le personnage grimpe à l'intérieur pour la récupérer. »

Comparé au médaillon que j'avais emporté en Égypte, celui-ci paraissait très clair.

« Alors, vous ferez pareil. Regardez de l'autre côté, à présent. »

Je retournai la bague pour étudier la partie plane qui devait se trouver contre la peau. Il y avait une deuxième coupole, entière cette fois, à l'intérieur de laquelle on avait gravé la lettre « A ».

« Qu'est-ce que c'est ?

– Nous n'en avons aucune idée. Percer ce mystère devrait vous tenir occupés pendant le voyage. L'essentiel, messieurs, c'est la vitesse. Faites vite, soyez discrets, et ne vous laissez pas rattraper par vos poursuivants.

– Des poursuivants ? m'exclamai-je, alarmé par cette perspective.

– Au moins, nous pourrons étudier le volcan, fit remarquer Cuvier en se grattant la joue. Avec un peu de chance, peut-être qu'il entrera en éruption.

– Une perspective réjouissante, déclarai-je sèchement.

– Parfait ! s'écria Napoléon. Bon, qui veut tirer sur mes cygnes ? »

8

Napoléon nous assura que notre mission serait accomplie en un mois ou deux. En effet, c'était l'été, les routes étaient praticables, l'Europe était en paix, et il nous fallut à peine deux semaines pour faire le trajet jusqu'à Venise, en traversant la nouvelle République cisalpine que Napoléon avait créée après sa victoire à Marengo. J'eus beau ouvrir l'œil, je ne vis aucune trace d'éventuels poursuivants. Bien sûr, s'ils n'avaient pas abandonné, nos ennemis avaient sûrement deviné notre destination, puisque Marguerite, Osiris et Fouché semblaient être tous plus au courant que nous de ce qui se passait. Notre quête était probablement aussi bien dissimulée qu'une grossesse au neuvième mois. Mais je gardais l'espoir que nous avions découragé les membres du Rite égyptien, ou que Fouché les avait suffisamment ralentis pour que notre voyage s'apparente à une promenade de santé.

Si mes compagnons étaient fort mécontents d'avoir été ainsi mobilisés (ils rejetaient d'ailleurs la faute sur moi), ils étaient également ravis de voyager aux frais du gouvernement français. L'argent avait été confié à Cuvier mais, comme tous les trésoriers du monde, il renâclait systématiquement à commander le vin le plus cher ou le meilleur morceau de viande lors de nos haltes.

« À la fin de notre mission, je vais devoir justifier chaque dépense, grommela-t-il. Et je ne vois pas comment expliquer au ministre pourquoi nous avons opté pour cette meule de fromage plutôt que pour celle-là, qui coûte pourtant moins cher et qui pèse cent grammes de plus.

– Et moi qui pensais que vous autres Français faisiez passer la nourriture avant l'art et avant l'amour, soupira Smith.

– C'est vrai, mais dès qu'il est question de payer, nos comptables savent se satisfaire d'aussi peu que les Anglais. »

Je ne me plaignais pas. Je trouvais d'ailleurs ma situation plutôt enviable : je voyageais en voiture, sans autre consigne que de me rendre quelque part.

Nous dépassâmes des rangées de paysans fauchant leurs champs au crépuscule, des palefreniers aux épaules brûlées par le soleil nettoyant les écuries, ou quelque fille de ferme distribuant du grain à une mer de poules qui s'écartait sur son passage pour se reformer instantanément derrière elle. Comme cela devait être différent, rassurant et surtout ennuyeux, de vivre toute sa vie au rythme des saisons, toujours au même endroit. Le soir, je sortais me promener, une pomme à la main, et si je croisais un garçon à l'air futé ou une jolie demoiselle, je les impressionnais en leur montrant mon fusil. Parfois, j'allais même jusqu'à me rendre utile en abattant un ou deux corbeaux. Ce genre de distraction était pour eux comme de la magie, et ils me prenaient pour un visiteur exotique venu d'un autre monde.

Les savants étaient à la fois inquiets et impatients. Ils allaient avoir l'occasion d'explorer une île géologiquement passionnante aux confins de l'Empire ottoman, de s'essayer à l'art de l'intrigue politique, et peut-être même de faire une ou deux découvertes archéologiques. Bref, notre mission était plus attrayante que les réunions académiques auxquelles ils étaient habitués. La vérité, c'est que j'avais gardé une certaine réputation, et mes scientifiques espéraient secrètement que ma fougue et mon courage déteignent sur eux. Je ne pouvais pas leur en vouloir.

Nous avions réparti les rôles : moi, le guide à qui on ne faisait pas entièrement confiance, mais qu'on respectait pour ses qualités héroïques ; Cuvier, l'intendant et le responsable sceptique ; Smith, l'Anglais coriace et enthousiaste, toujours prêt à porter une malle de plus que les autres et à assumer plus de responsabilités ; et Fulton, notre homme à tout faire qui s'émerveillait devant les roues hydrauliques et les écluses. Pour passer le temps, l'inventeur dessinait des plans afin d'améliorer les suspensions de notre véhicule. Systématiquement, notre conducteur les rejetait, les jugeant soit trop onéreux, soit irréalisables.

Pour tromper l'ennui, nous nous mîmes à discuter du besoin de réécrire l'histoire du monde.

« Nous savons que les roches apparaissent et s'usent depuis des millénaires et des millénaires, dit Smith. Mais comment s'usent-elles ? Une catastrophe, comme un volcan ou une inondation gigantesque, ou bien simplement la lente érosion provoquée par le vent et la pluie ? Mais la vraie question, c'est surtout pourquoi. Pourquoi un tel phénomène a-t-il commencé alors que l'homme n'avait même pas été créé ? Quel était le but de Dieu ? »

À chaque arrêt, il ramassait des roches, notait leurs caractéristiques sur sa carte de France avant de les jeter par la fenêtre de notre voiture. Je n'arrivais pas à faire la différence entre tel et tel caillou, mais lui les reconnaissait comme un berger reconnaît au premier coup d'œil chacun de ses moutons.

« Nous savons également qu'il existait jadis sur terre des créatures qui ont depuis disparu, ajouta Cuvier. Des créatures gigantesques. Le nombre des espèces a-t-il diminué depuis la Création ? Se sont-elles ratatinées avec le temps ? Il s'agirait là d'une illustration très originale du progrès. Représentons-nous le triomphe de la Création, ou bien en sommes-nous le fruit ratatiné ? Les animaux ont-ils changé de forme, comme le suggère Auguste de Saint-Hilaire ? Personnellement, je trouve son hypothèse d'autant plus ridicule que le processus même d'une telle mutation paraît impossible.

– Il m’a également parlé de cette théorie étrange quand nous étions en Égypte », déclarai-je en tenant fermement mon fusil entre mes jambes.

Il ne s’agissait pas là d’un tic nerveux ; on m’avait déjà volé mes affaires lors d’un trajet en diligence.

« Mais je m’intéresse plus à la façon dont les civilisations sont nées, ajoutai-je. Je me demande si l’homme ne connaissait pas jadis des choses merveilleuses tombées dans l’oubli après la chute de l’Empire romain. J’ai rencontré des gens qui considéraient que les légendes des dieux du passé faisaient en fait référence à des êtres primitifs qui auraient appris à l’humanité comment grandir, construire et écrire, élevant ainsi l’homme au-dessus de sa condition purement animale. Les membres du Rite égyptien pensent que le savoir de ces ancêtres, s’il venait à être redécouvert, pourrait être à la source d’une puissance monstrueuse. J’ai moi-même vu des choses qui m’incitent à penser qu’ils n’ont pas forcément tort.

– Quelles choses ? » demanda Cuvier.

Il avait emporté avec lui un carnet en maroquin rouge pour noter nos découvertes, une petite trousse d’officier renfermant ciseaux, peigne et brosse à dents, ainsi qu’une boîte en cuivre contenant une montre-boussole. À chaque remarque qu’il consignait, il notait également la direction. À croire qu’il ne faisait pas confiance aux cartes françaises.

« Un livre qui n’a causé que des ennuis, répondis-je. Et un outil, un marteau, qui s’est révélé encore plus désastreux.

– Et maintenant, nous voilà en quête d’une ancienne machine de guerre, dit Fulton. Un objet qui intéresse à la fois Bonaparte, Fouché et les énergumènes de l’établissement de Mme Marguerite. Je n’arrive vraiment pas à comprendre pourquoi Napoléon s’intéresse à des armes oubliées alors qu’il refuse de jeter un coup d’œil aux machines modernes que j’invente. »

Il s’amusait à démonter sa montre pour le plaisir de la remonter après, mais il perdait des engrenages et des ressorts à chaque cahot du véhicule, et nous nous retrouvions à les chercher sur le sol poussiéreux, à quatre pattes. Régulièrement, je voyais Cuvier s’assurer que sa montre-boussole était hors de portée de l’inventeur.

« Il est naturel pour l’homme de voir les défauts dans ce qu’il a et la perfection dans ce qu’il n’a pas, philosophai-je. Et puis acheter ton sous-marin ou ton bateau à vapeur serait synonyme de changement, Robert. Et les hommes se méfient du changement. Alors que nous envoyer conspirer avec un patriote grec ne présente aucun risque.

– Aucun risque pour Napoléon, mais pas pour nous, fit remarquer Smith. C’est toujours celui qui se tient sur le bord du canal qui veut creuser plus profond, jamais celui qui se trouve au fond.

– Celui qui se tient au bord soutiendra qu’il peut voir plus loin, et qu’il est plus à même de mesurer la profondeur nécessaire, dit Cuvier.

– Et celui qui se trouve au fond devrait lui répondre que c’est lui le plus à même de déterminer le poids des cailloux et de la terre, et de compter les ampoules. »

Nous traversâmes en bateau un lagon limpide pour arriver à Venise, cette ville fabuleuse qui faisait penser à une pièce montée sur le point de s’écrouler, et qui portait toujours les stigmates de la brève annexion par Bonaparte en 1797. Les troupes françaises avaient abattu les barrières du ghetto juif (de nombreux Juifs en avaient profité pour s’engager dans l’armée de Napoléon) et mis fin à mille ans d’indépendance vénitienne par une série de décrets. La révolution avait été de courte durée car, quelques mois plus tard, le traité de Campoformio avait cédé la ville à l’Autriche. Mais les barrières du ghetto n’avaient pas été reconstruites et les habitants débattaient toujours des mérites des libertés effrayantes promises par les Français. Ils se demandaient également si les réformes françaises ne menaient pas finalement à la tyrannie. Napoléon représentait-il l’espoir ou le danger ? Était-il un libérateur ou un seigneur ?

La beauté décadente de Venise m’incita à la flânerie : les méandres de ses canaux fétides, la majesté stoïque de ses maisons branlantes menacées par les eaux, les chansons mélodieuses de ses gondoliers, ses ponts en marbre marqués par les caprices du climat, ses balcons baroques d’où coulaient des cascades de fleurs, et ses beautés aux cheveux bruns qui disparaissaient derrière les arcades de la place Saint-Marc telles des duchesses un soir de bal, la soie de leurs vêtements scintillant comme les ailes d’un papillon. La ville reine de l’Adriatique résonnait de mille sons : cloches, chansons, musique d’opéra qui semblaient répondre aux chorales d’église. L’odeur qui y régnait était également très particulière – un mélange de parfums, d’épices, de charbon, d’urine et d’eau. Les rayons du soleil se reflétaient sur les vaguelettes et les bougies prenaient le relais à la nuit tombée.

Mais je n’oubliais pas que j’avais pris de bonnes résolutions, et je résistai donc à la tentation de céder aux plaisirs malicieux que cette ville avait à offrir. En revanche, j’insistai auprès de mes compagnons pour me rendre chez un

armurier. Je connaissais de réputation la qualité des lames italiennes et j'avais pour projet d'acquérir une rapière. En effet, les épées vénitiennes, pourtant plus lourdes et plus solides que leurs cousines françaises, étaient connues pour la finesse et la souplesse de leur lame, ainsi que pour l'élégance de leur garde courbée.

« Les meilleurs duellistes en possèdent une », me justifiai-je.

Un sabre d'abordage aurait été plus indiqué en cas de combat de rue, mais la rapière me conférerait une élégance qui ne laisserait pas les femmes indifférentes. J'en passai une à la ceinture et m'admirai dans le vieux miroir brisé du magasin ; j'étais superbe, un vrai courtisan. Je dépensai donc deux fois la somme qu'elle aurait normalement dû me coûter pour me rendre compte en sortant du magasin qu'à chaque pas l'arme venait me taper la cuisse. De peur de trébucher, je l'enlevai et l'accrochai dans mon dos comme Magnus Bloodhammer le faisait avec sa vieille hache. Nous étions au XIX e siècle, et je me disais que, dans l'hypothèse improbable où j'aurais besoin d'une arme aussi antique qu'une rapière, on me laisserait le temps de la détacher, la dégainer, l'affûter, la nettoyer et de me mettre en garde. Par ailleurs, j'avais gardé mon tomahawk et mon fusil, qui portait toujours à la crosse les stigmates de mon combat contre Cecil Somerset. Ce fusil, acheté à Jérusalem, avait pris tellement de chocs au cours de mes aventures qu'il avait perdu presque toute son élégance originale. Mais qu'importe, il était toujours aussi efficace. Avec tout mon équipement, j'aurais pu ouvrir ma propre armurerie. Derrière leur éventail, les femmes me dévisageaient avec un intérêt teinté de méfiance, se demandant à quel genre de fripouille elles avaient affaire. Les hommes, eux, prenaient soin de faire un écart quand ils me croisaient dans une ruelle sombre – à croire que je sentais mauvais. Les Vénitiens ont l'habitude des visiteurs, mais j'appris qu'il se murmurait un peu partout qu'Ethan Gage, l'impétueux Américain, était en ville. Intérieurement, j'étais aux anges.

Comme nous nous apprêtions à nous aventurer en territoire ottoman, mes compagnons ne me reprochèrent pas mon achat. Ils en profitèrent même pour faire eux-mêmes quelques emplettes.

Après réflexion, le choix de Cuvier s'arrêta sur une boîte en bois de rose contenant deux pistolets de duel en cuivre et en argent. À dix pas, ils devraient faire l'affaire.

Le vigoureux Smith, lui, vit les choses en grand : il fit l'acquisition d'un impressionnant tromblon qui pouvait cracher une volée de projectiles divers depuis son canon d'à peine quarante centimètres. L'arme était suffisamment courte pour être dissimulée sous une cape ou un manteau. Quand Smith l'essaya sur un ponton du port, la détonation assourdissante fit s'envoler des nuages de pigeons sur la place Saint-Marc, pourtant située à deux cents mètres de là.

« Sacré recul, mais diablement efficace, commenta-t-il. Exactement ce qu'il nous faut pour décourager des pirates pendant un abordage. »

Je m'attendais à ce que Fulton choisisse une arme similaire, voire quelque chose d'encore plus complexe, comme un mousqueton à neuf canons, par exemple, le genre de fusil conçu pour tirer depuis un nid-de-pie, mais qu'on utilisait rarement à cause de son recul si puissant qu'il déséquilibrait régulièrement le tireur et le faisait tomber de son perchoir. C'était tout à fait le type de problème susceptible de passionner notre inventeur, et je l'imaginais déjà concevoir un système de poulies et d'attaches pour encaisser le recul. Mais non, Fulton se prit d'intérêt pour l'instrument le plus improbable : une vieille cornemuse écossaise poussiéreuse qu'il dénicha dans un marché.

« Voilà qui fera fuir nos ennemis, plaisantai-je. J'ai déjà entendu quelqu'un en jouer ; tous les chiens aux alentours hurlaient à la mort. Si les envahisseurs ont soigneusement évité l'Écosse pendant mille ans, c'est parce qu'ils ne supportaient pas ce bruit inhumain.

– Ce cracheur de feu que nous avons croisé au Palais-Royal m'a donné une idée, répondit Fulton le plus sérieusement du monde. Je ne sais pas jouer de cet instrument, mais je sais comment jouer avec. Imaginez que j'arrive à lui faire cracher du feu ! En tout cas, voilà qui m'occupera pendant notre voyage vers le sud, ajouta-t-il avant d'appuyer sur le sac en peau et d'en tirer un son abominable. Ou qui nous divertira, c'est selon. »

Si je connais autant de fous, c'est que j'ai une grande tolérance à leur égard.

Nous payâmes, l'inventeur souffla une fois ou deux dans sa cornemuse, nous arrachant quelques grimaces au passage, puis les savants insistèrent pour que nous nous hâtions.

« Nous nous dépêchons pour donner plus de temps à la science, expliqua Cuvier. Thira est en quelque sorte un entrepôt de temps. Nous avons besoin de temps pour expliquer les mystères de notre planète, car rien n'a de sens sans le temps. Le temps, toujours le temps.

– La plupart des gens n'utilisent pas sagement le temps dont ils disposent, te répondrait Franklin.

– Je parlais de la science, Ethan. L'esprit humain est emprisonné par les bornes temporelles que nous donnons à l'histoire. Nous nous rendons compte que notre planète est bien plus compliquée qu'il n'y paraît, et nous ne disposons que de quelques millénaires pour trouver des explications. Nous sommes un peu comme des enfants enserrés dans des chaussures trop petites. Mais si nous partons du principe que la Terre est plus vieille qu'on ne le



pense, alors toutes sortes d'idées nouvelles deviennent possibles.

– Quel genre d'idées ?

– L'idée que si le monde n'a pas toujours été comme aujourd'hui, il n'y a pas de raison qu'il le reste, répondit Smith. Nous ne sommes peut-être qu'un chapitre d'une plus longue histoire. Les hommes ne sont peut-être pas la raison même de l'existence, mais simplement les acteurs d'une pièce bien plus grande qu'ils ne comprennent pas.

– Ce genre de théorie risque de ne pas plaire, William. Nous sommes trop attachés à l'idée que l'histoire commence et finit en même temps que nous.

– Dans ce cas, pourquoi Dieu nous a-t-Il fourni des éléments qui indiquent le contraire ?

– Si les cailloux sont si vieux que tu le dis, ils attendront bien que nous ayons pris le temps de dîner, non ? plaisantai-je.

– Fouché et Napoléon nous ont dit de ne pas traîner. Les Vénitiens nous regardent bizarrement. Enfin, c'est surtout toi qu'ils regardent bizarrement.

– Fouché et Napoléon n'ont pas le corps courbaturé après s'être hâtés pendant des centaines de kilomètres pour atteindre une des villes les plus belles du monde. Et si les gens vous regardent, messieurs, il n'y a qu'une chose à faire : les regarder en retour, surtout s'il s'agit de jolies filles ! »

Je leur expliquai que nous avions de toute façon le temps de nous détendre, puisque nous n'avions pas encore trouvé de capitaine vénitien prêt à nous mener à notre destination. Venise était en conflit avec les Turcs depuis près de trois siècles, et les eaux ottomanes étaient infestées de pirates. Les paysans grecs étaient sous la férule de maîtres musulmans qui les qualifiaient de rayah , de bétail. Aucun Vénitien ne semblait disposé à se rendre en un endroit aussi inhospitalier que Thira. Tous les capitaines à qui nous avions parlé nous avaient annoncé des tarifs plus exorbitants que si nous voulions nous rendre sur la Lune. Je promis donc à mes compagnons que nous arpenterions les quais le lendemain et que, pour l'heure, nous irions dîner au Campo San Polo. Mes savants étant aussi séduits que moi par Venise, ils finirent par accepter. À la nuit tombée, les musiciens de la place et les pichets de vin firent leur apparition. Alors que nous trinquions à la réussite de notre entreprise, mes compagnons se mirent à observer le défilé de beautés italiennes avec le même air affamé que moi. À l'instar d'Ulysse, nous avions été pris au piège par les sirènes… et par mon erreur qui avait été de croire que si nos ennemis éventuels ne se trouvaient pas derrière nous, ils nous attendaient forcément à Thira.

Nous avions tous bien bu quand une femme d'une beauté spectaculaire fit son apparition. Elle avait les cheveux relevés sur la tête en une tour immense, une robe laissant entrevoir un décolleté vertigineux, et une peau aussi parfaite qu'un pétale de fleur. J'espérai un clin d'œil ou un mot d'encouragement, mais elle se contenta de plonger la main sous les plis de sa robe, nous laissant entrevoir un instant sa cheville. Enfin, elle en retira quelque chose. S'agissait-il d'une pomme ? Elle approcha l'objet d'un flambeau qui ornait le mur de notre taverne et le maintint là quelques instants, jusqu'à ce qu'il se mette à scintiller comme une baguette de magicien. Enfin, elle nous gratifia d'un sourire bienveillant et fit rouler l'objet vers nous.

« Est-ce là une tradition italienne ? demanda Smith en reposant son verre tandis que l'objet s'arrêtait sous notre table.

– En tout cas, elle lance avec la grâce d'Aphrodite, ajouta Cuvier.

– De quoi s'agit-il, Ethan ? demanda Fulton en regardant d'un air curieux la fumée qui s'échappait de la sphère. Une invitation à quelque festival ? »

Je me penchai sous la table.

« Ceci, messieurs, est une grenade. »

9

J e ne sais pas pourquoi la beauté déçoit si régulièrement, mais je dois dire qu'en général les femmes attendent au moins qu'on ait fait connaissance avant de me jeter des bombes. Celle-ci avait filé avant même que j'aie pu lui dire bonjour, et son seul objectif semblait consister à réduire en charpie la partie la plus vitale de notre anatomie. Avec l'instinct que seuls les incompris en amour peuvent avoir, je ramassai la grenade fumante, jetai un regard rapide autour de moi et la lançai de toutes mes forces en direction du seul endroit susceptible d'atténuer l'explosion : le four en brique de notre taverne.

Des briques volèrent en éclats, ainsi que des morceaux de pâte à pain, de charbon et de canard rôti. Nous aurions probablement été déchiquetés si je n'avais eu le réflexe de plaquer mes compagnons au sol et d'utiliser notre table comme bouclier. Nous étions à présent recouverts d'une pellicule de poussière rouge mais, heureusement, le four avait en grande partie absorbé la déflagration, et les autres clients étaient choqués, mais indemnes.

« C'est le Rite égyptien ! hurlai-je, les oreilles bourdonnantes. Vite, aux chevaux !

– Ethan, nous sommes sur une île, fit remarquer Cuvier en toussotant. Nous n'avons pas de chevaux.

– Ah oui, c'est vrai. »

Je tournai la tête et aperçus des hommes encapuchonnés de l'autre côté de la place. Ils étaient vêtus de noir et j'aperçus des objets qui scintillaient dans l'obscurité. L'un d'entre eux brandissait son arme pour guider les autres.

« Dans ce cas, aux gondoles ! criai-je.

– Hélas, je crois qu'ils ne nous en laisseront pas le temps ! » dit Smith.

Nous nous relevâmes, ramassâmes nos armes et nos sacs et étions prêts à partir en courant quand, soudain, les inconnus lancèrent leur charge. J'avais récupéré mon sens de l'audition et me rendis compte que, partout autour de nous, les gens hurlaient.

Soudain, un rugissement fit sursauter tout le monde sur la place, et Smith fut projeté contre le four en brique à moitié détruit. Il avait appuyé sur la détente de son tromblon. Trois assaillants s'affalèrent. Les balles ricochèrent comme des puces dans une bouteille. Les autres crapules poussèrent des cris effrayés en cherchant à se replier.

« Mille tonnerres, l'Anglais, ton arme est plus puissante qu'une bordée de canons ! » s'exclama Cuvier.

Prenant exemple sur notre chasseur de cailloux, je pris mon fusil et visai l'homme qui semblait être le chef. Je retins ma respiration, suivis sa course du bout de mon canon, puis pressai la détente. Il dérapa sur les pavés et s'écroula sous les cris désespérés de ses compagnons.

« Il faut toujours recharger son arme avant le dîner, lançai-je.

– Et quand on a un tromblon, on peut même se permettre de boire de façon déraisonnable », plaisanta Smith en laissant échapper un rot.

Nous décidâmes de battre en retraite. J'agrippai fermement la rapière accrochée dans mon dos, regrettant amèrement de ne pas avoir finalement décidé de la garder à la taille. L'avantage des épées, c'est qu'il n'y a pas besoin de les recharger ; l'inconvénient, c'est qu'il faut se rapprocher très près des gens qui veulent vous tuer. À présent, les balles pleuvaient autour de nous, s'enfonçant dans le bois et le stuc avec un bruit sec. Nous accélérâmes la cadence.

Arrivés au canal Giuffa, nous n'eûmes pas une hésitation : une gondole passait justement, avec un client à son bord. Le gondolier chantait sa mélodie. Tels des pirates, nous sautâmes à bord et jetâmes le pauvre passager par-dessus bord.

« C'est pour votre propre sécurité ! » lui lançai-je au moment où il tombait dans l'eau sale, son chapeau dérivant doucement comme un petit radeau.

Je parvins enfin à dégager ma rapière et la pointai vers la gorge du gondolier.

« Vers le Grand Canal, et vite ! Ne vous en faites pas, nous avons de quoi payer ! »

Le pauvre homme regardait ma lame avec des yeux exorbités.

« Vous voulez que je chante, signor ?

– Contentez-vous de godiller, nous sommes assez pressés. »

Alors que notre embarcation avançait enfin, je me tournai vers les autres. Smith était déjà en train de charger son tromblon de poudre fraîche.

« Cuvier, sors tes deux jolis pistolets et tire sur ces voyous dès qu'ils auront atteint le canal. Fulton, je t'en prie, nous ne sommes pas d'humeur à écouter un morceau de cornemuse !

– Ces chiens ont fait un trou dedans.

– Alors invente quelque chose d'autre, l'encourageai-je en tâchant de me souvenir du dédale des canaux. En attendant, il faut à tout prix que nous atteignions le port de San Marco et qu'on trouve le moyen de s'embarquer sur un bateau.

– Mais qui était donc cette femme ? » demanda Smith.

Sa main tremblait alors qu'il bourrait le canon de son tromblon. Il n'est jamais facile de tuer quelqu'un, surtout la première fois.

« Certainement pas ma future femme, ça, je peux te l'assurer ! De toute évidence, elle est à la solde de nos ennemis. Il faut croire que la course pour atteindre le premier le secret de Thira est lancée. Nous n'aurions jamais dû traîner aussi longtemps ici. Je m'attendais à mieux de la part de Venise. Surtout au prix que nous a coûté l'auberge.

– Il y a quelque chose qui nous suit », dit Cuvier en scrutant l'obscurité.

Il fit feu dans un éclair aveuglant. Je ne pouvais pas croire une seconde qu'il avait réussi à atteindre sa cible avec ses deux jouets, mais nous entendîmes un impact suivi d'un cri.

« Nom d'une défense de mammouth, s'exclama-t-il, ils fonctionnent ! Nous sommes des hommes dangereux ! »

Nous passâmes un virage, replongeâmes dans l'obscurité, puis quittâmes le petit canal pour rejoindre celui qui traversait toute la ville en un immense S. Il s'agissait d'un véritable canyon bordé de palais à trois ou quatre étages. Des lanternes et des bougies brillaient derrière les hautes fenêtres, révélant des intérieurs au luxe suranné, les vestiges d'un empire scintillant. J'aperçus ainsi des tapisseries vieilles de plusieurs siècles, des lustres en cristal, des rideaux brochés, et des visages blafards attirés à la fenêtre par le vacarme que nous faisions. Nous passâmes sous le pont du Rialto et ses arches où se promenaient les amants, et fîmes route vers le port principal de la ville, situé à côté de la place Saint-Marc. Coupoles et tours se découpaient sur le ciel étoilé, et des airs d'opéra flottaient sur l'eau sombre.

« Je crois que nous les avons découragés, dit Smith en regardant derrière.

– J'ai bien peur que tu ne fasses erreur, répondit Cuvier en pointant droit devant lui un de ses pistolets qu'il n'avait pas fini de recharger et d'où dépassait encore l'écouvillon. J'ai l'impression que nos agresseurs ne sont pas venus seuls. »

Au milieu du canal, un peu plus loin, une ligne de gondoles s'était formée pour nous barrer la route. Nous aperçûmes assez de reflets métalliques pour remplir une armurerie. Soudain, nous ne vîmes plus que des éclairs et des éclaboussures, tandis que les murs des bâtiments répercutaient le bruit des détonations. Des éclats de bois volèrent et notre gondolier s'immobilisa.

« Si vous essayez de sauter, je vous embroche ! le menaçai-je en approchant de nouveau la pointe de ma rapière de sa gorge. Engagez-vous dans le petit canal, là, avant qu'ils aient le temps de recharger ! »

Obéissant, le gondolier tourna dans un canal transversal. Peut-être réussirions-nous à semer nos poursuivants dans ce dédale aquatique qu'était Venise. Ce passage était plongé dans le noir, et les maisons qui le bordaient semblaient former une voûte au-dessus de nous. Seule l'eau scintillait.

Une lanterne apparut derrière nous, signe que les gondoles nous avaient pris en chasse. Nous entendions le battement furieux de leurs rames. Je fis feu vers le bateau de tête. La lanterne se balança, mais ne s'éteignit pas. Quelqu'un tomba à l'eau, et d'autres coups de feu retentirent. Les projectiles ricochèrent contre les murs de pierre, nous faisant sursauter.

« Si seulement je voyais quelque chose, je pourrais abattre leur gondolier, marmonnai-je en rechargeant.

– Je vous en prie, laissez-nous en dehors de cela, signor ! » bredouilla notre batelier d'une voix tremblante.

Se rendant soudain compte qu'il constituait une cible privilégiée, il se mit à accélérer, godillant avec l'énergie du désespoir. Les bâtiments sombres défilaient à toute vitesse ; nous nous serions crus à bord d'un des bateaux à



vapeur de Fulton. Des volets s'ouvrirent un peu partout et les habitants se penchèrent aux fenêtres pour voir ce qui se passait, mais tout était sombre. Ils n'aperçurent qu'une course de fantômes. Nos poursuivants étaient à moins de cinquante mètres, à présent. Les virages et les nombreux ponts nous empêchaient de viser correctement.

Des cloches se mirent à sonner, mais personne ne vint à notre aide.

« J'ai une idée ! » s'exclama soudain Fulton.

Il observait une gondole qui arrivait en sens inverse et qui dérivait doucement tandis que son gondolier se demandait comment réagir face au cataclysme qui s'approchait de lui. Quand nous le croisâmes, l'inventeur tendit le bras et arracha d'un coup sec la godille des mains du batelier, laissant le pauvre diable au milieu du canal sans moyen de contrôler son bateau. Fulton s'avança jusqu'à l'avant de notre gondole.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Attendez-moi de l'autre côté de ce pont. »

Il s'agissait d'un pont en pierre en forme d'arche, typique de la ville. Alors que nous en approchions, l'Américain planta soudain la rame qu'il avait volée au fond du canal peu profond, s'accrocha fermement à l'autre bout, et donna une impulsion pour atteindre la terre ferme dans un magnifique mouvement de balancier. Pendant ce temps, nous passâmes sous le pont et j'ordonnai au gondolier de faire halte de l'autre côté. Le bateau s'inclina légèrement en s'arrêtant, puis recula doucement vers Fulton. L'inventeur n'avait pas perdu de temps, et il plantait déjà sa lourde perche dans la balustrade en pierre qu'il venait de franchir. Puis il se mit à tirer de toutes ses forces.

« Si seulement j'avais un pivot ! » s'exclama-t-il, haletant.

Soudain, un craquement retentit.

Nous entendîmes des jurons en trois langues différentes quand la gondole de tête de nos poursuivants heurta celle qui dérivait au milieu du canal. Un cri, puis le bruit de quelqu'un qu'on jetait à l'eau. Nos assaillants reprirent leur route. Smith, Cuvier et moi les attendions fermement, prêts à faire feu.

« Attendez mon signal ! » murmura Fulton, qui s'était caché derrière la balustrade.

Le bateau ennemi accélérait en direction du pont, et nous aperçûmes l'éclat des épées et des fusils pointés sur nous.

Soudain, dans un long gémissement, la balustrade céda. Des blocs de pierre aussi lourds que des enclumes s'abattirent sur la gondole de nos assaillants, la réduisant en miettes. La seconde d'après, tous ses occupants étaient à l'eau.

L'inventeur, toujours armé de sa godille, sauta depuis le pont sur un porche au ras de l'eau, puis s'avança prudemment vers notre gondole.

« Tirez sur les suivants ! » ordonna-t-il.

J'aimais son calme et sa détermination.

Lorsque la deuxième gondole fit son apparition et ralentit au niveau des débris de la première, nous fîmes feu. Les deux pistolets de Cuvier, mon fusil et le tromblon de Smith crachèrent leurs projectiles au même moment. Il y eut des cris, d'autres jurons, puis le deuxième bateau bascula, déversant son équipage de morts et de blessés dans le canal.

« Maintenant, filons vers le port ! » hurla Fulton en sautant à bord.

Notre gondolier se mit à godiller comme s'il y avait le feu à son bateau.

« Bien joué, Robert, félicitai-je mon compagnon.

– Le principe du levier, répondit-il. C'est Archimède qui en a maîtrisé le premier l'utilisation. "Donnez-moi un levier et je soulèverai le monde", comme il disait lui-même.

– C'est qu'il avait de la ressource, ce vieux Grec ! »

Au pont suivant, à l'endroit où la culée de l'édifice rendait le canal plus étroit, Fulton demanda au gondolier de s'arrêter. Il cala alors la godille qu'il avait gardée en travers du canal, exactement au niveau de l'eau, pour coincer le gouvernail de nos poursuivants.

« Voilà qui devrait les bloquer quelque temps. J'espère que cela nous suffira. »

Notre gondolier reprit sa course effrénée.

« Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'on ne s'ennuie jamais avec toi, Ethan ! » dit Cuvier.

Je remarquai qu'il rechargeait son arme avec de plus en plus de dextérité.

« Ça, c'est sûr, renchérit Smith. Mais qui sont donc ces excités ?

– Des membres du Rite égyptien, j'imagine. Ou bien des mercenaires qu'ils ont recrutés. En tout cas, ils sont nerveux, tenaces et hostiles. Nous avons de la chance d'être encore vivants. »

Enfin, nous quittâmes l'étroit canal pour pénétrer dans le lagon. Les coupoles de la basilique formaient une symphonie géométrique dans le ciel, et les gondoles amarrées s'agitaient doucement au rythme des vaguelettes. Comment trouver un bateau au milieu de la nuit ?

Soudain, une lanterne scintilla à la poupe d'un chébec.

« Par ici ! Par ici ! Je suis l'homme qu'il vous faut ! »

10

P ressé de se débarrasser de nous, notre gondolier redoubla d'efforts pour s'approcher du navire turc.

Le capitaine musulman, un homme à la peau tannée comme du cuir, nous fit signe d'approcher. Sa veste sans manches révélait une musculature de lutteur et ses yeux noirs brillaient comme ceux d'un marchand de tapis.

« Faites le tour du bateau, vite ! Oui, venez voir Hamidou, les amis ! J'ai entendu les coups de feu et j'ai deviné que vous aviez besoin de partir le plus vite possible. »

Nous contournâmes la poupe et approchâmes du flanc du navire. Cinq ou six marins à la barbe bien taillée étaient accoudés sur le plat-bord, vêtus de pantalons bouffants, d'écharpes brillantes et, pour certains, d'un turban.

« Mais, Gage, ce sont des mahométans ! objecta Cuvier.

– Tant mieux, nous avons besoin de nous rendre dans les eaux ottomanes.

– Oui ! Et je vous emmènerai où vous voudrez pour moitié moins que ces chrétiens vous feraient payer, promit le capitaine. Aucun navire n'est plus rapide que mon Mykonos , et vous ne trouverez pas moins cher ici. Mais avez-vous de quoi payer, mes amis ?

– Oui, et nous devons partir de suite.

– Alors vous avez besoin de Hamidou ! Dragut est le meilleur marin de l'Adriatique et de la mer Égée. Admirez un peu ma petite flèche ! Quinze mètres de long seulement, étroite, avec un tirant d'eau très faible, elle peut se glisser n'importe où. Et comme j'ai des voiles noires, nous nous déplaçons comme un fantôme.

– Connaissez-vous l'île de Thira ?

– Évidemment ! J'y suis quasiment né ! Et pour deux cents francs, nous partons maintenant. Pour trois cents, nous partions il y a une heure ! plaisanta-t-il. Les chrétiens vous feraient payer trois fois ce prix pour traverser les eaux turques. Ils ont peur des pirates. Mais moi, je n'ai que des amis !

– Et pourquoi êtes-vous si peu cher ? demanda Fulton avec son scepticisme d'Américain.

– Parce que je dois me rendre en mer Égée de toute façon. Je vous emmène à Thira, je m'occupe de quelques affaires dans des îles à côté, et je vous récupère au retour. Moi, Hamidou Dragut, en fais le serment.

– Vous êtes turc ?

– Je suis grec, je suis turc, je suis ce que vous voulez que je sois. Je vogue avec toutes les croyances. N'hésitez pas ! Mais regardez… vous voyez les gondoles ? Ils vous cherchent. »

J'escaladai la coque de son navire et regardai de l'autre côté du pont en direction de la ville. Des embarcations venues du même canal que nous s'attardaient autour des gondoles amarrées. Effectivement, ils étaient toujours à nos trousses.

« Ils sont plus nombreux que vous, fit remarquer le capitaine.

– Nous espérons entrer et sortir de Thira sans attirer l'attention.

– Alors Hamidou est l'homme qu'il vous faut ! Je suis un fantôme. Invisible. Un bon contrebandier.

– Il n'est pas question de contrebande. Nous souhaitons simplement faire l'aller et retour sans trace officielle.

– Thira est une petite île, presque pas de bureaucratie. Un mot, une pièce, et personne n'entendra parler de vous. Je connais tout le monde. Et je n'ai que des amis. »

Son regard brûlant nous scruta l'un après l'autre, cherchant la confiance dans nos yeux avec l'énergie de celui qui n'a l'habitude de voir que du doute, parce que vérité et principes sont pour lui des notions très relatives. En d'autres termes, je savais exactement à qui j'avais affaire, et je savais qu'il pouvait nous être utile.

« Ce Dragut m'a l'air d'être exactement la crapule qu'il nous faut, dis-je aux autres.

– Digne de confiance ?

– Opportuniste. »

Nous montâmes à bord, les pièces furent comptées, puis les hommes de Dragut s'affairèrent à lever l'ancre discrètement. L'équipage hissa les voiles dans le noir avec l'assurance que seule une longue expérience peut procurer. Quand ils eurent vu l'argent, ils n'objectèrent pas à ce départ soudain au beau milieu de la nuit. Alors que les gondoles qui nous suivaient continuaient à fouiller la berge, nous nous éloignions en silence de Venise. L'aube n'était pas loin, mais nous n'osâmes pas allumer une lanterne. L'eau sifflait sous la coque, une brise nous amenait les odeurs de la ville, et puis, soudain, le vent fraîchit, les voiles se gonflèrent, le gréement se mit à grincer. Le navire s'inclina, s'anima et trouva petit à petit son rythme de croisière. Les lumières de la ville disparurent doucement derrière nous, en même temps que les dernières étoiles.

Nous sombrâmes alors dans un profond sommeil.

Je me réveillai en début de matinée et entrepris d'inspecter le navire que nous avions affrété. Notre chébec était doté de deux mâts principaux ainsi que d'un mât de misaine, de voiles latines, d'une dizaine de canons légers pour éloigner les pirates, et d'une élégante dunette sur laquelle nous pouvions nous délasser pendant que les cinq ou six musulmans manœuvraient le navire. Juste en dessous se trouvait une petite cabine que Hamidou nous proposa de partager avec lui, mais qui était trop basse pour qu'on puisse y tenir debout. L'équipage, lui, dormait à même le pont. Enfin, une grille en bois sur le pont principal permettait d'accéder à la réserve où se trouvaient voiles, vivres et chargement. Avec son profil long et étroit et son faible tirant d'eau, c'était l'embarcation idéale pour entrer et sortir sans encombre des ports étroits de la Méditerranée.

La ville avait disparu, et nous étions seuls sur l'Adriatique scintillante.

« Bonjour ! s'exclama Hamidou. Le trajet jusqu'à Thira durera deux jours de moins qu'avec n'importe quel capitaine vénitien ! »

Nous déjeunâmes de couscous et d'agneau – les restes du repas de la veille – et fîmes le point avec les savants. Après avoir côtoyé le danger, nous formions désormais une communauté soudée. Nous partagions à la fois l'euphorie du survivant et la camaraderie de ceux qui ont su se faire mutuellement confiance.

Avec mon fusil, mon tomahawk et mon épée, j'étais le vétéran. J'avais connu plusieurs batailles, ce qui me valait d'être considéré comme un homme compétent et courageux. Beaucoup de gens travaillent très dur pour atteindre un tel résultat.

Smith, ravi d'avoir quitté le fond de son canal pour explorer le vaste monde, s'intéressait aux manœuvres du navire et nettoyait son tromblon avec application. Une fois, il fit d'ailleurs une démonstration aux marins : le recul le projeta en arrière et la détonation assourdissante fit sursauter les matelots. Sur la mer d'huile, les projectiles soulevèrent de multiples gerbes d'eau qui provoquèrent chez les spectateurs de grands cris d'admiration.

Fulton avait raccommodé sa cornemuse percée et fixé des tubes en métal au bout des tuyaux pour les rallonger. Il remplissait régulièrement la poche d'eau de mer qu'il faisait ensuite jaillir en direction de Cuvier, puis il ajustait les embouts pour contrôler parfaitement le jet.

« Tu construis une fontaine ? lui demanda le Français.

– Non, un dragon. J'espère trouver de l'huile à Thira. »

Quand il ne notait pas les dépenses et les relevés de sa boussole sur son carnet, Cuvier montrait fièrement ses nouveaux pistolets à Hamidou Dragut. Comme deux gamins, ils improvisaient de faux duels avec les armes déchargées, marchant dos à dos sur toute la longueur du chébec avant de se retourner et de faire feu.

« Ces pistolets sont aussi beaux qu'une houri ! s'exclama notre capitaine. C'est une bonne chose, la mort devrait toujours être élégante. Je me sentirais embrassé par des armes comme celles-ci, ou comme l'épée de l'Américain, et je me viderais de mon sang avec le sourire. Vous êtes des hommes de goût, des êtres raffinés. »

À la vérité, nous étions très enjoués. Cela arrive souvent quand on échappe au danger. Nous étions des aventuriers, des savants en quête de gloire. Ce voyage requis par Bonaparte se révélait finalement un divertissement en Méditerranée, où les couleurs étaient plus brillantes, les repas plus lents, les soirées plus douces, les femmes plus mystérieuses et les villes plus anciennes. Le vent était chaud, et nous nous régalions de la liqueur de limoncello douce et puissante que nous avions achetée.

La conversation avec Napoléon au sujet du petit homme rouge avait réveillé en moi des centaines de souvenirs et de questions sans réponse. Je me rappelais notamment la fois où Bonaparte s'était allongé dans le sarcophage en granit de la grande pyramide pour ressortir de la chambre funéraire en proie à des hallucinations. Depuis ce jour, je m'étais retrouvé mêlé à une énigme sans fin : d'abord le médaillon et la pyramide, puis le Livre de Thot dans les tunnels de Jérusalem et la Cité des fantômes. En Amérique du Nord, Magnus Bloodhammer avait ajouté au mystère ses mythes nordiques. Toutes ces vieilles légendes poussiéreuses semblaient mener à une époque lointaine où

régnaient d'étranges dieux vivants au savoir puissant, oubliés depuis des siècles et partiellement redécouverts. Il y avait d'une part des secrets jalousement convoités par tous les conquérants, d'Alexandre le Grand aux croisés, et d'autre part une histoire très sombre qui se mêlait à la nôtre, plus conventionnelle. Chaque fois que je pensais que le mystère s'était refermé, une nouvelle porte s'ouvrait. Chaque fois que je pensais être débarrassé du Rite égyptien, il réapparaissait à l'improviste. Chaque fois que je pensais avoir atteint après force épreuves une conclusion finale, je me retrouvais à entreprendre une nouvelle quête. Le danger était omniprésent – j'avais d'ailleurs perdu de nombreux amis en cours de route –, mais l'aventure était aussi excitante qu'une tentatrice et aussi enivrante qu'un bon vin. Je me rendais compte que je devenais un maître, non pas de l'électricité comme aurait pu l'espérer mon mentor Franklin, ni du commerce comme mon père le souhaitait, ni même de la guerre comme l'exigeait Napoléon, mais plutôt d'une histoire aux rebondissements multiples. Une histoire qui nous donnait des indications sur nos origines. Une histoire qui remontait à l'époque mystérieuse où le temps avait commencé. Alors que Smith et Cuvier cherchaient des réponses dans les roches, j'étais le scientifique du mythe, l'enquêteur de l'improbable. Le destin avait fait de moi un spécialiste de la légende.

Bien sûr, Dragut se demandait pourquoi quatre érudits européens (comme j'étais avec eux, on me considérait comme leur pair) voulaient contourner le Péloponnèse pour atteindre une île désolée aux confins de la mer Égée. Thira n'avait ni villes, ni commerces, ni même de ruines.

« C'est une île fabriquée par le diable, où ne vivent que des pauvres et des dévots, nous dit-il. C'est un de ces endroits de la Méditerranée où il n'y a rien.

– Nous nous intéressons à l'histoire de la Terre, expliqua Smith. Et en la matière, Thira est spectaculaire. »

Le capitaine haussa les épaules.

« Spectaculaire, je ne sais pas. Les falaises sont raides, c'est vrai. Mais quel besoin avons-nous de l'histoire ?

– Les hommes apprennent du passé.

– Les hommes sont esclaves du passé, toujours à essayer de corriger les vieilles erreurs. Faites confiance à Allah, mon ami.

– C'est à vous que je fais confiance, pour mener ce bateau jusqu'à destination.

– Oui, vous pouvez aussi faire confiance à Hamidou ! Il réserve bien des surprises ! »

L'arrivée du garbin nous permit de descendre rapidement l'Adriatique. Nous dépassâmes les côtes dalmates appartenant à l'Autriche, puis le vent mollit et nous longeâmes les côtes de la Croatie, du minuscule Monténégro, puis la côte ouest de la Grèce contrôlée par l'Empire ottoman. La mer ressemblait à une soucoupe d'étincelles. Des châteaux dominaient les promontoires rocheux, des villages pastel s'étendaient le long de baies bleu-vert, et les clochers bombés des églises servaient de repères aux marins pour naviguer entre récifs et îlots. Plus nous progressions vers le sud, plus le bleu de la mer et du ciel se faisait profond, contrastant avec la teinte crémeuse des nuages.

Nous longeâmes les trois émeraudes qu'étaient Corfou, Céphalonie et Ithaque – trois îles grecques de la nouvelle république des Sept-Îles, créée par les Russes et les Turcs trois ans après avoir chassé les troupes françaises. Nous devions d'ailleurs rencontrer à Thira le charismatique comte Ioánnis Kapodístrias, gouverneur de cette petite république. Le sommet du mont Ainos, le point culminant de Céphalonie, était dans le brouillard, et quand nous passâmes à proximité des côtes, une puissante odeur de pin m'arriva aux narines. Depuis le bateau, ce paradis vert ne manquait pas d'attraits, mais nous n'avions pas de temps à perdre. Nous devions nous rendre en un lieu sec et sans arbres, à l'image de ce que devait être la Terre au moment de la Création.

11

Thira, cette île grecque que les Vénitiens nomment Santorini, s'élève de façon majestueuse au-dessus de la mer Égée, tel un mur brun surplombé par de petits villages entièrement blancs qui semblent s'accrocher à la crête comme un glaçage. Thira est en fait un archipel composé de cinq îles, les vestiges d'un ancien cratère. Nous traversâmes à la voile la caldeira, étourdis par le vent et le soleil de la mer Égée, la clarté des couleurs, la rudesse des paysages accidentés et le jargon incompréhensible des marins. Nous n'étions pas certains de la finalité de notre mission, mais mes compagnons étaient excités comme des puces. Nous étions en Grèce, le berceau de la démocratie, aux confins de l'Empire ottoman, en un lieu qui semblait avoir été créé la veille et qui paraissait prêt à être transformé par une explosion le lendemain. L'île où nous devions nous rendre était un croissant qui formait une baie insondable de dix kilomètres de long sur six de large. De l'autre côté de cette baie se trouvait l'île de Thirassia, plus petite. Smith m'expliqua qu'elle constituait la face opposée du cratère. Au milieu de la baie se trouvait une île minuscule, plate et fripée, présentant plus de cicatrices que la lune. De la fumée s'en dégageait.

« C'est à cela que ressemblait le monde à sa création, dit Cuvier. De l'eau et de la roche !

– Regarde les strates sur ces parois, Georges ! s'exclama Smith. Les éruptions successives ont formé comme des rangées et des rangées de briques ! On peut les lire comme un livre !

– Cette baie constituerait un abri idéal pour cacher une flotte, ajouta Fulton. On a presque envie de se blottir sous ces falaises.

– Détrompez-vous, dit Dragut. Parfois, l'étésien souffle si fort qu'il vaut mieux ne pas se trouver là, mon ami. Cet endroit peut être diabolique.

– Diabolique ? Allons ! D'ici, je vois les coupoles bleutées d'une demi-douzaine d'églises.

– Les églises chrétiennes ne peuvent rien contre le diable quand celui-ci se réveille.

– Et les mosquées ne peuvent rien contre les tremblements de terre. Tous les dévots sont victimes de malheurs, Dragut. Il n'existe qu'une solution pour parer aux désastres de la nature, la science.

– Non, les pires malheurs arrivent à ceux qui ne croient pas, comme les savants et les révolutionnaires français. Et personne ne peut prévoir la volonté de Dieu. Moi, je m'en remets à Allah.

– Cuvier, lançai-je pour mettre fin au débat, tu m'as dit que cet endroit était parmi les plus vieux au monde, mais je ne comprends pas vraiment ce que tu as voulu dire.

– C'est à la fois un des endroits les plus vieux et les plus récents, répondit l'illustre scientifique. Vieux, car il ressemble à notre planète lorsqu'elle a été créée : brute et pratiquement dépourvue d'arbres. Récent, car lorsque cette petite île au milieu entre en éruption, elle crache de nouvelles roches. L'île se détruit et se reconstruit elle-même.

– Drôle d'endroit pour cacher quelque chose qu'on veut garder, si tu veux mon avis.

– Mais l'endroit parfait pour décourager les chasseurs de trésor. »

Nous fîmes cap sur une crique au pied de l'immense falaise. C'était le matin, et l'escarpement rocheux de cent mètres de haut plongeait dans l'ombre le minuscule port. Des bateaux de pêche aux couleurs aussi éclatantes que des jouets d'enfants s'agitaient doucement contre le quai, contrastant avec les stries cuivrées et ternes de la falaise. Les eaux étaient si profondes que Dragut n'eut aucun mal à accoster. Une fois à terre, nous louâmes des ânes pour gravir le chemin sinueux qui semblait incrusté à même la roche verticale. Les vigoureux animaux avalaient la pente sans broncher, régulièrement, se contentant de cligner des yeux et d'agiter les oreilles pour chasser les mouches. Le chemin couvert de purin était glissant, et il n'y avait aucune balustrade en cas de chute. Smith exigeait sans cesse que nous fassions des pauses afin d'observer quelque vilain caillou, comme s'il s'attendait à ce que le sol lui parle. À moi, la paroi paraissait muette, et je n'avais d'yeux que pour le précipice béant que nous longions. Pour tout vous dire, j'avais hâte de quitter ce chemin vertigineux.

Enfin, nous atteignîmes le sommet et pûmes apprécier à sa juste valeur la géographie majestueuse de cette île si particulière. À l'ouest de Thira se trouvait le croissant escarpé que nous observions plus tôt, au sommet duquel des petites maisons étaient perchées comme autant de nids. À l'est, l'île formait un immense éventail qui descendait en pente douce jusqu'à la mer. Sur toute la surface, des murs en pierre divisaient le terrain en parcelles : des pâturages, des vignes, des champs… Comme nous étions en plein été, tout avait la même couleur brune. Je me serais cru à l'époque d'Ulysse. Autour de nous s'étendait la mer couleur vin chère à Homère, constellée de moutons. À présent que nous n'étions plus abrités par la falaise, le vent nous cinglait le visage.

« Essayez d'imaginer cette pente qui descend jusqu'à la mer, mais montant jusqu'à un sommet situé à

l'emplacement de ce qui est aujourd'hui cette large baie, dit Smith en s'aidant de sa main pour nous aider à visualiser. Une immense montagne, visible à cent cinquante kilomètres. Un cône, comme l'Etna. Et puis un cataclysme encore plus violent que celui qui détruisit Pompéi, et la montagne disparaît. À sa place ne reste qu'un cratère volcanique de plusieurs centaines de mètres de profondeur, rempli par la mer, la caldeira. Ce cratère, messieurs, c'est ce que nous venons de traverser en bateau.

– Mais cette baie fait au moins cinq kilomètres de diamètre ! s'exclama Fulton. Quelle force aurait suffisamment de puissance pour transformer une immense montagne en un trou béant ?

– C'est toute la question, répondit le géologue. Pendant que Gage cherchera sa machine de guerre, Cuvier et moi allons étudier le véritable moteur du monde.

– C'est-à-dire ?

– La nature elle-même. Imaginez si on arrivait à la dompter complètement ! »

Notre arrivée sur une si petite île ne pouvait pas passer inaperçue, mais l'agent ottoman parut plus surpris que méfiant, surtout une fois que Dragut lui eut assuré qu'il pouvait inventer les frais d'immigration spéciaux qu'il voulait, et que nous paierions sans faire d'histoires. Nous avions des documents français avec de jolis sceaux qu'il était incapable de déchiffrer et des instruments de mesure dont il était incapable de saisir le fonctionnement. Ces deux éléments permettaient à notre mission de paraître officielle, ou du moins importante, tout en lui conférant un aspect si technique qu'elle en était incompréhensible. Nous lui expliquâmes que nous comptions prendre des mesures pour l'Académie des sciences – ce qui n'était pas nécessairement faux –, et que nos découvertes étaient attendues à la Sublime Porte d'Istanbul, ce qui était en revanche un grossier mensonge. L'épais fonctionnaire empocha ses pièces et s'éloigna pour rédiger un rapport qu'il ferait ensuite parvenir aux autorités compétentes. Le temps qu'une personne suffisamment haut placée le lise et prenne une décision, nous serions déjà repartis.

À la fin de l'entretien, Dragut retourna à son bateau, car les affaires l'appelaient sur une île voisine.

« Je vous récupérerai au retour, nous assura-t-il. Je n'en aurai pas pour longtemps. Faites confiance à Hamidou ! »

Entre-temps, nous prîmes nos quartiers chez un vigneron du village de Megalochori, un rendez-vous arrangé par les agents de Fouché. C'était là que nous devions rencontrer dans le plus grand secret le jeune docteur qui, selon Napoléon, pousserait peut-être un jour les Grecs à prendre leur indépendance vis-à-vis des Turcs : le beau et charismatique comte Ioánnis Kapodístrias. Quand les Russes et les Turcs avaient formé la république des Sept-Îles pour rassembler les îles Ioniennes obstinément chrétiennes, l'éloquent Kapodístrias en était devenu un des deux gouverneurs. Il n'avait que 25 ans, mais il possédait déjà le magnétisme d'un Napoléon ou d'un Nelson. Sa seule force de caractère avait convaincu les rebelles de Céphalonie de rester au sein de cette toute nouvelle nation, et on racontait qu'il voulait en démocratiser la constitution.

À présent, il avait dans l'espoir de conduire une révolte plus massive.

En attendant que Kapodístrias prenne contact avec nous, Cuvier et Smith se rendirent sur le bord de la falaise pour observer la caldeira et essayer d'estimer la puissance du cataclysme qui l'avait engendrée. Fulton partit avec sa cornemuse pour la remplir avec différents mélanges d'huiles et en profita pour observer et croquer quelques mécanismes de moulins à vent. Quant à moi, je m'entraînai au maniement de l'épée contre des adversaires imaginaires, puis me rendis chez différents vignerons pour des dégustations. Il va sans dire que je sus faire preuve de modération. Par ailleurs, je réussis à garder mes distances avec les femmes de la région, dont les cheveux noirs et la peau olivâtre me rappelaient Astiza, laquelle était après tout à moitié grecque. Allais-je découvrir sur cette île un indice qui me mènerait à elle ?

Une douce rêverie, sous le soleil éblouissant de la Méditerranée.

Et puis le deuxième jour, au coucher du soleil, alors que je me promenais sur le chemin qui longeait la falaise en me félicitant d'avoir jusque-là tenu mes bonnes résolutions, je vis deux navires aux voiles couleur sang pénétrer dans la vaste baie. Ils n'arboraient ni drapeau ni pavillon et glissaient sur l'eau sans le moindre bruit. À leur bord, je distinguai des dizaines et des dizaines d'hommes. Était-ce Ioánnis Kapodístrias, accompagné d'une petite armée personnelle ? Ou des soldats ottomans venus pour le capturer ou, pire, pour nous capturer ?

Ou bien s'agissait-il d'une tout autre menace ?

Leur approche réveilla tous mes instincts de survie.

Je courus jusque chez le vigneron qui nous hébergeait pour prévenir les autres que nous risquions de ne pas pouvoir attendre l'arrivée de Kapodístrias, ni celle de Dragut, et que nous allions sûrement devoir nous cacher quelque part.



Heureusement, notre patriote grec était déjà là.

Kapodístrias avait réussi à s'infiltrer en territoire ottoman sans se faire arrêter et se tenait devant nous, vêtu d'une cape et d'un chapeau à larges bords. Il n'était accompagné que de deux gardes du corps et ne portait pas d'arme. Mais lorsqu'il retira sa cape d'un geste sûr, nous tombâmes immédiatement sous le charme. C'était un homme fin, aux pommettes qu'on eût dit taillées dans le marbre. Il parlait avec une voix qui aurait rendu jaloux Thémistocle, le grand orateur athénien. Comme souvent chez les hommes les plus brillants, il était d'une modestie admirable.

« J'ai bien peur d'être venu sans flottille, dit-il en fronçant les sourcils quand je lui eus décrit les deux navires. Je n'ai ni flotte, ni armée, ni passeport diplomatique, et, surtout, je n'ai pas beaucoup de temps. Êtes-vous sûr qu'il ne s'agissait pas plutôt de bateaux de marchandises ?

– Je suis certain d'avoir vu des hommes armés. Est-ce que les Turcs sont au courant de votre présence ici ?

– C'est possible. Mais ça peut aussi bien être des pirates. Quoi qu'il en soit, notre entretien devra être aussi bref que possible.

– Peut-être que ce sont les hommes à gondoles, dit Smith. Apparemment, nous attirons les ennemis partout où nous allons.

– Les hommes à gondoles ?

– À Venise, nous avons été attaqués par des hommes à bord de gondoles. Une femme magnifique nous a lancé une bombe et, pour deux cents francs, un capitaine mahométan nous a aidés à nous échapper. Gage pense qu'une espèce de culte appelé le Rite égyptien serait sur la piste des mêmes légendes que nous.

– Par tous les saints ! Pour une simple équipe d'intellectuels, on peut dire que vous suscitez beaucoup d'enthousiasme !

– Seulement Ethan. Où qu'il aille, il s'attire des ennuis. »

Kapodístrias me lança un regard circonspect, comme s'il craignait que ma malchance le rattrape.

« Personne ne doit savoir que j'ai posé le pied sur cette île, dit-il. Vous vous doutez sûrement que je ne serais pas ici si mon peuple ne risquait pas un jour d'avoir besoin de l'aide de la France, n'est-ce pas ?

– Alors, aidez-nous à résoudre notre énigme et nous enquêterons après que vous serez parti, répondit Cuvier. Et n'hésitez pas à dire à Napoléon comment vous nous avez aidés. Il peut être un allié très précieux.

– Une suggestion très raisonnable de la part d'un éminent naturaliste, dit Kapodístrias. Je suis ravi de faire votre connaissance, monsieur Cuvier. J'ai lu beaucoup de choses sur vos travaux concernant l'organisation de la nature. Mais vous devez savoir que je crains la France autant que je l'admire. »

Cuvier hocha la tête.

« Les soldats français se sont très mal comportés lorsqu'ils occupaient nos îles, poursuivit Kapodístrias.

– C'étaient de jeunes hommes, loin de chez eux.

– Et très indisciplinés. En revanche, les idéaux de la révolution prônés par les officiers ont eu sur nous un effet foudroyant. Pour la première fois, chaque Grec rêve d'être libre et débarrassé du joug turc, de résister comme le firent nos ancêtres aux Thermopyles et à Salamine. Nous ne savons pas si le salut viendra de la Russie, de la France ou de la Grande-Bretagne, mais notre petite république dans les îles Ioniennes ne représente que le début de l'espoir. Toute la Grèce mérite d'être libre.

– Nous voici donc amis, dit Cuvier. Bonaparte souhaite une Grèce indépendante pour faire contrepoids à la Turquie, à la Russie et à l'Angleterre. Mais les Britanniques nous ont chassés d'Égypte, les Russes nous ont chassés de vos îles, et les amiraux anglais rêvent de faire de la Méditerranée leur propre petit lac. Napoléon voulait avoir votre avis sur la question d'une indépendance grecque, mais il souhaitait également que vous nous aidiez à enquêter sur des rumeurs concernant une énigme. Un secret caché sur Thira et qui pourrait nous être utile à tous. »

Le Grec le dévisagea d'un air prudent.

« Vous voulez sûrement parler des cités enfouies et des armes anciennes, dit-il.

– Y a-t-il une part de vérité là-dedans ?



– Ce sont de vieilles histoires. Et je suis soulagé de voir que votre Anglais se passionne pour les cailloux, car je doute qu'il y ait grand-chose d'autre sur cette île désolée, sur ce volcan détruit qui n'abrite que des pêcheurs et des fermiers. Mais, comme souvent, le mythe perdure. Selon la rumeur, il y aurait sur cette île une porte vers les Enfers.

– Les Enfers ?

– Je crois que cette légende tire son origine de faits réels. En effet, vous vous brûlerez la main si vous l'approchez des vapeurs qui se dégagent de la petite île au milieu de la baie. À l'époque où Périclès construisit Athènes, Thira était encore une seule île, une très vieille île. On y trouvait des châteaux vénitiens, des temples doriques, des tombes préhistoriques, et des histoires remontant à l'époque où religion et sorcellerie ne faisaient qu'un. Ajoutez là-dessus mille ans d'histoire, et l'écheveau de légendes, de prophéties, de superstitions et de mensonges devient plus dense que la toile de la mythique Arachné. Qui peut se prétendre capable de démêler le vrai du faux dans un endroit comme celui-ci ? Les idoles étaient leurs dieux, et les mythes leur science.

– Parfois, les deux s'entrecroisent, murmura Cuvier. J'ai ainsi observé des dessins venus de Bavière représentant d'anciens reptiles ailés ressemblant à des chauves-souris géantes. Une espèce disparue, du moins je l'espère, mais ces créatures semblaient venues tout droit de l'enfer. Les dessinateurs du Moyen Âge s'inspiraient peut-être de la nature, qui sait ?

– Il existe donc bien une rumeur chez les Grecs selon laquelle les anciens disposaient d'une arme redoutable, interrompit Fulton pour clarifier. Si cette arme existe vraiment, les inventeurs modernes comme moi auraient beaucoup à en apprendre. Mais c'est Ethan le spécialiste des mystères anciens et des pouvoirs cachés.

– Vraiment ? Des pouvoirs cachés ? J'en aurais bien besoin ! s'exclama le Grec, avec une lueur dans le regard.

– Comte Kapodístrias, déclarai-je, la France a aidé ma propre nation à gagner son indépendance. La Grèce aura elle aussi certainement besoin d'aide. Napoléon peut être un ami précieux, tout comme il peut être un ennemi impitoyable. Si nous lui disons que vous défendez les idéaux de la révolution, cela ouvrira la voie à une possible alliance. Dans le cas contraire, il pourrait se montrer moins clément. En échange, nous avons besoin de savoir si quelqu'un à Thira pourrait nous aider avec ces légendes du passé. Les rumeurs ont dépassé les frontières pour atteindre Paris, et notre tâche consiste à déterminer si elles sont vraies avant que des gens malintentionnés ne s'y intéressent. »

Il me dévisagea d'un air perplexe.

« Vous formez une bien étrange équipe, dit-il. Un opportuniste, un spécialiste de la mécanique, et deux érudits qui se passionnent pour les pierres et pour les os. Un Français, deux Américains et un Anglais. Pourquoi Napoléon vous a-t-il choisis ?

– Il espère que les autorités ottomanes nous jugeront inconséquents.

– Et pourquoi avez-vous accepté ? À part pour étudier les cailloux, j'entends.

– Nous avons rencontré des difficultés à cause de M. Gage, dit Cuvier. Bonaparte nous a promis de les faire disparaître si nous accomplissions cette mission, et nous voilà ! Ainsi va le monde. N'avez-vous pas vous-même des obligations à l'égard des Russes et de l'amiral Ushakov ? »

C'était Ushakov qui avait chassé les Français de Corfou.

« C'est exact, répondit Kapodístrias. Tous les hommes sont redevables, vous avez raison. Mais la lettre que votre agent m'a envoyée faisait mention d'un indice qui pourrait nous aider à trouver ce fameux secret. Puis-je le voir ? »

Je lui montrai la bague représentant la coupole et l'homme sortant du sarcophage.

« Est-ce que vous reconnaissez cet édifice ?

– Une église, sûrement. Mais rien que sur cette île, il y en a pas moins d'une vingtaine.

– Regardez la coupole. Elle est cassée, ou bien elle n'est pas terminée. »

Kapodístrias examina la gravure plus attentivement.

« Mais bien sûr ! s'exclama-t-il. Agia Theodosia ! Le compromis du canon !

– Pardon ?

– Cette église fut construite en même temps qu'un fort vénitien dans le village d'Akrotiri : la foi d'un côté, le gouvernement de l'autre. Mais avec l'évolution de l'artillerie, on installa de nouveaux canons, et il apparut bien vite que la coupole de Theodosia obstruait le champ de vision. Les officiers vénitiens décidèrent qu'il fallait déplacer



l'église, et les prêtres orthodoxes rétorquèrent que Dieu était plus important qu'un fort. On proposa de rabaisser la coupole, mais les moines refusèrent encore une fois – les Grecs sont des gens têtus. Un jour, un catholique vénitien impatient fit feu à travers la coupole et menaça de détruire complètement l'église. Les religieux acceptèrent à contrecœur de tailler une partie de la coupole pour permettre au canon de viser l'ennemi qui, au final, ne vint jamais. Depuis, l'architecture originale a été restaurée, mais l'histoire du "dôme tronqué" reste très connue. La gravure sur cette bague ne peut faire référence qu'à cette église. »

J'essayai d'imaginer la coupole concave et admirai intérieurement le compromis. Je suis de ces gens qui pensent que tout le monde devrait bien s'entendre.

« Où se trouve cette église ?

– Pas très loin, à deux kilomètres environ. Mais nous ferions mieux de nous dépêcher. Si les navires qu'a vus M. Gage ont accosté, c'est que la course à la porte des Enfers est lancée. Et c'est une course que vous allez devoir faire seuls.

– Comment cela ?

– Ce n'est pas un hasard si nous sommes tous arrivés en même temps. Je vais vous mener jusqu'à l'église, puis je partirai. Je ne peux pas être vu avec vous. Avez-vous votre propre bateau ?

– Il est parti vers une île voisine, mais il est censé repasser par ici.

– Alors, gardez vos armes à portée de main et priez pour que votre capitaine fasse vite. »

12

L e village d'Akrotiri, au sud-ouest de Thira, ressemblait à un tas de dés en stuc plantés sur une pente herbeuse. Les ruines d'une petite forteresse vénitienne en partie démantelée par les Turcs plus d'un siècle auparavant dominaient le tout. Ce qui avait jadis été un fief seigneurial n'était plus qu'une ruine, sur une île solitaire aux confins d'un empire en déclin. À proximité de l'entrée du fort se trouvait une église orthodoxe grecque, et c'est vers elle que Kapodístrias nous mena, alors que la nuit était tombée. À part quelques aboiements, le calme régnait sur Akrotiri. Sous la lumière argentée de la lune, le village paraissait désert et intemporel, et les petites maisons blanches et brunes qui s'écaillaient semblaient surgir du sol comme des pierres angulaires. Nous, en revanche, manquions de discrétion. À cent mètres, nous faisions plus de bruit qu'une tribu de Sioux Dakota traversant la basilique Saint-Pierre au galop. Fulton avait insisté pour apporter sa cornemuse, laquelle laissait régulièrement échapper tantôt un sifflement, tantôt un gémissement caverneux. Par ailleurs, elle produisait un curieux gargouillis de façon presque continue.

« Je t'en prie, pas de musique, lui dis-je.

– Ne t'en fais pas, j'ai prévu un tout autre type de mélodie, inspirée par notre soirée au Palais-Royal. Si j'arrive à incendier quelque chose, je pense que la marine française pourrait être intéressée. »

Je me demandai si nous étions au bon endroit. Comme partout en Grèce, Thira est constellée d'églises en stuc blanc surmontées de coupoles bleu clair. Il y a pratiquement autant d'églises que d'étables et, en matière de décoration, les deux se valent. Les fenêtres sont minuscules, d'épaisses planches de bois font office de portes, et il n'y a pas de bancs à l'intérieur – les Grecs se tiennent debout face à Dieu. Cet endroit quelconque menait-il vraiment à une arme mythique ?

Il était tard et l'église était fermée à clef. Kapodístrias, qui était visiblement ravi de jouer les aventuriers, alla donc réveiller le prêtre qui logeait à côté et le convainquit d'ouvrir la porte au nom du patriotisme grec.

« Mais pourquoi ?

– Nous sommes à la recherche d'une porte vers les Enfers, Nikko.

– Pourquoi voulez-vous trouver une chose pareille ? Vous êtes des démons ?

– Nous sommes des amis de la Grèce.

– Mais que faites-vous à Agia Theodosia ?

– Une vieille bague nous a menés ici. Ces messieurs n'en auront que pour quelques instants. Ce sont des hommes de science, patros , qui veulent comprendre le passé.

– Le passé appartient au passé. Un point c'est tout.

– Non, la Grèce a beaucoup à apprendre de ces hommes. »

Le prêtre ouvrit la porte à contrecœur.

« Attendez ici. »

Il entra, alluma quelques cierges, puis revint vers nous.

« Ceci est une église pauvre dans un village pauvre, dit-il. Vous n'y trouverez rien. »

Le Grec le prit à part.

« Alors, laissez-les voir par eux-mêmes. »

Nous traversâmes le vestibule, appelé narthex, pour entrer dans la nef, où nous allumâmes d'autres cierges. L'édifice était petit, avec moins de meubles qu'une église catholique ou protestante, mais plus richement décoré. Ma comparaison avec les étables avait été prématurée. Une immense fresque du Christ en gloire ornait la coupole. En dessous était pendu un magnifique lustre en cuivre finement ciselé, derrière lequel se trouvait la partie la plus décorée de l'église : une cloison en métal poli consistant en une épaisse grille flanquée de panneaux en émail représentant des anges et des saints. La tradition voulait que seuls les prêtres soient autorisés à gravir les quelques marches et à franchir cette grille, derrière laquelle se trouvait le sanctuaire renfermant l'autel. Cette succession d'espaces me rappela les anciens temples égyptiens que j'avais visités : l'accès au sacré se faisait par étapes.

« Cette église m'a l'air plutôt petite, fit remarquer Cuvier. Qu'est-ce que nous sommes censés trouver ?

– Un sarcophage, mais je n'en vois pas.

– Dans le sanctuaire, peut-être ? » suggéra Fulton.

Smith gravit les marches menant à la grille en fer, mais celle-ci était fermée à clef.

« Je ne vois que l'autel, dit-il.

– Où est le prêtre ? »

Nous regardâmes autour de nous.

« Kapodístrias a disparu, lui aussi », dit Cuvier.

Et, en effet, nous nous rendîmes compte que les deux Grecs ne nous avaient pas suivis à l'intérieur, et qu'ils avaient même refermé la porte derrière nous. Nous étions seuls dans l'église. Si nous voulions découvrir la porte des Enfers, nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes.

« Gage, est-ce que c'est un piège ? » demanda Fulton.

J'essayai d'ouvrir la porte de l'église.

« Elle est verrouillée, ou bloquée de l'extérieur. Peut-être qu'ils veulent éviter de nous déranger.

– Je crois surtout que Kapodístrias ne fait pas confiance aux Français, au final, dit Cuvier.

– Non, c'est seulement qu'il ne peut pas prendre le risque d'être vu avec nous. Cela mettrait sa république en danger. Mais je ne vous cache pas que je me sentirais mieux si je savais que Hamidou nous attendait avec son chébec. Ces deux bateaux remplis d'hommes armés n'étaient pas prévus au programme, et ils ne me disent rien qui vaille.

– Et si les Ottomans étaient à nos trousses ? s'exclama Fulton. Nous ferions mieux de filer, nous aussi. Cet endroit ne ressemble pas du tout à la bague de Fouché.

– Nous avons fait plus de mille cinq cents kilomètres pour arriver ici. Prenons au moins le temps de vérifier qu'il n'y a rien. Là, il y a une barre en bois, nous n'avons qu'à bloquer la porte depuis l'intérieur, au cas où. »

Malheureusement, à part les décorations byzantines typiques des églises orthodoxes grecques, la nef était absolument vide.

« Il n'y a rien, ici, dit Cuvier. Ethan, je partage l'avis de Robert. Nous devrions battre en retraite.

– Absolument. Mais d'abord, il faut inspecter le sanctuaire.

– Mais il est fermé à clef.

– Raison de plus pour y entrer. Messieurs, j'ai de l'expérience en la matière et je peux vous assurer que plus il est difficile d'entrer quelque part, plus cela vaut le coup. Les gens cachent toujours leurs objets les plus précieux dans des greniers cachés, des caves scellées, des armoires en métal, dans l'espoir de décourager les curieux. Pourquoi empêcher les gens d'entrer s'il n'y a rien à trouver ?

– Parce que c'est un lieu sacré ? suggéra Smith.

– Oui, bon, certes. »

Je me dirigeai vers la grille en fer forgé qui séparait la nef du sanctuaire. Trois marches permettaient d'y accéder, et des icônes ornaient chaque côté de la porte. À droite, Jésus me jetait un regard désapprobateur, et, à gauche, Marie me considérait d'un air aussi sceptique que beaucoup de femmes que j'avais courtisées. Des saints et des anges tout aussi antipathiques montaient également la garde. J'examinai la serrure.

« Cuvier, prête-moi un de tes pistolets !

– Pour l'amour du ciel ! » s'exclama Fulton de façon très pertinente.

Il posa délicatement sa cornemuse par terre et gravit les marches pour me rejoindre. Puis il sortit de sa poche un jeu de tiges métalliques tordues.

« Pas besoin de tirer sur la serrure avec un pistolet, ça ne ferait que l'abîmer. Quand j'étais enfant, j'ai beaucoup étudié ces mécanismes et je me suis rendu compte que, avec de la patience, on en venait facilement à bout. »

Il inséra une tige dans le trou et se mit à l'ouvrage.

« Ce n'est pas quelque chose que je fais tous les jours, mais l'art du crochetage peut se révéler utile. Même si, dans ce cas précis, il n'y a rien à voir, comme vous pouvez le constater en regardant à travers la grille. Sans compter que si les villageois nous surprennent, nous serons lapidés en place publique, voire pire.

– Je voudrais juste m'assurer que ce n'est pas le vestibule des Enfers.

– Tu trouves que ça sent le soufre ?

– Non, mais ce n'est pas forcément mauvais signe.

– Il n'y a pas non plus d'éclairs pour nous barrer le passage », ajouta Smith, défaitiste.

L'inventeur vint à bout de la serrure aussi rapidement qu'un cambrioleur et nous entrâmes doucement dans le sanctuaire avec l'impression de violer la propriété de Dieu Lui-même. Sur le côté, il y avait un meuble en bois avec un calice et d'autres instruments du culte. À proximité était pendu un encensoir. Au milieu trônait l'autel, recouvert d'une tapisserie sur laquelle étaient posées une boîte cylindrique et une bible. Derrière, une croix processionnelle et de grands éventails dorés.

« C'est pour quoi faire, la boîte de café ? demanda innocemment Smith.

– C'est un tabernacle, espèce de sauvage protestant, répondit Cuvier. C'est là qu'ils conservent l'hostie.

– Ah. Tu penses qu'on peut y trouver un indice ?

– Pour aller au paradis, peut-être. Pas pour descendre aux Enfers. »

Je me penchai en avant et arpentai le sol en pierre, à la recherche d'une trappe ou d'une fissure indiquant l'emplacement d'un puits. Rien. La bague et les conseils de Kapodístrias ne menaient nulle part.

Dehors, des chiens se remirent à aboyer. Quelqu'un approchait.

Je me relevai et regardai autour de moi. Soudain, je me souvins d'un temple en Égypte, et je décidai d'étudier l'autel de plus près. Je soulevai un coin de la tapisserie qui le recouvrait et jetai un œil en dessous.

« Tu as le droit de faire ça ? demanda Smith.

– Nous n'avons même pas le droit d'être sur cette île », lui répondit Fulton.

Je constatai que l'autel n'était pas une table en bois, mais une grosse boîte en pierre. Je fis un pas en arrière. La taille correspondait à celle d'un homme.

« Messieurs, je crois que j'ai trouvé notre sarcophage !

– Où ? demanda Cuvier.

– C'est l'autel. Ils l'ont simplement caché sous un morceau de tissu. Leur autel est une tombe, c'est à peine croyable. Prenez le tabernacle et posez-le par là.

– Certainement pas, je ne tiens pas à finir en enfer.

– Je croyais que les révolutionnaires français ne croyaient plus en Dieu.

– À une époque, peut-être. Mais moi, j'étais à Notre-Dame pour la messe de Pâques.

– Très bien, je m'en charge. De toute façon, malgré mes bonnes résolutions, je sais que je suis déjà damné. »

Mal à l'aise, je ramassai les objets sacrés et les posai délicatement sur la table située à côté. Smith m'aida à plier la tapisserie. Nous nous trouvions maintenant face à un sarcophage en pierre semblable à celui gravé sur la bague. Le couvercle était plus large que le coffre. J'essayai de le déplacer, mais il était visiblement scellé.

« Je crois que nous allons devoir faire levier, annonçai-je aux autres.

– Tu n'es pas sérieux ! » s'emporta Cuvier.

Il n'avait pas l'habitude des chasses au trésor, et ne savait pas qu'elles s'accompagnaient généralement de leur lot de vol, de profanation, de démolition et de poussière.



« La bague montre un homme qui en sort ou qui y entre. Je sais que cela peut paraître inconvenant, mais si nous sommes effectivement dans la bonne église, nous n'avons pas le choix. Il faut ouvrir le sarcophage. Si nous nous dépêchons, nous aurons le temps de tout remettre en place avant la prochaine messe.

– Il vaudrait mieux. J'ai l'impression qu'il commence à y avoir pas mal de monde dehors. »

Nous entendions des aboiements, des voix et des coups sur la porte principale de l'église.

« Mais comment faire pour soulever le couvercle ? » demanda Smith.

Je me tournai vers Fulton.

« Robert, c'est toi qui as réussi à faire tomber la balustrade sur nos ennemis, à Venise. Tu es l'homme de la situation.

– J'avais une rame…

– Ces chandeliers en fer m'ont l'air assez solides. »

Je dégainai mon tomahawk et me mis à gratter le joint entre le couvercle et le coffre, sans me soucier des dégâts que cela occasionnait sur la lame.

« Attrapes-en un, nous allons le coincer dans cette fissure que je suis en train de creuser. »

Ils hésitèrent.

« Dépêchez-vous, ce n'est pas le moment de renoncer ! Il n'y aura sûrement rien d'autre à voir que des ossements. Pas de quoi avoir peur, nous finirons tous comme ça de toute façon ! »

Nous enfonçâmes donc une cale dans la fissure, utilisâmes un chandelier sacré comme levier et une chaise comme point d'appui. Je n'osais même pas imaginer la réaction des villageois s'ils nous surprenaient maintenant. Quelqu'un se mit à tambouriner à la porte de l'église.

« Smith, prends ton tromblon, va dans le narthex et dissuade-les !

– Je ne sais même pas sur qui je tire !

– Mieux vaut ne pas demander, crois-en mon expérience. S'ils te tirent dessus, c'est qu'ils ne sont pas de ton côté !

– Je me sens comme un pilleur de tombes, marmonna Cuvier.

– Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, messieurs, c'est exactement ce que nous sommes. »

Avec l'aide des deux autres savants, je poussai de toutes mes forces sur le levier. On entendit soudain un craquement, et le couvercle se souleva légèrement.

« Hourra ! s'écria Fulton.

– Allez, on pousse encore une fois, juste assez pour pouvoir jeter un œil à l'intérieur ! »

Après un dernier effort, nous avions réussi à décaler suffisamment le couvercle pour voir ce qui se trouvait dessous. Évidemment, on ne voyait rien.

« Vite, un cierge ! »

C'est plus fort que moi, je déborde toujours d'enthousiasme quand je fouille. Je regrettais toujours d'avoir perdu le trésor de la pyramide, et j'espérais intérieurement en trouver un autre.

Dehors, un grondement retentit, suivi d'un craquement sinistre en provenance de la porte.

Je me penchai vers le sarcophage et glissai la bougie à l'intérieur.

Vide. Complètement vide.

Et soudain, on entendit la détonation du tromblon de Smith.

13

« I ls ont fait un trou dans la porte ! hurla l'Anglais. Il y a tout un attroupement dehors, avec des sabres et des mousquets ! »

Il se mit à couvert pour recharger. Un morceau de la lourde porte avait été percé à coups de hache, et c'est par ce trou que Smith avait fait feu. Les coups s'étaient interrompus. Nous entendîmes des cris à l'extérieur, puis nos ennemis se ressaisirent, glissèrent le canon de leurs armes par l'étroite ouverture et se mirent à tirer. Heureusement pour nous, les projectiles claquèrent contre la pierre sans nous atteindre. La porte était trop épaisse pour en venir facilement à bout, et les fenêtres de l'église étaient trop hautes et trop petites pour permettre à nos assaillants d'entrer par là. Ce qui signifiait évidemment que, pour nous aussi, ces issues étaient condamnées.

« Combien d'hommes ? demandai-je.

– Plus qu'à Venise ou à Paris.

– Tu as vu qui c'était ?

– Comment veux-tu que je le sache ? J'ai aperçu des capes, des casques, des turbans et des écharpes. J'ai l'impression que tu te mets la moitié du monde à dos, Ethan. En tout cas, ils sont trop nombreux. Nous ne pourrons pas les contenir très longtemps. Vous avez réussi à ouvrir le sarcophage ?

– Oui, il est vide, répondit Fulton.

– Ah. Tu es en train de me dire que nous sommes coincés dans une église sur une île aride aux confins de l'Empire ottoman, et tout ça pour rien ?

– On dirait bien, répondit l'inventeur.

– Ce n'est peut-être pas le bon sarcophage, lançai-je à tout hasard.

– J'aurais dû rester à Londres, dit Smith. Ma mère m'avait pourtant prévenu que Paris n'était pas une ville pour moi. »

À présent, toute l'église tremblait sous les coups sourds d'une espèce de bélier qui frappait contre la porte. Le bois craquait à chaque impact et la barre commençait à se fissurer.

« Il doit y avoir une autre porte », déclarai-je.

Par les minuscules fenêtres, je devinais le reflet des torches.

« Si nous sortons, nous nous ferons tailler en pièces, dit Cuvier.

– Et tu crois que ce ne sera pas le cas si on reste ici ? demanda Smith. En plus, on ne peut pas atteindre le plafond, contrairement au bordel du Palais-Royal. »

Je jetai un œil en l'air. La coupole se trouvait à dix mètres de hauteur.

« J'ai l'impression que Gage nous a menés dans un cul-de-sac, ajouta Smith.

– Dans ce cas, nous nous battrons jusqu'au bout, déclarai-je avec plus de conviction que je n'en ressentais. S'il ne s'agit que de paysans, ils reculeront.

– J'ai vu des uniformes. Et assez de lames pour équiper les cuisines d'un palais.

– Ethan, si tu m'aides, je pense pouvoir les contenir quand ils passeront la porte », dit Fulton en ramassant sa cornemuse.

Une fois de plus, j'entendis le curieux gargouillis qu'elle produisait.

« C'est le dragon sur lequel je travaille depuis quelques jours, poursuivit l'inventeur. Il crache du feu.

– Le breuvage de Satan, Robert ?

– C'est une adaptation du feu grégeois. Si mon arme fonctionne, ils hésiteront. »

J'essayai de réfléchir à toute vitesse.

« Très bien. On déclenche un incendie, et on file se cacher.

– Où ?

– Cuvier, ouvre la porte de derrière ou accroche la tapisserie de l'autel à une fenêtre pour faire croire à nos agresseurs que nous nous sommes enfuis. Ensuite, nous trouverons refuge dans le sarcophage. Quand ils seront partis, nous pourrons nous enfuir en sens inverse. C'est une idée géniale !

– Tu veux qu'on se cache dans une tombe et qu'on referme le couvercle ?

– Ça ne durera pas longtemps, et ils seront pris par surprise. Est-ce que tu as une meilleure idée ? »

Un craquement effrayant retentit. La barre qui condamnait la porte de l'église n'en avait plus pour longtemps. Nous vîmes une masse grouillante d'hommes – certains enturbannés, d'autres pas –, l'éclat du fer et la lueur des torches.

« Trop tard !

– Mais non ! hurla Fulton. Ethan, va chercher cette bougie, là-bas ! »

Il se tenait droit comme un pompier, un des tuyaux de son instrument pointé vers la porte. Je notai qu'il avait vissé des extensions qui rallongeaient le tuyau d'un bon mètre.

« Même les loups savent qu'il ne faut pas s'approcher du feu ! » lança Fulton.

Il y avait chez lui une rigueur scientifique, une volonté de mettre en pratique son invention diabolique, d'autant plus forte que c'était pour une bonne cause, ou du moins par instinct de conservation.

La barre finit par voler en morceaux, et la porte s'ouvrit en grand. Des hommes encapuchonnés semblables à ceux que nous avions rencontrés à Venise firent leur entrée dans le narthex de l'église.

« Maintenant ! cria Fulton. Tiens la bougie près de l'extrémité de mon tuyau ! »

Il pressa sur le sac en peau. Au lieu d'une mélodie, ce fut un jet vaporeux qui sortit du tube. Quand j'en approchai ma bougie, le jet se transforma instantanément en un cône de feu, donnant effectivement l'illusion d'un dragon. La flamme lécha la porte brisée, embrasant les sbires du Rite égyptien qui essayaient de la franchir.

Des capes prirent feu et des hurlements de douleur retentirent.

Fulton dirigeait son tuyau comme une lance à incendie, et j'imagine que le nom convenait puisque, après tout, il s'agissait d'une lance qui crachait du feu plutôt que de l'eau. Son engin projetait sa langue brûlante à dix mètres, incendiant la porte, son encadrement et plusieurs assaillants. La foule terrorisée fit marche arrière dans la confusion la plus totale. Les brûlés se roulaient par terre pendant que leurs compagnons les frappaient pour éteindre les flammes. Un avant-goût de ce qui les attendait en enfer, pensai-je. À l'endroit où se trouvait la porte, se dressait à présent un mur incandescent qui nous abritait des regards. Quelques balles traversèrent néanmoins cet écran de fumée et ricochèrent contre la pierre.

« Vite, retournons à la nef ! » ordonna l'inventeur en s'éloignant avec sa cornemuse.

Nous battîmes en retraite dans la pièce principale de l'église, fermâmes la porte et empilâmes derrière toutes les chaises que nous pûmes trouver, avant de foncer vers le sanctuaire. Cuvier avait déjà ouvert une entrée transversale pour faire croire que nous nous étions enfuis. Nous claquâmes la grille du sanctuaire derrière nous, poussâmes le lourd couvercle du sarcophage pour pouvoir passer et sautâmes dedans avec nos armes.

« Comment fait-on pour l'air ? demanda le savant français.

– D'après mon expérience à bord d'un sous-marin, nous disposons d'au moins une demi-heure, répondit Fulton. S'ils ne sont pas encore partis, nous devrons sortir et nous rendre. Mais pour l'instant, ce plan stupide d'Ethan est notre seule chance. »

Nous étions entassés comme des sardines, mais le sarcophage était plus grand que celui que j'avais trouvé dans la Cité des fantômes en Terre sainte. Pour tout dire, il faisait plus la taille d'une commode que d'un cercueil. Nous refermâmes soigneusement le couvercle au-dessus de nous. Nous étions à présent dans le noir complet. L'attente commença.

Des bruits étouffés à travers la pierre.

Un craquement – la porte de la nef qui cédait. Des cris et des jurons comme des murmures. Un son plus net lorsqu'ils forcèrent la grille du sanctuaire. Des pas sur le sol, puis un bruit de course lorsqu'ils trouvèrent la porte ouverte.



Silence.

Mon stratagème avait-il fonctionné ?

« Il y en a peut-être d'autres qui attendent dans l'église, murmurai-je. Patientons encore quelques minutes. »

Nous étions serrés les uns contre les autres, en sueur, gênés par nos armes encombrantes. J'allais soulever le couvercle du sarcophage pour jeter un œil à l'extérieur quand j'entendis d'autres bruits. Je m'immobilisai. Des gens parlaient dans la pièce. Soudain, un cliquetis étrange.

« On dirait une chaîne », murmura Cuvier.

Puis des coups sourds, comme si on cherchait à planter quelque chose dans le sol. Le cliquetis reprit, suivi d'un grincement.

« Que se passe-t-il, bon sang ? » demanda Smith.

Enfin, le silence retomba. Je n'osais bouger et tendis l'oreille. Nos ennemis étaient-ils toujours là ? Non, ils étaient partis. Nous approchions de la demi-heure annoncée par Fulton, et je ne voulais pas mourir asphyxié.

« Sortons, murmurai-je. On verra bien. »

Nous nous allongeâmes sur le dos pour pousser le couvercle avec nos pieds et nos mains et le faire tourner sans bruit.

Il refusa de bouger.

« Plus fort ! »

Nous poussâmes de toutes nos forces. Nous n'entendîmes qu'un cliquetis métallique, le bruit d'une chaîne contre la pierre.

« Allez ! Encore une fois ! »

C'était comme si le sarcophage avait été scellé au ciment.

« Bon sang. Je crois qu'ils ont condamné le sarcophage avec une chaîne, dit Smith. Nous sommes faits comme des rats, Ethan. Ils attendent qu'on suffoque.

– Ils ne peuvent pas être aussi malins. »

Je poussai de nouveau. Il n'y avait rien à faire.

« Il faut croire que si. »

Mon plan nous avait enterrés vivants.

« Ça n'a pas marché », déclarai-je inutilement.

J'avais parlé à voix haute, puisque nos assaillants savaient bien qu'ils nous avaient coincés comme des insectes dans une bouteille.

« C'était l'idée la plus stupide que nous pouvions avoir, corrigea Cuvier. Je croyais que nous faisions la course pour découvrir un secret ! Alors pourquoi veulent-ils nous asphyxier ?

– Ils doivent savoir que le sarcophage est vide », répondit amèrement Fulton.

Je crois qu'il commençait à douter de mes talents d'aventurier.

« Gage, d'abord tu incendies notre maison close, ensuite tu nous fais arrêter, puis ton amante nous jette une grenade et maintenant tu nous condamnes à mourir par suffocation. Est-ce que quelqu'un peut me rappeler pourquoi nous l'avons choisi comme guide ?

– Ce n'était pas mon amante, rétorquai-je, sur la défensive.

– Il était censé être expert en prostituées, dit Cuvier.

– Peut-être qu'ils veulent simplement nous décourager, dit Smith. Youhou ! cria-t-il en tapant sur le couvercle avec

le canon de son tromblon. Nous nous rendons ! »

Rien.

Nous nous mîmes tous à taper et à hurler de concert, sans résultat. À croire que, après nous avoir enterrés, ils étaient partis dîner. Une façon comme une autre de se venger du feu grégeois de Fulton. Je me demandai ce qui était pire : brûler ou suffoquer.

« Nous pourrions tirer dans la pierre pour sortir, suggéra Smith.

– Si tu fais feu avec ton tromblon, les balles vont ricocher et tous nous tuer, répondit Fulton.

– De toute façon, nous sommes tellement serrés que c'est impossible de le recharger.

– Essaie de ne pas déclencher la cornemuse de Robert, d'ailleurs, dit Cuvier. J'aime autant ne pas finir rôti. Aïe ! J'ai une crampe.

– Dis, Ethan, tu peux bouger ? demanda Smith. Autant mourir confortablement. Qu'est-ce que ça fait quand on suffoque, d'ailleurs, Georges ? C'est toi le zoologue.

– Je t'assure que je n'ai jamais essayé.

– Je pense que c'est plus insidieux que douloureux, avança Fulton. On a de plus en plus de mal à respirer et le cerveau s'embrume – en tout cas c'est ce qui s'est passé lors des premiers tests de mon sous-marin. Au bout d'un moment, on perd connaissance et on meurt. C'est un peu comme de s'endormir.

– Pas si mal, lançai-je pour détendre l'atmosphère.

– Alors, retiens ta respiration, crétin, que les autres puissent vivre quelques minutes de plus ! » marmonna Cuvier.

Je ne sais pas s'il venait de décider qu'il ne me supportait plus, ou si c'était seulement l'idée d'être allongé à côté de moi pour l'éternité qui le dérangeait.

« Vous pensez vraiment qu'ils savent qu'il n'y a ni secret ni trésor dans ce sarcophage ? demanda Smith.

– J'imagine que leur plan est encore plus simple que ça, répondis-je. Ils attendent que nous soyons morts, puis ils ouvrent et vérifient par eux-mêmes. Plutôt efficace, comme technique, si vous voulez mon avis. Nous sommes déjà enterrés, ça leur économisera les coups de pelle.

– J'en suis béat d'admiration.

– Nous ferions mieux de ne pas parler pour économiser l'air pendant que je réfléchis, proposai-je.

– Toi, réfléchir ? On aura tout entendu ! » soupira Cuvier.

Puis il se mit à donner des coups de pied sur la pierre et crier à l'aide. Voyant que cela ne donnait rien, il finit par se taire, à bout de force. Nous étions entassés dans le noir, aveugles, impuissants, condamnés. J'aimerais vous dire qu'être enterré vivant m'apporta une révélation fulgurante mais, honnêtement, je ne ressentis rien. Je devais me rendre à l'évidence : comme l'avaient conclu les autres, j'étais un crétin. J'étais seulement content que mes compagnons n'aient pas eu l'idée de m'étrangler. L'attente se poursuivit. L'attente. Toujours l'attente.

Silence.

Je me sentais seul.

« Vous êtes morts, les amis ? finis-je par demander.

– Mais tais-toi donc, Gage ! grommela Smith.

– Mais je ne suis pas mort, moi non plus. Tu ne trouves pas que c'est bizarre, Cuvier ?

– Peut-être que nous sommes morts, dit Fulton. Peut-être que c'est à cela que ressemble la mort, surtout pour les criminels. Peut-être que nous sommes en enfer.

– Non, il y a de l'air qui rentre dans ce sarcophage, répondis-je, très terre à terre. Ce n'est pas possible autrement. Pas de lumière, mais de l'air.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Smith.



– Il y a forcément une fissure quelque part. Tâtez avec vos doigts pour voir si vous la trouvez. Apparemment, ce sarcophage n'a pas livré tous ses secrets. »

Nous tâtonnâmes du bout des doigts, en vain. Comme il n'y avait pas le moindre rai de lumière dans ce coffre, l'air, s'il venait de quelque part, venait forcément d'en dessous.

« Je pense que le dessous du sarcophage est creux. Baissez la tête et essayez de voir si vous sentez de l'air.

– Mais arrête un peu, Gage…

– Attendez ! s'exclama Cuvier. J'ai l'impression qu'il fait plus frais de ce côté-ci.

– Essayons de creuser, dit Smith. Ethan, tu as toujours ton épée bizarre ?

– Ce n'est pas une épée bizarre, c'est une rapière très élégante.

– Donne, on va essayer de gratter ! »

Dégainer la rapière n'alla pas sans mal, vu le peu de place que nous avions pour bouger. Ensuite, il fallut la retourner pour que la pointe se retrouve au niveau du sarcophage où Cuvier avait senti de l'air frais.

« Aïe !

– Désolé. Mais si tu la prends dans ce sens…

– Dans quel sens ? On n'y voit rien !

– Ne percez pas ma cornemuse.

– Attends, ne bouge pas. Là. Attention, Georges, voilà la pointe ! »

Je me mis à gratter le joint entre les bords du sarcophage et le sol en vérifiant ma progression du bout du doigt. Mais… y avait-il une marque ? Je sentis une forme de diamant gravée dans la pierre, petite et peu profonde, mais facilement reconnaissable. Un diamant, ou bien un compas ouvert et une équerre, le symbole de la franc-maçonnerie ! Eh bien, le moins qu'on puisse dire, c'est que ces gens-là avaient bien voyagé ! Je plantai la pointe de ma rapière dans la pierre juste en dessous, à la recherche d'une ouverture. Soudain, je sentis un déclic.

Je voulus prévenir mes compagnons, mais c'était trop tard. Nous chutions déjà dans un précipice obscur.

14

P ar miracle, aucun d'entre nous ne s'empala sur mon épée. Nous atterrîmes sur une pente très raide et continuâmes à glisser sans trop comprendre ce qui nous arrivait. Nos armes faisaient un vacarme de tous les diables, et la théorie de Fulton selon laquelle nous étions en enfer semblait se vérifier. Enfin, nous atteignîmes une surface plane où nous roulâmes avec épée, tromblon, fusil et cornemuse. Impossible de déterminer à quelle profondeur nous nous trouvions.

L'air était poussiéreux mais respirable, et il faisait chaud, ce qui confirmait la théorie d'une porte vers les Enfers.

« Georges ? William ? Robert ?

– C'est de pire en pire, grommela l'un d'entre eux.

– Tout le monde est vivant ?

– Comment savoir ?

– Bon, il semblerait que nous soyons tous là. La bague avait un sens, finalement. Le sarcophage n'était pas le trésor, seulement une trappe permettant d'y accéder. Maintenant, nous n'avons plus qu'à rassembler nos esprits, découvrir quel secret est enfoui ici et trouver une sortie.

– Mais on n'y voit rien ! s'exclama Cuvier.

– Ethan, nous avons chuté dans le vide pendant plusieurs secondes avant d'atteindre cette espèce de pente, dit Fulton. Je ne pense pas que nous puissions faire le chemin en sens inverse, et même si on pouvait, ça ne nous avancerait pas à grand-chose.

– Quand nos ennemis soulèveront le couvercle, ils verront bien par où nous sommes partis, fit remarquer Smith.

– C'est possible, répondis-je. À moins que mon épée ait déclenché un mécanisme à ressort. Le fond s'ouvre, puis se referme tout seul. Dans ce cas, quand ils ouvriront le sarcophage, au lieu d'y trouver nos cadavres, ils ne verront qu'un coffre vide. Ils nous prendront pour des magiciens ou, plus probablement, penseront que nous n'avons jamais mis les pieds dans le sarcophage et que nous avons réussi à leur glisser entre les pattes pendant l'attaque. C'était très ingénieux de notre part, en vérité.

– Qu'est-ce que ça change ? maugréa Fulton. Nous sommes condamnés de toute façon. Nous avons quitté une tombe pour une autre, certes un peu plus spacieuse.

– Non, j'ai l'habitude d'arpenter ce genre de souterrains, expliquai-je avec plus d'assurance que je n'en ressentais. Il y a quelque chose ici, quelque chose que personne n'a vu depuis le Moyen Âge, sûrement. J'ai cru sentir un symbole franc-maçon à l'endroit où se trouvait le mécanisme d'ouverture du sarcophage. Mes amis, ceci est probablement un tunnel construit par les Templiers.

– Les Templiers ? grogna Smith. Voilà autre chose !

– Apparemment, ce groupe de chevaliers croisés était sur la trace d'objets mythiques, et ils ont même réussi à en découvrir quelques-uns. J'en ai trouvé un au Proche-Orient, dans une cité perdue, et un autre en Amérique du Nord, en pleine nature. Visiblement, les Templiers cherchaient à réassembler le passé. Après que les Sarrasins ont chassé les chrétiens de Terre sainte, les croisés ont construit des places fortes dans des endroits comme Chypre et Malte. Si ça se trouve, ils sont aussi venus ici, et ont construit cette porte secrète pour des générations suivantes qui ne sont jamais venues. En fait, nous ne sommes pas en danger, nous avons beaucoup de chance. Nous sommes sur le point de retrouver ce que Napoléon et Fouché nous ont envoyés chercher : une arme ancienne construite par une civilisation disparue. On nous donnera peut-être une médaille ! »

Dans le noir, le silence s'installa. Après quelque temps, le Français se mit à parler lentement.

« Vous vous rendez compte que nous sommes tous complètement fous ?

– Dans ce cas, Napoléon l'est aussi. Réfléchis. Il entend des rumeurs sur une arme liée à Og et à l'Atlantide, et il décide de nous envoyer ici. Quand j'ai vu l'aridité et la pauvreté de cette île, j'ai bien cru que ces légendes étaient fausses, mais une tombe avec une trappe ? Et une gravure maçonnique ? Allons, mes amis, ça ne peut pas être un hasard. Nous sommes tombés dans un trou, certes, mais un trou qui n'est pas là pour rien. Je sais bien que nous sommes fatigués, égratignés, que nous n'avons ni eau ni nourriture et que nous sommes perdus dans l'obscurité, mais je pense que la chance est en train de nous sourire. Ah, comme c'est exaltant ! »

Encore un silence. J'espérai qu'ils n'avaient pas profité de mon monologue pour s'éloigner discrètement.

« Avant d’espérer trouver un trésor, m’empressai-je de poursuivre, nous devons décider de la direction à prendre. J’espère que la pente que nous venons de dévaler mène à un tunnel sans croisements, sans grottes et sans pièges. Nous n’avons qu’à nous tenir la main et nous relayer pour passer devant. »

Des grognements et des soupirs.

« Hors de question que je te tienne la main, dit Fulton. On va plutôt allumer une bougie.

– Une bougie ?

– J’en ai gardé une lorsque nous avons utilisé ma cornemuse diabolique, tout à l’heure.

– Mais pourquoi ne l’as-tu pas allumée dans le sarcophage ? demanda Cuvier.

– Parce que ça n’aurait servi à rien. Nous n’avions nulle part où aller et la flamme aurait consommé tout l’oxygène.

– Tous les Américains sont déments, pas seulement Gage, marmonna le zoologue.

– Bon, je peux faire une étincelle avec mon fusil. Ramassons de quoi faire une petite flamme. »

Nous nous exécutâmes. Je vidai un peu de poudre sur le sol, appuyai sur la détente de mon fusil pour produire dans l’obscurité un éclair aveuglant qui nous permit d’allumer la petite boule de charpie que nous avions constituée, et qui nous permit à son tour d’allumer la bougie de Fulton. N’ayant pas de bougeoir, nous enfonçâmes le cierge dans le canon du tromblon de Smith. Puis nous nous inspectâmes. Nous étions sales, couverts de griffures, nos vêtements étaient en lambeaux, mais nous étions miraculeusement intacts. La pointe de ma rapière était légèrement tordue et nos armes avaient pris des chocs, mais rien n’était cassé, à commencer par nos os. La bougie nous permit de découvrir la pente raide que nous avions dévalée. Le sarcophage se trouvait quelque part au-dessus, hors de vue. De l’autre côté, j’aperçus l’entrée d’un étroit tunnel, où l’on devait pouvoir marcher en se baissant. Le boyau serpentait entre les roches volcaniques et descendait légèrement, vers les Enfers.

15

N ous empruntâmes le souterrain sinueux. Tantôt le plafond était assez haut pour pouvoir se tenir debout, tantôt nous devions ramper, l'estomac noué à l'idée de tomber sur une impasse. Les murs présentaient trop d'aspérités pour avoir été construits par des chevaliers du Moyen Âge.

« Apparemment, ils ont utilisé l'architecture de la nature, dit Cuvier. Il s'agit certainement d'un tunnel de lave. Parfois, les volcans sont ainsi équipés de tubes permettant à la lave de s'écouler. Quand cette île était encore un volcan, ce conduit menait peut-être jusqu'à la mer.

– Cette île est toujours un volcan, corrigea Smith.

– Est-ce que cela signifie qu'on pourrait croiser un torrent de lave ? demanda Fulton d'un ton inquiet.

– Seulement en cas d'éruption, répondit Smith. Mais si le volcan devait se réveiller, nous serions asphyxiés par les gaz ou tués par la chaleur bien avant l'arrivée de la lave.

– Je vois.

– Ou les tremblements de terre pourraient provoquer l'effondrement du tunnel, ajouta Cuvier.

– L'eau chaude pourrait nous bouillir vivants, suggéra Smith.

– Ou la vapeur nous ébouillanterait, affirma Cuvier.

– En Sicile, des spectateurs qui s'étaient approchés de l'Etna ont été tués par des projections de roches.

– À proximité du Vésuve, on a retrouvé des corps pétrifiés par la cendre. »

Les deux savants avaient l'air de beaucoup s'amuser.

« C'est beau la science, n'est-ce pas, Robert ? lançai-je à Fulton.

– Je préfère largement travailler avec des choses que je peux contrôler, comme des machines par exemple. »

Nous poursuivîmes ainsi notre exploration, entassés derrière notre petite bougie. En plus d'éclairer le chemin, sa flamme nous indiquait que l'air était toujours respirable.

« Si nous n'avons pas encore été asphyxiés, c'est qu'il y a forcément quelque part une sortie qui donne sur l'extérieur, non ? demandai-je aux autres.

– Tout à fait, répondit Cuvier. Mais ça peut aussi bien être une sortie de la taille d'une porte qu'une sortie de la taille d'un trou de souris.

– Pas faux. »

Par deux fois, nous dévalâmes des éboulis, ce qui nous donna l'impression de nous rapprocher un peu plus de l'enfer. Il faisait chaud, mais était-ce là le fruit de mon imagination ? Je m'épongeai le front et remarquai que j'avais la gorge toute sèche. Après quelque temps, nous franchîmes en rampant un rebord qui marqua temporairement la fin de notre progression horizontale. Nous nous trouvions face à un conduit vertical, rond et lisse, comme un puits. Je levai la tête, mais le haut du tube était plongé dans le noir – il était sûrement bouché. De plus, l'escalade semblait presque impossible. Restait à voir si le bas était accessible : je déchirai un pan de ma chemise, l'allumai à la flamme de la bougie et le laissai tomber dans le trou. Le morceau de tissu atterrit cinq ou six mètres plus bas, sur le sol poussiéreux. La lueur de la flamme nous permit de deviner l'entrée d'un nouveau tunnel en contrebas.

« Ce n'est pas très large, expliquai-je aux autres. Si nous plaquons notre dos d'un côté et poussons avec les pieds de l'autre, nous devrions pouvoir descendre sans encombre. Je passe en premier. Quand je serai à mi-chemin, vous n'aurez qu'à me passer la bougie. »

Nous avions déjà consommé la moitié de la cire.

Après quelques efforts, nous parvînmes tous sains et saufs au fond du trou, où nous attendait une surprise de taille : le nouveau tunnel était renforcé par des poutres ! Le boyau ressemblait plus à une mine qu'à un conduit naturel. Le bois sec et fendu avait l'air très vieux, mais la sécheresse ambiante l'avait protégé de la moisissure. Au niveau de l'entrée se trouvaient un tas de sable et quelques vieux outils rouillés.

« Quelqu'un est passé par ici, déclarai-je. Et c'était il y a moins de mille ans. Je pense que ce puits était un autre

moyen d'accéder au souterrain depuis la surface. Dommage qu'il n'y ait pas d'échelle.

– Finalement, peut-être que toute cette idée saugrenue de chasse aux mystères n'est pas complètement vaine, concéda Cuvier.

– Je ne ferais pas confiance à ces poutres en bois pour soutenir une tente, déclara Fulton. Alors une montagne… Ces constructions grossières sont très anciennes et très fragiles.

– N'empêche qu'elles tiennent debout depuis le Moyen Âge, fis-je remarquer. Pourquoi s'effondreraient-elles aujourd'hui ?

– Parce que nous sommes là, et que nous faisons du bruit et émettons des vibrations, expliqua Cuvier.

– Alors, chuchotons et ne touchons à rien. »

Nous poursuivîmes donc en silence, jusqu'à tomber sur la rue.

Ce n'était pas une rue au sens où on l'entend, bien sûr – nous nous trouvions quelque part sous la surface de Thira –, et pourtant il s'agissait bien d'une rue. En perçant un tunnel, des mineurs – j'imagine qu'il s'agissait de chevaliers médiévaux, certainement des Templiers – étaient tombés sur une ancienne artère plane aux dalles lissées par le passage de milliers de sandales. La flamme de notre bougie était bien faible pour éclairer l'endroit où nous nous trouvions. Cuvier ramassa donc le manche d'une vieille pelle, récupéra nos mouchoirs pour l'envelopper et alluma le tout à l'aide de notre cierge. Nous disposions maintenant d'une vraie torche. Nous vîmes qu'un côté de la rue était bouché par une coulée de roche volcanique et de cendres, qui recouvrait également une partie de cette espèce de ville, ensevelie plusieurs milliers d'années auparavant lorsque l'île avait explosé. En revanche, de l'autre côté de la rue, les mineurs avaient mis au jour le mur d'un vieil édifice et sa porte d'entrée. Devant nous, la rue pavée s'arrêtait net au milieu d'un tas de sable et de gravats qui obstruait presque entièrement le tunnel, à l'exception d'une petite fissure par laquelle de l'air frais se faufilait.

« Les hommes qui ont déterré cette ville ont dû utiliser le puits pour déblayer la terre, avança Smith. Ensuite, ils l'ont bouché pour ne pas qu'on le trouve et ont utilisé le tunnel de lave pour relier cet endroit à un lieu situé plus loin, l'église. Peut-être qu'à l'époque il n'y avait même pas d'église, et qu'ils l'ont construite dans le seul but de dissimuler l'entrée avec le fameux sarcophage. J'ai comme l'impression qu'ils avaient l'intention de revenir, mais qu'ils ne l'ont pas fait.

– Une autre éruption a pu les décourager, suggéra Cuvier. Ou une attaque, une guerre…

– Les Templiers ont été massacrés en 1307, expliquai-je. Un vendredi treize.

– Et cette salle enfouie – certainement une ville enfouie, d'ailleurs – a été oubliée, dit Smith.

– Jusqu'à cette course aux mystères anciens, entre le Rite égyptien et toi », ajouta Fulton.

Une chose était sûre, je n'avais pas choisi de participer à cette course. J'avais été entraîné dans cette histoire à Paris en gagnant aux cartes un médaillon, plus de quatre ans auparavant. Depuis lors, ma vie n'avait été qu'un enchaînement d'aventures périlleuses particulièrement peu lucratives. Pourtant, j'avais l'impression de faire partie intégrante de l'histoire. Les Templiers avaient été anéantis par un roi et un pape qui voulaient absolument mettre la main sur le secret de leur puissance, et leurs découvertes avaient été éparpillées. Aujourd'hui, ces choses du passé connaissaient un regain de popularité. Nous vivions à l'ère de la révolution et de la raison, et ces légendes occultes proposaient une alternative bienvenue à l'élan scientifique de 1802. Le monde moderne évoluait tellement vite ! Allions-nous vraiment trouver ici un objet susceptible de bouleverser l'équilibre des forces en Méditerranée ?

« Croyez-en mon expérience, mes amis, c'est le moment de fouiller ! m'exclamai-je. Quand on veut trouver un trésor, il faut en passer par là ! »

Nous franchîmes donc la porte pour nous retrouver dans une des pièces qui avaient été mises au jour, et fûmes très surpris par ce que nous y trouvâmes.

Il n'y avait pas de machine, ni même de mobilier. Mais au lieu de la blancheur austère qu'on aurait pu attendre de la part d'architectes grecs, nous avions face à nous une palette de couleurs éclatantes. Les murs étaient recouverts de fresques d'une beauté céleste qui faisaient penser aux souvenirs d'un paradis tombé dans l'oubli depuis longtemps. Des plantes aux pétales rouges, pourpres et or grimpaient sensuellement vers un soleil invisible. Des antilopes et des oiseaux aux lignes parfaites sautillaient et volaient au milieu de prairies ocre. Des singes bondissaient de branche en branche. Des galères aussi gracieuses que des coquillages étaient ornées de guirlandes de fleurs. Un jeune homme nu posait au bord de la mer immaculée avec les poissons qu'il venait d'attraper. Une jeune fille magnifique aux longs cheveux bruns et au regard serein, vêtue d'une robe complexe aux couleurs harmonieuses, semblait faire un geste subtil au spectateur.

Rien à voir avec la raideur austère et dramatique des fresques qu'on pouvait trouver dans les temples égyptiens ! Rien à voir non plus avec le côté grandiose et carré des ruines de l'acropole d'Athènes, dont on m'avait montré des représentations. En Égypte, tous les murs étaient ornés de guerriers foulant au pied leurs ennemis. Ici, les personnages n'étaient pas seulement paisibles, ils semblaient véritablement incarner la paix, comme s'ils n'avaient jamais connu la guerre. Cela me fit penser à Magnus Bloodhammer et à ses rêves d'un jardin d'Éden qui n'aurait pas encore été corrompu.

« Si nous sommes là pour trouver d'anciennes machines de guerre, je crois que nous nous sommes trompés d'adresse, murmurai-je. Cet endroit ressemble plutôt à une Arcadie pacifiste.

– Magnifique, n'est-ce pas ? s'exclama Cuvier. Quelle vie dans ces fresques ! Qui parmi les peintres d'aujourd'hui pourrait capturer une telle émotion ?

– Nos portraits sont plus sombres, ajouta Smith. Des Européens fortunés au ventre replet, vêtus de tenues improbables, enfourchant leur cheval sous un ciel menaçant. Ici, les gens semblaient vivre dans un véritable petit paradis, avant l'éruption du volcan.

– Est-ce que c'est l'Atlantide, alors ? demanda Fulton.

– C'est quelque chose de très vieux et de très différent de la Grèce ou de l'Égypte, répondis-je. Mais je ne sais absolument pas de quoi il s'agit. Les personnages ont l'air heureux et confiants. Pas du tout belliqueux. Pourquoi le Rite égyptien s'attend-il à trouver une arme dans un endroit pareil ?

– Nous ne savons toujours pas si nous sommes au bon endroit.

– Mais le sarcophage, la trappe, le tunnel ? Tout ça n'est pas là par hasard !

– Peut-être que ce que nous espérions trouver a déjà été déplacé.

– Je ne pense pas. À mon avis, personne n'a mis les pieds ici depuis le Moyen Âge.

– Ne perdons pas espoir, il reste plusieurs portes. Continuons à chercher. »

L'édifice était un véritable labyrinthe, et son architecture était aussi illogique que son décor était somptueux. Une pièce donnait sur une autre, sans couloir ni atrium central. Une véritable ruche. Nous passâmes devant des fresques représentant des bateaux aux rames écartées comme les pattes d'un insecte aquatique, des bosquets de papyrus baignés de soleil, des athlètes à la lutte et des jeunes filles faisant la course. Nous passions d'une pièce à l'autre à la lumière de notre torche improvisée quand, soudain, Fulton s'écria :

« Attendez ! »

Nous nous immobilisâmes.

« Je crois avoir vu quelque chose de bizarre dans la dernière salle. »

Nous fîmes marche arrière. L'inventeur montra près du plafond une frise représentant des bateaux. Rien de très différent de ce qu'on avait vu jusque-là. Cela semblait indiquer que ceux qui avaient construit cette ville à présent ensevelie étaient des marins, ce qui n'était pas surprenant pour des gens habitant sur une île. Avaient-ils réussi à s'enfuir en bateau lorsque le volcan était entré en éruption ? Avaient-ils fondé de nouvelles civilisations ailleurs ? Jusqu'en Amérique, peut-être ?

« Il y a quelque chose de bizarre », dit Fulton en montrant un endroit précis sur la frise.

À côté des navires se dressait une forme de croissant, comme une lune, et les rayons de soleil ou de lune qui en émanaient illuminaient la petite flottille.

« Tu ne penses pas qu'il s'agisse tout simplement de la lune ? demandai-je.

– Non, Ethan, regarde mieux. Le croissant est attaché à une espèce de montant élégant, et il y a de petits personnages autour qui semblent s'en occuper. Ceci n'est pas un corps céleste, messieurs, c'est une machine. »

Du bout du doigt, il suivit les rayons qui émanaient de l'objet jusqu'à un bateau surmonté d'un éclat de couleur. Pour moi, il ne s'agissait que de la voile, mais Fulton, se rappelant peut-être de l'utilisation qu'il avait faite de sa cornemuse, y voyait autre chose.

« Je crois que cet objet est en train de mettre le feu aux navires. »

Je ressentis soudain un frisson, comme si je venais de voir le serpent caché au milieu du jardin d'Éden. Les gens de cette contrée avaient vécu en paix, certes. Mais peut-être avaient-ils réussi à maintenir cette paix grâce à une

machine si puissante qu'elle pouvait incendier n'importe quel bateau ennemi s'approchant trop près.

« Mais cette idée a été attribuée au grand Archimède, dit Fulton. Cette civilisation est bien trop primitive pour avoir eu un miroir ardent.

– Un miroir ardent ? Je ne vois pas de quoi tu parles, Robert.

– Deux siècles après Jésus-Christ, Lucien de Samosate a écrit des récits sur l'histoire antique, qui nous ont été transmis par des écrivains du Moyen Âge. Lucien racontait ainsi que, en – 212, lors du siège de Syracuse par les Romains, le mathématicien grec Archimède construisit un miroir qui permettait de concentrer la chaleur du soleil sur les navires ennemis. Le Grec était un génie de la mécanique qui conçut également une énorme pince pour écraser les bateaux romains. Au final, les Romains remportèrent la bataille, s'engouffrèrent dans la ville, et Archimède fut tué par un vulgaire soldat alors qu'il dessinait des figures géométriques sur le sable. Le génie était mort, mais la légende d'un rayon de chaleur perdura. Certains surnommèrent ce rayon "la lance de Poséidon", d'autres "le trident de Neptune". »

Je tressaillis. J'avais lu le nom de Poséidon sur le parchemin doré que j'avais trouvé en Amérique.

« Beaucoup de gens considèrent que cette histoire est une légende, poursuivit Fulton, et il n'est question nulle part d'un tel miroir avant Archimède. Mais imaginez que le grand mathématicien ait été inspiré par un endroit comme celui-ci !

– L'Atlantide ?

– Peut-être.

– Ce miroir pourrait fonctionner ? demanda Smith

– Qui sait ? Mais si c'était le cas, et si on le trouvait aujourd'hui, il permettrait de mettre le feu encore plus facilement aux navires modernes, qui sont tous équipés de voiles et de poudre à canon. Ils s'embraseraient comme des torches et exploseraient instantanément. Une arme qui n'a pas besoin d'être rechargée, et qui est aussi infatigable que le soleil.

– Lors de la bataille d'Aboukir, j'ai réussi à m'échapper de justesse de L'Orient , un navire amiral français, racontai-je. L'explosion a été si extraordinaire qu'elle a interrompu les combats pendant un quart d'heure. C'est l'expérience la plus effrayante que j'aie jamais vécue. Enfin, l'une des plus effrayantes. »

J'avais vécu beaucoup de choses ces dernières années.

« S'il existait vraiment, cet engin pourrait donc faire basculer l'équilibre des forces en Méditerranée, dit Fulton. Mais il faudrait que ce miroir soit énorme pour pouvoir mettre le feu à un bateau. Il n'y a rien de tel dans ce trou, aucune salle n'est assez grande, et même si on le trouvait, on n'aurait aucun moyen de le sortir.

– Si le miroir n'est pas là, qu'est-ce qu'on est censés trouver ? » demanda Smith.

Nous reprîmes nos recherches. En tout, il y avait huit salles, et les deux situées à chaque extrémité de l'édifice étaient presque remplies de terre, signe que l'antique cité n'avait été qu'en partie mise au jour. Toutes les pièces étaient plus vides qu'une cellule de prison. À part les fresques, il n'y avait rien. De la terre compactée faisait office de plancher. Nous eûmes beau chercher, nous ne vîmes pas l'ombre d'une trappe ou d'un tunnel secret. Le plafond en terre était soutenu par d'épaisses poutres en bois. Nous le sondâmes, mais nous ne parvînmes qu'à nous retrouver avec de l'argile dans les yeux. Quant à la rue principale, elle s'arrêtait brusquement en un mur de gravats. Pour poursuivre dans cette direction, il n'y avait qu'une solution : creuser. Or, je n'avais pas l'intention de me retrouver coincé dans un boyau étroit, pour mourir de faim et de soif en me demandant où se trouvait mon cher trésor. Pourtant, à moins de réussir à escalader le puits, nous n'avions aucune porte de sortie. Comme mes compagnons l'avaient si justement anticipé, j'étais seulement parvenu à nous enfermer dans une tombe plus spacieuse que le sarcophage.

« Cet endroit a déjà été pillé, déclara Cuvier. Nous avons sûrement plusieurs siècles de retard. Ces chevaliers, ou ces templiers, ont récupéré le miroir avant nous.

– Alors pourquoi n'en a-t-on jamais entendu parler ? demanda Fulton. Et pourquoi sommes-nous poursuivis par autant de gens ? Est-ce que nous courons tous après un mythe ? Cette frise représente un miroir ardent et, jusqu'à preuve du contraire, il s'agit bien d'une arme ancienne. Il y a forcément quelque chose ici. »

Notre torche avait presque fini de se consumer. J'essayai de réfléchir, ce qui se révélait toujours une tâche difficile. Pourquoi l'église, le sarcophage, la trappe, le tunnel, l'ancienne cité mise au jour et la poursuite incessante, s'il n'y avait rien à trouver ?



Et soudain, j'eus une révélation.

« La quatrième salle ! » m'exclamai-je.

J'y conduisis mes compagnons et observai avec eux les fresques qui ornaient les murs. À première vue, elles étaient très similaires aux autres – des fleurs, des oiseaux, des couleurs vives –, mais là, la couleur était justement un peu trop brillante. Les traits paraissaient légèrement moins assurés, comme si l'artiste n'avait pas partagé la même gaieté que les autres, comme s'il n'avait pas vécu dans un havre de paix ensoleillé, à l'abri derrière un rayon mortel qui décourageait tous les ennemis. Peut-être un templier talentueux, mais pressé par le temps, désireux de cacher un indice important. Je pensai à la pierre runique et au bouclier vermoulu en plein territoire de chasse des Dakotas, et dont les inscriptions faisaient référence à ce mystérieux « Og ». Ou au signal trompeur dans la Cité des fantômes. À la fois où le mathématicien Monge n'avait pas pris au sérieux mon médaillon sacré à la grande pyramide. Chaque fois, il y avait eu une distraction.

Je pris mon tomahawk et me mis à attaquer la fresque.

« Gage, non ! s'écria Cuvier. C'est une œuvre inestimable !

– Au contraire, Georges. Cette fresque n'a pratiquement aucune valeur. C'est une façade médiévale, un faux. »

Je continuai à asséner des coups sur le mur, multipliant les fissures et faisant voler le stuc qui recouvrait la pierre brute.

« C'est un leurre, si tu préfères.

– Comment ça ?

– Je ne pense pas que cette fresque ait été peinte par ceux qui ont construit cette cité. À mon avis, ce sont des chevaliers templiers qui l'ont réalisée pour cacher quelque chose. »

J'espérai avoir raison car, pour l'heure, je n'avais face à moi que de la pierre.

Mais enfin, je repérai le côté d'un objet en cuir. Une feuille de parchemin était coincée entre le stuc et la pierre ! Je glissai mon doigt pour retirer délicatement l'enduit.

C'est alors que nous entendîmes un murmure lointain, des bruits métalliques et des grognements étouffés. Fulton sortit de l'édifice pour voir de quoi il s'agissait.

« Ils arrivent ! » s'exclama-t-il.

Derrière la fresque, le parchemin était recouvert d'inscriptions en latin.

16

« S mith, essaie de gagner du temps pendant que j'essaie de récupérer ce parchemin ! »

L'Anglais retira la bougie du canon de son tromblon et fila à l'extérieur.

Le vieux document était très souple, mais la peau avait collé au mur et au stuc comme du ciment. Je ne pouvais le découvrir que petit à petit. Cuvier prit ma rapière pour gratter la fresque de l'autre côté.

J'entendis le rugissement du fusil de Smith, des hurlements et d'autres coups de feu.

« Plus vite ! » marmonna le savant français comme si je n'avais pas conscience de l'urgence de la situation.

Soudain, nous entendîmes un immense souffle suivi d'un crépitement intense. Je humai l'air. Quelque chose était en train de brûler.

Smith se précipita à l'intérieur.

« Fulton est aussi fou que toi, Gage. Il a mis le feu à tout le soutènement de la mine avec sa cornemuse. On n'y voit plus rien, tellement il y a de fumée. La bonne nouvelle, c'est que nos ennemis doivent être aussi aveugles que nous. »

Cuvier glissa la lame de la rapière derrière le parchemin et réussit enfin à libérer le document, un rectangle d'une trentaine de centimètres de longueur. Je n'avais aucune idée de ce qu'il racontait puisqu'il était écrit en latin et, de toute façon, nous n'avions pas le temps de le traduire. Je le glissai sous ma chemise.

« Qu'est-ce qui va se passer quand les poutres auront brûlé ? demandai-je.

– Cet endroit magnifique va être enseveli, répondit Cuvier.

– Et nous avec », ajouta Smith.

Nous sortîmes en courant vers la rue. Fulton nous y attendait, toussant à s'en arracher les poumons. Les flammes semblaient sauter de poutre en poutre, comme si ces dernières avaient été imbibées d'huile de pétrole, et le plafond crépitait joyeusement. De l'autre côté du mur de fumée s'élevaient des hurlements paniqués.

« Qui nous a suivis jusqu'ici ? demandai-je.

– Nous n'avons pas eu le temps de bien les voir, répondit Fulton. William leur a tiré dessus avec son tromblon, puis j'ai pris le relais avec ce qui restait d'huile dans ma cornemuse. J'espérais ne faire s'effondrer qu'une partie de la mine pour gagner du temps mais, apparemment, tout a pris feu. Je crois bien que toute la grotte va nous tomber dessus, Ethan, et, ce coup-ci, il n'y a hélas pas de salon de jeu au-dessus pour nous échapper.

– Il faut croire que je ne suis pas le seul crétin, ici, maugréai-je.

– Pour que le bois brûle aussi bien, cela veut dire qu'il est alimenté par un courant d'air, dit Cuvier, qui avait plaqué un mouchoir sur son nez et sa bouche. Nous n'avons toujours pas trouvé le conduit d'aération qui nous a permis de survivre dans le sarcophage, ce qui signifie que tout espoir n'est pas perdu. »

Nous nous éloignâmes des flammes pour nous approcher de l'extrémité de la rue où nous avions senti de l'air par la petite fissure au sommet du tas de sable et de gravats. Je m'approchai et sentis immédiatement le courant d'air sur mon visage. Le vent s'engouffrait par l'interstice, alimentant l'incendie et poussant le gros de la fumée vers nos assaillants.

« Aidez-moi à creuser ! Il y a peut-être une sortie ! »

Nous nous mîmes à la tâche tels des fox-terriers. Plus la fissure s'élargissait, plus le vent s'engouffrait, pendant que, derrière nous, les flammes mangeaient les poutres qui n'avaient pas vu la moindre goutte d'eau depuis des siècles. Je vis que nous avions affaire à un autre tunnel de lave, ou du moins à la suite de celui que nous avions déjà emprunté. Cette fois-ci, en revanche, nous avions juste la place de ramper. Devant nous, l'obscurité était complète, et nous ne pouvions savoir si le boyau allait s'élargir, ni si au contraire il allait se rétrécir et nous coincer à jamais. Il était temps de faire un inventaire rapide. Le morceau de bougie qui nous restait était éteint et notre torche était trop longue pour un si petit trou. La seule lumière dont nous disposerions serait l'incendie déclenché par Fulton.

« Je ne sais vraiment pas si nous pourrons passer par ici. »

Soudain, un rugissement retentit et le plafond s'écrasa sur nos ennemis dans un nuage de poussière. Des milliers

de tonnes de terre qui étouffèrent en grande partie l'incendie et ensevelirent la plupart des pièces que nous venions de visiter. Elles étaient perdues à jamais, à moins que quelqu'un ne trouve le moyen de creuser verticalement depuis la surface. Le premier tunnel et le puits étaient bouchés, ce qui nous séparait de nos poursuivants. Avaient-ils d'ailleurs été ensevelis, ou avaient-ils eu le temps de se mettre à l'abri ?

« Mes amis, nous n'avons pas le choix, déclara Cuvier. Passe devant, Ethan, nous allons progresser dans le noir.

– Mais… et la bougie ?

– Je la garderai entre mes dents jusqu'à ce que nous en ayons vraiment besoin.

– Prenez vos armes avec vous. J'ai comme dans l'idée que nous allons encore en avoir besoin.

– Vu la chance que nous avons depuis le début, je n'en serais pas surpris. »

Nous nous mîmes donc à ramper. Le tunnel en basalte rugueux était à peine assez large pour nos épaules. Je fixai le parchemin et ma rapière dans mon dos pour éviter de les abîmer, puis passai en premier, tâtonnant devant moi avec mon fusil. Je maudissais silencieusement les bruits métalliques qui signifiaient que mes précieuses armes prenaient des coups.

La brise qui provenait de quelque part devant nous et qui soufflait vers l'incendie derrière nous était notre seule source d'espoir. Ce qui était inquiétant, en revanche, c'est que plus nous progressions, plus la chaleur augmentait.

Nous entendîmes quelques bruits d'éboulement derrière nous – les dernières poutres qui s'écroulaient –, et la seule source lumineuse fut engloutie par la terre. Nous étions à présent dans une obscurité aussi profonde que la mort elle-même. J'entendais derrière moi les jurons étouffés de mes compagnons et le cliquetis de nos armes. Fulton, lui, s'était enfin débarrassé de sa cornemuse.

Je hais les souterrains. Je n'ai pas encore trouvé un seul terrier qui n'inclue pas boue, sueur, nage éventuelle, et tout cela pour une récompense en général bien maigre. Si j'ai un jour ma propre maison, je crois que je la ferai construire sur pilotis, pour m'éloigner le plus possible du sol. À moins que je ne choisisse de vivre sur un bateau, sur une mare minuscule pour éviter les vagues.

Même dans le noir, je sentais la roche m'écraser dès que je pensais à l'éboulement dans la salle. Soudain, le sol disparut devant moi. J'enfonçai mon bras dans le trou, tendu à l'idée de toucher quelque chose de menaçant. Mais il n'y avait que du vide. Je tendis la main devant moi. Le trou n'avait l'air de faire que dans les soixante centimètres, et, derrière, le tunnel de lave reprenait. Au fond du trou, je crus voir du rose et clignai des yeux pour vérifier que je ne rêvais pas. Mais non, très loin, je discernais une lueur. Par ailleurs, de la chaleur émanait du puits – le souffle de l'enfer.

Je prévins les autres qu'il y avait un trou et leur annonçai que j'allais voir ce qui se trouvait derrière. L'estomac noué, je franchis l'obstacle, puis repris ma lente progression.

Le boyau était de plus en plus étroit, et j'avais l'impression que ma tête allait s'enfoncer dans la roche. À l'aide de mon fusil, je grattai devant moi à plusieurs reprises. Le sang battait à mes tempes. Je respirais de plus en plus mal et, après quelques mètres, mes épaules se retrouvèrent coincées. Impossible de continuer. J'étais dans le noir absolu. Je tâtai devant moi du bout des doigts, il n'y avait que de la pierre. Je mis quelques coups avec le canon du fusil, en vain. Nous étions coincés. Cuvier heurta mes semelles et grommela :

« Qu'est-ce qui ne va pas, Ethan ?

– Je suis coincé ! répondis-je en me rendant compte que je ne pouvais plus faire marche arrière. La sortie n'est pas par là, il n'y a pas d'air. Il faut retourner à cette espèce de puits et descendre.

– Descendre ? Et moi qui espérais monter…

– Nous n'avons pas le choix. Derrière, tout s'est écroulé, et devant, c'est trop étroit. J'ai bien peur que la descente soit notre seul moyen de sortir d'ici. »

Les autres rechignèrent, mais ils savaient que j'avais raison. Cuvier dut me tirer par les chevilles pour libérer mes épaules et me permettre de reculer. Nous rampâmes donc en arrière, suant et pestant. Régulièrement, nos armes se plantaient dans le sol et gênaient notre progression. Cette fois, c'étaient les pieds de Fulton qui ouvraient la marche.

« Je descends dans ce trou du diable ! s'exclama enfin l'inventeur. Au moins, je sens un peu d'air. Par contre, il fait plus chaud que dans une soufflerie ! »

L'un après l'autre, nous le suivîmes, appuyant de nouveau notre dos sur une paroi tout en poussant sur l'autre avec les pieds.

« Ça sent le soufre ! s'exclama Fulton.

– La porte des Enfers !

– Finalement, peut-être que nous avons effectivement été asphyxiés dans ce sarcophage !

– Non, c'est pire que l'enfer, ici ! Il n'y a même pas de démon pour nous montrer le chemin ! »

Je descendis, cherchant des appuis, craignant à tout moment de glisser et d'entraîner mes compagnons dans ma chute. Mon épée et mon fusil me gênaient horriblement, mais je refusais de m'en séparer. Enfin, le conduit se fit moins vertical et nous atteignîmes une espèce de sol très raide qui descendait. Nous nous laissâmes glisser dans le noir en tâchant de freiner avec nos pieds.

« Il fait de plus en plus chaud ! cria Fulton.

– Regardez ! s'exclama Smith. De la lumière ! »

Effectivement, nous voyions une lueur. Par une nuit normale, nous ne l'aurions même pas remarquée, mais après une éternité passée dans le noir le plus complet, elle nous guidait comme un phare dans la tempête. Mais quand nous l'atteignîmes enfin, nous eûmes un brusque mouvement de recul.

Devant nous s'ouvrait une crevasse au fond de laquelle nous pouvions discerner une lumière rougeâtre. Il faisait à présent une chaleur presque insoutenable. Nous nous rendions compte que nous étions au milieu d'un réseau de tunnels reliés au cœur de l'ancien volcan.

« La porte des Enfers, murmura Cuvier. Nous avons en face de nous les boyaux de la Terre.

– Nous voyons ce que peu d'hommes ont eu l'occasion d'observer, ajouta Smith.

– Espérons que nous ne ferons qu'observer.

– C'est le moment d'allumer la bougie pour voir ce qu'il y a autour de nous, dit Cuvier. J'ai l'impression que nous sommes à un carrefour. »

Nous rassemblâmes donc de quoi faire une flamme et, comme plus tôt, nous parvînmes à rallumer la bougie à l'aide de la poudre de mon fusil. Instantanément, la petite flamme vacillante nous redonna espoir. Nous étions effectivement à un carrefour : la crevasse qui menait vers les entrailles de la Terre, et deux tunnels qui continuaient – un à peu près plat, l'autre qui montait.

« Prenons celui qui monte », proposa Smith.

Cuvier huma l'air.

« Non. La petite brise vient de celui du milieu. C'est lui que nous devons prendre. »

Il éteignit notre précieuse bougie, la coinça entre ses dents et prit la tête de l'expédition.

Je ne saurais dire combien de temps nous passâmes dans les Enfers. Sûrement quelques heures, mais cela nous parut une éternité. Mes mains étaient écorchées, ma bouche asséchée et mes vêtements en lambeaux. Nous rampâmes, et rampâmes encore, telles des souris aveugles, avec comme seule source d'espoir le léger courant d'air.

Presque imperceptiblement, le boyau se remit à monter. Tantôt nous étions aussi serrés qu'un bouchon sur une bouteille, tantôt nous ne pouvions toucher les murs en écartant les bras. Nous craignions tous de tomber sur un autre puits infranchissable, mais non. Après quelque temps, nous entendîmes un bruit loin devant, comme du vent soufflant dans les arbres.

« Vous pensez que c'est une machine ? demanda Fulton.

– Non, c'est la mer, répondit Cuvier. Je pense que nous nous dirigeons vers une grotte submergée. Je crois voir une lueur.

– Je ne suis pas très bon nageur, prévint Smith.

– Après ce que nous venons de vivre, je serais ravi de me noyer ! »

Pendant les deux cents derniers mètres, le roulement des vagues s'intensifia et une lumière bleu pâle se fit de plus en plus distincte. Enfin, notre tunnel déboucha sur une immense grotte, illuminée en dessous par les reflets de l'eau et au-dessus par une brèche dans le plafond. C'était de là que venait sûrement l'air que nous avions respiré dans le sarcophage. Nous pouvions distinguer les premières lueurs de l'aube, mais, malheureusement, l'ouverture se

trouvait à dix mètres de hauteur, au milieu d'un plafond voûté. Impossible à escalader. Au milieu de la grotte se trouvait une piscine naturelle alimentée par les va-et-vient des vagues de l'autre côté de la paroi rocheuse. Nous nous aspergeâmes d'eau salée, mais le soulagement ne fut que passager : nous avions tous très soif.

« Comment fait-on pour grimper ? demandai-je.

– Nous pourrions appeler à l'aide, suggéra Smith.

– Si tu fais ça, nous avons autant de chances de recevoir une corde qu'une volée de plombs.

– Tu veux dire que nous avons fait tout ce chemin pour nous retrouver coincés dans cette fichue grotte ?

– Il y a trop de lumière ici pour une simple brèche dans le plafond, commentai-je. Regardez, l'autre côté du bassin est éclairé par en dessous. La mer se trouve juste derrière cette grotte. Il doit y avoir un conduit sous-marin pour y accéder.

– Quelle taille, ton conduit ? demanda Smith.

– Ça, je n'en sais rien.

– Peut-être qu'on devrait se contenter d'appeler à l'aide, alors.

– Non. D'après la lumière, je dirais que l'aube approche. Nous devons impérativement être sortis et cachés avant que nos ennemis puissent nous repérer. Je passe en premier. Si je ne reviens pas, c'est que j'ai réussi ou que je me suis noyé.

– C'est rassurant !

– Vous avez le choix : soit vous vous noyez maintenant, soit vous mourez de faim et de soif dans cette grotte. Allons-y tant que nous avons assez de forces pour mourir rapidement. »

Sur ce, je plongeai.

Le conduit ne devait faire que quinze ou vingt mètres, mais quand on l'ignore, les distances paraissent deux fois plus grandes. Mon fusil semblait peser une tonne, la mer était noire et les vagues me poussaient en arrière. Mais je parvins à retenir ma respiration, nageai avec l'énergie du désespoir et, enfin, je vis au-dessus de ma tête la surface éclairée par le ciel. J'émergeai au niveau d'un récif battu par les vagues, au pied de falaises de lave rouge. L'air, enfin ! Je m'accrochai à un rocher, à bout de souffle. Après quelques instants, Cuvier et Fulton apparurent à leur tour.

« Smith hésite. Il a peur de l'eau, apparemment. C'est bizarre, pour un Anglais.

– Tiens, prends mon fusil. J'ai eu le temps de reprendre mon souffle. »

Je fis donc le trajet inverse, et la distance me parut ridicule par rapport à l'aller. Je retrouvai Smith et lui pris son tromblon des mains.

« C'est comme le jour de ta naissance, le rassurai-je. Le monde t'attend de l'autre côté. »

J'accompagnai le géologue inquiet à l'extrémité de la grotte, lui dis de respirer profondément, puis nous plongeâmes tous les deux. Je le pris par le bras pour le guider et, enfin, nous retrouvâmes nos compagnons de l'autre côté. Sur notre gauche, le ciel se teintait de rose. L'est, donc. Smith respirait comme un phoque et crachait l'eau qu'il avait dans les poumons. Je regardai autour de moi. D'après la position du soleil, nous nous trouvions quelque part sur la côte sud de Thira.

« Et maintenant ? demanda Fulton. Ces falaises sont impossibles à escalader.

– Maintenant, on rentre à la maison, dit Cuvier. Regardez là-bas, ne serait-ce pas notre bateau ? »

17

L e chébec de Dragut était à l'ancre dans un endroit improbable : au pied de l'immense falaise au sud de Thira. Notre chance avait-elle fini par tourner ? Le navire était silencieux, les premiers rayons du soleil rasaient la surface de l'eau, et personne ne nous vit franchir à la nage les cent mètres qui nous séparaient du bateau. Fulton mit ses mains en porte-voix pour appeler le capitaine, mais l'instinct me dicta de l'en dissuader. Je voulais grimper à bord en premier, et armé.

Je m'approchai de la ligne de mouillage, l'attrapai fermement et, à l'aide de mes pieds, me hissai sur la proue. L'équipage était endormi au milieu du navire, et la seule personne éveillée, le timonier, était occupée à épépiner une grenade. Je fis signe à mes compagnons de monter. Je tendis mon fusil trempé à Fulton, dégainai ma rapière abîmée et murmurai à Smith et Cuvier de sortir leurs armes. À ce moment précis, je n'avais confiance en personne. Puis nous courûmes silencieusement jusqu'à la barre, et le timonier se retourna pour se trouver nez à nez avec la pointe de mon épée. Les autres mahométans se réveillèrent en sentant notre présence au-dessus d'eux. D'instinct, Dragut chercha à attraper son pistolet. Il s'arrêta en sentant la pointe de ma rapière sur sa main et nous dévisagea, interdit. Nous nous tenions là, dégoulinants, sales, les vêtements déchirés, l'air menaçant. Fulton tenait mon fusil, Smith son tromblon et Cuvier ses pistolets de duel. Il ne vint à l'idée de personne que nos armes trempées étaient hors d'usage.

« Vous êtes venus par la mer ? finit par demander le capitaine.

– Oui, répondis-je. La nuit a été longue. Et nous sommes plutôt pressés.

– Mais je ne comprends pas. Je devais vous récupérer sur le quai, de l'autre côté de l'île, non ? Que faites-vous là, à me menacer avec vos armes ? »

Je jetai rapidement un œil autour de moi.

« Moi aussi j'ai une question : pourquoi êtes-vous au mouillage ici et pas à l'abri dans un port ? »

Dragut se tourna vers la côte, comme s'il espérait y trouver une réponse.

« Le temps était calme, alors nous avons jeté l'ancre hier soir en attendant la brise matinale, dit-il enfin. Si vous étiez marin, vous comprendriez. Mais d'où venez-vous, au juste ?

– On se promenait. Nous devons retourner à Venise le plus vite possible. Vous pouvez nous y emmener ?

– Ah, ça veut dire que vous avez trouvé ce que vous cherchiez ! »

Il se redressa vivement et ses yeux brillants et avides nous observèrent tour à tour. Comme moi, cet homme était un mercenaire.

« Nous l'espérons, répondis-je.

– Alors bien sûr ! Abdul ! Constantine ! Debout, debout, tas de fainéants ! Levez l'ancre, nous avons du monde ! s'exclama-t-il en jetant un nouveau regard en direction de la côte. Il n'y a pas de temps à perdre ! »

Puis il se tourna vers moi.

« Mais pourquoi est-ce que vous pointez votre épée vers votre ami Hamidou ?

– La Grèce me rend nerveux.

– Vous êtes sous la protection de Dragut, maintenant ! Venez, venez, mettez-vous à l'aise ! Prenez du vin et des dattes. Et enlevez ces vêtements trempés ! Vous avez l'air exténués. Profitez-en pour faire un somme au soleil.

– Il y a des navires de l'autre côté de l'île qu'il vaudrait mieux éviter, je crois.

– Personne n'est plus rapide et plus discret que Dragut ! Rangez vos armes, reposez-vous, et après vous pourrez me raconter vos aventures ! Je n'en reviens toujours pas que vous soyez venus à la nage ! »

J'avais presque ôté ma chemise quand je me souvins du parchemin, à présent collé à ma peau par l'eau de mer. J'hésitai à le sortir, mais je savais que nous n'aurions pas d'intimité à bord et que si je voulais le sauver, il fallait impérativement que je le fasse sécher au plus vite. Cuvier m'aida à le décoller et nous examinâmes le vieux document. L'encre avait bavé, mais le texte était toujours lisible. Dragut nous jeta un regard, mais il ne fit aucun commentaire. On leva l'ancre, les voiles se gonflèrent et nous nous mîmes à avancer.

Notre capitaine s’était retourné pour regarder les falaises de l’île.

« Qu’est-ce que vous cherchez ? lui demandai-je.

– Des bergers prêts à nous dénoncer en échange d’une récompense. »

Il aboya un ordre et un long pavillon vert et rouge fut hissé.

« Qu’est-ce que c’est ?

– Le drapeau des Barbaresques. Ça devrait semer la confusion auprès de ceux qui nous observent depuis l’île. »

En effet, je vis des hommes brandir le poing sur la crête, tandis que nous nous éloignions.

« Je les ai bernés ! s’exclama notre capitaine. Aucun marin n’est aussi malin que Dragut ! Personne n’est plus rapide ! Ni plus silencieux ! Oui, vous avez vraiment de la chance de m’avoir engagé.

– Ces hommes sur la falaise, vous pensez que ce sont ceux qui nous poursuivaient ?

– Qui sait ? Mais maintenant, ils vont sûrement rapporter ce qu’ils ont vu à leurs supérieurs et, grâce à ma ruse, ils ne sont pas près de nous rattraper ! »

Je ne faisais pas plus confiance à Dragut qu’à quiconque, mais l’idée de s’éloigner de Thira me paraissait plutôt avisée. En tout cas, l’équipage avait l’air enchanté.

Nous étendîmes notre trouvaille sur le pont pour la faire sécher, bien déterminés à garder un œil dessus. Affamé, j’engloutis la nourriture qu’on me donna, puis je décidai de monter la garde pendant que les autres se reposaient.

Quand je me réveillai, il faisait nuit. J’avais passé la journée à dormir.

La lune s’était levée, éclairant la mer et faisant scintiller la crête des vagues. La température était agréable, et notre chébec fendait l’eau au rythme des grincements du gréement. Je regardai l’horizon, mais la terre avait disparu de tout côté. Je tâtai le pont en quête du parchemin. Il se trouvait à l’endroit où je l’avais laissé. Je l’enroulai donc et le glissai à l’intérieur de ma veste déchirée. Puis je bus pour étancher ma soif, enjambai mes compagnons et rejoignis Dragut.

Notre capitaine se tenait à côté du mât de beaupré et étudiait les étoiles. Étant moi-même incapable de me repérer en regardant le ciel, j’admire ceux qui arrivent à déchiffrer les astres.

« Où sommes-nous ? » murmurai-je.

Il se retourna. Dans la nuit, on ne voyait que le blanc de ses yeux.

« En route vers la maison, répondit-il. Regardez comme la mer est douce cette nuit. La voile est gonflée comme une poitrine généreuse, et la lune a la couleur du lait. Je pense que c’est bon signe.

– Signe de quoi ?

– Que nous trouvons tous ce que nous cherchons. Vous êtes un homme qui est toujours en train de chercher, non ?

– On dirait bien. Et le monde entier semble toujours être à ma recherche.

– C’est vrai, à Venise et sur cette île. Mais pourquoi ?

– Aucune idée. Je ne connais rien qui vaille la peine d’être connu.

– Ha, ha ! Oui, mais vous possédez peut-être des choses qui valent la peine d’être connues, non ? J’ai vu votre parchemin, et on peut dire que vous aviez l’air très pressé de lever l’ancre. Qu’est-ce que raconte ce bout de papier qui soit si important ?

– Je n’en sais rien. Je ne l’ai pas encore lu. Je ne sais même pas si je suis en mesure de le déchiffrer.

– Et c’est pour ça que vous avez nagé jusqu’à mon bateau, que vous êtes montés à bord, trempés et sanglants, en brandissant vos armes ? Vous savez, je ne suis qu’un simple marin, et j’aime les nuits calmes comme celle-ci. Retournez vous reposer, l’Américain, et un jour vous me direz peut-être si notre petite aventure valait le coup. »

Le lendemain, Cuvier m’aida à traduire le vieux parchemin délavé. C’était du latin médiéval, ce qui n’était pas



surprenant pour un texte rédigé par des templiers. Hamidou nous donna du papier et un crayon pour noter notre traduction. Je craignais que la mer n'ait trop endommagé le document, mais nous parvînmes à en comprendre suffisamment le sens pour être extrêmement déçus.

« Ceci n'a rien à voir avec l'Atlantide, une arme ancienne ni Archimède », murmura le savant français.

En effet, il s'agissait du récit d'un pèlerinage en Terre sainte rédigé par un moine catholique, ainsi qu'une série de prières élémentaires. Il n'était nulle part question de secrets, de Templiers ni de tunnels souterrains.

« C'est peut-être un code, suggérai-je. Ça m'est souvent arrivé au cours de mes aventures.

– Le Je vous salue Marie , un code ? répondit Cuvier en me tendant le parchemin. Non, j'ai l'impression que tu nous as menés jusqu'à la porte des Enfers pour un vulgaire livre de prières, Ethan. Ce texte pourrait éventuellement intéresser des historiens ou des théologiens, mais il a autant d'intérêt pour nous qu'un missel. »

Je retournai le parchemin dans tous les sens, l'observai à la lumière du soleil. Rien.

« Mais pourquoi l'auraient-ils caché derrière du plâtre ? demandai-je, frustré. Cette partie du mur était plus récente, j'en suis certain !

– Pour renforcer le ciment, peut-être. Si ça se trouve, ils ont bien trouvé quelque chose de valeur derrière ce mur, et ils ont rebouché le trou ensuite. C'était une rumeur passionnante, certes, mais nous avons enquêté et n'avons rien trouvé. Point. C'est ainsi que fonctionne la science – les expériences qui échouent sont souvent aussi importantes que celles qui réussissent. Nous avons accompli la mission que nous a confiée Napoléon et nous nous en sommes tirés indemnes, ce qui relève en soi du miracle. À présent, nous rentrons à la maison. »

Un échec de plus ! Dieu que je détestais les souterrains ! Les gens passent leur temps à les arpenter pour déterrer des trésors, mais moi, je remonte toujours les mains vides ! En plus, contrairement à ce que j'avais espéré après mon entretien avec Osiris à Paris, je n'avais trouvé sur Thira aucun indice concernant Astiza. Toute notre expédition avait été vaine. Nous étions tous les quatre très déçus.

Quand Cuvier se lança dans la traduction du Symbole des Apôtres, Fulton, agacé, s'éloigna vers la poupe pour observer la mer et le soleil.

« Quelle heure pensez-vous qu'il soit ? nous demanda-t-il soudain.

– Je ne sais pas, dix heures du matin, à peu près.

– Et le soleil se lève à l'est, non ?

– Je ne suis plus certain de rien, mais je me risquerais à te répondre que oui, répondis-je.

– Puisque nous sommes censés remonter vers le nord, il devrait donc se trouver à tribord, n'est-ce pas ? Sur notre droite ?

– Oui.

– Ce qui veut dire, messieurs, que nous faisons route vers le sud. Nous n'allons pas vers Venise, nous nous en éloignons.

– Quoi ?

– Je crois que notre brave capitaine a pris la mauvaise direction.

– Hamidou ? appelai-je. Où est-ce que nous allons ?

– À la maison, je vous ai dit ! répondit-il joyeusement.

– Oui, mais laquelle ? Nous allons vers le sud, sombre crétin ! Vous n'avez pas de boussole ? »

Ébahi, Dragut regarda le ciel, puis se mit à crier sur un de ses hommes. Visiblement, ils n'étaient pas d'accord. Finalement, sur un ordre du capitaine, le matelot grimpa au mât comme un singe, courut pieds nus sur les vergues et se mit à scruter l'horizon comme s'il cherchait un deuxième soleil pour nous contredire. En attendant, nous gardions notre cap. Le marin détacha une corde, libérant un petit pavillon blanc qui se mit à claquer dans le vent. Où voulait-il en venir ? Enfin, au comble de l'excitation, le matelot montra quelque chose du doigt et se mit à crier en arabe. Ses cris furent repris en chœur par tous les membres de l'équipage qui se précipitèrent sur le plat-bord pour observer eux aussi l'horizon.

« Que se passe-t-il ? » demanda Smith.

Dragut montra du doigt l'avant et l'arrière de notre bateau.

« Des pirates. »

En effet, nous remarquâmes des voiles noires sur l'horizon.

« Je pense qu'ils sont nombreux, ajouta notre capitaine. Nous sommes en danger.

– Quoi ? Mais où nous avez-vous amenés ?

– Attendez, je vais virer de bord. »

Il aboya des ordres, le timonier vira, puis un autre matelot cria et le bateau reprit son cap initial. Une dispute éclata. Le chébec se retrouva face au vent, s'arrêta complètement et se mit à tanguer doucement dans les vagues. À présent, tous les marins hurlaient et dégainaient pistolets, épées et piques. Pendant ce temps-là, nous dérivions tranquillement au son des grincements du gréement.

Je regardai mes compagnons. Nous étions visiblement tous aussi inquiets les uns que les autres. Les voiles ennemies avançaient vers nous comme des rochers dévalant une colline.

« Prenez vos armes ! » finis-je par lancer.

Nous les avions nettoyées le matin même. Ne restait plus qu'à les charger. Pendant ce temps-là, l'équipage semblait redoubler de maladresse pour redresser le bateau. Au moment où nous avions le plus besoin d'eux, les matelots pris de panique se révélaient absolument incompétents.

« Je croyais que vous étiez le meilleur marin de la Méditerranée !

– Apparemment, j'ai recruté une équipe d'incapables ! marmonna Dragut.

– Je croyais que vous aviez berné tout le monde avec votre drapeau des Barbaresques !

– Je pense qu'il n'est pas trop tard.

– Vous pensez que c'est ceux qui nous poursuivaient à Thira ? demanda Fulton.

– Comment pourraient-ils savoir que nous sommes ici ? dit Smith.

– Mes amis, je crois qu'il serait plus sage de nous rendre, reconnut soudain Dragut. Nous serons bientôt à portée de leurs canons, et les nôtres ne sont pas assez puissants pour les atteindre. Mon navire est rapide et léger, mais il est aussi petit et fragile.

– Je croyais que vous pouviez prendre de vitesse tous les bateaux de la Méditerranée !

– Pas ceux des Barbaresques. Nous sommes un équipage musulman. Ils auront peut-être pitié de nous.

– Mais nous, nous ne sommes pas musulmans ! Nous sommes chrétiens ! Ils vont nous vendre comme esclaves !

– C'est vrai. Mais nous pouvons vous sauver la vie. Voyez comme Hamidou protège ses passagers ! »

De la fumée s'éleva de la coque d'un des corsaires, puis nous entendîmes le grondement du coup de canon et une immense gerbe d'eau jaillit à moins de cinquante mètres de notre poupe. Mon cœur battait la chamade. Le problème avec les batailles navales, c'est qu'il n'y a nulle part où se cacher.

« Non ! s'exclama Cuvier, qui ressemblait soudain plus à un grenadier déterminé qu'à un zoologue. Nous allons nous battre. Les prédateurs cherchent les proies faciles. Les brutes aussi. Mais si tu griffes le lion, il battra en retraite et cherchera une autre victime. Nous allons nous cacher derrière le bastingage, attendre qu'ils s'approchent, et ensuite nous leur tirerons dessus. Ils seront trop surpris pour réagir, et nous aurons peut-être le temps de saboter leur gréement. C'est notre seule chance.

– Vous êtes prêts à risquer votre vie ? demanda Dragut.

– Je préfère vendre ma peau ici qu'au marché aux esclaves.

– Vous êtes fous, mes amis chrétiens. Mais vous êtes aussi très courageux. Très bien. »

Il lança un ordre à son équipage, puis se tourna de nouveau vers nous.

« Vous vous abriterez derrière le bastingage, là-bas, c'est là que le bateau est le plus solide. Nous serons juste

derrière vous, avec des allumettes pour les canons. Je guetterai le bon moment et nous nous relèverons tous en même temps pour faire feu ! Tous les tirs doivent atteindre leur cible si nous voulons semer la panique chez nos ennemis. Ensuite, j'aurai besoin de vous pour manœuvrer le bateau et prendre la fuite. »

Avez-vous déjà remarqué que, systématiquement, les donneurs d'ordres envoient leurs hommes au front pendant qu'eux restent à l'arrière ? Qu'importe, ce n'était pas le moment de discuter chorégraphie. Les corsaires pirates approchaient à toute vitesse. Il s'agissait de navires à voiles latines, plus larges que notre chébec mais tout aussi rapides. Accroupi derrière le bastingage, je jetai un œil par un trou et vis la meute de pirates qui fondaient sur nous. Ils étaient tous torse nu et portaient des boucles d'oreilles et des bracelets en or. Certains étaient barbus et coiffés d'un turban. D'autres avaient le crâne rasé, les muscles saillants et le corps recouvert de tatouages. Tous hurlaient et frappaient leurs armes les unes contre les autres pour nous démoraliser. S'agissait-il des navires que j'avais repérés à Thira ? Alors qu'ils approchaient, je sentis une odeur animale mêlée d'huiles et d'épices, l'odeur de l'Afrique.

« Attendez le dernier moment pour tirer, ordonna Dragut. N'oubliez pas que nous avons une seule chance ! Il faut attendre qu'ils soient le plus proches possible !

– Diable, marmonna Smith, je me sentais plus à l'aise dans mes canaux, moi !

– Ton tromblon va les arrêter net, l'encourageai-je. Georges, tu tireras avec tes deux pistolets en même temps. Fulton, tu n'as plus ta cornemuse. Tu veux un fusil ?

– J'ai une hache pour couper leurs cordages, répondit-il. Peut-être qu'on pourrait faire pivoter la bôme pour en assommer quelques-uns. Un système de balancier peut accumuler énormément de force.

– Exactement ce qu'aurait conseillé Archimède ! »

Je me tournai vers Hamidou.

« Nous sommes prêts ! »

Il hocha la tête et posa la lame de son sabre sur le plat de sa main.

Le premier corsaire surgit brusquement, bouchant toute la vue avec ses voiles presque noires. L'équipage surexcité trépignait, debout sur le plat-bord.

« Ne bougez pas ! » murmurai-je.

J'avais déjà choisi ma cible : un immense pirate qui semblait être leur capitaine. Comme je n'aurais pas le temps de recharger, je prendrais ensuite ma rapière et transpercerais tous ceux qui essaieraient d'aborder. Nous avions une chance sur mille de nous en tirer, mais je voulais y croire.

« J'attends votre ordre, Dragut. »

Tous mes muscles étaient tendus, j'étais prêt à bondir et à faire feu. C'est alors que je ressentis une sensation que je ne connaissais que trop bien : le canon d'un fusil sur ma nuque.

« Et mon ordre est : "Rendez-vous", Ethan Gage ! » répondit joyeusement notre capitaine.

Je ne lui avais jamais dit mon nom. Comment ce petit sournois pouvait-il le connaître ?

« Enlève ton doigt de la détente et pose ton fusil au sol si tu ne veux pas que je fasse voler ta colonne vertébrale en éclats. »

Voilà qu'il me tutoyait, maintenant ! Je jetai un coup d'œil de côté. Mes compagnons étaient également tenus en respect par des membres de notre équipage. Nous avions été trahis, du début à la fin ! Les gondoliers vénitiens nous avaient-ils volontairement poussés vers ce bateau en particulier ? Nous laissâmes tomber nos armes sur le pont.

Soudain, un craquement retentit lorsque les deux navires s'accouplèrent, suivi d'un hurlement lorsque les pirates pieds nus investirent notre chébec comme une meute enragée. En quelques secondes, on nous allongea sur le dos et on nous ligota les pieds.

Dragut me dévisagea, surpris.

« Tu n'as même pas tiré un seul coup de feu. Je m'attendais à mieux de la part du héros de Saint-Jean-d'Acre et de Mortefontaine.

– Ne t'en fais pas, le prochain sera pour toi.



– Hélas, je crois qu'il est trop tard, maintenant.

– Quelle est cette traîtrise ? s'insurgea Smith.

– Messieurs, je crois que, une fois de plus, Ethan Gage, notre cher guide, nous a jetés dans la gueule du loup, dit Cuvier.

– Mais pourquoi ne pas nous avoir capturés à Thira ? demandai-je à Dragut.

– C'était toi qui avais l'épée, pas moi. Je suis déjà très surpris que vous ayez réussi à sortir vivants de cette île.

– Et parce que je voulais avoir le plaisir de vous capturer moi-même ! » s'écria une nouvelle voix.

S'agrippant à un cordage, un pirate agile s'élança de la dunette du corsaire pour atterrir délicatement sur la nôtre. Il n'avait pas de barbe, portait des bottes, un grand manteau et un pantalon bouffant qui avaient dû être à la mode un siècle auparavant et qui lui donnaient des airs de boucanier des Caraïbes. Le nouveau venu était également coiffé d'un magnifique chapeau à plume et tenait à la main une superbe épée sertie de bijoux. Il portait à la ceinture une seconde épée, brisée celle-là, ainsi qu'une paire de pistolets. Alors que le pirate rejoignait le pont du chébec, les autres forbans s'écartèrent pour le laisser passer, et nous ne tardâmes pas à comprendre pourquoi. D'un bond, un immense chien noir d'une laideur abominable franchit l'espace entre les deux bateaux, atterrit sur le pont avec un bruit sourd et courut rejoindre son maître. Il s'agissait d'un mastiff à poil ras, une bête baveuse aux bajoues tombantes. Le monstre se hérissa en nous voyant et se mit à gronder comme Cerbère. Il avait les yeux jaunes, les flancs écorchés, la queue abîmée et devait certainement terroriser jusqu'aux puces qui l'habitaient.

Son propriétaire ôta son chapeau à plume et nous gratifia d'une révérence.

Un torrent de boucles châtains tomba alors en cascade sur ses épaules – une femme ! Elle nous adressa un sourire enjôleur que je ne connaissais que trop bien, et je sentis l'espoir chuter comme un baromètre en pleine tempête.

« Je t'avais bien dit que nous étions loin d'en avoir fini tous les deux, Ethan ! »

J'étais à la fois choqué, révulsé et effrayé, et je ne savais que dire face à ce visage toujours aussi magnifique, cette silhouette toujours aussi gracieuse, ces longs doigts pâles enserrant une lame argentée. Comme je me souvenais amèrement de l'épée brisée qu'elle portait à la taille, à présent ! C'était celle que son frère avait fracassée contre mon fusil. La jeune femme était également aussi charmeuse que dans mes souvenirs : les pommettes hautes, le regard félin et la danse endiablée que semblaient faire ses yeux. J'avais devant moi Aurora Somerset, l'aristocrate anglaise qui m'avait dupé et torturé en Amérique du Nord.

« Aurora ? » parvins-je à dire d'une voix faible et ridicule.

Mes compagnons nous dévisageaient curieusement.

« J'ai rejoint les rangs des Barbaresques, dit-elle, comme si ce n'était pas assez flagrant. Je me suis dit que c'était le meilleur moyen de te revoir. »

DEUXIÈME PARTIE

18

A urora Somerset était une des plus belles femmes qu'il m'avait été donné de rencontrer. C'était également une des plus dangereuses, des plus perverses et des plus folles – une meurtrière qui avait assassiné Namida, mon amante indienne, qui avait voulu massacrer Pierre, mon ami voyageur, et qui m'avait laissé la vie sauve en Amérique du Nord uniquement parce qu'elle pensait qu'en me suivant elle découvrirait de nouveaux secrets.

Et comme elle me l'avait juré, elle était bien là, tout à fait remise de son traumatisme, à présent propriétaire d'un molosse grincheux et à la tête d'une armée de féroces pirates qui, pour la plupart, pratiquaient une religion imposant aux femmes d'être soumises et invisibles. Tout le monde n'est pas cohérent…

Mes compagnons semblaient simplement surpris de la situation. Moi qui savais à qui j'avais affaire, j'étais terrorisé.

J'avais rencontré Aurora lors de mon périple dans l'Ouest sauvage avec le regretté Magnus Bloodhammer. Aveuglé par sa beauté, je m'étais ridiculisé, comme cela arrive souvent aux hommes. Les conséquences de cette rencontre avaient été ma capture, ma presque torture, ma fuite dans une contrée hostile et, enfin, la confrontation finale au cours de laquelle j'avais tué celui qui était à la fois le demi-frère et l'amant d'Aurora, lord Cecil Somerset. Nous avions ensuite tenté de nous entretuer, nous aussi, mais elle m'avait épargné et je me raccrochais depuis à l'espoir que la nature sauvage l'avait engloutie et que je ne la reverrais jamais, une théorie confortée par le temps écoulé et la distance parcourue depuis lors.

Et voilà qu'elle était de retour, aussi persévérante que le Rite égyptien.

On aurait pu croire que le traumatisme qu'elle avait vécu aurait durci ses traits et altéré sa beauté, mais elle était aussi attirante que jamais – une déesse marine aux cheveux fous, aux yeux verts, aux lèvres plissées, et d'une propreté impeccable eu égard à l'environnement dans lequel elle évoluait : Vénus émergeant des flots. S'était-elle pomponnée avant l'abordage ? Je la regardai arpenter le pont. Elle n'avait absolument pas changé : sa peau était parfaite, sa grâce sauvage et ses yeux brillants comme jamais. Je la soupçonnai d'avoir passé un pacte avec le diable et d'être devenue immortelle, comme Antée qui à chaque défaite devenait plus fort.

Aurora Somerset était la raison pour laquelle j'avais pris de bonnes résolutions.

« Je pensais que tu t'étais lassée de moi », parvins-je à dire.

Elle avait eu presque un an pour inventer de nouvelles tortures, et Dieu sait qu'en la matière elle avait plus d'imagination que moi. Je sentis monter la nausée en pensant à la suite de l'entretien.

Elle s'approcha de moi et promena la lame de son sabre sous mon menton, tandis que le navire tanguait doucement sur les vagues. Ses lèvres serrées trahissaient un soupçon de mépris à mon égard et son regard de panthère me transperça. Le chien, lui, m'observait en se léchant les babines.

« Tu es un homme difficile à oublier, Ethan. Tellement tenace. Tellement impitoyable. Tellement négligent… Tellement stupide. Je t'ai suivi, j'ai anticipé tes déplacements et je me suis arrangée pour que la bague que j'ai trouvée se retrouve entre les mains de Fouché, car je me doutais que les Français feraient appel à leur aventurier américain préféré pour en comprendre la signification. Comme tu es prévisible ! Enfin, en attendant, tu peux me rendre la bague. Mais je vois que tu n'es pas venu seul ! »

Elle dévisagea mes compagnons d'un œil calculateur, et je ne savais pas si elle songeait à cet instant à les mettre dans son lit ou à les attacher à un poteau de torture. Les deux, probablement.

« Tu as lu quelque chose en Amérique du Nord qui t'a mené à Thira, poursuivit-elle. Et je suis sûre que tu as découvert quelque chose qui ne manquera pas de nous intéresser, mes alliés et moi.

– Des alliés ? Depuis quand est-ce que tu as des amis ? »

J'avais réussi à l'énerver.

« J'ai plus d'amis que tu ne le penses !

– Tu veux parler des fous du Rite égyptien ?

– Oui, et aussi des corsaires de Tripoli, nos nouveaux camarades. Leur pacha a compris l'intérêt des secrets du passé bien avant Bonaparte et Fouché. »

Elle fit un signe de tête au groupe de pirates, une meute bigarrée de voleurs et de scélérats à faire pâlir de jalousie les parlements les plus corrompus. Tous étaient plus sales que des rats d'égout et plus agressifs qu'un taureau blessé, mais j'avais l'habitude des mauvaises fréquentations. Aurora se tourna vers Dragut.

« Qu'ont-ils trouvé ?

– Un manuscrit, milady. »

Notre capitaine était donc à sa solde depuis le début, allant jusqu'à nous arracher des griffes de nos assaillants à Venise et à nous cueillir à notre sortie des souterrains de Thira. Ce rendez-vous était prévu depuis des mois. Pourquoi se salir les mains quand Ethan Gage était prêt à ramper pour elle jusqu'aux portes des Enfers ?

« Un manuscrit ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

– Je n'ai pas osé le lire avant vous. Et puis c'est l'Américain qui l'a.

– Où est-il ? me demanda-t-elle. Donne-le-moi !

– Je vois que, depuis notre dernière rencontre, tu n'as pas appris les bonnes manières.

– Ni toi le respect ! Allons, passe-le-moi. Et la bague aussi ! »

Son chien monstrueux poussa un aboiement à faire tressaillir une meute de loups enragés. Pourquoi faut-il toujours que les gens emmènent leurs animaux de compagnie quand ils partent en voyage ? J'envisageai une seconde de jeter le parchemin à la mer, puis je repensai à la déception que nous avions ressentie en le traduisant et le lui tendis.

« Tiens ! Voilà ce pour quoi tu m'as suivi pendant plus de dix mille kilomètres. Je te souhaite bien du plaisir ! »

Je pus alors constater que les gens de la haute société n'avaient pas accès à la même éducation que le commun des mortels. En effet, Aurora comprenait le latin. Il faut croire que les jeunes aristocrates anglaises apprennent autre chose que le tir et le sadisme. Elle lut le texte pendant que les pirates s'agitaient comme des élèves indisciplinés, puis elle releva les yeux et me considéra d'un air incrédule.

« Tu te moques de moi ?

– Je te jure que c'est tout ce que nous avons trouvé, Aurora. Si tu ne me crois pas, tu peux toujours aller creuser là-bas pour vérifier, mais je t'assure que les salles ensevelies sous Akrotiri étaient aussi vides que l'estomac d'un mendiant. Nous n'avons trouvé que ce parchemin. J'espérais qu'il me mènerait à un trésor – je te garantis que je n'ai pas fait tout ce trajet pour un livre de prières –, mais j'aurais eu plus vite fait d'acheter un missel à Paris. S'il y a vraiment eu un jour quelque chose de valeur dans ces souterrains, je soupçonne les Templiers de l'avoir récupéré il y a plusieurs siècles. Il semblerait que nous soyons tous les deux en train de courir après des fantômes. »

Elle resta face à moi quelques instants, ne sachant si elle devait me croire ou pas. Enfin, elle jeta le parchemin à mes pieds. Je le ramassai. Après tout, c'était mon seul souvenir de Thira. Aurora garda la bague.

« Très bien. Si tes amis et toi semblez avoir fait le voyage pour rien, ce n'est pas mon cas, lança-t-elle avant de se tourner vers ses amis pirates. Nous allons les vendre comme esclaves ! »

La foule poussa des acclamations de joie. Je compris que, chez les pirates, on partageait les bénéfices. Et qui n'aime pas gagner un peu d'argent ?

« Où est son fusil ? » demanda alors Aurora.

Je sentis monter un vent de protestation parmi les hommes de Dragut alors qu'on sortait mon fusil, celui avec lequel j'avais tué Cecil Somerset.

« Cette arme est à moi, aboya-t-elle. Vous pouvez garder les autres.

– Le canon est abîmé, mais c'est un bon fusil, s'indigna un des pirates. Et d'après la loi des Barbaresques, c'est à nous qu'il revient, pas à toi.

– Cette arme a tué mon frère. Donne-la-moi ! »

Le marin, dont les cicatrices indiquaient qu'il avait survécu à plus d'une bagarre, ne semblait pas prêt à céder au caprice d'une femme. Il se tourna vers son capitaine.

« Hamidou, c'est nous qui les avons capturés ! Elle n'a pas le droit ! »

Dragut hocha la tête.

Et alors que le marin se retournait, rouge de colère, ne sachant trop comment réagir face à une femme aussi impudente, le cerbère d'Aurora bondit. Un éclair noir, un grognement de fauve. Le pauvre homme se retrouva

plaqué au sol par le molosse, hurlant, pendant que le monstre lui mordait le visage et les mains. Le fusil tomba par terre, mais personne n'osa le toucher ; d'instinct, les autres pirates firent un pas en arrière. Le matelot se débattit, tâchant d'attraper son couteau d'une main tandis que l'autre tentait de contenir les assauts du mastiff. Mais le chien finit par esquiver la garde du malheureux et lui sauta à la gorge. L'immense tête noire s'agita dans tous les sens comme si elle cherchait à dépecer une poupée de chiffon. Le sang d'une artère sectionnée jaillit à presque un mètre de haut. Les autres pirates hurlaient, suppliaient, pariaient et riaient, en voyous mal élevés qu'ils étaient.

Le pauvre homme convulsa une dernière fois et mourut. Une mare rouge s'étendit sous sa tête.

« Sokar, au pied ! »

Le mastiff lâcha sa proie, la mâchoire écumant de sang et de salive. Puis il se tourna vers moi et me regarda de ses petits yeux jaunes en grognant sourdement.

Légèrement tremblant, Dragut se pencha pour ramasser mon fusil, puis le tendit à la démente.

« Voici l'arme, milady. »

Elle soupesa l'objet avec ce même air possessif que je lui avais vu en Amérique, ignorant les regards sinistres des compagnons du mort.

« Mets le cap sur Tripoli, dit-elle à Dragut. Quant à nous, Ethan, nous reparlerons bientôt. Pour l'heure, nous allons t'installer dans la cale, tu y seras très bien pour réfléchir à ta situation. Et si tu refuses de renouer notre partenariat, Omar, le maître du cachot, s'assurera que tu ne me caches rien.

– Qui c'est, celui-là ?

– Il fait partie de ces gens dont il vaut mieux ne pas prononcer le nom, dit Dragut en m'emmenant vers la cale peu profonde du chébec. Et qu'il vaut mieux ne jamais rencontrer. »

Puis il se tourna vers ses compagnons.

« Le tromblon et les pistolets de duel sont pour moi ! »

Mes trois compagnons et moi-même fûmes contraints de quitter notre position privilégiée à la poupe pour nous retrouver enfermés dans la réserve au milieu du navire. Nous avions dorénavant des voiles de chanvre en guise de lit et des tonneaux d'eau pour tout mobilier. La seule source de lumière était filtrée par l'épaisse grille en bois au-dessus de notre tête. Notre chébec momentanément impuissant reprit sa route et, bientôt, nous entendîmes les flots fouetter la coque alors qu'il prenait de la vitesse. Nous étions en route pour Tripoli. Le soleil de l'après-midi ne tarda pas à transformer notre cellule en four. Après avoir espéré le triomphe, nous courions désormais à notre perte.

Piraterie et esclavage peuvent sembler un modèle économique surprenant, mais cela fonctionnait si bien pour les Barbaresques (nommés ainsi à cause des barbares qui avaient profité de la chute de l'Empire romain pour occuper l'Afrique du Nord) qu'il ne leur était jamais venu à l'idée de développer quoi que ce soit d'autre. Pourquoi travailler quand on peut voler en toute impunité ? En pillant les côtes les moins protégées de Méditerranée, les Barbaresques fournissaient à des villes-États telles que Tripoli une main-d'œuvre masculine peu onéreuse, ainsi que de jolies femmes pour peupler les harems. Les prisonniers les plus précieux étaient échangés contre d'importantes rançons qui permettaient d'acheter ce qui manquait. Méfiants, les pirates ne s'attaquaient pas aux navires et aux villes des nations les plus puissantes telles que l'Angleterre, la France et l'Espagne. En effet, en 1675, l'amiral anglais Narborough avait incendié la flotte de Tripoli en guise d'avertissement. Les nations les plus faibles, en revanche, trouvaient moins contraignant de payer le tribut exigé que d'essayer de capturer les rapides corsaires ou d'attaquer de front des cités africaines aux fortifications imposantes. Ce tribut ne consistait pas seulement en une somme d'argent : ces nations devaient en effet également fournir des navires, des canons et de la poudre, ce qui contribuait à rendre les ports d'Afrique du Nord tenus par les pirates absolument imprenables. Cuvier pouvait espérer une rançon du gouvernement français qui avait fait de lui un homme important, mais ni Smith, ni Fulton, ni moi, n'étions issus de familles riches. Ce qui signifiait que nous étions presque sûrs de mourir enchaînés : surmenés, sous-alimentés, rongés par la maladie.

Je m'efforçai d'expliquer la situation avec le plus de tact possible.

« Nous n'avons qu'à nous rebeller, suggéra Fulton.

– La bastonnade est leur sport préféré : ils te ligotent les chevilles, t'élèvent légèrement les pieds, puis ils tapent dessus avec un bâton deux cents fois d'affilée. Certains esclaves en gardent des séquelles à vie. Si les coups sont suffisamment sévères pour te rendre inapte au travail, ils te suspendent à un crochet aux murs de la ville et



attendent que tu meures d'épuisement. Ensuite, les pirates reprennent la mer pour capturer d'autres esclaves.

– Ils n'ont donc aucune pitié ?

– Parfois, ceux qui se convertissent à l'islam sont mieux traités. C'est une reddition culturelle appelée "prendre le turban".

– Donne-moi tout de suite un coran sur lequel prêter serment !

– Malheureusement, le seul moyen de prouver sa soumission est la circoncision. »

Fulton me dévisagea pour voir si je plaisantais, mais il comprit vite que ce n'était pas le cas.

« Parfois, Ethan, je me dis que tu ne pourrais pas faire empirer les choses et, systématiquement, tu te surpasses, dit-il enfin.

– Tout n'est pas perdu, déclarai-je pour faire bonne figure.

– Comment ça ?

– Nous avons la marine américaine avec nous. »

Je rampai jusqu'à la grille, essayai de me lever du mieux que je pouvais dans notre cellule exiguë et approchai mon visage de l'ouverture.

« Hamidou, j'ai quelque chose à te dire ! »

Le capitaine s'approcha, projetant son ombre sur la grille en bois.

« Silence, esclave, si tu ne veux pas que je te coupe la langue et le reste ! »

Ce n'était décidément plus le joyeux marin qui nous avait fait descendre l'Adriatique. Une fois de plus, je me promis de cesser d'évaluer les gens avec mon optimisme habituel. Je remarquai qu'il avait passé les pistolets de Cuvier à la ceinture.

« Les États-Unis ont envoyé une flottille en réponse à la déclaration de guerre de Yusuf Karamanli ! poursuivis-je sans me préoccuper de son ordre. Robert et moi sommes citoyens américains. Si tu te fais arrêter avec nous à bord, ce sera la corde ou pire. Je préfère te prévenir !

– Ha, ha ! Et alors ? Tu penses que je devrais vous laisser partir ?

– Ce serait mieux pour toi comme pour nous. Et puis je pourrais glisser un bon mot à ton sujet. »

Il fit semblant de réfléchir.

« Non. Si une frégate américaine réussit à m'attraper, ce qui est impossible, je vous jetterai aux requins, toi et ton compatriote, puis je couperai la langue des deux autres infidèles et je jurerai qu'il n'y a jamais eu le moindre Yankee à bord de mon bateau. Cette solution me plaît beaucoup plus.

– Mais, Hamidou, nous te faisions confiance !

– Oui. Et tu as bien fait de me faire confiance à moi plutôt qu'à ta marine. Les navires américains ont un trop grand tirant d'eau pour s'approcher de Tripoli, et nous arrivons à nous glisser au milieu de leur blocus aussi facilement qu'un lacet dans un corsage. D'ailleurs, Morris, le nouveau commandant américain, a décidé de rebrousser chemin et de se cacher sous les jupes des Anglais, à Malte. Ta flottille est déjà un échec, Gage ; toute la Barbarie se moque des États-Unis. Et bientôt elle se moquera de toi ! Allah récompense les fidèles et punit les lâches, comme tu peux le voir. Ne perds pas ton temps à essayer de me menacer ! Essaie plutôt de trouver ce que tu pourras dire pour apaiser Omar, le maître du cachot ! »

Après quoi, il traduisit notre conversation à son équipage avec un talent d'orateur certain puisque, bientôt, tous riaient aux éclats.

Je n'ai jamais compris pourquoi la perspective de me voir torturé suscite un tel engouement chez mes ennemis. Je suis, comme je l'ai déjà dit, un être affable – à part lorsque je dois tirer sur un adversaire particulièrement épouvantable –, et je ne pense pas mériter les scènes de liesse qui accompagnent systématiquement ma capture.

« Ça n'a pas marché, confiai-je aux autres, qui avaient de toute façon tout entendu.

– Tu sais, on ne comptait pas vraiment sur toi », m'assura Smith.



Je sortis de ma poche le parchemin qu'Aurora avait jeté à mes pieds.

« Ces prières n'ont pas suffi à réformer ces mahométans », murmurai-je.

Je me plaçai sous la grille pour lire une fois de plus les inscriptions en latin. Je ne comprenais toujours pas pourquoi quelqu'un avait pris la peine de le cacher dans le mur d'une maison enfouie à plusieurs dizaines de mètres sous terre. Y avait-il un code caché, comme sur la pierre que nous avions découverte en Amérique du Nord ?

Le manque de lumière me força à plisser les yeux pour regarder attentivement cette vieille peau d'animal. C'est alors que je distinguai des lignes presque entièrement effacées derrière le texte latin. J'approchai le manuscrit de la grille et remarquai d'autres lignes, presque invisibles à l'œil nu.

« Cuvier, tu veux bien jeter un œil ? Je crois que ce parchemin n'a pas livré tous ses secrets. »

Le savant français soupira, quitta l'endroit où il s'était installé entre les tonneaux, et me rejoignit. Il suivit mon doigt, plissa à son tour les yeux et observa le document, l'air désabusé dans un premier temps, puis avec une intensité nouvelle. Il le prit alors entre ses mains et l'inclina sous tous les angles pour mieux le regarder à la lumière.

Enfin, il me prit à part et murmura à mon oreille :

« Je crois qu'il s'agit d'un palimpseste.

– Excellente nouvelle ! m'exclamai-je. Mais c'est quoi, un palimpseste ?

– Au Moyen Âge, le parchemin coûtait cher ; il était donc réutilisé. Pour ce faire, on le grattait pour l'effacer, puis on copiait un nouveau texte dessus. Ce ne sont pas les prières que voulaient laisser les Templiers, mais ce qu'il y avait derrière. »

Je sentis l'espoir remonter en moi. La connaissance est gage de pouvoir, et nous allions avoir besoin de beaucoup de pouvoir pour contrecarrer les plans d'Aurora et de ses pirates. Je grattai le parchemin avec mon ongle, mais ne parvins qu'à étaler l'encre.

« Comment fait-on pour effacer le dernier texte ? »

Cuvier me prit la main.

« Laisse-moi réfléchir une minute. »

Il arborait cette moue concentrée qui lui donnait l'air si intelligent. Puis il se tourna vers les autres.

« Messieurs, la biologie nous dit qu'il faut percer un tonneau et boire autant d'eau que possible.

– Pourquoi ? demanda Smith.

– Parce que nous allons devoir uriner sur le document d'Ethan. »

Les esclavagistes n'ont pas pour habitude de laisser leurs prisonniers boire jusqu'à satiété, et nous devions donc nous occuper du problème avec nos propres moyens. Nos pieds, en l'occurrence. Faute d'outils, nous ne pouvions pas simplement enlever le bouchon, mais Fulton tâtonna dans l'obscurité jusqu'à trouver un tonneau présentant une légère fuite. Il nous fit déplacer les autres barils afin de pouvoir sortir celui qui nous intéressait.

« Si nous nous mettons à trois dessus et que nous poussons de toutes nos forces sur le plafond, nous arriverons peut-être à plier suffisamment les douvelles pour augmenter la fuite. Le quatrième n'aura plus qu'à récupérer l'eau.

– La récupérer, oui, mais comment ? demandai-je.

– Avec nos bottes, répondit Smith. Une fois, j'ai dû écoper un bateau qui prenait l'eau dans un canal, et je me suis aperçu que mes chaussures étaient parfaitement adaptées à l'exercice.

– Déjà que je répugne à enfiler mes bottes, je ne m'imagine pas une seconde boire dedans.

– Eh bien, arrêtons tout de suite l'expérience. Il ne nous restera plus qu'à passer le reste de notre courte vie réduits à l'esclavage.

– Bien vu. Que tout le monde se déchausse ! »

Nous montâmes sur le tonneau, poussâmes de toutes nos forces jusqu'à la fuite tant attendue, puis nous recueillîmes le précieux liquide dans nos bottes – nous étions devenus amis, mais il était hors de question de partager – et bûmes jusqu'à ne plus pouvoir avaler la moindre goutte. Même si ce n'était que de l'eau, il y avait un côté très plaisant à voler Dragut. Et puis il fallut attendre dans la chaleur ambiante que l'eau fasse le trajet nécessaire dans notre corps.

« Quelle botte va-t-on utiliser pour récupérer la pisse ? demanda Fulton.

– Celle d'Ethan, bien sûr, répondit Smith.

– Attends un peu, et pourquoi pas la tienne ? m'insurgeai-je.

– Parce que ce n'est pas moi qui ai monté cette expédition. Et puis c'est toi qui as trouvé le parchemin, alors… »

Je réussis à les convaincre de voter, mais tous votèrent contre moi, et ce fut donc ma botte qui servit à récolter notre urine, pour la plus grande satisfaction de mes compagnons. Enfin, nous nous mîmes à frotter le document avec le liquide chaud, faisant disparaître lentement l'encre médiévale pour révéler ce qui se cachait derrière.

Il s'agissait d'une carte, avec un quadrillage de lignes et de symboles au-dessus d'un schéma qui ressemblait aux contours d'une côte. On y voyait une baie avec un isthme étroit, et un arc de cercle traversait l'intérieur des terres – une clôture ou une frontière, peut-être. Les Templiers, ou ceux qui avaient caché le parchemin dans le mur, n'avaient pas laissé un livre de prières derrière eux, mais un document permettant de trouver quelque chose, ou de se rendre quelque part. Un rapport avec cette arme ancienne – le miroir ardent d'Archimède – que nous avions vue peinte sur le mur ? Malheureusement, il n'y avait pas de mot sur la carte, et nous ne savions pas à quoi elle correspondait. J'avais entre les mains une carte au trésor imbibée d'urine représentant un endroit que nous ne reconnaissions pas.

« Pourquoi n'y a-t-il pas de mots ? demanda Fulton.

– Cette carte est destinée à des gens qui savent déjà où aller, répondit Cuvier.

– J'ai l'impression que je connais cet endroit, dit Smith en observant le document de plus près.

– C'est toi le spécialiste de la cartographie.

– Les contours de la côte semblent indiquer un terrain volcanique, mais cette baie peut se trouver n'importe où.

– Pas à Thira, dit Cuvier. Aucune baie ne ressemble à celle-ci, là-bas.

– Pour une fois, je crois que tu as vraiment trouvé quelque chose, Ethan, dit Fulton. Alors, dépêche-toi de déchiffrer, maintenant !

– Je suis presque sûr que ces lignes et ces symboles ont une signification.

– Bravo, Ethan, quel génie ! Quelle signification ?

– Hélas, je suis très mauvais pour résoudre les énigmes. À vrai dire, je n'ai vraiment rien d'un chasseur de trésor. »

Et soudain, une ombre sur la grille nous obstrua la lumière.

« Gage ! Aurora va te recevoir ! »

19

D' ordinaire, quand une dame m'invite à la rejoindre, je ne me le fais pas dire deux fois ; mais là, je quittai notre cellule humide avec la peur au ventre à l'idée de m'entretenir avec lady Somerset. Elle avait beau être d'une beauté envoûtante, je n'étais pas près d'oublier qu'elle m'avait un jour percé le mollet avec une lance indienne. Par ailleurs, son animal de compagnie n'inspirait pas franchement confiance, et je n'étais pas d'humeur à parler du bon vieux temps.

Le vaisseau amiral s'approcha de notre chébec. Apparemment, on s'attendait à ce que je saute de l'un à l'autre à la manière d'un boucanier. Mais au dernier moment, Dragut me renifla et décida de me traîner en arrière pour me laver.

« Par Allah, tu as raté le seau ou tu as tellement peur que tu t'es pissé dessus ?

– Aucun des deux, Hamidou, je m'adapte aux mœurs des pirates, c'est tout. »

On me déshabilla et on m'aspergea d'eau de mer. Après quoi, j'enfilai de nouveau mes vêtements, peignai mes cheveux avec les doigts, grimpai sur le plat-bord pendant que les deux navires se rapprochaient, puis attrapai un filin accroché au vaisseau d'Aurora. Je me sentais comme un pirate et compris que la vocation ne manquait pas d'attraits. Une fois à bord, je regardai autour de moi.

Le vaisseau d'Aurora, l' Isis , était plus grand que celui de Dragut, avec des canons plus puissants et un équipage plus important, mais il était aussi mal entretenu qu'une barge de l'Ohio. Les cordages étaient tous déroulés, les éléments en cuivre avaient viré au vert, des caisses traînaient un peu partout, et des restes de nourriture et des bouteilles vides roulaient dans les coins. Des poules picoraient des graines sous une chaloupe mal arrimée.

Une frégate américaine transformerait ce bateau en allumettes en quelques minutes, pensai-je. Hélas, il n'y en avait pas en vue.

« Je sais que ce n'est pas dans vos habitudes de manger du porc, mais vous devriez vous lancer dans l'élevage, lançai-je aux matelots. Vous avez là une bauge magnifique !

– Silence, esclave ! »

Je reçus un coup dans le dos pour mon effronterie, puis un maître d'équipage au visage grêlé me poussa vers la porte de la cabine d'Aurora, gardée par deux Noirs à la musculature de bison, aussi hautains que des mamelouks, qui me dévisagèrent avec un regard où se mêlaient à la fois dédain et incrédulité. Ils devaient penser que leur maîtresse pouvait faire mieux.

« Pas eu le temps de m'habiller, désolé. »

Ils froncèrent les sourcils, me fouillèrent, puis me firent entrer.

« Je vous raconterai les détails croustillants », plaisantai-je.

La cabine était assez haute pour se tenir debout, et il y régnait une fraîcheur agréable. La fenêtre était ouverte et la brise s'infiltrait à travers les volets en bois. Un tapis persan recouvrait le sol, et d'autres tapis ainsi que des coussins étaient empilés dans les coins pour conférer à l'endroit une atmosphère orientale. Aurora était allongée telle Cléopâtre dans un hamac qui se balançait au rythme des vagues. Elle avait troqué ses habits de combat contre une tenue en lin qui ne cachait absolument pas la volupté de sa silhouette. Un collier d'émeraudes de style espagnol ornait son cou fin, et des boucles d'oreilles assorties rappelaient la couleur de ses yeux. Ses doigts étaient couverts de bagues et elle portait suffisamment de bracelets et de bijoux pour pouvoir servir d'ancre en cas de besoin. J'avais beau savoir que j'avais affaire à une harpie impitoyable, je ne pus m'empêcher de la trouver séduisante en la voyant porter langoureusement un gobelet en or à sa bouche plissée. Bon sang, elle ne me laissait pas indifférent ! Mais Aurora tenait également à la main un pistolet, et je n'oubliais pas qu'elle avait autant de points communs avec Astiza qu'un cobra en a avec un rossignol.

Par ailleurs, son mastiff qui m'observait avec méfiance dans un coin de la pièce en grondant comme un orage lointain me rappela à la réalité.

« Sokar, calme ! » dit Aurora.

Si mes souvenirs étaient exacts, Sokaris était aussi un dieu égyptien de l'au-delà. Si c'était le cas, le monstre portait bien son nom.

« La cellule dans laquelle je t'ai jeté est un avant-goût de ce à quoi pourrait ressembler notre nouveau partenariat, commença-t-elle sans autre forme de préambule. Je peux t'assurer que les cachots de Tripoli sont bien pires, et que

l'espérance de vie des esclaves de Karamanli n'excède pas celle d'un marin atteint de la fièvre jaune. Ils manquent toujours de nourriture et d'eau, ils ne peuvent jamais se laver, et leur corps affaibli finit immanquablement par se couvrir d'immondes pustules. Les coups de fouet et les coups de bâton provoquent des blessures qui s'infectent et se remplissent de pus, et ils perdent leurs cheveux en quelques semaines. Ils ont mal aux articulations, leurs dents pourrissent, leur langue gonfle et ils deviennent aveugles.

– Un peu comme une blennorragie après une nuit passée avec toi, en somme. »

Le gobelet en or vacilla, la main qui le tenait devint blanche et on voyait bien qu'Aurora n'avait pas l'habitude qu'on lui manque de respect. Tous les pirates qui s'y étaient risqués se trouvaient probablement quelque part au fond de la Méditerranée, et j'imagine que c'était là le sort qui m'attendait si je continuais. Mais je constatai également que étrangement, je la fascinais. Je n'aurais pas su dire pourquoi.

« Ou bien nous pourrions régner sur le monde, finit-elle par me dire, sans relever mon impertinence.

– Aurora, je vois que, depuis notre dernière rencontre, les choses vont bien pour toi – je pensais que tu avais sombré dans la folie et que tu étais morte quelque part dans les plaines d'Amérique du Nord, mais je te retrouve ici, capitaine de ton propre bateau – mais, malheureusement, je t'imagine mal régner sur le monde, comme tu dis. C'est qu'il y a un pas entre me capturer et vaincre Nelson ou Napoléon.

– Mais en te capturant, je m'approche un peu plus du miroir d'Archimède.

– C'est donc là la raison de toute cette histoire ? Le jouet mythique d'un vieux Grec excentrique ?

– Le vieux Grec excentrique a tout de même inventé une forme de calcul près de deux mille ans avant Newton ! Son estimation de la valeur de pi est plus précise que celle des pharaons ! Il était tellement content quand il a découvert le principe des corps flottants dans sa baignoire qu'il est sorti tout nu dans la rue en criant : "Eurêka !"

– Les célébrités, tu sais ce que c'est, il faut toujours qu'elles en fassent plus que nécessaire ! Mon problème, c'est que je suis un modeste.

– Si on pouvait remettre son miroir au goût du jour, on pourrait mettre le feu à toute une flotte. Un rayon de la mort infini, qu'il n'y a pas besoin de recharger. On pourrait piller les navires marchands de toutes les nations en toute impunité. On pourrait monter le miroir sur un bateau et détruire tous les ports et les forts qu'on voudrait. Les batteries de canons exploseraient. Les chariots de munitions seraient volatilisés. Les marins et les soldats en flammes se jetteraient à la mer en hurlant.

– Tu ne manques pas d'imagination, Aurora. Mais ça remonte à deux mille ans. C'est de l'histoire ancienne, non ?

– Sauf si des gens, disons des templiers, ont conservé et entreposé le miroir quelque part, disons à Thira.

– Ce n'est pas le cas. J'ai vérifié.

– Peut-être que tu n'as pas cherché assez longtemps. Ou peut-être que tu en sais plus que tu ne veux l'admettre. Viens t'allonger à côté de moi, Ethan. Il y a de la place pour deux dans ce hamac.

– Désolé, mais j'ai renoncé aux femmes. Je pense que tu es bien placée pour comprendre pourquoi.

– Il n'y a pas si longtemps, tu ne te serais pas fait prier !

– C'était avant que tu ne tues tous mes amis. Et que je ne tire sur ton cousin. Enfin, ton frère. Ou ton demi-frère… je n'ai jamais trop su, au final. Mais bref, l'histoire fait que.

– Ces gens seraient toujours en vie si tu m'avais confié l'objet de ta mission comme je te le demandais. Nous serions associés et nous ferions du monde un endroit où il fait bon vivre, grâce aux conseils avisés du Rite égyptien. As-tu remarqué, Ethan, que chaque fois que tu essaies de faire ce que tu crois juste, les choses finissent mal ? Tu n'as ni amour, ni argent, ni maison. Moi, je peux t'offrir tout cela, et bien plus encore ! Dis-moi ce que tu sais et rejoins notre cause ! Fais quelque chose de ta vie ! »

Sokar gronda de nouveau, comme pour me rappeler que je n'avais pas vraiment le choix. Puis il retourna à son os, certainement ce qui restait du dernier imprudent qui avait osé défier Aurora. Je m'approchai d'un petit bureau sur lequel étaient empilés des livres et des parchemins traitant d'histoire, d'alchimie et de magie. On pourrait reprocher beaucoup de choses aux membres du Rite égyptien, mais certainement pas de ne pas savoir lire.

« Aurora, je n'ai pas changé, je suis toujours aussi insignifiant. Tu as bien vu ce que nous avons découvert à Thira : un livre de prières du Moyen Âge. Nous sommes tombés sur des ruines plus vides que le château de Versailles, et nous avons trouvé le moyen de tout détruire. Tu as tout à fait raison, je suis un raté, et je pense que tu ferais mieux de poursuivre quelqu'un d'un peu plus brillant que moi.

– Et pourtant, c'est toujours toi qui as un temps d'avance sur nous : à la pyramide, à Jérusalem, en Amérique et maintenant à Thira. Tu es comme nous, Ethan, tu as besoin de savoir !

– Mais qui est ce "nous", au juste ? Comment devient-on membre d'un tel groupe de fous et d'escrocs ? Il faut s'inscrire ? C'est une question de généalogie ?

– Nous sommes des historiens très sérieux qui estimons que notre connaissance des croyances du passé nous donne le droit de diriger le monde. Nous choisissons de tourner le dos aux conventions et de suivre les forces occultes partout où elles nous mèneront. Nous troquons le conformisme ambiant contre la sagesse. Le seul moyen d'obtenir une harmonie parfaite, c'est que le monde entier nous obéisse. Obéisse à toi et à moi, Ethan ! »

Il y avait là quelque chose de curieux. Pourquoi Aurora Somerset, une aristocrate anglaise et exploratrice renégate, ne se contentait-elle pas de reprendre sa séance de torture là où elle l'avait laissée ? Si je possédais une information qui pouvait lui être utile, je comprenais qu'elle feigne l'intérêt, le temps d'obtenir ce qu'elle cherchait avant de me trancher tranquillement la gorge. Mais pourquoi évoquer l'idée d'un partenariat ? Je haïssais cette femme comme je n'avais jamais haï quelqu'un, et il en allait certainement de même pour elle. Elle avait déjà vu mon parchemin, et elle ignorait la dernière découverte que nous venions de faire. Non, il se passait quelque chose, une bizarrerie que je ne comprenais pas.

« Tu sais, Aurora, l'harmonie, ce n'est vraiment pas ma spécialité. »

Elle perdait patience : elle s'était redressée dans son hamac, abandonnant sa pose langoureuse, et son regard tout à l'heure séduisant jetait à présent des éclairs.

« Tu préfères finir esclave ?

– Laisse mes amis partir. Après, peut-être que je t'aiderai à trouver ton miroir.

– Je dois payer mon équipage, Ethan. Si je demande une rançon, tes amis peuvent me rapporter beaucoup. Mais pour toi, il n'est pas trop tard. Pense à toi. Échappe-toi tout seul. »

J'étais gêné de l'image qu'elle se faisait de moi : elle pensait sérieusement que sa proposition pouvait m'intéresser. Mais ce qui m'énervait le plus, c'est qu'elle n'avait pas tout à fait tort. J'étais là, célibataire, sans attaches, un expatrié employé par un gouvernement étranger, pris dans la toile de mon ancienne amante, à uriner sur une peau de mouton dans l'espoir que mon dernier séjour souterrain n'ait pas été vain. Du début à la fin, je n'avais fait que penser à moi. Et ça me faisait mal de me l'entendre dire par Aurora Somerset. Je me sentais comme un lâche dont toutes les actions sont dictées par l'instinct de survie. Les rares fois où j'avais fait preuve de courage et de détermination, je m'étais senti mieux. Peut-être qu'il était temps d'en faire une habitude. Je ne devais pas seulement changer pour satisfaire le regard des autres, je devais entreprendre la reconstruction de mon âme ! Dieu sait que je suis doué pour prendre des résolutions, même si j'ai parfois du mal à les tenir.

« Le problème, Aurora, c'est que je ne suis pas tout seul. J'ai trois amis emprisonnés sur le navire de Dragut, et qui le sont uniquement à cause de notre passé commun à tous les deux. Non, je crois que je préfère leur compagnie dans un trou humide à la tienne dans ce hamac. Je m'y sentirais mieux. Et sache que ce sont de pauvres savants que tu as capturés là, pas de riches marchands. Ce n'est pas la peine de t'embêter à rédiger une demande de rançon.

– Alors, vous mourrez esclaves ! »

Elle avait quitté son trône horizontal et se tenait à présent debout, tremblante de frustration, ses yeux verts jetant des éclairs. Par Vénus, les formes qui se dessinaient sous sa robe de lin auraient fait rougir un pape ! Honnêtement, je ne comprends pas comment on peut faire vœu de célibat ! Avec son tissu transparent, elle paraissait plus nue que si elle ne portait rien, et, malgré moi, je la désirais. Mais c'était une tentatrice diabolique, un feu que je n'osais toucher.

« Tu n'auras jamais le miroir d'Archimède. Cela équivaudrait à donner un baril de poudre à un pyromane. Tu n'auras pas ton arme, tu ne m'auras pas et tu n'auras pas ce que tu désires plus que tout, diriger le monde. Tu auras cette cabine, un équipage d'assassins musulmans, des biscuits secs, de l'eau croupie et une vie solitaire à chercher à atteindre la paix que tu as rejetée.

– Tu ne sais rien ! »

Son chien se mit à aboyer et à s'agiter, ce qui me fit tressaillir. Comme j'aurais aimé avoir mon tomahawk pour en finir avec ce molosse !

« Tout à fait, répondis-je. Alors, vends-moi, noie-moi ou jette-moi en prison mais, par pitié, laisse-moi tranquille ! »

Un souhait, au final, qu'aucun de nous ne parvint à exaucer.

20

V ue de la mer, Tripoli paraissait aussi engageante que la gueule d'un lion. Dragut nous fit monter sur le pont pour bien nous faire comprendre que nous n'avions aucun espoir d'être secourus. Alors que nous approchions, la chaleur de l'Afrique du Nord nous lacéra de ses griffes. Le ciel était jaune au-dessus du désert et d'un bleu laiteux au-dessus des jardins et des dattiers qui entouraient les murs de la ville. Les fortifications et les tours du repaire de pirates le plus puissant de la Méditerranée vacillaient dans la chaleur, comme un mauvais rêve. Une ceinture de récifs vert et or tranchant sur le bleu foncé de la mer formait les mâchoires du lion, et des centaines de canons semblaient jaillir des meurtrières comme autant d'incisives. Derrière ses fortifications, les corsaires, chébecs et felouques au mouillage tanguaient doucement, blottis les uns contre les autres comme une portée de lionceaux.

Jusqu'au bout, j'avais espéré voir apparaître sur l'horizon les frégates noires de la marine de mon pays – d'autant plus que c'était à bord de l'une d'entre elles que j'étais revenu en Europe –, mais nous ne vîmes aucune trace du blocus espéré. Il fallait se rendre à l'évidence : quand Dragut m'avait dit que la flottille américaine se cachait à Malte, il avait sûrement raison. Si Tripoli était en guerre contre ma jeune nation, cela ne se voyait vraiment pas.

« Tu vois ce que je te disais, lança Dragut comme s'il lisait dans mes pensées, les bateaux américains ont un tirant d'eau trop important pour venir jusqu'ici. »

En ce début d'après-midi étouffant, le soleil était aveuglant, ajoutant aux effets hallucinatoires de ce que les savants de Napoléon avaient appelé « mirages ». La côte sentait le sable et les épices, les excréments et l'orange, la laine des tapis empilés et la puanteur des poissons en train de sécher. Tripoli est située sur une plaine verte qui laisse la place à un désert aride. Dans la lumière chatoyante, les maisons au toit plat ressemblent à des blocs de glace scintillants. Sur ce glacier immaculé, les rues forment des crevasses si sinueuses et si étroites qu'elles semblent obéir à un ordre naturel plutôt qu'à un plan d'urbanisme. De cette ville sans relief jaillissent çà et là les dômes des mosquées et les tiges des minarets surmontés de leur toit vert en forme de chapeau de sorcière. Au sud-est, près du port, s'élève l'immense château fort du pacha Yusuf Karamanli. Derrière, une petite colline escarpée sur laquelle est perché un fort qui domine à la fois la ville et la mer : l'endroit rêvé pour installer un miroir.

Dragut nous expliqua fièrement que Karamanli était aussi impitoyable qu'Attila.

« Il a pris le pouvoir il y a sept ans, lorsqu'il a chassé le pirate Ali Bourghal. Avant ça, il a assassiné son frère Hassan dans le harem du palais, allant jusqu'à tirer à travers la main de sa mère qui levait le bras pour s'interposer. Ensuite, Yusuf a attrapé par les cheveux la femme de Hassan, qui était enceinte, et l'a traînée en dehors du harem. Enfin, il a coupé les parties génitales de Hassan et les a données à manger à ses chiens.

– Pas étonnant que tu te sois allié à lui.

– Mais c'est aussi un homme pieux : il porte à l'intérieur de son turban des bandelettes sur lesquelles sont inscrits des passages du Coran.

– Le saint homme !

– Quand Yusuf a repris la ville à Bourghal, Hamet, son autre frère, a accepté de s'exiler à Alexandrie. En revanche, la femme de Hamet et ses enfants sont restés à Tripoli comme otages. Yusuf méprise profondément Hamet, et il garde le contrôle sur lui en terrorisant sa famille. Yusuf, lui, a deux femmes : une Turque à la peau blanche et une Africaine à la peau d'ébène. »

La madone blanche et la madone noire, pensai-je en me remémorant mes aventures en Terre sainte avec Miriam et les enseignements d'Astiza.

« Ainsi qu'un harem de concubines, bien sûr. Yusuf est un étalon. Il a également un léopard apprivoisé, des musiciens italiens pour le divertir et des pierres précieuses aussi grosses que des œufs de rouge-gorge.

– N'empêche que je ne le vois pas gagner une élection.

– Il n'en a pas besoin. Il est aimé et craint, parce que son règne est la volonté d'Allah. Nous autres musulmans sommes satisfaits de notre sort parce que, comme le Prophète l'a dit : "C'est écrit." Les chrétiens sont tourmentés parce qu'ils ne croient pas vraiment au destin et qu'ils essaient toujours de changer le cours des choses. Si la volonté de Dieu est de nous opprimer, qu'il en soit ainsi. Tripoli vit sereinement sous la tyrannie.

– Vous trouvez donc normal d'être dirigés par un fou furieux qui assassine son frère, blesse sa mère et traîne sa belle-sœur enceinte par les cheveux ?

– Le monde entier paye des taxes à Yusuf Karamanli.

– Certainement pas l'Angleterre et la France, corrigea Smith.



– Et c'est tant mieux. Les Anglais et les Français s'assurent que les autres marines restent faibles. Nelson n'a-t-il pas détruit la marine danoise à Copenhague ? Nous n'avons pas la puissance nécessaire pour les affronter sur mer, et ils ne peuvent pas s'approcher de nos côtes peu profondes. Alors, nous les laissons tranquilles et ils nous laissent tranquilles, tout en nous autorisant à attaquer les navires marchands de leurs rivaux commerciaux. Les armateurs se rendent vite compte qu'il vaut mieux payer un petit supplément pour naviguer sous pavillon français ou anglais. Là encore, c'est une preuve de la sagesse de Dieu, qui assigne chaque nation à la place qui est la sienne. Les seuls qui n'entendent pas raison sont les Américains, mais regarde autour de toi : est-ce que tu vois leurs frégates ? Non, ils fanfaronnent, mais préfèrent se cacher.

– C'est Yusuf qui nous a déclaré la guerre.

– Parce que votre nation d'avortons ne comprend pas comment fonctionne le monde et refuse de payer les taxes ! Les États-Unis feraient mieux d'accepter nos conditions. Ça leur coûterait beaucoup moins cher que cette attitude de défi insensée. Tu verras.

– J'ai tendance à ne plus faire confiance à ton jugement, Dragut. N'oublie pas que tu nous as menti, trahis et réduits en esclavage.

– Ah ! mais estimez-vous heureux que ce soit Hamidou Dragut qui vous ait capturés, et pas un homme impitoyable tel que Murad Reis !

– Le renégat écossais ? demanda Smith.

– Il a pris le turban, mais c'est un homme austère et maussade, à l'image de son pays d'origine. Je veux bien essayer de glisser un bon mot pour vous mais, contrairement à moi, il n'a aucune pitié. Murad a choisi la bravoure sous le croissant plutôt que l'esclavage sous la croix. Aujourd'hui, il est capitaine de toute notre flotte et est vénéré pour son courage, son intelligence et sa cruauté. Tous les esclaves ont cette possibilité ! Dans vos nations d'arriérés, l'esclavage est synonyme de souffrances à vie : les Noirs effectuent les tâches que vous méprisez. Mais dans notre pays civilisé, l'esclavage n'est qu'une étape vers la fortune, voire la liberté pour ceux qui se convertissent à l'islam ! Nos esclaves chrétiens vivent la vie des damnés, mais nos esclaves musulmans peuvent espérer s'élever aussi haut que leur maître. Telle est la sagesse d'Allah.

– Aucun d'entre nous ne deviendra musulman, jura Cuvier. Même nous autres savants qui remettons pourtant en cause les Saintes Écritures.

– Alors, vous serez échangés contre une rançon qui mènera vos familles à la ruine, ou bien vous serez envoyés dans les carrières, ou encore confiés aux soins d'Omar, le maître du cachot. En tant que savants, n'êtes-vous pas des hommes raisonnables ? Écoutez-moi bien : seule la raison peut vous sauver, à présent. »

Alors que nous approchions de la ville, des coups de canon saluèrent notre arrivée. La flottille d'Aurora répondit à son tour. Chaque nuage de fumée en provenance de la forteresse était suivi par un autre en provenance de notre bateau, et les détonations roulaient sur l'eau bleu turquoise. Alors que nous naviguions entre les récifs, je constatai qu'une foule de déchargeurs, de marchands d'esclaves, de soldats et de femmes voilées s'était amassée sur le quai. De derrière les remparts s'élevèrent des sons de corne et des battements de tambour. Une fois notre navire amarré, des esclaves faméliques montèrent à bord en portant d'énormes chaînes. Ils nous les passèrent aux chevilles et aux poignets. Elles étaient si lourdes que nous ne pouvions ni lever les bras, ni bouger les mains, lesquelles restaient donc immobiles devant notre entrejambe, comme si nous cherchions à cacher notre anatomie. Cette position contraignante n'était d'ailleurs pas nécessairement malvenue, puisque nos vêtements étaient en lambeaux après notre passage dans les souterrains de Thira. Sales, mal rasés et maigres, nous ressemblions aux misérables esclaves que nous étions devenus. Mes compagnons observèrent d'un air sombre la foule agitée qui attendait pour nous escorter jusqu'au marché aux esclaves. « Seule la raison peut vous sauver », avait dit Dragut. Nous avions encore une carte dans notre manche, mais nous n'osions pas la jouer : nous pensions savoir à quoi correspondait la carte dessinée sur le parchemin.

C'était Smith, grâce à son amour de la géographie, qui avait trouvé la réponse. Il était venu me voir lorsque j'avais été ramené à notre cellule sur le navire de Dragut, après mon entretien avec Aurora.

« Nous prenions le problème à l'envers, Ethan, m'expliqua-t-il à voix basse alors que nous arrivions en vue des côtes africaines. Ce bras de mer n'en est pas un, c'est une péninsule. C'est comme si la carte avait été dessinée en miroir. Quand j'ai compris ça, tout est devenu limpide ! Je ne connais qu'un seul port dans toute la Méditerranée qui soit doté d'une espèce de protubérance comme celle-ci : Syracuse, en Sicile. C'est là qu'Archimède a fait ses calculs et construit son miroir. Cet arc de cercle que l'on voit là n'est pas dessiné sur la terre, mais sur la mer. Fulton va d'ailleurs te dire ce qu'il en pense.

– À mon avis, cette ligne représente la portée maximale du miroir, dit l'inventeur. À l'intérieur du cercle, les rayons du miroir étaient assez puissants pour mettre le feu aux galères romaines.

– Les symboles correspondent sûrement à des endroits précis que celui qui a conçu cette carte ne voulait pas oublier. L'emplacement de la cachette du miroir d'Archimède, peut-être. Une grotte, un fort, une église. »

Je jetai à mon tour un œil à la carte. Il y avait une croix dessinée au beau milieu de la péninsule, et un symbole représentant un château à une bonne distance de la ville. Une ligne reliait la croix au château, en passant par une espèce de fer à cheval. De cet endroit précis partait une autre ligne sinueuse – une rivière ? À côté, une orbite ovale, des petites bosses indiquant peut-être des grottes ou des cabanes, et des flèches avec des chiffres incompréhensibles.

« Je pense que des templiers ont dessiné cette carte après avoir redécouvert le miroir, murmura Smith. Et ils l'ont ensuite cachée sur Thira, dans un endroit connu d'eux seuls : une ville souterraine abandonnée.

– Bonne nouvelle, nous avons enfin de quoi marchander ! m'exclamai-je.

– Certainement pas, répliqua Cuvier. Tu comptes vraiment fournir à des pirates fanatiques une arme aussi puissante ?

– Pas leur fournir, non. Mais plutôt utiliser les informations dont nous disposons pour nous sortir de cette situation délicate.

– J'aime mieux finir esclave que donner à ces barbares un indice pouvant entraîner la destruction de la marine française, déclara Cuvier.

– Tout à fait, et la marine anglaise avec, renchérit Smith. Allons, Ethan, n'oublie pas que ton pays aussi est en guerre contre ces sauvages. Hors de question que nous leur disions où se cache le miroir ardent.

– Mais où se cache-t-il, d'ailleurs ? demandai-je en scrutant la carte.

– Pour l'instant, nous n'en savons rien, mais s'ils trouvent la carte, ils finiront tôt ou tard par le découvrir. Et il ne leur faudrait pas longtemps pour comprendre, comme nous, de quelle ville il s'agit. Tes frégates se transformeraient en brasier, tes compatriotes brûleraient. Non, impossible d'échanger ce savoir contre notre liberté. La mort plutôt que le déshonneur, qu'en penses-tu ?

– Je suis d'accord avec toi, évidemment. N'empêche qu'un petit indice ne peut pas faire de mal. »

Fulton secoua la tête.

« N'importe quel inventeur moderne serait sûrement capable d'améliorer les plans d'Archimède. Je ne tiens pas à prendre le risque. »

Par les moustaches de Zeus, j'étais tombé sur des hommes d'honneur ! C'est toujours un risque, même si c'est là quelque chose qui me dépasse.

« Mais de toute façon, ils vont nous prendre le palimpseste et arriver aux mêmes conclusions que nous ! » avançai-je.

Je ne suis pas lâche, tout simplement pragmatique.

« Il n'y a qu'une chose à faire, dit Cuvier. Nous devons mémoriser cette carte dans ses moindres détails et la détruire. La clef se trouvera dans notre tête, pas dans un souterrain ni sur un morceau de peau.

– Et comment comptes-tu la détruire ? D'ici, il est impossible de la jeter à la mer.

– C'est vrai, et il est tout aussi impossible de faire réapparaître le texte latin que nous avons effacé. Je ne vois qu'une seule solution, mes amis. Nous allons la manger.

– Après avoir pissé dessus ?

– Il n'y a rien de mal à ingérer un peu d'urine, Ethan, m'assura le savant. C'est moins toxique que de l'eau croupie. Des femmes s'en servent encore pour se laver les cheveux. Et puis le parchemin est sec depuis longtemps, maintenant. Ça donnera du goût, voilà tout !

– Mais comment veux-tu t'y prendre ?

– Petit bout par petit bout, j'imagine. Malheureusement, nous n'avons ni sel ni poivre. »

Nous nous mîmes donc à l'ouvrage, à contrecœur. À la fin, j'avais mal à la mâchoire à force de mastiquer et mal au ventre à cause du manque de légumes. Pourquoi est-ce que je n'arrive jamais à mettre la main sur un vrai trésor, avec des doublons en or ou un diadème de reine ?



Cette triste mastication réveilla en nous des instincts philosophes, et quand les hommes se mettent à discuter des mystères du monde, le premier sujet de conversation est immanquablement les femmes.

Je leur racontai mon entrevue avec Aurora Somerset et leur expliquai quelques détails de notre funeste histoire commune, qui ne parurent surprendre personne. Au final, nous étions d'accord pour dire que les femmes étaient plus captivantes qu'une carte au trésor et plus dévastatrices qu'un baril de poudre.

« Curieux qu'elles soient si dangereuses, alors que les hommes leur sont supérieurs en tout point, déclara Smith avec une perplexité non feinte. En force, en courage, en intelligence… la suprématie de notre sexe est indiscutable.

– Ce n'est pas tout à fait vrai, précisa Fulton. Je connais beaucoup d'hommes qui rechigneraient à l'idée d'enfanter.

– Certes, les femmes ont des qualités qui leur sont propres. La beauté me paraît la plus évidente. Ce que je voulais dire, c'est que, malgré notre excellence toute masculine, les poules l'emportent toujours sur le coq. C'est tout à fait déconcertant.

– En réalité, ces choses-là obéissent aux lois de la nature, intervint Cuvier. Ainsi, il est dans l'instinct du mâle d'être infidèle. Même si la monogamie est bénéfique à la survie des enfants, en termes de procréation il est dans l'intérêt de l'étalon d'avoir autant de partenaires que possible.

– Tout à fait d'accord avec toi, commentai-je.

– Une telle situation devrait donc placer l'homme en position de supériorité, dit Smith. Si une partenaire lui brise le cœur, il n'a qu'à reporter son attention sur la partenaire suivante. Ainsi, Gage est le spécialiste des aventures sans lendemain, de l'infidélité et du manque de discernement. »

Je voulus protester, mais Fulton fut plus prompt que moi à poursuivre la discussion.

« Les cerfs risquent la mort lorsqu'ils se battent, mais le vainqueur remporte un harem. Le taureau règne sur le pâturage, et le bélier sur ses brebis. La supériorité masculine, messieurs, est la règle du royaume animal, et elle devrait être la règle des salons.

– Et pourtant, ce n'est pas le cas, fit remarquer Cuvier. Ethan en est l'exemple vivant. Il s'attire toujours des ennuis avec les femmes parce qu'il est incapable de tenir en place et d'envisager l'avenir, et parce que c'est un opportuniste sans scrupules qui retourne sa veste à tout bout de champ. Dans son cas, l'avantage va au sexe faible. Car quand est-ce qu'on chasse le cerf ? À la saison des amours, quand la bête en rut est incapable de penser à autre chose qu'à son désir.

– C'est vrai que cette description correspond tout à fait à Ethan, reconnut Fulton.

– Pour la femme, en revanche, la tâche ne s'arrête pas à la simple copulation, reprit Cuvier. Car si un taureau fou comme Gage peut arpenter son pré en passant d'une vache à l'autre, la femelle n'a pas le droit à l'erreur. Elle ne peut être fécondée que par un seul mâle, et elle doit choisir le candidat avec soin, en tenant compte de son bien-être et de celui de sa progéniture. La femme se lance dans une relation avec la perspicacité d'un Alexandre le Grand et la sagesse d'un Frédéric le Grand. Son talent à ce jeu est affiné dès son plus jeune âge, et si l'on ajoute à cela une stratégie impitoyable et une sélection judicieuse, nous autres hommes ne sommes que des pions sans défense. C'est elle qui est maîtresse de notre succès ou de notre échec, elle qui manœuvre pour attirer le partenaire idéal dans son boudoir, elle qui tient compte non seulement de l'aspect physique du prétendant, mais aussi de sa richesse, de son intelligence et de son pouvoir, afin de mettre en place un plan d'action qui transformera le malheureux en toutou obéissant. Et en même temps, elle doit convaincre le mâle que c'est lui qui dicte les règles du jeu depuis le départ.

– Nous ne faisons pas le poids, soupira Smith. Nous ne sommes que des lapins face à ces renardes expérimentées.

– Ou des romantiques malheureux comme Ethan, ajouta Cuvier.

– Elles prennent en compte notre patrimoine, notre réputation, notre ambition et notre hygiène, confirma Fulton. Pas étonnant que Gage ait eu tant de problèmes avec son Astiza et cette Somerset. C'est un combat par trop inégal.

– Mais arrêtez de me considérer comme une victime, enfin ! m'emportai-je, piqué au vif.

– Je ne sais pas si tu es une victime, Ethan, mais une chose est sûre, dit Cuvier, moins tu t'approcheras des femmes, plus nous serons en sécurité. »



21

J e me trouvais donc sur un quai, aux confins de l'Afrique, sous un soleil de plomb, traînant une chaîne en fer qui pesait aussi lourd qu'une ancre. J'étais horrifié à l'idée de raviver la flamme entre Aurora Somerset et moi, et, d'un autre côté, je savais le sort qui m'attendait, pour en avoir maintes fois entendu parler dans les tavernes de Méditerranée. En nous réduisant en esclavage, les musulmans nous faisaient payer leur expulsion d'Espagne, le sang des croisades, et leur défaite à Lépante et à Vienne, plus de deux siècles auparavant. Chaque guerre engendre la suivante. La vision progressiste de la religion et de la Bible que je partageais avec les trois savants aurait désespéré le prélat le plus modéré mais, pour les pirates, nous restions des chiens de chrétiens, et nous allions avoir droit à un avant-goût de l'enfer pour avoir refusé de nous convertir.

Un jour, c'est sûr, j'apprendrai à refuser de participer aux missions de Napoléon Bonaparte.

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? murmura Fulton.

– J'aurais bien négocié notre libération contre les informations précieuses que nous détenons, mais notre sens de l'éthique a fait tomber ce plan à l'eau. Je ne vois que deux solutions. La première, c'est de partir en courant dès que l'occasion se présentera. »

Fulton fit un signe en direction de la lourde chaîne qui nous entravait les chevilles.

« Je crois qu'ils ont paré à cette éventualité, dit-il.

– Reste alors la seconde solution : faire appel à la raison. Comme je n'ai absolument aucune confiance en notre reine pirate, il faut que nous voyions le roi, un certain Yusuf Karamanli, et que nous le convainquions de notre valeur véritable.

– Tu veux parler de celui qui a assassiné un de ses frères et banni l'autre pour accéder au pouvoir ? Celui qui a déclaré la guerre à ton pays ? Celui dont le grand-père a fait étrangler un par un tous ses gardes janissaires, qu'il avait invités à un banquet de remerciements ?

– Je te l'accorde, il n'a rien d'un George Washington. Mais n'oublions pas que les pirates restent avant tout des hommes d'affaires. Et vous autres savants représentez les esprits les plus éclairés de tout l'Occident. Nous trouverons bien un moyen de l'impressionner, d'obtenir sa reconnaissance, et qu'il se sente redevable. Après quoi, il nous renverra chez nous. Les bras chargés de cadeaux, qui sait ?

– Ton optimisme béat me sidère, dit Smith.

– Sans compter que si nous trouvons un moyen de lui être utiles, il ne nous laissera jamais partir, ajouta Cuvier.

– Peut-être que Napoléon viendra nous sauver.

– Napoléon ne sait même pas où nous sommes.

– Alors, il ne nous reste que la première solution.

– J'ai lu que les esclaves qui tentaient de s'enfuir étaient condamnés à une mort lente et douloureuse, prévint Smith. Je suis désolé, mes amis, mais je crois que, cette fois, nous avons perdu.

– Bah, m'entêtai-je, je trouverai bien une solution. »

Les trois savants soupirèrent.

Des claquements de fouet nous firent avancer, puis nous fûmes rejoints par un deuxième groupe de prisonniers en provenance d'un autre navire. Parmi les captifs, il y avait des femmes qui sanglotaient. On attacha nos chaînes ensemble, puis on nous poussa sans ménagement vers l'entrée de la ville. Nous passâmes devant des tonneaux remplis de sucre, de vin et de clous, et bientôt nous quittâmes le soleil aveuglant pour l'ombre caverneuse d'une rue africaine. Sur notre passage, une masse hétéroclite s'était assemblée : des soldats qui se bousculaient, des marchands qui criaient, des femmes couvertes de la tête aux pieds, des ânes qui braillaient et des dromadaires qui blatéraient. Au son des cornes et des tambours, nous remontâmes pieds nus la rue couverte de purin. Au-dessus des bâtiments, les bannières vert, rouge et blanc de Tripoli claquaient dans le vent, comme pour doucher tout espoir de liberté. Régulièrement, des mendiants musulmans nous frappaient et nous crachaient dessus pour bien nous montrer que nous étions encore plus mal lotis qu'eux. Nous étions résignés. Nous n'avions plus d'armes, on nous avait volé nos bottes – je m'étais arrangé pour que Dragut hérite de celle dans laquelle nous nous étions tous soulagés – et plus de la moitié de nos boutons étaient arrachés. Nous étions assoiffés, affamés, brûlés par le soleil et par les coups de fouet… Bref, nous faisions autant pitié qu'un missionnaire capturé par une tribu de féroces cannibales. Je cherchai une occasion de me tirer de ce guêpier. Je n'en trouvai pas.

Tripoli me rappela des souvenirs d'Alexandrie et du Caire : les cafés, les vieillards accroupis devant leur maison qui fumaient d'immenses narguilés, l'odeur entêtante du haschich et de l'encens. Nous passâmes également devant des tavernes, tenues par des chrétiens et fréquentées par des musulmans qui, assis dans les alcôves sombres, sirotaient l'alcool prohibé.

Les femmes turques et arabes que nous croisions étaient toutes voilées et vêtues de longues robes informes, et seuls les magnifiques yeux en amande que nous apercevions nous permettaient d'imaginer les charmes dissimulés sous l'étoffe.

Tripoli comptait également une importante colonie de Juifs, chassés d'Espagne à l'époque de Christophe Colomb. Par décret, ils étaient vêtus de noir et devaient se déchausser lorsqu'ils passaient devant une mosquée. La plupart des mendiants avaient un bras ou une main en moins, leurs extrémités ayant été coupées puis cautérisées au goudron en réparation de quelque crime. Des gamins couraient autour de nous, riant et se moquant de notre infortune. Derrière les fenêtres grillagées des harems et des appartements, des femmes silencieuses nous regardaient passer.

Je préférais l'ambiance de Philadelphie.

« Tripoli repose sur une hiérarchie que vous feriez bien de retenir, nous expliqua Hamidou tandis que ses hommes nous faisaient avancer. Les dirigeants et leurs janissaires sont turcs et rendent des comptes à la Sublime Porte d'Istanbul. Ce sont les seuls autorisés à porter le fez rouge entouré de mousseline. En dessous, vous avez les marchands arabes, les descendants des guerriers du désert qui ont conquis l'Afrique du Nord il y a plus de mille ans. Sous les Arabes, les Maures, des musulmans chassés d'Espagne par les chevaliers chrétiens. Ensuite, on trouve les Levantins, les Grecs et les Libanais, qui occupent des emplois inférieurs. Les Juifs, eux aussi chassés d'Espagne, sont nos prêteurs. Et enfin, tout en bas de l'échelle, les esclaves comme vous représentent un cinquième de notre population. Au gouvernement, on parle turc et arabe ; dans la rue, on s'exprime dans la langue véhiculaire de la Méditerranée, un mélange de tous les dialectes parlés autour de cette mer. »

Nous arrivâmes à côté d'un marché aux multiples étals : poissons argentés, tas d'épices colorées, tapis, voiles, cuir, soies, figues, raisins secs, olives, graines, huile. On y trouvait également des ustensiles de cuisine en cuivre et en fer, des selles finement travaillées, des dagues recourbées, des oranges, des grenades, des raisins, des oignons, des anchois, des dattes. Tout était à vendre, moi compris.

« En tant qu'esclave, combien est-ce que je vaux, exactement ? demandai-je.

– Moitié moins qu'une jolie femme, répondit Dragut après quelques instants de réflexion.

– Mais tu ne peux pas nous vendre comme simples marins ! Nous sommes des savants !

– Tant que vous ne vous serez pas convertis, vous resterez des chiens de chrétiens. »

Le marché aux esclaves de Tripoli était une grande estrade en pierre située au pied du mur de la citadelle centrale. Peut-être Yusuf aimait-il se réveiller au son des cris de lamentation. Nous fîmes la queue au pied des marches tandis qu'une foule d'enchérisseurs nous inspectait attentivement, dans l'espoir d'un placement juteux. L'argent de la vente reviendrait aux pirates qui nous avaient capturés, mais les acheteurs pouvaient réaliser un profit en demandant une rançon aux familles. Avec leur turban orné de bijoux et leurs chaussures à pointe recourbée, les représentants du pacha étaient splendides. Ils étaient là pour acheter les femmes les plus belles pour le harem, et les hommes les plus solides pour s'occuper des tâches épuisantes qui avaient eu raison des esclaves précédents. Parmi les autres acheteurs, on trouvait des chefs berbères à la peau basanée venus du désert, des contremaîtres militaires ayant besoin de main-d'œuvre brute, des capitaines de galère à la recherche de rameurs, des fabricants de tapis en quête de doigts de fée, des teinturiers, des porteurs d'eau, des producteurs de blé, des tanneurs, des bergers, des maçons, tous venus avec leurs propres menottes et leur propre fouet. Ce système bâti sur la coercition plutôt que la libre entreprise était une aberration pour un Américain comme moi, mais je devais me rendre à l'évidence : il était au point, car, depuis trois cents ans, les Barbaresques narguaient les plus grandes marines européennes. Sans compter que, dans le sud de mon pays, beaucoup d'États dépendaient de l'esclavage, et que ses adeptes les plus enthousiastes étaient notoirement fortunés.

Devant nous, les esclaves étaient traités comme du bétail. On demandait aux hommes de bander les muscles pour jauger leur force, on leur ouvrait la bouche avec des morceaux de bois, on tâtait les ventres, on inspectait les pieds et on arrachait les vêtements pour vérifier que la peau ne présentait pas de pustules, de rougeurs ni d'autres signes de maladie. Nous devions tous sautiller pour prouver que nous ne souffrions pas de la goutte. Parfois, certains acheteurs baissaient le pantalon et vérifiaient la taille des génitoires, comme si les pauvres esclaves allaient servir d'étalons.

Un marin sarde, choqué par cette indignité, poussa un enchérisseur et frappa un soldat dans un tintement de chaînes. Aussitôt, la foule se mit à s'agiter et à bouillonner, comme une fourmilière dans laquelle on aurait mis un

coup de pied. Des gardes s'avancèrent et les coups ne tardèrent pas à pleuvoir sur le malheureux, qui se retrouva recroquevillé sur l'estrade comme un bébé, sanglotant en italien. Cette sauvagerie primitive me sembla complètement disproportionnée, mais je compris vite que ce n'était là qu'un avant-goût du châtiment qui attendait le pauvre marin.

Des acclamations s'élevèrent derrière nous. Je me retournai. Un homme avait fait son apparition sur un cheval blanc, entouré par une troupe de janissaires. D'une trentaine d'années, il était beau, svelte et légèrement poussiéreux. Il devait revenir d'une partie de chasse, car ses domestiques tenaient des rapaces encapuchonnés attachés à des bâtons. Quand il s'arrêta, des esclaves noirs coururent à sa rencontre pour l'éventer avec des plumes d'autruche.

Derrière, sur un autre cheval, avec ses boucles châtains tombant en cascade sur son dos nu qui n'aurait pas manqué de choquer certains musulmans, il y avait Aurora Somerset, les lèvres entrouvertes sous l'effet de l'excitation. Elle se régalait de cette scène de bastonnade.

« C'est Karamanli, murmura Cuvier. Regarde l'émeraude sur son turban.

– Sacré caillou, en effet ! Ça doit peser lourd !

– Il aime que ses marchés soient disciplinés, nous expliqua Dragut. Il va faire un exemple de ce Sarde. »

Le pacha cria un ordre à un de ses officiers, qui transmit le message au responsable de la vente aux enchères. Ce dernier fronça les sourcils à l'idée de perdre de l'argent, mais il donna à son tour des ordres à ses hommes. Aussitôt, le marin ensanglanté fut libéré de ses chaînes, puis traîné à demi conscient jusqu'au bord de l'estrade, où deux hommes le tinrent par les bras. Un immense crochet descendit alors de l'ombre. Heureusement, la victime était trop étourdie pour comprendre ce qui allait lui arriver.

Nos cris étouffés attirèrent l'attention du Sarde, mais, avant qu'il ait pu réagir, quelqu'un lui planta le crochet dans le dos et le fit ressortir par le ventre, à la manière d'un hameçon.

Le malheureux poussa un hurlement, comme s'il était aux prises avec une armée de démons.

Puis il fut hissé. Ses jambes ruisselant de sang s'agitèrent frénétiquement et ses yeux roulèrent dans leurs orbites sous l'effet de la douleur atroce.

« Pour l'amour de Dieu ! » s'écrièrent mes compagnons, les larmes aux yeux.

À cinq mètres de haut, l'ascension s'arrêta. Le marin se tortillait et regardait les yeux exorbités la pointe en fer qui lui sortait du ventre et les gouttes de sang qui éclaboussaient la pierre en contrebas. Après quelques instants, les convulsions s'interrompirent : il avait perdu connaissance. Je remarquai alors qu'il n'était pas le seul à être pendu ainsi. Dans l'ombre, d'autres cadavres dans un état de décomposition avancé étaient empalés sur des crochets similaires. Ils étaient là pour nous rappeler ce qui nous attendait si nous tentions de résister.

L'idée était bonne, car je perdis instantanément toute volonté. S'enfuir ? Je n'arrivais même plus à respirer.

Je me retournai vers Aurora et Yusuf. Elle se passait la langue sur les lèvres. Lui hochait la tête d'un air satisfait. Puis il talonna son cheval et prit la direction de l'entrée du château, suivi par Aurora et ses domestiques.

« Vite, il faut attirer son attention ! » m'écriai-je.

Mais mes compagnons n'étaient pas d'humeur à se faire remarquer par ce monstre, et nous étions de toute façon trop piteux pour qu'il nous accorde le moindre regard. Il disparut dans l'ombre de sa forteresse avec Aurora, qui ne nous avait pas non plus regardés une seule fois. Nous en étions au même point, impuissants et humiliés.

Et pourtant, la honte d'être ainsi exhibés comme des animaux n'était rien comparée à l'infamie subie par les femmes. Les vieilles et les laides étaient envoyées aux laveries et aux cuisines après quelques enchères et une transaction rapide, mais celles qui étaient jeunes et belles étaient systématiquement déshabillées, sous les rugissements lubriques des hommes en sueur. Puis on les observait sous tous les angles, tels de jolis bibelots. Si les enchérisseurs se faisaient timides, le vendeur soulevait un sein ou passait une canne entre les cuisses des femmes afin de mieux faire admirer leur anatomie, pour le plus grand plaisir de l'assemblée. Certaines de ces demoiselles pleuraient, d'autres tremblaient, l'une d'entre elles, terrorisée, se fit même dessus, mais cela ne changeait rien : elles étaient inspectées crûment les unes après les autres, puis envoyées vers le harem de l'acheteur où elles seraient lavées avant d'être violées jusqu'à ne plus donner satisfaction. Nous brûlions de les venger, mais que pouvions-nous faire ? Du reste, elles n'étaient pas les seules à pleurer. En effet, les hommes savaient qu'ils ne connaîtraient pas le luxe morne du harem, mais le pain sec, les coups et le travail pénible jusqu'à ce que la mort vienne les libérer.

La chaleur et la colère nous donnaient des vertiges, nous tenions à peine debout sous l'effet de la soif et du



désespoir, et nous clignions des yeux pour éloigner les mouches qui pompaient le peu de transpiration qui nous restait. Enfin, notre quatuor de savants fut poussé sur l'estrade à grands coups de fouet, sous les huées des derniers acheteurs, déçus par notre manque de forme physique. Nous avions l'air encore moins endurants qu'un mauvais marin. Qui veut d'un scientifique comme esclave ? Le vendeur lança les enchères dans un soupir et proposa un prix de départ. L'assemblée redoubla d'insultes et de railleries à notre égard, dans l'espoir de nous acquérir pour moins cher. Visiblement, nous allions finir dans une carrière, où l'espérance de vie était inférieure à quelques semaines.

« Nous voilà enfin en enfer, dit Cuvier, les yeux fermés pour ne pas voir la foule.

– Non, répondit Fulton. Mais l'enfer arrive. »

Je tournai la tête pour voir ce qu'il regardait. Les clameurs de la foule s'interrompirent soudain : un géant jouait des coudes pour s'approcher de l'estrade, d'une démarche lourde de mastodonte. Ses épaules étaient aussi larges qu'une porte, son crâne chauve luisait au soleil, et son torse monstrueux était couvert de tatouages et de cicatrices. Il y avait en lui une étrange pâleur qui rappelait ces êtres des profondeurs qui ne voient jamais la lumière du jour. Ses yeux paraissaient minuscules au milieu de son visage fripé de brute, mais on pouvait y lire la ruse et le vice. Il avait des mains et des poignets capables de tordre des barres de fer, le nez écrasé, des lèvres de mérou et des muscles imposants. La foule s'écarta dans un murmure craintif, puis le silence se fit. On entendit un grincement métallique : le corps sans vie du marin empalé s'agitait d'une dernière convulsion nerveuse.

« C'est Omar, entendis-je les marins murmurer. Le maître du cachot.

– Trop laid pour avoir été aimé par sa mère, murmurai-je.

– Trop laid pour être né, ajouta Cuvier. Il a dû émerger un jour d'une carcasse en putréfaction, tel un asticot. »

Le géant nous désigna d'un doigt aussi épais qu'un petit pistolet. Enfin, quelqu'un qui s'intéressait à nous.

« Yusuf Karamanli m'a dit que les maigrichons étaient pour moi. »

22

A près avoir été confinés dans la cellule sur le chébec de Dragut et humiliés publiquement au marché aux esclaves de Tripoli, nous ne pensions pas pouvoir tomber plus bas. C'était sans compter sur les cachots d'Omar. Pendant des siècles, les souterrains avaient été creusés par les Carthaginois, les Romains, les Wisigoths, les djihadistes arabes et les suzerains turcs : un labyrinthe de chagrin rongé par des générations de geôliers et de prisonniers comme des termites dans du bois. Chaque tyrannie avait ajouté son étage souterrain pour cacher chaque fois un peu plus loin du soleil péchés et actes de cruauté. Nous ne marchâmes pas, mais fûmes traînés dans cette ruche située sous le palais de Yusuf, et ne fûmes pas enfermés dans une cellule, mais jetés au fond d'un trou, un puits en pierre aux murs humides et glissants qui interdisaient toute ascension. Au fond, nous nous enfoncions jusqu'aux chevilles dans un mélange de boue et de détritus. C'est du moins ce que nous en déduisîmes, puisqu'il n'y avait aucune lumière à part le reflet des torches, quelque part au-dessus de nous, loin. Il régnait au fond de ce cul-de-basse-fosse une puanteur insupportable, une odeur de charogne et de reptile, un parfum rance et préhistorique. Peut-être que des animaux étaient quelquefois enfermés ici. Pour l'heure, nous étions seuls, et c'était certainement une bonne nouvelle, car nous aurions probablement massacré à mains nues et dévoré tout cru la première bestiole qui se serait aventurée par ici. La transpiration des parois était notre seule source d'eau potable – nous devions laper comme des chiens –, et nous dûmes attendre le troisième jour pour qu'on nous donne de la nourriture. Nous entendîmes enfin un garde au-dessus du puits et vîmes quelque chose tomber dans l'obscurité. Nous eûmes le réflexe d'attraper au vol ce qui se révéla être un morceau de pain rassis rongé par les asticots. Deux ou trois bouchées par personne. Les vers étaient certainement plus nourrissants que la farine rance qu'ils avaient consommée.

Nous avalâmes notre part en un clin d'œil, sans prendre le temps de mâcher.

Nous étions trop désespérés pour parler, et le seul bruit que nous entendions était celui des ennemis de Yusuf qui hurlaient de douleur dans une chambre de torture, quelque part au-dessus. Omar s'était révélé extrêmement fort et étonnamment silencieux : il nous avait jetés au fond de notre trou sans un mot d'explication. Il nous avait paru plus indifférent que cruel, comme si les souffrances qu'il infligeait ne s'imprimaient pas sur la partie humaine de son cerveau.

Nous étions tous malades. Tous les médecins vous diront qu'un homme ne peut vivre longtemps au fond d'un trou humide et puant sans inhaler des vapeurs toxiques. Nos appels à l'aide occasionnels restaient sans réponse, et nous en venions parfois à nous demander si nous n'avions pas été tout simplement oubliés. Quand le futur est incertain, le présent est effroyable, et le temps s'écoule au ralenti. Même si nous avions voulu trahir notre pays, nous n'en aurions pas eu l'occasion. Mais la question ne se posa pas, puisque nous jurâmes tous les quatre une fois de plus de ne pas divulguer le secret du miroir ardent.

« Je préfère ce trou au déshonneur, affirma Cuvier.

– Aucun Anglais ne compromettrait sa marine, ajouta Smith.

– Et aucun Américain ne trahirait son pays, conclut Fulton.

– Bien dit, admis-je. Même si une petite négociation de rien du tout ne ferait pas de mal, si elle nous permettait de sortir de ce trou à rats et de nous venger comme il se doit. »

Ils ne prirent pas la peine de répondre, car ils avaient décidé de ne plus tenir compte de mes idées.

Nous essayâmes de former une pyramide humaine avec Cuvier, le plus léger d'entre nous, au sommet, mais nous ne parvînmes toujours pas à atteindre le bord. Il n'y avait par ailleurs ni pelle ni sable. L'énigme d'Osiris ne nous avançait donc à rien. Pour résumer, nous n'avions aucun moyen de nous échapper, et personne à qui parler. Ne voulaient-ils pas nous échanger contre une rançon ? Avaient-ils abandonné l'idée de nous faire avouer le secret d'Archimède ?

Et puis ils brisèrent toute ma volonté, d'une manière à laquelle je ne m'attendais absolument pas.

Le temps avait disparu et notre existence dans ce trou était devenue synonyme d'éternité. Et soudain, sans prévenir, une épaisse chaîne rouillée descendit jusqu'à nous.

« Gage, tout seul ! s'écria Omar d'une voix grave.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Cuvier d'un air soupçonneux.

– Peut-être que je suis le premier à me faire fusiller », répondis-je.

Plutôt cela que moisir dans ce trou.

« J'ai lu quelque part qu'ils pratiquaient plutôt la décapitation, dit Smith.

– Oh.

– C'est très rapide.

– Ah.

– Ou peut-être qu'ils veulent te torturer, suggéra Cuvier.

– N'oublie pas notre promesse, Ethan, prévint Fulton. Plutôt mourir que de les aider.

– Tâche de t'en souvenir aussi quand tu entendras mes cris. »

Et sur ce, j'attrapai la chaîne, enroulai mes jambes autour des maillons, puis prévins que j'étais prêt. Omar me hissa le long des parois gluantes du puits, ce qui acheva de souiller les rares parties de mon corps qui n'étaient pas déjà couvertes de crasse. Comme je n'avais pratiquement rien mangé ni rien bu depuis trois jours, je me sentais très faible, et j'eus beaucoup de mal à me tenir à la chaîne. Mes compagnons suivirent mon ascension avec empathie, mais aussi avec jalousie, car j'avais le privilège de quitter un présent infini et sans espoir.

Évidemment, je savais que je n'avais pas grand-chose à attendre de l'avenir.

Le maître du cachot semblait remplir l'ouverture du puits, avec ses dents jaunes, son haleine fétide et ses mains à la peau plus épaisse que du cuir. Il m'attrapa par le cou comme un chaton, me soulevant à moitié. J'étais conscient que si j'essayais de me dégager de son étreinte, il était capable de me décapiter avec son pouce et son index. Il me poussa vers un tunnel taillé dans le roc.

« La torture n'a aucun effet sur moi », lui dis-je en arabe.

De sa main libre, il me gifla avec une puissance stupéfiante qui fit résonner mes oreilles pendant quelques minutes.

« Silence, mon mignon. Tu auras tout le temps de faire du bruit plus tard. »

Je ne voyais aucune raison de lui obéir.

« J'ai des amis puissants, Omar, qui ont non seulement les moyens de financer la fuite de nous autres savants, mais aussi de te proposer une vie meilleure, si tu viens avec nous. »

Il s'arrêta de marcher et, sans desserrer son étreinte, me considéra avec scepticisme.

« Regarde-moi. Où est-ce que tu voudrais que je vive ? »

Puis il me poussa violemment contre le mur du tunnel, m'assommant à moitié, et nous reprîmes notre route.

« Je t'avais dit de ne pas parler. Ça ne fait qu'empirer les choses. »

Nous passâmes à côté d'horribles machines en fer maculées de sang séché et devant de lourdes portes dotées de minuscules ouvertures grillagées d'où s'échappaient des cris déments. Comment peut-on inventer un endroit pareil ? Et surtout, comment peut-on le diriger ? Puis nous empruntâmes un tunnel transversal plus étroit et descendîmes un escalier en colimaçon jusqu'à une nouvelle pièce éclairée par une minuscule fente. L'unique rai de lumière ne faisait qu'accentuer la pénombre de la grotte, dont le plafond voûté avait été noirci par la fumée de milliers de torches. Au centre de la pièce, se dressait une table en bois brut équipée de menottes à chaque angle. Sur le côté, la lueur d'une forge sur laquelle était posée une marmite bouillonnante d'où s'échappaient des vapeurs toxiques. Des outils métalliques étaient plongés dans les braises. Le peu de courage qui me restait m'abandonna petit à petit.

Omar m'installa sur la table et m'attacha. Ma gorge, mon ventre et mon entrejambe étaient à sa merci. Jamais je ne m'étais senti aussi impuissant ! La minuscule fenêtre ne faisait qu'empirer les choses, car elle me rappelait que, de l'autre côté, il y avait un monde différent. Accrochés à une poutre au-dessus de moi pendaient des instruments en fer conçus pour percer, pincer et couper. Je voulais déjà crier, alors qu'on ne m'avait pas encore touché.

« Bientôt, tu parleras tellement que tu ne pourras plus t'arrêter », me dit Omar.

Avec une assurance de chirurgien, il se mit à attiser les braises avec un soufflet, faisant voler de petites étincelles menaçantes. Il enfila un gant en cuir et attrapa dans la forge une espèce de tisonnier. Puis il s'approcha de l'endroit où j'étais allongé, sans défense.

Il le tint devant mes yeux pour m'en faire admirer l'éclat.

« Chaque fois que je torture quelqu'un, je découvre de nouvelles façons de prolonger la douleur. Mes victimes peuvent rester vivantes pendant des jours. Eh oui, Omar n'est plus aussi maladroit que jadis ! Le dernier de tes amis va souffrir très, très longtemps ; tellement longtemps que je risque de m'ennuyer avant d'en avoir fini avec lui.

– Ce serait quand même dommage », parvins-je à articuler.

J'avais la gorge sèche, et mes muscles tendus par la peur étaient sur le point de lâcher.

« À mon avis, tu ferais mieux de nous achever tout de suite, ajoutai-je.

– Tu as de la chance de passer en premier, alors que je n'ai pas encore fini d'apprendre, répondit Omar sans tenir compte de ce que je venais de dire. Nous allons faire des expériences sur la douleur. Mais un homme aussi séduisant que toi aura besoin d'un miroir. Je te promets de t'en apporter un dès que j'aurai fini de te marquer le visage au fer rouge, afin que tu puisses constater les dégâts. Mon objectif est de te rendre encore plus vilain que moi. Ta peau va se couvrir de cloques et s'infecter, mais ne t'en fais pas, je garde toujours en réserve des asticots pour manger les peaux mortes. Ça te permettra de survivre plus longtemps.

– Comme c'est attentionné ! haletai-je.

– On m'a dit que tu es très fier de tes nombreuses conquêtes féminines. Par chance, j'ai ici des outils conçus spécialement pour mutiler un endroit bien précis. L'aine est une partie du corps extraordinairement sensible : c'est toujours celle qui provoque les hurlements les plus impressionnants. »

J'étais à deux doigts de m'évanouir.

« Tu ne peux pas juste me tuer ? Me décapiter ? »

Un crépitement me fit sursauter. Omar avait plongé le tisonnier dans un seau d'eau avant de le remettre dans les braises.

« Pourquoi feraient-ils appel à moi pour une tâche aussi simple ? N'importe qui est capable de couper une tête avec une épée. La torture, en revanche, est un art. Mutiler avec précision. Dépecer avec grâce.

– Omar, je t'en supplie, je te donnerai ce que tu voudras… »

Mais il ne m'écoutait pas, trop occupé qu'il était à fourrager dans ses instruments de torture. Je fermai les yeux. J'entendais le crépitement des charbons et je sentais l'odeur des vapeurs. Soudain, j'entendis un sifflement strident – Omar avait dû plonger un de ses outils dans l'acide – suivi d'un long silence. Les muscles bandés, j'attendis le premier assaut.

« Après, dit alors le bourreau comme si l'idée venait de l'effleurer, il y a toujours une autre solution. »

J'ouvris les yeux.

« Laquelle ? Laquelle ? Dis-moi !

– Est-ce que tu serais disposé à discuter une fois de plus avec la maîtresse ?

– La maîtresse ?

– La reine pirate, lady Somerset. »

Je transpirais d'excitation.

« Oui, oui ! Évidemment ! Avec elle et avec Yusuf ! Nous sommes le genre d'hommes qu'il faut échanger contre une rançon, pas torturer ! Oh, Omar, je t'en supplie, laisse-moi les convaincre ! Je leur expliquerai que tout cela n'est qu'un regrettable malentendu ! Nous sommes des êtres très précieux !

– Je pense que, comme moi, ils te trouveront surtout très ennuyeux, et qu'en fin de compte ils te livreront de nouveau à mes soins. Sauf si tu leur fais vraiment plaisir.

– Mais c'est justement ma spécialité ! Faire plaisir aux gens !

– Pendant que tu t'entretiendras avec eux, je réfléchirai à de nouvelles façons de faire souffrir tes amis, au cas où vous ne tombiez pas d'accord. Ça me ferait vraiment très plaisir d'entendre tes compagnons hurler de douleur, dit-il en souriant comme un possédé.

– Non, non, ne leur fais pas de mal ! Laisse-moi parler à Aurora ! »

À cet instant, j'étais prêt à satisfaire toutes les perversions sexuelles de cette folle pour quitter ma table de torture, quitte à ne plus pouvoir me regarder en face jusqu'à ma mort. Avec un peu de chance, mon charme irrésistible m'éviterait d'avoir à parler de miroirs anciens.

Soudain, des janissaires firent leur entrée, et Omar enleva les menottes qui enserraient mes membres tremblants. Je me sentais vidé, même si je m'en tirais sans une égratignure. Omar partit vaquer à d'autres sordides occupations, tandis que les gardes tripolitains me relevaient en me jetant des regards de dégoût. Je frissonnais. Contrairement à Omar, aucun d'entre eux ne m'appela « mon mignon ».

« Enlève tes haillons, l'Américain ! »

Mes mains tremblaient tellement qu'ils durent arracher eux-mêmes mes vêtements en lambeaux. Puis ils me jetèrent des seaux d'eau – le même bain glacial que sur le bateau de Dragut. La crasse dégoulina de mon corps jusqu'à ce que je me retrouve debout entièrement nu, grelottant, humilié et terrifié à l'idée de ce qui allait se passer ensuite.

« Enfile ça ! »

On me tendit un pantalon bouffant, une veste sans manches et une paire de sandales. Peut-être allais-je devoir me convertir, en fin de compte ! Puis quatre soldats m'encadrèrent et nous gravîmes les marches d'un escalier. Me rendant compte qu'il devait mener au château, je notai le trajet dans ma tête.

Les gardes ne parlaient pas. Plus nous montions, moins il faisait sombre et plus la lumière en provenance des minuscules ouvertures se faisait éclatante. Je ne pouvais m'empêcher de reprendre espoir, même si j'étais rongé par l'inquiétude. À quoi bon revoir Aurora ? Qu'est-ce que je pouvais accepter sans trahir mon pays ? Pourquoi était-ce moi qu'on avait sorti du trou, et pas un homme illustre comme Cuvier ? Parce que j'étais le plus faible ? Pourtant, ma réputation de héros de Saint-Jean-d'Acre me précédait ! Tout cela n'avait aucun sens. Je plissai les yeux pour me protéger de la lumière aveuglante, qui me rappelait l'obscurité qu'était devenue notre vie depuis quelques jours. Je me sentais perdu, fatigué et désespéré.

Une porte s'ouvrit, et nous dûmes nous serrer pour entrer. Deux soldats passèrent devant, deux autres derrière. Nous étions de nouveau dans un couloir, à peine plus large que moi, et la seule source de lumière provenait d'une lampe à huile. S'agissait-il d'un passage secret ? Le souterrain déboucha sur une grille en fer forgé que mes gardes déverrouillèrent, puis refermèrent à clef une fois que nous fûmes passés. Puis nous gravîmes une autre volée de marches. Ils ouvrirent une autre porte, en bois cette fois, et au début je crus que la pièce suivante était également plongée dans la pénombre. Mais non, il s'agissait simplement d'une tapisserie qui cachait la porte. Les janissaires tirèrent le tissu et me poussèrent au milieu d'une salle de réception qui me parut très lumineuse, alors que les rayons du soleil étaient pourtant filtrés par d'épais volets en bois. Où étais-je ? Derrière les persiennes, je devinai le bleu du ciel et de la mer. Mon cœur battait la chamade et je me préparai à recevoir un coup d'épée ou un coup de pistolet par-derrière. Mes geôliers me laissaient-ils profiter une dernière fois du soleil avant de m'envoyer à tout jamais au royaume des ombres ?

Visiblement, ce n'était pas leur but.

Aurora n'était pas encore là. À la place, je me retrouvai face à face avec Hamidou Dragut, notre traître de capitaine. Il se prélassait sur des coussins et piochait nonchalamment dans un bol de figues. Mon estomac grogna de jalousie. Je m'aperçus alors que nous nous trouvions dans une salle du trône richement décorée : le sol était couvert d'épais tapis persans et des citations du Coran étaient gravées dans le marbre des murs. Le trône lui-même était une véritable œuvre d'art : soie céruléenne brodée d'or pour les coussins, pierres précieuses pour les pieds et les accoudoirs. Dans un coin de la pièce, un léopard était allongé sur le sol froid, attaché à une colonne par une chaîne dorée. Derrière lui, une cage en fer. Le fauve semblait s'ennuyer fermement.

J'avais quitté l'enfer pour me retrouver dans un curieux petit paradis.

Dragut m'examina de la tête aux pieds.

« Elle va être très déçue. Moisir au fond d'un puits ne t'a pas arrangé.

– Aurora Somerset est toujours déçue, répliquai-je en m'efforçant de cacher le tremblement de ma voix. C'est dans sa nature.

– Ne laisse pas ton impudence gâcher ta dernière chance, l'Américain. »

Parfois, c'est plus fort que moi. D'autant plus que je commençais tout juste à reprendre courage. J'étais jaloux qu'il ait des figues, alors que je mourais de faim.

« Ma chance d'être l'esclave d'une folle, comme toi ?

– Je ne suis l'esclave de personne, répondit-il d'un ton glacial. Plutôt mourir.

– Tripoli est une nation d'esclaves. Il ne m'a fallu que le temps du trajet jusqu'au marché pour m'en rendre compte. Un système de castes où chaque homme tremble devant son voisin, où les femmes sont emballées et cachées comme si elles avaient la peste. Tu ne sais pas ce que c'est que la liberté, Dragut, car tu n'y as jamais goûté.

– Bien au contraire, monsieur Gage ! » s'écria une nouvelle voix.

Je me retournai. Une porte de la salle du trône s'était ouverte, et dans l'encadrement se tenait l'homme que j'avais vu sur son cheval blanc au marché aux esclaves : le pacha Yusuf Karamanli en personne. Comme je l'ai déjà dit, c'était un homme svelte et séduisant. Il portait à la ceinture un poignard et une épée, et arborait une assurance propre aux hommes de sang royal. Il était flanqué de deux gardes : un Blanc et un Noir. Sa ceinture était sertie de diamants et il portait toujours son turban orné d'une émeraude de la taille d'un œuf. Si j'arrive à mettre la main dessus, pensai-je, je n'aurai plus à m'en faire jusqu'à la fin de mes jours. Il y avait également en lui quelque chose d'impitoyable, l'attitude de celui qui a su s'accrocher au pouvoir dans un milieu hostile. Il s'installa sur son trône, tandis qu'un janissaire me mettait un coup derrière les genoux pour que je m'incline devant le maître des lieux. Puis on me fit baiser le sol en signe de respect.

« Dans ce pays, tous les hommes jouissent de la liberté de connaître leur rang et leur rôle, contrairement aux citoyens d'une démocratie, poursuivit Yusuf d'un ton doctoral. Et nos femmes possèdent une liberté que les vôtres ne pourraient comprendre. Certes, elles sont voilées, mais cela leur permet de se déplacer dans la ville sans être reconnues. Elles ne sont donc jamais la cible de rumeurs malveillantes ni de regards désapprobateurs. Derrière leur voile, elles sont plus libres que les femmes françaises ou américaines. Elles sont maîtresses de leur propre foyer et, dans la fraîcheur du soir, elles sortent sur la terrasse de leur toit pour discuter et chanter, dans un monde où le harcèlement des hommes n'existe pas. Aucune femme ne sait mieux garder un secret qu'une musulmane, aucune femme n'est plus heureuse, et aucune femme n'est mieux protégée par son mari. Vous vous en rendrez vite compte si vous prenez le turban. Nous avons ici une harmonie, une sérénité, que l'Europe ne connaît pas.

– À mes dépens, j'ai déjà fait l'expérience de la sérénité d'Aurora !

– Ah ! lady Somerset… une femme unique. Mais elle n'est pas musulmane.

– Et pour l'instant, elle n'a rien à te dire, dit Dragut. Pas tant que toi et tes compagnons n'aurez pas choisi de suivre la voie de la raison. Non, si je t'ai fait venir ici, c'est pour que tu t'entretiennes avec quelqu'un de tout à fait différent. Tu verras, je suis sûr que nous pourrons devenir associés.

– Nous n'avons rien qui puisse t'intéresser.

– Allons, quatre savants ? Permets-moi d'en douter.

– Et si c'était le cas, nous préférerions mourir plutôt que de dire quoi que ce soit, c'est une question d'honneur. J'ai personnellement insisté là-dessus auprès de mes compagnons ! »

Quand personne n'est là pour me corriger, j'ai tendance à me donner le beau rôle.

« Ah vraiment ? » s'exclama Dragut en léchant ses doigts rendus poisseux par les figues.

Je vis qu'il portait toujours les deux pistolets de Cuvier à la ceinture. Les autres gardes avaient également leurs armes à portée de main, et ils semblaient prêts à me sauter dessus à tout moment. Tout le monde paraissait équipé pour une attaque de diligence, signe qu'on ne me faisait pas confiance.

« J'apprécie les hommes d'honneur, poursuivit Dragut en frappant à la porte par laquelle était entré Yusuf. Parce qu'on peut leur faire confiance pour prendre la bonne décision. »

J'entendis le bruit d'un loquet qu'on ouvrait, un grincement, puis la porte s'ouvrit en grand. Un gros esclave au crâne rasé et au teint pâle – un eunuque, devinai-je – fit son entrée et traversa la salle avec un air vaniteux, comme s'il était d'un rang supérieur au capitaine pirate et aux janissaires qui se trouvaient devant lui. Mais lui aussi s'agenouilla devant Yusuf et toucha le sol avec son front. Puis une autre silhouette se glissa derrière l'eunuque pour s'arrêter dans un rai de lumière, tel un ange descendu du ciel.

Je me sentis soudain vaciller, et je sentis un grondement sourd dans mes oreilles.

J'avais devant moi Astiza, mon amante égyptienne perdue. Elle était plus belle que jamais.

À côté d'elle, vêtu à la manière d'un petit sultan, se tenait un enfant qui devait avoir à peine plus de deux ans. Il m'observait avec une vive curiosité teintée de prudence.

« Bonjour, Ethan, dit Astiza. Je te présente ton fils, Horus. »

23

A stiza était aussi époustouflante que dans mes souvenirs. Une beauté méditerranéenne, mi-grecque, mi-égyptienne. Ses cheveux bruns remontés négligemment étaient maintenus en place par une épingle dorée. Ses yeux noirs et profonds dans lesquels on aurait pu se noyer brillaient d'une intelligence qui aurait effrayé bien des hommes, mais qui me captivait. Elle n'avait pas la beauté conventionnelle d'une Aurora Somerset, mais elle dégageait mille fois plus de charme, et ses lèvres et ses yeux interrogatifs révélaient une profondeur émotionnelle dont l'aristocrate anglaise était totalement dépourvue. Il y avait en elle une force incroyable, mais aussi une certaine fragilité. Même si elle semblait toujours prête à me glisser entre les doigts (ce besoin d'indépendance !), elle avait jadis eu besoin de moi, et elle avait été aussi surprise de tomber sous mon charme que je l'avais été de tomber sous le sien. C'est comme s'il y avait eu une étincelle entre nous. Nous comprenions les espoirs de l'autre sans avoir besoin de parler, chose qui ne m'était jamais arrivée avec une autre femme. Elle était là, devant moi, mince et digne, parée de vêtements arabes raffinés, de sandales argentées et de bijoux dorés – une vision onirique rassurante après la laideur d'Omar et l'horreur de son cachot.

Mais mon admiration béate céda bien vite la place à la stupéfaction quand mes yeux quittèrent Astiza pour se poser sur la petite créature située à côté. Le petit garçon ne devait pas marcher depuis bien longtemps et il était plus petit, j'imaginai, que le petit homme rouge de Napoléon. Son épaisse tignasse me fit penser à la mienne, ce qui ne manqua ni de me ravir, ni de me troubler. Mon fils ! Je ne savais même pas que j'en avais un ! Il avait les yeux hypnotiques d'Astiza et la même noblesse, mais je lisais également en lui cette insolence qui m'était propre. Il ne se cachait pas derrière les jupes de mon ancienne amante, mais me dévisageait avec cette prudence optimiste dont savent faire preuve les enfants en présence d'adultes étranges, mais prometteurs. C'était comme s'il cherchait à déterminer si j'avais un cadeau pour lui, ou si je ne représentais aucun intérêt. Et il fallait le dire, le visage de ce chenapan ressemblait un peu au mien ! Je ne savais pas si je devais me sentir fier ou inquiet.

« Mon fils ? répétai-je d'une voix rauque.

– J'ai commencé à soupçonner que j'étais enceinte lorsque nous étions enfermés à la prison du Temple, à Paris.

– Et tu n'as pas cru bon de partager cette information pour le moins capitale avec moi ?

– Je ne voulais pas que ça te dissuade de m'emmener à la poursuite d'Alessandro Silano et de son perfide Rite égyptien. Et ensuite, quand Napoléon nous a épargnés… Tu es un homme destiné à suivre son propre chemin, Ethan. Je savais que nous nous retrouverions. Seulement, je ne m'attendais pas à ce que ce soit dans ces circonstances.

– Que fais-tu à Tripoli ? »

Mes questions étaient pataudes, mon esprit était chancelant et je ne savais plus quoi penser. J'étais père ? Est-ce que cela voulait dire que j'étais censé me marier avec Astiza ? Devais-je me sentir heureux ou mécontent ? Je ne crois pas que Franklin, mon vieux mentor, ait jamais dit quoi que ce soit à ce sujet.

« J'ai été capturée, comme toi, m'expliqua-t-elle.

– Et qu'est-ce que c'est que ce nom : Horus ? »

Encore quelque chose dont nous n'avions pas discuté.

« C'est le nom d'un dieu égyptien, mais tu le sais très bien, alors pourquoi poser la question ?

– J'ai toujours imaginé que mon fils s'appellerait Jack, ou Tom… »

Je disais n'importe quoi, dépassé que j'étais par l'événement.

« Tu n'étais pas là pour donner ton avis », répondit-elle d'un ton froid.

Voilà que je me sentais coupable, à présent ! Pourtant, ce n'était pas quelque chose que j'avais prévu ni que j'avais voulu ! Je l'avais voulue, elle, et je la voulais toujours, enfin je croyais. Bien sûr que je la voulais encore, je voulais franchir les quelques mètres qui nous séparaient, mais cet enfant donnait à la situation une nouvelle gravité. Une nouvelle raison d'être, également. Qu'étais-je censé faire ?

Dragut et Karamanli m'observaient, amusés.

« Comment as-tu été capturée ?

– En Égypte. Je retournais à Dendérah pour continuer mes études sur le passé quand des brigands bédouins nous ont enlevés. Ethan, depuis le début, tout ce qu'ont entrepris nos ennemis – Silano et le médaillon, le Livre de Thot,

ta mission en Amérique du Nord – avait pour but de reconstituer une puissance passée découverte par les Templiers au Moyen Âge. Ils cherchent à réassembler les pouvoirs oubliés d'un monde très ancien, un monde qui a précédé celui que l'on connaît et qui serait à l'origine de notre propre civilisation. Ils s'approprient des secrets perdus depuis des millénaires dans un but maléfique.

– C'est faux, s'insurgea Dragut.

– Plus je me penchais sur la question, plus je comprenais l'ampleur de leur projet, et j'espérais que les hiéroglyphes de Dendérah me permettraient d'en savoir plus sur cette fameuse histoire oubliée. Mais avant que j'aie pu me mettre au travail, Horus et moi avons été enlevés. Les Bédouins nous ont emmenés dans le désert, où je pensais qu'ils allaient nous échanger contre une rançon, mais ils nous ont vendus comme esclaves à des hommes qui portaient tous un médaillon représentant une pyramide avec un serpent entrelacé. Une fois de plus, je croisais la route d'Apophis. Ils nous ont emmenés jusqu'à la côte, me menaçant de faire du mal à Horus si je tentais quoi que ce soit. Puis ils nous ont jetés sur un corsaire, nous ont débarqués ici et m'ont enfermée directement dans le harem de Karamanli.

– Mon Dieu. Est-ce que tu es une… une concubine ?

– Non, je n'ai pas été capturée pour lui. Mais pour toi.

– Pour moi ? »

Je n'y comprenais plus rien.

« Pour te persuader, si tu refusais de coopérer. Tout a été planifié depuis des mois, Ethan, par un capitaine pirate. Je ne sais pas ce qu'il manigance exactement, mais je sais que ce diable est de mèche avec Hamidou Dragut.

– Cette diablesse, corrigeai-je. Ce pirate est une femme.

– Comment le sais-tu ?

– Disons que nous avons un passé commun.

– Je vois », dit-elle d'un ton glacial.

Les choses devenaient tout à coup beaucoup plus claires pour elle, et elle comprenait enfin pourquoi on l'avait capturée.

« Un passé horrible, je t'assure, tentai-je de la rassurer. La grande peste, l'Inquisition et la Terreur, c'est une partie de plaisir à côté d'Aurora Somerset. À Paris, j'ai essayé de savoir où tu étais, je te le jure – j'ai même envoyé une lettre à Ashraf –, et c'est d'ailleurs comme cela que mes amis et moi avons été entraînés dans cette fâcheuse aventure. Je suis venu dans l'espoir de te retrouver. Et maintenant, te voir là, en face de moi, avec… Horus. Comprends que je sois surpris.

– Est qui ? demanda le bambin.

– C'est ton papa, comme je t'ai dit tout à l'heure.

– Il vient avec nous ? »

À chaque question, sa petite voix montait se percher dans les aigus. Il était déjà bavard pour son âge – un peu plus de deux ans, donc, d'après mes estimations. Je ne pouvais m'empêcher de ressentir de la fierté devant la précocité prodigieuse de ma progéniture, même si son existence posait de nouvelles questions. J'aimais Astiza, certes, mais étais-je prêt à assumer une vie de famille ? Tout allait beaucoup trop vite pour moi.

« Non, mon chéri. Il va nous sauver en s'en allant.

– S'aller où ?

– Où les autres messieurs lui diront d'aller.

– Attends, de quoi est-ce que tu parles ? demandai-je, surpris par le tour que prenait la conversation.

– Comme nous te l'avons expliqué, dit Dragut, nous avons besoin de ton aide, Ethan. Nous pourrions laisser Omar donner libre cours à sa passion, mais on ne peut jamais être sûr des informations obtenues sous la torture. Nous pensons que ce serait une bien meilleure idée que tu te portes volontaire pour atteindre nos objectifs communs.

– Nos objectifs communs ?

– Ethan, ce n'était pas mon idée, dit Astiza. Je suis aussi impuissante que toi. Mais ces fanatiques sont plus impitoyables que les pirates qu'ils emploient.

– Tu as deux options, Gage, déclara Dragut. Tu peux retourner au cachot retrouver Omar ; je suis d'ailleurs persuadé qu'il sera ravi de te revoir. Quand il en aura fini avec toi et que tu auras sombré dans la folie, Aurora et moi vérifierons les informations qu'il t'aura arrachées. Si tu choisis ainsi de mourir dans d'atroces souffrances, Astiza sera vendue comme concubine au plus offrant et ton fils ira rejoindre un harem d'un autre genre. Certains beys ont des goûts particuliers et raffolent des petits enfants. Nous leur confierons Horus.

– Y dit quoi le monsieur, maman ?

– Chut, mon chéri.

– Mère et fils satisferont les appétits de leur maître jusqu'à ce que celui-ci se lasse de son jouet et confie Astiza aux tâches les plus ingrates. Je crois d'ailleurs qu'Aurora Somerset voudra s'assurer personnellement qu'il s'agisse réellement des travaux les plus éprouvants. Bref, c'en sera fini de ta famille : tu mourras dans la chambre de torture, ton amante finira en arrière-cuisine et, avec un peu de chance, Horus deviendra eunuque quand il sera trop vieux pour intéresser les pédérastes. Ton courage, si on peut appeler ça comme ça, aura détruit tous tes proches.

– Et mes amis savants ? demandai-je d'une voix sourde.

– Ils ne sortiront jamais de leur trou. Puisqu'ils sont en mission pour Bonaparte, nous ne voulons pas prendre le risque de provoquer sa colère en demandant une rançon. Nous prenons soin de ne jamais capturer d'hommes venant de nations puissantes. Officiellement, ils auront disparu, probablement perdus en mer, victimes collatérales d'une chasse au trésor menée par l'inconscient Ethan Gage. La dernière fois qu'ils ont été vus, ils quittaient Venise, et nous sommes sans nouvelles depuis…

– Salaud ! Tu brûleras en enfer ! »

Un garde s'avança et me mit un coup de fouet si violent que je chancelai. Dieu que ça brûlait ! Pire, le claquement terrifia mon pauvre petit Horus qui, cette fois, se réfugia derrière les jupes de sa mère en sanglotant. La douleur me fit monter les larmes aux yeux, mais il était hors de question que je pleure devant mon fils. La famille a ceci d'extraordinaire qu'elle donne du courage au plus veule des hommes.

« Reste l'autre solution, reprit Dragut, imperturbable. Tu fais ce que nous te suggérons depuis le début. Je sais qu'il y avait quelque chose sur ce parchemin que vous avez trouvé, parce qu'il avait disparu quand nous vous avons sortis de la cale. Tu as trouvé un indice, Gage, et tu l'as détruit. Avoue.

– Simplement le plan d'une ville, que vous n'auriez de toute façon aucun mal à deviner.

– Syracuse ?

– Oui. La ville où a vécu Archimède.

– Alors, pourquoi détruire le parchemin ? Et comment est-ce que vous avez fait, d'ailleurs ?

– Nous l'avons mangé.

– Ce qui signifie qu'il contenait plus que le simple plan d'une ville. Conduis-nous au miroir d'Archimède, Gage, et nous épargnerons ta vie et celle de ta famille. Astiza et ton fils seront renvoyés en Égypte s'ils le souhaitent, et nous ne toucherons à aucun cheveu de leur tête.

– Et mes compagnons ?

– Ils seront libérés et mis sur un bateau en partance pour la France avant le coucher du soleil. Tu n'auras pas à t'expliquer auprès d'eux, et ils n'auront pas la moindre idée de l'accord que tu as passé avec nous. Leur cauchemar deviendra une aventure qu'ils pourront raconter dans les salons. Napoléon les récompensera sûrement pour avoir essayé, et il remerciera Yusuf Karamanli pour sa clémence.

– Et moi ?

– Toi, tu feras ce que tu voudras, et nous n'essaierons pas de t'influencer. Si le miroir fonctionne, tu pourras rejoindre notre alliance qui vise à dominer le monde grâce à la magie et aux pouvoirs des Templiers. Je te garantis que le Rite égyptien serait bien plus à même de gouverner cette planète que les princes cupides et les seigneurs de guerre qui ont le pouvoir aujourd'hui. Tu peux me croire quand je te dis que Bonaparte est un fou prêt à toutes les exactions pour garder sa place ! Grâce à ce miroir, Tripoli ne sera jamais assiégée par les plus grandes puissances et, derrière, nous pourrons construire une nouvelle utopie.

– Comme sur les fresques d'Akrotiri, murmurai-je.

– Comment ?

– Rien. Quelque chose que j'ai vu, il n'y a pas si longtemps.

– Mais si changer le monde ne t'intéresse pas, tu pourras toujours faire ce qui te plaira, sachant que toutes les nations du monde te considéreront comme un traître, à commencer par ton pays. Tu seras méprisé et tu n'auras plus d'amis. Il ne te restera plus que l'exil en Égypte pour retrouver Astiza. Pour résumer, dès que nous aurons le miroir, ce que tu choisis de faire ne m'intéresse pas. »

Par la barbe de Salomon, quel beau dilemme on me proposait là ! Condamner le fils que je n'avais jamais vu et la femme que j'aimais à l'esclavage et au viol, donner ma vie et celle de mes trois amis savants, ou bien trahir mon pays alors qu'il était précisément en guerre contre Tripoli. Là non plus, je ne me souvenais pas que Franklin ait eu quelque chose à dire sur le sujet, mis à part son idée de devoir œuvrer ensemble au risque d'être pendus séparément.

« N'allez pas croire que vous détenez les clefs de la victoire ou de la défaite, monsieur Gage, déclara alors Yusuf, comme s'il avait lu dans mes pensées. Nous trouverons ce que nous cherchons d'une façon ou d'une autre, le Rite me le garantit. Vous n'êtes là que pour faire accélérer les choses et, ce faisant, sauver votre famille. Si votre nation avait vraiment une chance de me battre, pourquoi a-t-elle caché ses bateaux à Malte ? »

C'était bien la question que je me posais… Où se trouvait donc cet incompétent de Richard Valentine Morris ?

« Ce ne serait pas de la haute trahison d'embrasser les idéaux du Rite égyptien », ajouta Dragut.

Je comprenais à présent pourquoi Aurora avait été si patiente avec moi, lors de notre entretien. Depuis le départ, tout était prévu pour que je trahisse les États-Unis afin de sauver mon fils. Le marché aux esclaves, le puits et la chambre de torture n'avaient eu pour but que de me briser afin que j'accepte ce pacte odieux. Ils avaient senti que j'en savais plus que je ne voulais l'admettre, et ils m'avaient fait une offre que je ne pouvais refuser.

Sans compter que je m'en voulais d'avoir mis en danger la femme que j'aimais… et notre fils. Si j'avais été fidèle, jamais je ne me serais compromis avec Aurora Somerset, et nous n'en serions pas là. Astiza n'aurait pas été enlevée, et je ne me trouverais pas face à un choix impossible. « Beauté et folie sont vieux compagnons », comme disait Franklin.

En attendant, les pirates étaient loin d'avoir leur miroir ardent, et je n'avais d'autre option que de jouer le jeu. Si je refusais, nous étions condamnés, mais si j'acceptais ? Peut-être ma chance allait-elle finir par tourner. Je suis joueur, après tout. Je me pris à rêver que je retournais le rayon d'Archimède contre eux.

« Pour tout vous dire, je n'ai que quelques indices, déclarai-je. Et je ne suis pas très doué pour résoudre les énigmes.

– Mais tu serais prêt à nous aider ? demanda Dragut.

– Oui. Qu'est-ce que je dois faire ?

– Trouver le miroir pour nous.

– Et Astiza et Horus ?

– Aucun mal ne leur sera fait et ils seront libérés, comme promis. Mais pas avant que l'arme ne se trouve à Tripoli. D'ici là, Astiza logera au harem en tant que prisonnière.

– Et comment est-ce que je pourrai savoir que tu tiendras parole ?

– Dès ce soir, tu pourras voir depuis une fenêtre du palais tes compagnons embarquer sur un bateau en partance pour la France. Nous remplissons la première partie de notre contrat avant que tu n'aies eu à remplir la tienne. Même si tu n'es pas prêt à le reconnaître, sache que les membres du Rite sont des hommes d'honneur.

– Et Horus aussi sera en sécurité ?

– Je l'espère, mais cela dépendra de toi, Ethan. Ton fils fera partie du voyage pour Syracuse – un moyen de nous assurer de ta parfaite collaboration.

– Horus, avec moi ? Mais je ne connais rien aux enfants ! Astiza ? »

Elle baissa la tête.

« Sache que cela m'effraie encore plus que toi. Je ne veux pas qu'on m'enlève mon fils, et je ne le confierais pas à son père. Pas encore. D'autant plus que c'est son histoire avec cette femme qui a déclenché toute cette tragédie.

Mais je n'ai pas le choix. Nous n'avons pas le choix. »

Cela manquait d'enthousiasme, mais pouvais-je le lui reprocher ?

C'est alors qu'Aurora Somerset fit son entrée dans la pièce. Elle portait des bottes de marin, un long manteau, et avait un sabre passé à la ceinture.

« Aucune raison de s'inquiéter, je serai une mère pour cet enfant », déclara-t-elle.

Sokar, son molosse baveux aux yeux jaunes, lui emboîta le pas. Dès qu'il le vit, le léopard se mit à cracher et à s'agiter.

Aurora, elle, souriait effrontément à Astiza.

Curieusement, ce fut ce rictus qui acheva de me convaincre. Cette attitude arrogante me rappela à mes responsabilités : j'allais tout faire pour gagner la confiance d'Astiza. Astiza qui me laissait son fils, alors que je n'avais rien fait pour le mériter. Par Isis, que j'aimais cette femme ! Je l'aimais tellement que plus rien d'autre n'avait d'importance. Il était temps que je la sauve, ou du moins que je fasse tout pour y arriver.

« Ça, jamais ! m'exclamai-je. Sa mère est ici et je suis le père de cet enfant. Astiza, je prendrai soin de notre fils, je te le jure. »

Astiza hocha la tête, plus effrayée par l'épreuve qu'elle s'apprêtait à vivre qu'elle ne l'avait jamais été de sa vie. Elle prit le petit garçon dans ses bras et s'approcha de moi. Horus s'accrocha à elle comme un écureuil, observant tous les acteurs de cette scène d'un air soupçonneux, preuve une fois de plus de son intelligence hors du commun. Quand Astiza se pencha vers moi, je humai sa délicate odeur, un parfum d'acacia et de lotus, et sentis l'électricité de ses cheveux. Je tendis les mains.

Elle me mit Horus dans les bras.

« Je m'en remets au destin, Ethan, murmura-t-elle.

– Au destin et à ma détermination », tentai-je de la rassurer.

L'enfant voulut s'échapper, tendant les bras vers sa mère. Il avait aussi peur de moi que moi de lui.

« J'ai tout de même un peu de mal avec le nom "Horus", plaisantai-je. Je pourrais peut-être l'appeler "Harry" ? Qu'est-ce que tu en penses ?

– Aime-le comme tu m'aimes. »

Et alors que l'eunuque tirait Astiza vers le confinement du harem, mon fils éclata en sanglots.

24

D ans ma vie, il m'est souvent arrivé d'être terrifié. Je me suis ainsi retrouvé coincé à l'intérieur de la grande pyramide, pendu la tête en bas au-dessus d'une fosse à serpents à Jaffa, ligoté à un poteau au milieu d'un feu d'artifice, et contraint de courir entre deux rangées d'Indiens armés de bâtons sur les rives du lac Supérieur. Mais peu d'expériences m'ont autant perturbé qu'embarquer sur un bateau avec un fils de 2 ans dont j'ignorais l'existence.

Tout à fait involontairement, j'avais engendré la responsabilité suprême ! Même si je savais théoriquement à quoi je m'exposais en passant la nuit avec une dame, je trouvais toujours le moyen d'oublier cette éventualité dans l'excitation du moment. Je n'avais aucune idée de ce qu'on était censé faire avec un enfant. Pire, j'étais le père d'un bâtard, et à moins de trouver un moyen de réparer mon erreur, mon fils passerait sa vie sous le sceau du déshonneur – si toutefois il parvenait à échapper à la carrière d'esclave sexuel qui l'attendait. Grâce à moi, ce garçon se trouvait maintenant entre les griffes d'une horde de Barbaresques partis chercher un engin diabolique de plus de deux mille ans afin d'anéantir la marine de mon propre pays. La seule bonne nouvelle, c'est que j'avais assisté à la libération de Cuvier, Smith et Fulton, qui devaient se demander quel odieux accord j'avais passé avec nos tortionnaires. Comme convenu, ils avaient pris la mer le soir où j'avais revu Astiza. Dragut, Aurora, Horus et moi avions embarqué le lendemain matin, au son des gémissements de l'enfant séparé de sa mère.

J'aurais aimé passer un peu de temps seul avec Astiza mais, une fois passé mon pacte avec le diable, l'entrevue avait pris fin. Je regrettais à présent mes questions brutales et stupides, mais j'avais été trop décontenancé de la voir avec un fils pour faire preuve d'éloquence. Un simple « je t'aime » aurait fait l'affaire, mais n'est-ce pas le propre de l'homme que de perdre du temps à dire des choses sans importance pour éviter d'avoir à faire face aux grandes surprises de la vie ? J'avais conscience qu'Astiza n'était pas enthousiaste à l'idée de me confier notre fils, puisque je n'avais jamais fait mes preuves en tant que père, mais elle savait également que l'alternative était pire. Au moins, je n'avais pas l'intention de faire du mal au petit.

Ce qui n'était pas le cas de tout le monde. En effet, quand nous embarquâmes sur le navire d'Aurora, l' *Isis* , des membres de l'équipage marmonnèrent que ce gamin était un mauvais présage. Il y avait également Sokar, le mastiff mangeur d'hommes, qui nous considéra en poussant des grognements affamés avant d'aboyer sauvagement. Terrorisé, Horus sursauta, se mit à pleurer et se cramponna à ma jambe.

« Bon sang, est-on obligé de faire le voyage avec ton chien ? demandai-je. Le petit va en faire des cauchemars !

– Sokar ne tue qu'à ma demande. Ton gamin n'a pas à s'inquiéter. »

Il n'y avait pas à dire, Aurora Somerset avait l'instinct maternel ! Je venais de comprendre qu'Aurora était avant tout une brute, qui utilisait des chiens menaçants, des pirates imbéciles ou sa sexualité avide pour intimider et torturer ses victimes. Comme toutes les brutes, elle ne s'attaquait qu'aux faibles et aux impuissants : un petit garçon de 2 ans, par exemple, ou quelquefois, je l'admets, son pauvre père. À accepter de jouer la victime de ses jeux sexuels, je lui avais donné un goût pour la domination que je n'avais cessé depuis de regretter amèrement. Elle voulait à nouveau me contrôler. Élevée par un père pervers et un frère moralement dépravé, Aurora avait perdu dès son plus jeune âge toute capacité à aimer ou à s'épanouir dans une relation normale, et elle pansait ses propres blessures en s'en prenant aux êtres les plus vulnérables. Ce n'était pas pour autant que j'allais faire preuve d'indulgence à son égard.

« J'ai également amené un tuteur pour Horus. Il te remplacera quand tu seras trop occupé », dit-elle d'un air complètement détaché, comme si nous étions en train d'échanger des banalités lors d'une promenade à Hyde Park.

Un rassemblement se forma sur le pont au moment où un homme avec une jambe de bois sortait de la cabine d'Aurora. Au début, je crus qu'il s'agissait simplement d'un autre pirate : un homme robuste, au crâne rasé, avec une cicatrice qui lui barrait la joue et la bouche, et un air patibulaire qui me rappela celui de mes propriétaires, maîtresses et créanciers successifs. Mais il y avait quelque chose de familier dans ces larges épaules et ce regard noir et pénétrant. Qui était cet homme ?

Enfin, je le reconnus.

« Osiris ? »

Eh oui, il s'agissait bien de l'homme avec qui j'avais joué aux devinettes au Palais-Royal, dans le bordel de Mme Marguerite. Sa peau était beaucoup plus basanée à présent qu'elle avait été exposée au soleil de la Méditerranée, mais lui n'avait pas l'air de meilleure humeur que la dernière fois où je l'avais vu. Je baissai les yeux : il lui manquait un pied. Le claquement sec de sa jambe de bois me rappela alors que je lui avais roulé sur le pied avec le chariot à incendie. Quant à la cicatrice sur son visage, c'était également moi qui en étais responsable, lorsque je l'avais fouetté avec son médaillon du Rite égyptien. Personnellement, je trouvais que ça lui donnait de l'allure, mais je n'étais pas sûr qu'il partage mon avis.

« Je t'avais bien dit que nous ferions ce voyage ensemble, Gage. Mais tu es parti trop vite. »

Après Dragut, voilà que lui aussi se mettait à me tutoyer, maintenant. À croire que mes ennemis n'avaient aucun respect pour moi !

« Mais non, c'est toi qui t'es laissé distancer ! Mais dis-moi, qu'est-il arrivé à ta jambe ? Un accident avec un chariot à incendie ?

– Les accidents arrivent à tout le monde », prophétisa-t-il.

Pour ajouter un peu plus à sa laideur, il s'était apparemment taillé les dents de devant en pointe. J'aurais dû consulter le registre des passagers avant de m'embarquer !

« Loin de moi l'idée de jouer les oiseaux de mauvais augure, mais j'ai l'impression que nous avons du mal à nous entendre, Osiris. Il n'y a qu'à regarder ton visage et ta jambe.

– La chance ne dure qu'un temps, Gage. Tu es un des nôtres maintenant, tu feras ce qu'on te dira. Et ça vaut aussi pour ton fils.

– Un des vôtres ? Tu veux plutôt dire un otage.

– Non, j'imagine que tu finiras par être éclairé par les révélations étonnantes de mon organisation.

– Le Rite égyptien ? Cet ordre corrompu et dégénéré ?

– Nous aurions pu te tuer à plusieurs reprises, mais nous avons su nous montrer miséricordieux. À présent, ta vie est sur le point de changer du tout au tout. Si tu veux tourner le dos à cette opportunité, ce n'est pas très grave, dit-il en arborant soudain un sourire carnassier. Si le père refuse la renaissance, il nous restera toujours le fils.

– J'ai déjà du mal avec ma première vie, je ne suis pas sûr d'être prêt à naître une deuxième fois. Ça me paraît bien compliqué pour pas grand-chose.

– Ne nous déçois pas. Quand la scie a tranché mon pied mutilé, j'ai imaginé toutes les choses que je pourrais te faire. Un conseil, ne me tente pas.

– Et toi, ne t'approche pas de mon fils, si tu ne veux pas que je te scie moi-même l'autre cheville.

– Tu es bien impudent, pour un homme sans armes et sans amis.

– Mes amis ne sont peut-être pas aussi loin que tu le penses. »

Ce que je disais là était complètement stupide, puisque mes trois compagnons étaient en route pour la France et que la marine américaine aurait aussi bien pu se trouver en Chine, mais, face à quelqu'un d'arrogant, je ne peux pas m'empêcher de faire de l'esprit. Ah, comme je regrettais de ne pas avoir ma rapière et mon fusil ! Mais peut-être étaient-ils enfermés dans la cabine d'Aurora.

Naturellement, Horus parlait arabe, avec quelques mots d'anglais qu'Astiza lui avait appris. Tandis que je m'efforçais d'élargir le vocabulaire de mon fils, je me demandai si sa mère lui avait parlé de son lointain père. S'était-elle contentée de lui dire qu'il n'existait pas ?

« Elle est où maman ? me demanda-t-il alors que nous nous éloignions des récifs de Tripoli et mettions le cap sur la Sicile.

– Écoute, Harry, elle m'a dit que je pouvais t'emmener faire une promenade en bateau. Comme ça, nous apprendrons à mieux nous connaître, et après nous rentrerons en Égypte, tous ensemble.

– Je veux maman !

– Nous la reverrons bientôt, ne t'inquiète pas. Profite plutôt d'être un pirate, tu vas voir, ce sera très amusant.

– Maman ! »

Ainsi commença notre relation. Quand Horus se mit à pleurnicher, Dragut menaça de nous enfermer dans la cale, alors j'emmenai mon fils à l'arrière où je le calmai en le laissant jouer avec des morceaux de cordelette. Très vite, il fut trop occupé à m'enrouler la corde autour des bras et des jambes pour pleurer et, bientôt, je me retrouvai proprement ligoté pendant qu'il riait aux éclats. Alors que nous jouions, je remarquai Aurora qui nous regardait depuis la porte de sa cabine. Je ressentis un frisson familier. Même si ce miroir existait vraiment ou s'il avait existé

un jour (et je doutais des deux hypothèses), j'avais le sentiment que le pacte passé avec Dragut ne serait pas aussi simple qu'il l'avait promis. Aurora n'y avait pas encore apporté ses propres amendements. Plus je cherchais à échapper aux scélérats du Rite égyptien, plus je me retrouvais pris dans leurs filets. Plus je me méfiais d'Aurora Somerset, plus elle semblait déterminée à faire de moi son associé. Comme je l'avais conclu en Amérique après avoir blessé son frère, nous étions désormais unis par la haine.

Aussi dérouté que j'étais à l'idée de m'occuper d'un enfant, je trouvais en Harry un côté pragmatique que j'admirais. Sa vie obéissait à trois principes : soit il avait faim, soit il était fatigué, soit il s'ennuyait. Trouver des solutions à ces problèmes devint ma seule priorité. Il avait l'habitude de faire la sieste une fois par jour, mais il se réveillait souvent la nuit et me rejoignait dans mon hamac pour que je le console. Au début, j'en fus très étonné, mais je finis par m'y habituer et trouvais désormais cela presque rassurant. Une chose était sûre, il passait de meilleures nuits que moi, car il acceptait son environnement avec cette sérénité dont sont capables les enfants, même s'il n'arrêtait pas de me demander des nouvelles de sa mère. Pour la nourriture, il m'expliqua tranquillement ce qu'il aimait et ce qu'il n'aimait pas. Le pain, les dattes et les fruits frais que je lui apportais lui convenaient, mais il se désintéressait complètement des olives, des pois chiches et du poisson mariné. Heureusement, il était déjà sevré et propre, mais il fallut que j'insiste pour qu'il accepte de faire dans le seau que je lui avais trouvé. D'un naturel curieux, il suivait souvent les pirates jusqu'aux toilettes des « grands » situées sous le mât de beaupré, et les observait faire leurs besoins au-dessus des flots avec une concentration presque scientifique. Le fonctionnement du corps le passionnait, et je lui donnai de longs cours sur les avantages et les inconvénients des toilettes extérieures, des latrines, des seaux, des bidets, des buissons et des murs de taverne. Il tirait une fierté extraordinaire à savoir se servir de son seau, et je trouve profondément injuste que ce talent particulier ne soit pas reconnu à sa juste valeur.

Divertir Horus tout en l'évitant de faire des bêtises constituait mon plus grand défi : je devais l'empêcher de grimper sur les plats-bords, les échelles de corde et les canons, et lui apprendre à se méfier des bômes et des drisses.

Je n'eus jamais besoin de lui dire de ne pas s'approcher du chien.

Heureusement, après leur appréhension initiale, certains pirates le prirent sous leur aile et en firent leur mascotte. Ils s'amusèrent même à lui apprendre des petits jeux. Je découvris que je pouvais l'occuper pendant une heure ou deux avec quelques balles de mousquet et un cabillot d'amarrage. J'inventai un jeu de dés tout simple qu'il apprécia beaucoup : le principe consistait à sauter à cloche-pied autant de fois qu'indiquait le dé. Je le laissai gagner à chaque fois. J'étais à la fois fier et inquiet qu'il ait hérité de mes talents de joueur.

« Où tu habites ? me demanda-t-il.

– J'habite à beaucoup d'endroits, c'est un peu compliqué.

– Et maman, où ? »

Son sujet de conversation préféré.

« J'ai rencontré ta maman en Égypte, lui expliquai-je. Elle aidait un monsieur qui voulait me tirer dessus, mais j'en ai fait mon esclave, en quelque sorte, et à la fin tout s'est arrangé. Elle est très intelligente.

– Maman, elle dit que t'es courageux.

– Vraiment ? demandai-je, plus flatté que si l'on m'avait décerné la Légion d'honneur, même si je n'étais pas sûr que mon fils comprenne ce que signifiait le terme "courageux". Tu vois, Harry, moi, je dirais plutôt que je suis malin, et parfois très déterminé. Mais le travail le plus difficile, c'est d'être une maman. C'est drôlement compliqué d'être une maman.

– Et papa !

– Euh, oui, être un papa aussi. J'imagine que j'aurais été là si j'avais su que tu existais. Mais tu comprends, ma vraie maison se trouve en Amérique, de l'autre côté de l'océan, et je devais y retourner. Je cherchais des éléphants laineux. Est-ce que tu as déjà vu un éléphant ? lui demandai-je en imitant la trompe avec mon bras.

– Oui ! Au château ! L'a fait mal à un monsieur.

– Mon Dieu ! C'était un accident ?

– Maman a pas laissé regarder.

– Eh bien tu vois, ça nous prouve qu'il faut faire toujours très attention. Si on est dans le pétrin, je te descendrai dans la remise et je te cacherai au milieu des voiles. Et il faudra que tu me promettes de ne pas bouger, tu as bien compris ? Quand le danger sera passé, je viendrai te chercher.

– C'est quoi "pétrin" ?



– C’est comme quelque chose de méchant. Mais je ne pense pas que ça nous arrivera.

– Je suis un pirate ?

– Eh oui, Harry ! Un petit pirate, sur un vrai corsaire.

– C’est qui la jolie madame ? demanda-t-il en pointant son petit doigt vers Aurora.

– Eh bien c’est une pirate, elle aussi, mais il ne faut pas s’en approcher. Elle n’est pas gentille comme ta maman.

– Elle m’a donné du sucre.

– Ah vraiment ? »

Voilà qui me déplaisait fortement. Je ne tenais pas à ce qu’Aurora devienne amie avec mon fils.

« Si tu as faim, tu viens demander à papa, d’accord ?

– Chien l’est méchant. Et monsieur avec sa jambe qui fait ploc, ploc l’est méchant.

– N’oublie pas la cachette. Dans la remise, au milieu des voiles. »

25

J' avais espéré tomber sur une frégate américaine lors de notre traversée vers Syracuse, puisque Malte était sur le chemin, mais nulle part je ne vis notre drapeau. Si Morris était en train de livrer bataille, il avait une drôle de façon de s'y prendre. Nous doublâmes l'avant-poste britannique sans le moindre incident et poursuivîmes notre route vers Syracuse, cette ville ancienne sur la côte est de la Sicile, pour laquelle s'étaient battus Athéniens, Romains, Vandales, Goths, Byzantins, Arabes, Normands, Germains, Espagnols, et à peu près tous ceux qui étaient passés par là. Fondée plus de sept siècles avant Jésus-Christ (à la même période que Rome), la ville était à présent dirigée depuis Naples par le roi Ferdinand de Bourbon, sous la protection de la marine anglaise. Pour résumer, Syracuse avait subi tellement de sièges, de bombardements, d'occupations, de redditions et de libérations au cours de son histoire que j'avais du mal à croire que nous y trouverions autre chose que des décombres. Avec un peu de chance, nous nous rendrions vite compte que cette histoire de miroir n'était qu'un mythe, et Aurora aurait la bonté de nous rendre à tous notre liberté.

Bien sûr, je n'étais pas si naïf.

La vieille ville de Syracuse se dresse sur une île oblongue reliée au continent (si l'on peut dire, la Sicile étant elle-même une île) par des ponts. On y trouve une citadelle à l'extrémité sud, le château Maniace, dont les canons contrôlent tous les navires qui veulent entrer ou sortir des ports. Cet îlot, l'île d'Ortygie, correspondait à la baie étroite que nous avions cru reconnaître sur la carte du parchemin. On trouve un grand port au sud, un plus petit au nord, et la nouvelle ville s'étend côté continent sur les collines qui remontent en triangle jusqu'au plateau d'Épipoli. La géographie était idéale pour construire une cité, et les Grecs avaient érigé une muraille d'une trentaine de kilomètres (démantelée depuis longtemps par des fermiers et des entrepreneurs) pour entourer tous les faubourgs et les domaines.

Aujourd'hui, en 1802, les édifices d'Ortygie sont des maisons couleur de miel de deux ou trois étages, surmontées de toits en tuile. La vieille ville est dominée par les colonnes et les coupoles de la cathédrale, le duomo. On trouve à Syracuse plus de couleur qu'à Tripoli, plus de fantaisie, plus de charme aussi. Des bateaux de pêche bleu vif tanguaient tranquillement le long des quais, les stucs des édifices avaient des teintes jaune-rose, et les volets en bois des maisons étaient tantôt blancs, tantôt violets, en passant par le bleu et le vert. Sur les balcons en fer forgé, les demoiselles de la ville arrosaient leurs fleurs en observant en contrebas le chaos des chariots, des ânes, des cavaliers, des charrettes de fermier et des calèches élégantes.

Pour me fondre dans cette masse effervescente, on avait décidé que je serais un touriste anglais, sir Ethan Gage, et que lady Aurora Somerset serait ma cousine. Nous étions tous les deux vêtus de tenues européennes que les pirates avaient récupérées dans les navires qu'ils avaient pillés. Autant vous dire que cela réveilla le souvenir de la relation incestueuse entre Aurora et Cecil Somerset, et se prêter à ce jeu me donna la nausée. Aurora, elle, semblait trouver cela amusant. Nous dûmes nous résoudre à ce stratagème, car il était bien sûr hors de question que notre corsaire pirate accoste sur le quai principal de la ville. À la place, nous gagnâmes la côte un peu plus loin, à bord d'un petit bateau à rames. Dragut emmena ses pirates en reconnaissance au vieux fort grec d'Euryalus, où il ne trouva pas le miroir, mais nous confia à son retour que ces ruines étaient l'endroit parfait pour « le fameux rendez-vous ».

« Quel rendez-vous ? demandai-je.

– Si nous mettons la main sur le miroir, nous aurons besoin d'aide pour le récupérer et l'assembler, expliqua le capitaine. Mais avant de songer à cela, encore faut-il le dénicher. A priori , il se trouve quelque part aux alentours de cette ville, n'est-ce pas ?

– Oui, j'imagine.

– J'espère pour toi que tu as raison ; n'oublie pas qu'il en va de la vie de ton fils.

– Mais si nous réussissons à localiser ce miroir, comment allons-nous l'emporter sans nous retrouver avec la moitié de la Sicile à nos trousses ? Les canons du château Maniace couleront le navire s'il s'avise d'approcher.

– Un problème passionnant auquel tu ferais bien de trouver une solution si tu veux sauver la vie de ton fils. N'oublie pas que ton sort dépend du nôtre, Ethan. »

Aurora réserva une calèche pour nous emmener à Syracuse. Officiellement, nous étions des touristes qui profitaient de la paix en Europe pour voyager. Harry était mon fils, et en cas de question, j'étais veuf. Osiris était notre serviteur, un ogre boiteux qui avait juré de s'occuper personnellement de Horus si je devais trahir ou échouer dans notre quête. Dragut était le domestique d'Aurora, et également son garde du corps au cas où il me vienne à l'idée d'étrangler la demoiselle. Par bonheur, notre joyeuse petite équipe avait laissé à bord du bateau le gros mastiff baveux. J'espérais qu'à notre retour Sokar se serait étouffé en avalant le fémur d'un marin.

Nous devions fouiller la vieille ville en quête d'indices, puis retrouver les autres pirates au vieux fort d'Euryalus, qui signifie « tête de clou » en grec. Ce château, qu'on disait conçu par Archimède, était pourtant tombé aux mains des Romains en un temps record, ce qui me faisait douter une fois de plus de l'existence historique du miroir. Mais comment expliquer la fresque d'Akrotiri, à Thira ?

La nouvelle ville italienne de Syracuse avait depuis longtemps recouvert l'ancienne cité grecque, et nous ne trouvâmes sur Ortygie aucune trace du passage d'Archimède. Néanmoins, nous découvrîmes un vestige de l'époque antique sur la place centrale où trônait la cathédrale. En effet, si la façade du duomo – érigée après un des nombreux tremblements de terre qui avaient ravagé la Sicile – était de style baroque, les flancs de l'église incorporaient des colonnes grecques récupérées sur un ancien temple dédié à Athéna. Ce mélange de croyances et d'architectures me rappela une fois de plus à quel point les nouvelles croyances étaient liées aux anciennes.

« On dit que l'or de la statue d'Athéna reflétait les premiers rayons du soleil et servait de phare aux marins situés à des dizaines de kilomètres », nous expliqua un serveur de la place, alors que j'essayais d'empêcher Horus de quitter sa chaise pour ramper sur les pavés.

Parfois, je me demande comment font les mères pour ne pas perdre de vue leurs galopins.

« Alors que notre duomo est fermé, poursuivit le serveur, le temple grec était à ciel ouvert.

– Peut-être que c'est ce qui a donné à Archimède l'idée du miroir.

– Quel miroir, papa ?

– Le miroir le plus brillant du monde. C'est ça que nous cherchons ! »

Son petit visage rayonnait. Aurora, elle, semblait s'ennuyer, et ses tentatives avortées d'affection maternelle me faisaient penser aux sorcières de contes de fées qui jettent les enfants dans le four.

Jouer au touriste anglais avec Aurora, Dragut et Osiris ne me mettait pas vraiment à l'aise. Je soupais avec une femme que je détestais. Aurora, en revanche, ne semblait pas le moins du monde perturbée par mon hostilité à son égard, et faisait comme si notre petit groupe s'entendait à merveille. Elle savait que cela m'agaçait, et elle en tirait une profonde satisfaction. Hamidou me fouillait régulièrement pour vérifier que je n'étais pas armé, et me rappelait à chaque fois qu'il avait les deux pistolets de Cuvier à la ceinture, au cas où il me prendrait de céder à une pulsion irréfléchie. Osiris surveillait Harry. Bref, je suis à peu près sûr que Caïn et Abel avaient une relation plus saine.

Au moins, la bienséance exigeait qu'Aurora et moi ayons deux chambres séparées, puisque, en tant que cousins, nous ne pouvions être mariés. Le reste du temps, je devais faire semblant de m'entendre avec ce petit monde ; il n'était pas question de s'enfuir.

« Le sort de ton fils dépend de ta réussite ou de ton échec, me rappela Aurora, un soir, alors que nous buvions un verre de porto après que Harry fut allé se coucher dans ma chambre, escorté par l'effrayant Osiris. Si tu ne trouves pas le miroir, c'en sera fini de ta famille.

– Nous n'avons trouvé qu'une vieille carte représentant la ville. Ça ne prouve rien du tout.

– Alors, réfléchis ! Où est-ce que les Grecs ou les Romains ont bien pu le cacher ? Où est-ce que les Templiers l'ont découvert ? Comment a-t-il pu rester caché pendant deux mille ans ?

– Eh bien, je pense qu'Archimède a récupéré une idée des Atlantes, enfin des gens qui vivaient sur Thira, à l'abri derrière leur miroir. Peut-être même que les Grecs ont trouvé un vieux miroir intact de dix mille ans et qu'ils l'ont transporté jusqu'à Syracuse. Qui sait ? Mais les Romains ont adopté toutes les techniques militaires qu'ils ont pu trouver, et ils auraient certainement adopté celle-ci si elle avait fonctionné – à moins qu'Archimède n'ait effectivement caché son miroir.

– Le chef des Romains a assuré que la mort du savant était un accident, dit Dragut, l'acte d'un soldat qui n'avait pas reconnu le grand mathématicien grec. Mais si ça se trouve, peut-être est-il mort de ne pas avoir voulu révéler son secret.

– Ou peut-être que le miroir a été fondu. Ou jeté à la mer.

– Non, il n'a pas pu être détruit, dit Aurora. Sinon, les Templiers ne s'y seraient pas intéressés. Essaie de penser comme Archimède, Ethan ! Tu en sais plus que tu ne veux bien l'admettre. Les Romains disposaient d'une armée pour trouver ce miroir. Qu'est-ce qu'ils n'ont pas vu ?

– Comment veux-tu que je le sache ?

– Je ne sais pas, mais fais un effort si tu tiens à ton fils.



– Si tu crois que ça m’aide à me concentrer, toutes ces menaces sur ce petit qui n’a rien demandé à personne.

– C’est toi qui es entêté, pas moi. Je t’ai proposé ce partenariat depuis le début.

– Et maintenant, tu as ce que tu voulais, soupirai-je.

– Précisément », répondit-elle avec un sourire plus glacial que la banquise.

En fait, j’avais bien une idée. Au-dessus de la ville se trouvaient le vieux théâtre grec et l’amphithéâtre romain, à présent à moitié enfouis. Je me souvenais de la forme de fer à cheval sur la carte ; désignait-elle le vieux théâtre ? Et puis il y avait la ligne qui menait du fort grec jusqu’à une croix sur l’île d’Ortygie. Ces symboles n’avaient pas été dessinés par hasard.

Il y avait également les carrières de pierre au-dessus desquelles l’ancienne cité avait été bâtie. Nous demandâmes des informations à un enseignant, qui nous expliqua que les envahisseurs athéniens y avaient été emprisonnés, et que beaucoup étaient morts de faim, de soif et de froid. Les falaises calcaires qui surplombaient la ville étaient également truffées de grottes. Comme ce n’était pas un endroit pour un enfant de 2 ans, j’acceptai à contrecœur qu’Osiris surveille mon fils pendant que celui-ci jouait avec les canards à la fontaine d’Aréthuse, une source qui se trouvait au bord de la mer, sur l’île d’Ortygie. L’ancien bassin abandonné avait été colonisé par des canards qui provoquaient les cris d’enthousiasme de Horus à chaque fois que nous passions à côté. Les volatiles lui permettraient d’oublier sa méfiance instinctive à l’égard d’Osiris.

Après avoir laissé mon fils avec l’éclopé, nous achetâmes des lanternes et explorâmes les latomies – c’était le nom qu’on donnait aux carrières servant de prison, appris-je –, tels des touristes subjugués par les atrocités qui s’y étaient déroulées pendant l’Antiquité. Les grottes nous permettaient d’échapper à la chaleur de l’été, et les lieux regorgeaient de buissons orangés d’où s’élevaient les trilles des oiseaux. Je cherchai méticuleusement la trace de cachettes, mais il me paraissait évident que cet endroit avait été fouillé mille fois par les envahisseurs successifs. Nous nous séparâmes pour gagner du temps, Dragut satisfait de voir que je coopérais pleinement dans l’espoir de sauver Harry. J’explorai les grottes les unes après les autres, et toutes étaient aussi vides que les salles enfouies sur l’île de Thira. En revanche, je ne vis de fresque nulle part.

Vers midi, lassé, je décidai de faire une pause. J’épluchais une orange, assis dans les herbes hautes sous la falaise calcaire, me demandant où pouvait bien se trouver ce fichu miroir, quand un son harmonieux s’insinua dans les méandres de mon esprit préoccupé. Presque un chant d’oiseau, mais humain. Une mélodie céleste qui semblait descendre des falaises. Quelque part, une femme à la voix d’ange chantait, et cette douceur divine me tira de ma léthargie. C’était comme si cette grâce incarnée par un son libérait mon âme et me faisait quitter pour un instant cette carrière au passé tragique. Il fallait absolument que je découvre qui était à la source d’une telle féerie !

Je me dirigeai vers une immense grotte creusée dans la falaise blanche, une anfractuosité en forme d’oreille pointue qui devait faire une trentaine de mètres de haut. Il s’agissait de l’entrée d’une caverne profonde et plate, au sol couvert de sable. C’était de là que provenait l’air entêtant. Les murs amplifiaient le son, lui donnant la profondeur d’une chorale divine. Un air d’opéra, en italien.

Je m’avançai et laissai à mes yeux le temps de s’habituer à la pénombre. Il n’y a pas à dire : bien mise en valeur, une voix de femme peut se révéler un instrument magique ! Elle était là, au fond de la grotte, perdue dans sa rêverie, sa voix tendue comme une offrande. Mais qui était-elle ? Voulant en avoir le cœur net, je m’approchai discrètement, elle se retourna, et…

C’était Aurora.

Je m’arrêtai, ébahi. L’idée qu’une telle musique pût être l’œuvre de ma pire ennemie ne m’avait jamais effleuré. D’ailleurs, je ne savais même pas que cet être malsain était capable de chanter. Et pourtant, c’était bien elle, en face de moi, les joues rosées, les lèvres entrouvertes, les yeux brillants. Instantanément, je ressentis la même attirance que la première fois que je l’avais vue, à la frontière canadienne. Sa beauté accablante était enchanteresse, et sa puissance sexuelle submergeait les sens et aveuglait l’esprit. Je la détestais toujours autant que je la craignais, mais je ne pouvais m’empêcher de la désirer… et je me maudissais d’éprouver cela.

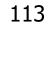
Il y eut un moment de silence. Puis :

« Je ne chante pas souvent, mais je ne pouvais pas résister à l’acoustique de cet endroit.

– Une fois de plus, tu me surprends, Aurora.

– Nous ne nous connaissons pas, Ethan, pas bien en tout cas. Les choses se sont détériorées trop vite entre nous, en Amérique. Mais nous pourrions…

– Tu as tué Namida, mon amante.



– Et tu as tué mon frère. Les gens meurent, Ethan, pour des raisons multiples. Mais la quête du savoir est éternelle. Et c'est quelque chose que nous avons en commun.

– Pourquoi veux-tu prétendre cela ?

– Pourquoi le nies-tu ? Ce n'est pas bien différent de ton attirance pour Astiza. Quand tu me voulais, au lac Supérieur, tu ne pouvais pas m'avoir. Maintenant que tu peux, tu me rejettes. Alors, dis-moi, qui de nous deux a les idées confuses ? »

Comme elle était belle ! Et comme elle était dangereuse ! Je frissonnai et espérai qu'elle ne l'avait pas remarqué. Je la désirais, mais je voulais aussi la tuer, et je n'aurais pas hésité à le faire si la vie d'Astiza et de Horus n'était pas en jeu. Pourquoi n'étais-je pas resté avec Astiza, trois ans auparavant ? Tout cela ne serait jamais arrivé.

Aurora s'approcha de moi. Elle sentait à la fois le parfum et la transpiration après les efforts physiques de la journée.

« Je pourrais apprendre à être une bonne mère, également. Tu crois que je n'ai jamais voulu d'enfants ? Tu crois que je n'ai pas de sentiments ? s'exclama-t-elle en me prenant par le bras. Je pourrais être comme les autres femmes, Ethan, j'en suis sûre ! »

Pendant une seconde, j'entrevis le désespoir derrière son armure d'acier.

Je me dégageai de son étreinte.

« Aurora, tu n'es absolument pas comme les autres femmes. Harry a le bon sens et l'instinct d'avoir peur de toi.

– Il changera d'avis quand j'en aurai fait un prince. »

Cette idée fixe était ridicule, mais sa détermination était inquiétante.

« Ni toi ni ton fils ne me connaissez, poursuivit-elle. En tout cas, vous ne me connaissez pas vraiment. »

Je pensais suffisamment la connaître, aussi détournai-je le regard.

« Nous ferions mieux de retrouver Hamidou pour décider de la suite, proposai-je, n'ayant rien à lui répondre.

– Le miroir se trouve là, quelque part, je le sens. Un immense objet en bronze, aussi éclatant que le soleil, qui nous offrira le feu comme Prométhée et nous permettra de changer le monde.

– Quelque part, c'est vague.

– Nous allons le trouver, Ethan. Et nous nous en emparerons tous les deux. »

26

L' arrivée de Dragut m'évita d'avoir à poursuivre cette conversation qui me mettait mal à l'aise. Nous quittâmes la caverne, dont les murs étaient trop lisses pour y cacher quoi que ce soit. À l'extérieur, nous grimpâmes au milieu des hautes herbes et des bourdonnements d'insectes jusqu'à une crête qui surplombait la carrière et observâmes la ville en contrebas. La Méditerranée était constellée de voiles. J'essayai d'imaginer un miroir captant les rayons du soleil et les incendiant, les unes après les autres.

« Si cette ancienne invention fonctionnait vraiment, pourquoi Syracuse a-t-elle perdu la guerre ? demandai-je.

– Toutes les armes ont un point faible, dit Dragut. Peut-être que les Romains ont attaqué de nuit, ou peut-être qu'il y avait trop de nuages.

– À moins qu'il n'y ait eu trahison, ajouta Aurora en me jetant un regard agaçant. Quelqu'un prêt à sacrifier une ville pour sauver sa vie.

– Ou pour sauver sa famille innocente », répondis-je.

Mes geôliers me méprisaient-ils, eux aussi, pour avoir accepté de les aider ?

« S'il a suscité l'intérêt des Templiers, le miroir a forcément survécu d'une façon ou d'une autre, dit Aurora. Archimède devait savoir que la ville allait tomber, alors il a caché sa machine. Les Romains n'ont jamais mis la main dessus, nous le saurions. Non, il a dissimulé son miroir, et soit les Templiers ne l'ont jamais trouvé, soit ils l'ont caché ailleurs. C'est toi qui as vu la carte, Ethan, tu es le seul à pouvoir nous aider. »

Hélas, la carte n'indiquait rien de précis, pas de symbole représentant le fameux miroir. Ces pirates couraient après un rêve impossible, une légende. Je tâchai de me souvenir du parchemin que nous avions mangé, et dont je n'étais pas près d'oublier le goût affreux.

« La cathédrale, déclarai-je en montrant du doigt l'île d'Ortygie et les coupoles du duomo. Il y avait une croix sur la carte, à cet endroit.

– Je pense qu'on aurait pu trouver ce monument sans ton aide, fit Dragut d'un ton cassant.

– Il y avait également un château ou un fort, sûrement cet Euryalus dont tu parlais, celui prétendument conçu par Archimède. Où se trouve-t-il ?

– Par ici, répondit Dragut, en nous guidant sur un chemin de crête jusqu'à un plateau au-dessus des carrières sur lequel s'élevait un moulin imposant. Là-haut », indiqua-t-il en nous montrant un sommet du doigt, au loin.

J'aperçus un tas de pierres brisées, avec des fermes sur la colline en contrebas. Je repérai également les ruines d'un aqueduc qui semblait mener jusqu'aux montagnes.

Je réfléchis quelques instants, puis tendis les bras et levai mes pouces vers le haut : un en direction du fort, l'autre de la cathédrale, qui se trouvait à plusieurs kilomètres. La ligne imaginaire qui menait de l'un à l'autre devait correspondre à la ligne sur la vieille carte. Je marchai jusqu'au bord d'une petite falaise et regardai en bas. En dessous de moi se dressaient les ruines d'un théâtre grec construit à flanc de colline. Ce devait être la forme de fer à cheval dessinée sur le palimpseste. Quant aux grottes situées à proximité, elles correspondaient certainement aux petites bosses. Les nombres devaient être des mesures. Mais où se trouvait donc la ligne tortueuse que nous avions prise pour une rivière ? Ici, tout n'était que sécheresse.

« Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Aurora. Qu'est-ce que tu cherches ?

– Chut, répondis-je sans tenir compte de ses questions. Ce n'est pas de l'eau qu'on entend ?

– Si, tu as raison, acquiesça Dragut. Elle doit couler presque sous nos pieds. »

Nous descendîmes sur une plate-forme qui constituait le haut du théâtre. L'édifice était adossé à une autre falaise calcaire, elle aussi émaillée de grottes. La plus grande, en forme de demi-lune, se trouvait juste derrière le centre du théâtre, et un petit ruisseau y coulait, tombant en cascade dans un bassin de pierre.

« Qu'est-ce que c'est que ça, Hamidou ?

– Une source, j'imagine. C'est sûrement pour ça qu'ils ont construit ce théâtre. Les spectateurs grimpaient sur la colline pour voir une pièce, et ils étaient récompensés de leurs efforts par de l'eau fraîche à l'arrivée.

– Non, dit Aurora. Ils n'ont pas amené le théâtre à l'eau, mais l'eau au théâtre. Souvenez-vous de l'aqueduc que

nous avons vu tout à l'heure. Il doit alimenter un tunnel qui mène directement à ce bassin. Ensuite, l'eau doit continuer à circuler pour faire fonctionner le moulin puis descendre jusqu'aux fontaines de la ville. Astucieux.

– L'énergie hydraulique est tout à fait le genre de sujet qui aurait fasciné Archimède.

– C'est vrai, renchérit Dragut. Le vieux Grec a même inventé une vis pour faire monter l'eau jusqu'à des canaux d'irrigation.

– Alors peut-être qu'il a également conçu ce système. Ce qui signifie qu'il devait connaître ce tunnel dans ses moindres recoins, déclarai-je en observant l'entrée de la grotte par laquelle s'écoulait l'eau. Par contre, j'ai bien peur qu'il ne soit pas assez grand pour y cacher un miroir géant. »

Les deux autres m'observaient d'un air circonspect, se demandant si j'avais vraiment trouvé quelque chose ou si j'essayais de les mener en bateau. Moi-même, je n'étais sûr de rien, mais je tirais beaucoup de plaisir à les voir obligés de me faire confiance, alors même que je me méfiais d'eux.

« Sur la carte que nous avons détruite, il y avait une ligne qui partait de ce théâtre, poursuivis-je. Je ne sais pas à quoi elle correspond, mais je pense qu'il ne serait pas inutile de jeter un œil à l'intérieur de cette grotte. Je suis presque sûr que des soldats romains n'auraient jamais eu l'idée d'explorer une canalisation géante, et c'est justement ça qui éveille ma curiosité.

– Tu vas escalader jusqu'à cette grotte ?

– Oui, vous n'aurez qu'à me passer une lanterne quand je serai là-haut.

– Qu'est-ce qui nous dit que tu ne vas pas essayer de t'enfuir ? demanda Aurora.

– Le fait que la brute épaisse qui te sert de domestique tienne mon fils en otage, très chère. Sans compter que ta perfidie, ton avidité et ta cruauté sont des arguments de taille. »

Je lui lançai un sourire ingénu, puis sautai dans le bassin et avançai jusqu'à la petite cascade. Comme je m'y attendais, la pierre était glissante, mais, après quelques efforts, je parvins à me hisser jusqu'à l'entrée du tunnel située trois mètres plus haut. J'avais face à moi un boyau aussi noir qu'un habit de nonne. Je m'accroupis, les pieds dans l'eau, et appelai les autres.

« Passez-moi une lanterne ! »

Je n'aime pas les souterrains mais, à force de les fréquenter, je suis devenu en quelque sorte un spécialiste. C'est réconfortant de savoir qu'on a un talent dans un autre domaine que les cartes, les femmes et le vin.

Dragut me tendit une lampe et je me lançai accroupi dans l'exploration de l'étroit boyau. L'eau m'éclaboussait les genoux. À première vue, ce tunnel n'avait vraiment rien de remarquable. Une canalisation, rien de plus. Je l'explorais parce que je ne voyais pas quoi faire d'autre.

J'abandonnai la lumière du jour. Les autres m'appelèrent, mais je ne répondis pas et poursuivis ma progression. C'était agréable de se retrouver tout seul quelques instants, de pouvoir réfléchir. Malheureusement, ce boyau était sans intérêt, et j'allais faire demi-tour quand j'aperçus à la lumière de la lanterne un symbole qui me fit tressaillir.

Une énorme croix templière, gravée à même la pierre. Ce n'était certainement pas l'œuvre d'Archimède, puisqu'il avait vécu deux siècles et demi avant la naissance du Christ. Des chevaliers du Moyen Âge étaient passés par là, c'était évident.

Mais dans quel but ?

À présent, je progressais plus doucement et je regardais partout. La roche était lisse, froide et uniforme. Enfin, je vis une lueur devant. Était-ce déjà la fin du boyau ? Non, il s'agissait plus vraisemblablement d'un puits de lumière. Je m'approchai et jetai un coup d'œil en l'air. Traversant tout le plafond, une crevasse d'une trentaine de centimètres de large avait été creusée dans la pierre. Elle se poursuivait à la verticale, tel un immense fourreau d'épée, jusqu'à la surface du plateau sur lequel nous nous trouvions plus tôt. Au sommet, on avait coincé des pierres pour réduire le puits à une ouverture trop petite pour qu'un homme puisse s'y glisser, dans un sens ou dans l'autre. Pourquoi cette faille était-elle si large, alors qu'elle était désespérément vide ?

Je poursuivis mon chemin et tombai trente mètres plus loin sur un autre puits, identique au précédent. Puis un autre, et encore un autre. J'en comptai six au total. J'en déduisis que ces conduits devaient servir à maintenir une pression d'air continue dans tout le tunnel pour aider l'eau à circuler dans une canalisation très peu inclinée. Ils fournissaient également une source de lumière pour ceux qui s'occupaient de l'entretien. Et pourtant, tous étaient immensément larges à la base et bouchés au sommet. Cela n'avait aucun sens.

À part, peut-être, pour Archimède.

Je fis demi-tour, sortis de la canalisation, dérapai dans la cascade et tombai au milieu du bassin. Je rejoignis les autres, dégoulinant, sale et perplexe.

« Tu as mis du temps.

– C'est un long tunnel, répondis-je en retournant mes bottes pour en enlever l'eau. Je suis tombé sur des crevasses creusées à la main qui auraient pu servir à dissimuler quelque chose. »

Je dessinai un cercle sur le sol et plusieurs rayons.

« Imaginez qu'on divise le miroir en parts égales, comme une tarte. On peut même couper ensuite chaque section en deux ou trois morceaux.

– Pas couper, dit Aurora, il devait y avoir des charnières pour incliner les facettes en fonction du soleil.

– Ce qui nous donnerait donc des petites parts étroites, faciles à dissimuler dans les failles que j'ai découvertes à l'intérieur du tunnel.

– Et ?… demanda Dragut.

– Malheureusement, les failles sont vides. Par contre, j'ai vu une croix templière gravée sur la pierre. Cet ordre médiéval que vous voulez imiter est déjà passé par là, à mon avis. Nous arrivons trop tard.

– Non, dit Aurora. Pourquoi alors auraient-ils caché une carte dans les sous-sols de Thira et fabriqué une bague permettant d'y accéder ? Je pense que les Templiers ont trouvé le miroir, et qu'ils l'ont caché à nouveau, le temps de finir leurs recherches. Peut-être qu'ils ne savaient pas comment le réassembler, ou qu'ils voulaient auparavant construire un socle pour le déployer.

– Ou bien peut-être qu'ils ont trouvé que c'était une invention bien trop dangereuse et qu'elle ne devait jamais être manipulée.

– Si le miroir avait été réassemblé et utilisé, poursuivit Aurora sans tenir compte de ma remarque, on l'aurait forcément lu quelque part. S'il avait été détruit, les Templiers n'auraient pas dessiné une carte. Et s'il avait été envoyé dans une autre ville, ce n'est pas Syracuse qu'ils auraient représentée sur le parchemin. Non, il est là. Je sens qu'il est là.

– Pas à Euryalus, en tout cas, dit Dragut. Nous avons déjà cherché là-bas, en vain.

– Non, le miroir doit se trouver dans un endroit beaucoup plus accessible, un endroit d'où il serait facile de l'emmener par bateau. Un endroit sacré, un endroit insoupçonnable. »

Elle s'avança jusqu'au bord de l'ancien théâtre et observa la ville en contrebas.

« Un endroit comme le temple d'Athéna, la pendante grecque d'Isis, construit en – 480 après la victoire des Grecs sur les Carthaginois à Himère. La transformation de ce temple en cathédrale a pu séduire les Templiers. Pourquoi sinon auraient-ils dessiné une croix à cet endroit précis, sur leur carte ? Ethan, je pense que notre arme est cachée dans le duomo, la cathédrale de la ville.

– Où ?

– Je n'en sais rien.

– Et comment veux-tu la récupérer ? Et quitter la ville avec ?

– Je t'avais bien dit de réfléchir à un moyen de passer à côté du château Maniace sans attirer l'attention, répondit Dragut. Alors, à ton avis, comment notre navire pourra-t-il quitter le port sans se faire tirer dessus ?

– S'ils aperçoivent un corsaire à voiles latines, ils l'enverront par le fond sans hésiter. Non, ce qu'il te faut, c'est un leurre. Un deuxième bateau, un bateau sicilien. Tu permets aux Siciliens de couler l' Isis et, pendant ce temps-là, tu t'enfuis avec l'autre. »

Il hocha la tête, satisfait.

« Astucieux. Tu vois ? Nous travaillons enfin main dans la main, Ethan ! »

27

L a place sur laquelle se dressait la cathédrale de Syracuse était une des plus belles d'Europe. De forme allongée et irrégulière, elle reproduisait les contours naturels d'Ortygie. Les bâtiments de deux étages en pierre et en stuc qui la bordaient conféraient à l'endroit un ensemble harmonieux de fenêtres hautes, de portes cochères et de balcons en fer forgé. La façade du duomo était un enchevêtrement baroque de colonnes, statues, arches, frises, angelots et aigles, avec suffisamment d'ornements architecturaux supplémentaires pour décorer un gâteau de mariage. Le flanc de la cathédrale, en revanche, était beaucoup plus simple : un mur blanc, avec çà et là des colonnes grecques, comme pour rappeler que l'édifice fut tour à tour un temple païen, une basilique chrétienne, une mosquée et maintenant, donc, une cathédrale.

À l'intérieur, le désordre se poursuivait : colonnes grecques, arches normandes et chapelles baroques. Au milieu du mur du vestibule, une rosace représentant une grosse croix me rappela la signature des chevaliers croisés trouvée dans les souterrains de l'aqueduc. J'avais le sentiment que, dans cet endroit hanté par les fantômes de tant de religions différentes, toutes les prières trouvaient une oreille attentive.

« On est où, papa ? »

Harry et Osiris nous avaient rejoints.

« Dans un sanctuaire. »

Ou du moins je l'espérais.

« C'est quoi un santaire ?

– C'est un endroit où les méchants vont pour devenir gentils, et où les gentils vont pour se sentir protégés.

– Nous, on est méchants ?

– Pas toi, Harry, toi tu es un gentil petit garçon.

– Et je suis protégé », dit-il en hochant la tête, sûr de lui.

Quelques vieilles étaient assises sur les bancs, attendant que le prêtre les reçoive dans le confessionnal. À l'aide d'un balai en bois, un vieil homme déplaçait de la poussière d'un coin à un autre, puis recommençait l'opération en sens inverse. Malgré son brassage architectural spectaculaire, l'immense duomo ne me semblait pas très passionnant.

« Le miroir ne doit plus être ici depuis longtemps, Aurora. »

Sans m'en rendre compte, j'avais murmuré.

« Alors, ta petite famille sera détruite. »

Elle trempa ses doigts dans l'eau bénite et se signa – un acte blasphématoire vu le tempérament de la demoiselle, et je m'attendais à ce qu'un éclair la foudroie sur place. Elle était redevenue la touriste anglaise et se promenait tranquillement, comptant les colonnes et les arches. Elle marchait d'un pas nonchalant, comme si elle se trouvait là dans son environnement naturel, et me jetait de temps à autre des petits sourires suffisants. Chaque familiarité était devenue un acte de représailles.

Malgré tout, je remarquai qu'elle avait eu elle aussi la décence de murmurer.

Les quelques rayons de soleil qui parvenaient à s'infiltrer à travers les petits vitraux et les quelques cierges allumés étaient les seules sources de lumière. Il flottait dans l'air l'odeur caractéristique des églises : le parfum du vieux bois, de la cire, de la poussière, de l'encens, et de l'eau qu'on utilisait pour laver le sol.

« Il n'y a pas de crypte, j'ai demandé au prêtre, me confia Aurora. Pas de grenier non plus, puisqu'on peut voir d'ici la charpente du toit. Quant aux murs, ils sont aussi épais et sans intérêt que ceux d'une forteresse. Mais je suis certaine que c'est cet endroit qu'ont choisi les Templiers. L'esprit d'une dizaine de religions différentes règne ici. Les chevaliers auraient apprécié cette continuité de la foi. Mais où, Ethan ? Où ? C'est toi qui as le don pour dénicher les vieilles reliques ! »

Je m'abstins de lui répondre que le seul don que j'avais, c'était celui de me retrouver dans des situations hasardeuses comme celle-ci. Je déambulais avec Harry qui regardait partout autour de lui, ravi d'être là. J'étais impressionné par le contraste entre l'austère architecture normande et l'autel central, qui paraissait taillé dans un pain de sucre. Les trois chapelles absidiales étaient de véritables boîtes à bijoux en marbre et en or. J'ai toujours

remarqué que les hommes ne sont jamais plus zélés que lorsqu'ils construisent des châteaux et des cathédrales : à croire que la guerre et l'au-delà sont les seules notions qui les intéressent.

Hélas, je ne voyais aucune cachette susceptible d'accueillir un miroir. Il n'y avait au plafond que des angelots et des saints, tout ce petit monde flottant de-ci de-là dans de longues robes gracieuses. Si seulement la vie pouvait être aussi légère ! J'en avais assez de ces anciennes légendes, et j'aurais cessé de courir après celle-ci s'il n'y avait eu Harry. Il marchait à côté de moi en me tenant le doigt, impressionné par cet édifice si grand et si sombre. Pour passer le temps, je m'amusais à compter les colonnes – dix d'un côté, neuf de l'autre – et je m'extasiais devant le savoir-faire des artisans. Dans une des chapelles aux murs recouverts de tapisseries en velours, des marches en granit rose menaient à un autel en argent qui brillait comme la lune, sous une fresque où batifolaient des chérubins et des patriarches barbus (dont une bonne moitié ressemblait à Archimède). Tout cela était grandiose et assez dénué de sens ; je ne reconnaissais aucune allégorie chrétienne. Mon œil allait passer à la suite quand je remarquai un ovale au centre de la fresque, éclairé par une petite lucarne ronde qui laissait entrer un cône de lumière.

Il y avait là trois chérubins au corps nu stratégiquement drapé de rubans rouges, tous aussi innocents que mon petit Harry. J'avais déjà vu des angelots de ce genre dans des centaines d'églises, et je n'y aurais certainement pas prêté attention si je n'avais pas regardé ce qu'ils tenaient au bout de leurs petits bras potelés : un miroir à main, ou une loupe, qui reflétait les rayons du soleil.

Un miroir qui dardait ses propres rayons.

Je me souvins de la bague que Fouché nous avait montrée, avec la seconde coupole à l'intérieur et la lettre « A ». Angelus . Je scrutai la scène dans l'espoir d'y discerner un indice.

Un notable à la barbe blanche semblait pointer son bâton vers le mur. À moins qu'il ne le pointât derrière ? Je baissai la tête. Sur les murs de style rococo, je remarquai soudain une œuvre d'art des plus particulières : une mosaïque composée de différentes teintes de marbre, représentant une croix formée par un poignard et une feuille de palmier. Au-dessus, un objet qui ressemblait à un calice, mais un calice avec deux yeux en amande, comme ceux que les Grecs peignaient sur leurs bateaux. Ces yeux étaient tous les deux braqués dans la même direction, mais que regardaient-ils ? Il n'y avait dans cette chapelle aucune cachette susceptible de dissimuler un miroir. C'est alors que je me souvins de la chapelle située de l'autre côté, vers laquelle le vieil homme pointait son bâton. Je m'y dirigeai. Contrairement à l'alcôve précédente, celle-ci était surmontée d'une coupole ornée non pas de chérubins, mais d'anges adultes rendus gris par la suie des cierges qui avaient dû être brûlés depuis des siècles. Une coupole comme une autre, sauf que celle-ci avait un diamètre et une profondeur qui correspondaient à l'idée que se faisait Cuvier du miroir d'Archimède. Je levai les yeux. Une coupole pour dissimuler une arme redoutable ? Était-ce possible ?

J'appelai Aurora.

« Imagine que les Templiers aient réassemblé le miroir à l'intérieur du plafond pour le cacher jusqu'à ce qu'il soit temps de le récupérer.

– Le plafond ?

– Oui, encastré au-dessus de notre tête, le côté concave vers le bas. Regarde donc la bague ! »

Je lui montrai les chérubins, le bâton et les yeux. Elle fit des allers et retours entre les deux chapelles, son visage s'éclairant petit à petit.

« Ethan, je crois que tu as trouvé !

– Dommage que les Templiers aient eu la présence d'esprit de le cacher dans un endroit où personne ne pourra jamais le récupérer. Incrusté à même le plafond d'une église, en plein centre de Syracuse. Juste là, sous notre nez. Ils ont dû agir après un tremblement de terre, pendant les travaux de réfection de la cathédrale. Ils ont mis à contribution toute la puissance de l'Église pour protéger leur découverte. Ça relève du génie. Impossible à voler.

– Dissimulé derrière un faux plafond, murmura Aurora.

– Voilà. Bon, eh bien nous avons fait ce que nous avons pu. Dommage, je pense que cette arme doit être passionnante, mais les Templiers avaient une longueur d'avance sur nous depuis le départ. Maintenant que nous savons qu'il est irrécupérable, est-ce que Harry et moi pouvons repartir ?

– Le petit Horus ? Mais non, il va nous aider à le récupérer, justement ! »

À l'arrière de la chapelle baroque à l'autel argenté et aux tapisseries rouges, se trouvaient deux petites portes étroites. Après avoir jeté un œil aux alentours, Aurora se précipita vers l'une d'elles, se dissimula derrière le luxueux



tissu et essaya de tourner la poignée. La porte était verrouillée. D'un coup d'épaule, Dragut l'enfonça, infligeant au joli bois une blessure profonde qui aurait fait frémir Gabriel, et découvrant un étroit passage menant vers le fond de l'église. Inutile.

« Vite, occupe-toi de l'autre ! »

Le pirate réitéra la procédure et, cette fois, nous nous retrouvâmes face à un escalier en colimaçon.

Aurora voulut attraper Harry, mais celui-ci s'agrippa à ma jambe. Elle fronça les yeux, puis me demanda d'obtempérer. J'hésitai, espérant jusqu'au bout qu'une meute de moines courroucés nous repère, mais nous avions volontairement choisi de venir ici en plein après-midi parce qu'aucune messe n'était prévue. Je pris mon fils dans les bras, franchis la porte brisée et m'engageai dans les escaliers.

« Où on va, papa ?

– En haut. Ne t'inquiète pas, je te tiens. »

Il se débattit pour que je le repose.

« Non, veux marcher ! »

Il passa donc devant, gai comme un pinson. Derrière lui, les cierges que Dragut, Aurora et Osiris avaient dérobés projetaient sur les murs une lueur vacillante.

Nous atteignîmes les combles qui surplombaient les deux chapelles. Nous étions juste à côté de la fameuse coupole, et le seul moyen d'y accéder était de ramper sous une des poutres du toit, pour pénétrer dans un labyrinthe poussiéreux de chevrons, de contreforts et de toiles d'araignées. L'endroit était suffisamment effrayant pour que Harry tende les bras afin que je le reprenne. Je me demandai combien de temps il faudrait pour qu'un prêtre s'aperçoive de l'affaire et que nous nous retrouvions avec toute la ville à nos trousses.

« Je savais bien que ton marmot allait nous être utile, dit Aurora en scrutant l'espace noir entre la coupole et le toit. Donne-moi le petit !

– Certainement pas.

– Mais tu vas te dépêcher, ou tu préfères attendre toute la journée qu'on se fasse repérer ? s'exclama-t-elle en m'arrachant l'enfant des bras avant de le poser par terre et de sortir de sa poche un morceau de sucre. Regarde-moi, Horus. Est-ce que tu veux une friandise ? »

Il fit oui de la tête.

« Très bien. Mais pour la mériter, il va falloir que tu sois très courageux. Il n'y a que toi qui puisses le faire, parce que tu es assez petit pour aller là où les grandes personnes ne peuvent pas. Je voudrais que tu rentres dans ce trou et que tu grattes ce que tu trouveras avec un petit couteau, dit-elle en sortant un canif de sa poche. Tiens ! Ensuite, tu me rapportes le couteau et je te donne ta sucrerie.

– Mais il va se blesser ! m'offusquai-je.

– Pas s'il fait ce qu'on lui dit, aboya-t-elle avant de se radoucir pour s'adresser à l'enfant. Il n'y a que les grands qui ont le droit d'utiliser les couteaux, mais moi, je trouve que tu es déjà un grand garçon. Alors tu vas ramper tout doucement sur cette pente, et quand tu ne pourras plus avancer, tu frotteras la pointe du couteau contre ce qui te bloque, d'accord ?

– Tout noir ! » fit fort justement remarquer mon fils.

Comme moi, il ne voyait pas où elle voulait en venir.

« Tu n'auras pas à aller bien loin, et je te tiendrai la bougie pour que tu voies. Ça va très bien se passer, ne t'inquiète pas.

– Mais Aurora, tu es folle ?

– Réfléchis, Ethan. Si le miroir est dissimulé dans cette coupole, il doit être coincé entre le plafond et le toit. Mais avant de m'amuser à démonter cette cathédrale, je préfère m'assurer que nous ne nous sommes pas trompés. Moi, je suis trop grosse pour passer. Horus, non. Ça ne me paraît pas trop demander que ton bâtard mette un peu la main à la pâte, si ?

– Et s'il se retrouve coincé ?



– Tu t’arrangeras pour le décoincer. Arrête de geindre et viens plutôt m’aider ! »

Je soupirai et m’accroupis.

« Harry, fais très attention, ce côté est coupant, lui dis-je en lui montrant le canif. Tiens-le comme ça, ajoutai-je en plaçant ses doigts autour du manche. Tu frottes la lame contre ce qui te bloque, et puis tu reviens vite voir papa. Tu promets d’être courageux ?

– J’aurai une friandise ?

– Promis.

– Le chien pas me mordre ?

– Mais non, voyons », soupirai-je.

Il sourit, tout excité par l’importance de sa mission. Il prit le couteau, le tint devant lui pour tâtonner dans le noir, puis se glissa dans l’étroit espace entre le plafond de la coupole et les chevrons du toit en tuiles. Je voyais encore la semelle de ses chaussures quand je l’entendis crier :

« Ça s’arrête !

– Qu’est-ce que tu vois ?

– Noir. »

C’était presque un gémissement.

« Frotte la lame et viens récupérer ta sucrerie ! » dit Aurora.

Harry ne répondit pas, et Aurora poussa un juron.

« Il est forcément là, dit Osiris, plein d’espoir.

– Il faut vérifier.

– Des yeux ! »

C’était Harry qui venait de hurler, et ses petits pieds se mirent à s’agiter dans tous les sens. Je rugis et plongeai la tête la première dans le trou pour l’attraper par les chevilles, mais Dragut m’agrippa pour m’en empêcher. Puis il y eut un petit cri d’animal et mon fils arrêta de gesticuler.

« Harry ?

– N’oublie pas de frotter la lame si tu veux ton morceau de sucre », dit Aurora.

Après un moment d’hésitation, nous entendîmes un bruit de frottement, puis nous le vîmes ramper en arrière. Dragut me lâcha, j’attrapai les chevilles de mon fils et l’aidai à sortir de son terrier.

Harry brandit fièrement son couteau. La lame jaune était couverte d’écailles d’or ou de bronze.

« Le miroir est bien là ! s’exclama Aurora, les yeux brillant d’avidité.

– Attendez, il y a autre chose, déclarai-je, remarquant qu’il y avait des poils sur la lame. Horus ? »

Rayonnant, l’enfant tira de sous sa chemise le cadavre d’une souris. Il l’avait transpercée de part en part. Nom de Zeus ! Mon fils était un véritable Achille !

« Sucre ? »

Je lui tendis sa récompense, la main tremblante. Malédiction ! Mon fils avait la chasse au trésor dans le sang !

« Prends contact avec le Rite, dit Aurora à Dragut, et dis-leur de préparer les navires comme a dit Ethan. Grâce à lui et à son bâtard, nous allons pouvoir faire exploser ce maudit plafond ! »

28

L es ruines de l'ancienne forteresse grecque d'Euryalus se dressent sur le plateau d'Épipoli, à l'extrémité des murailles nord et sud, ses remparts fièrement pointés vers l'ouest comme la proue d'un bateau. Nous louâmes des chevaux, Aurora quitta sa robe de voyage pour une tenue plus adéquate, et nous nous mîmes en route vers ce tas de cailloux oublié.

« Nous allons trouver de l'aide, et ensuite ton fils sera sauvé », me dit-elle.

Évidemment, je n'en croyais pas un mot.

L'endroit semblait désert. Un vent d'est tiède descendait des montagnes, faisant ployer les herbes hautes. Depuis les fermes en contrebas, nous entendîmes quelques chiens aboyer. Au loin, nous apercevions les lumières de la ville et des navires à l'ancre. Des chauves-souris profitaient des dernières lueurs du crépuscule pour se laisser entrevoir, et les premières étoiles faisaient leur apparition. Je me demandais comment il était possible d'établir un campement secret ici, quand, soudain, le sol s'ouvrit comme une gueule béante.

« Voici l'ancienne douve qui entourait le château, m'expliqua Dragut. Il y en a trois en tout. Tiens, là-bas, attrape la rampe. »

Nous descendîmes prudemment et empruntâmes un petit tunnel au fond du fossé. La terre nous avala. Des reflets de flammes dansaient sur les arches d'un côté de la douve. Je compris que les complices de mes geôliers avaient élu domicile dans les chambres souterraines du château, hors de vue des paysans siciliens. Nous fîmes halte, nos chevaux agitèrent la queue nerveusement, puis un homme encapuchonné sortit de l'obscurité et attrapa la bride d'Aurora.

« Bienvenue à toi, notre Astarté, notre Ishtar, notre Freyja ! Femme de la lune, étoile de l'Est ! Notre colombe et notre lionne ! »

Rien que ça, pensai-je.

« Bonjour, Dionysos. Je t'emmène l'Idiot, comme prophétisé. Et comme nous l'avions prédit, son fils nous a été d'une aide précieuse. Au rythme où vont les choses, nous hériterons bientôt des véritables pouvoirs des anciens. »

Je fus surpris par ce qu'elle venait de dire, car une diseuse de bonne aventure gitane m'avait une fois appelé « l'Idiot qui court après l'Idiot ». Et voilà qu'on me désignait sous la même étiquette, comme cette carte de tarot, il y avait si longtemps de cela.

« Que les dieux nous donnent le courage d'étreindre tous ces pouvoirs, la volonté de les exercer, et qu'ils nous accordent l'implacabilité de la seule vraie foi !

– Qu'Isis et Osiris entendent tes prières, Dionysos. »

Elle descendit de cheval au moment où une dizaine d'autres silhouettes encapuchonnées se pressaient dans les souterrains du château pour nous accueillir. Des païens. Pas une aventure ne se passait sans que j'en croise ; il allait peut-être falloir que je songe à entrer dans les ordres ! Il s'agissait sûrement de fanatiques qui adoraient un homme et une femme (Osiris et Isis), mais je sentais qu'ils n'en étaient pas moins dangereux.

Dragut m'entraîna dans le tunnel bordé d'arcades qui courait tout le long de la douve et donnait accès à d'autres cavernes. Des boyaux s'enfonçaient sous le château, éclairés par des torches vacillantes. À l'époque où le château était en activité, ces souterrains devaient permettre aux soldats de se déplacer sans être menacés par les tirs de catapulte. À présent, ils servaient de repaire à des bandes de brigands comme nous. Il devait y avoir une centaine d'hommes ici : quelques pirates musulmans, certes, et surtout beaucoup d'Européens. Ces nouveaux venus avaient passé des robes noires, grises ou blanches au-dessus de leurs vêtements plus conventionnels.

Harry s'accrochait à moi comme une moule à son rocher.

« C'est qui les gens, papa ?

– Des fous échappés d'un asile. »

Une centaine de bougies illuminaient la grotte de leur lumière blafarde. Des statues représentant des dieux à têtes d'animaux avaient été placées dans des niches, et on avait dessiné des pentagrammes sur le sable. Dans les coins, je devinai un amoncellement de mousquets, piques, sabres et haches, ainsi que des cornemuses et des cornes pour égayer la soirée. Des cordes et des bobines de mèche étaient entreposées sur des barils de poudre. Les capes et les capuches garantissaient l'anonymat à ceux qui participaient à cette réunion, comme s'ils avaient honte de faire partie de cette grotesque mascarade.

« D'où viennent ces gens, Aurora ?

– À Paris, tu as dit à Osiris que tu voulais en savoir plus sur le Rite égyptien. Eh bien nous voilà, venus de toutes les loges et de tous les temples d'Europe ! Ceci est une renaissance de la sagesse des Templiers et de Pythagore, Ethan, de l'astrologie babylonienne et du mysticisme de la Kabbale ! Ces hommes et ces femmes sont parmi les esprits les plus éclairés d'Europe, et, contrairement à d'autres érudits, nous sommes ouverts aux idées et expériences nouvelles. Nous avons avec nous des ducs et des duchesses, des savants et des théologiens, des marchands et des marins, des femmes du monde et des courtisanes extraordinaires. Tous ont été sélectionnés au mérite. Nous accueillons dans nos rangs aussi bien des commerçants que des aristocrates, tant qu'ils ont démontré leur passion pour des coutumes hermétiques et qu'ils ont accepté d'être jugés par leurs pairs au cours d'une grande cérémonie. Tu trouveras ici des Anglais, des Français, des Allemands, des Italiens et des Espagnols, tous unis par leur soif de savoir et leur désir de réforme.

– Quel genre de réforme ?

– Celle qui permettra d'établir notre propre règne. Nous faisons partie d'un ordre d'exception. Les hommes se prosterneront devant nous comme le bigot devant Dieu. C'est à la fois notre privilège et notre fardeau de réformer cette planète, et d'exterminer autant de désilluminés que possible.

– Désilluminés, vraiment ?

– Les savoirs anciens attendent d'être redécouverts, mais certains tournent le dos ou refusent de voir ce qui doit changer. Nous nous débarrasserons des obstinés. Le Rite créera une société pure, où tout le monde conviendra d'une seule vérité.

– Et ceux qui ne seront pas d'accord seront exterminés…

– C'est un des principes de base du pouvoir. Seule l'unanimité permet d'accéder à l'harmonie. Il n'y a rien de plus désordonné ni de plus inefficace que des gens qui critiquent ceux qui les gouvernent. Par définition, les sceptiques ne font pas partie de la glorieuse race. Ces roturiers deviendront nos esclaves.

– Je vois. Et moi, est-ce que je fais partie de la glorieuse race ?

– Ça reste à voir.

– Et pour arriver à ce consensus, tu comptes mettre le feu à toutes les marines du monde ?

– Le monde fonctionnera mieux sans autre marine que la nôtre.

– Une marine de pirates.

– Non, une marine d'entrepreneurs, de mystiques et de chercheurs de lumière.

– Et qu'est-ce que cette fine équipe de fanatiques fait ici, Aurora ?

– Ce ne sont pas des fanatiques, mais les êtres les plus saints de cette terre, ceux qui adhèrent pleinement à notre cause. Ce sont des patriotes, Ethan, des patriotes qui veulent redécouvrir les pouvoirs secrets de la civilisation qui nous a précédés, et qui souhaitent revenir à cet âge d'or. Nous arpenterons la terre comme les dieux du passé, avec leurs pouvoirs et leurs libertés. Nous ferons ce que nous voudrons, avec qui nous voudrons, et nos esclaves se réjouiront quand ils verront que notre tyrannie est mille fois plus douce que l'illusion de liberté du monde d'aujourd'hui ! Quand nous aurons terminé nos recherches, nous serons incapables de nous tromper, et nous dirigerons le monde avec une compréhension absolue. Grâce aux opiacés, nous verrons l'avenir, et l'extase nous apportera la lumière. Nous serons des dieux, des êtres parfaits ! Mais notre porte est toujours ouverte ! Pour toi et le petit Horus !

– Et Astiza ? »

Je me sentais obligé de mettre un frein aux fantasmes d'Aurora.

Ses lèvres se pincèrent.

« Si tu veux toujours d'elle, après avoir vu la lumière. »

Je savais désormais à qui j'avais affaire. Aristocrates fatigués, scientifiques dépassés, dépravés rejetés, marchands ruinés, joueurs endettés, libertins vérolés, excentriques et fous : tous s'étaient retrouvés au sein de cette grande famille, cette perversion monstrueuse de la franc-maçonnerie, fondée près de vingt ans plus tôt par le charlatan Cagliostro. Ces gens-là voulaient la magie et la technologie, certes, mais ils voulaient surtout persécuter tous ceux qui les avaient jadis repoussés. Comme c'était commode de croire que celui qui n'était pas d'accord avec vous était forcément un être inférieur ! Comme c'était plaisant de prétendre appartenir à la race élue, sans se soucier des

états d’âme des réprouvés ! C’était à la fois audacieux et ridicule, mais qu’arriverait-il si nous trouvions le fameux miroir d’Archimède ? Comment réagirais-je si la marine de ma propre nation se retrouvait décimée parce que moi, Ethan Gage, avais accepté d’aider cette bande de mégalomanes ? Il fallait que j’agisse, mais le petit Harry s’accrochait à mon cou, considérant d’un air inquiet ces conspirateurs encapuchonnés. Et puis il y avait la silhouette sombre de Sokar, tapie dans l’ombre. Comment pouvais-je me sortir avec mon fils de ce bourbier ?

En jouant le jeu jusqu’à ce que le hasard m’offre une occasion de m’échapper.

« Nous allons retourner à Syracuse, dit Aurora. Dionysos conduira une parade de pénitents, l’armée du Rite égyptien, pour nous venir en aide. Ils se feront passer pour des pèlerins venus célébrer l’Assomption. Hamidou demandera à ses hommes de préparer les navires et d’entrer dans le port au moment opportun. Nous récupérerons ce miroir, quitte à détruire toute la cathédrale s’il le faut.

– Tu tiens vraiment à démolir une église pendant une fête catholique ?

– Seulement une petite partie, et nous tâcherons d’être discrets.

– C’est irréalisable, Aurora. Abandonne ! Même si le miroir est là, vous ne pourrez jamais le récupérer. Et si par miracle vous y arrivez, vous vous ferez couler.

– Nous le récupérerons. Et n’oublie pas que tu as déjà trouvé un moyen d’échapper aux canons du château. Tu n’auras qu’à régler les détails avec Hamidou pendant que nous célébrerons la cérémonie de Baal. Ensuite, tu m’aideras personnellement à voler le feu des Barbaresques ! Nous l’érigerons à Tripoli, Ethan, sur les remparts de Karamanli, et quand les premiers rayons du soleil se refléteront dessus, nous aurons fait un premier pas vers l’harmonie du monde ! »

Après quoi, elle se détourna pour préparer son rituel occulte sous le regard troublé et réprobateur des pirates musulmans.

« Je veux ma maman, murmura Harry à mon oreille.

– Crois-moi, tu n’es pas le seul, mon fils. »

29

U ne fois de plus, je pénétrais par effraction dans une église au milieu de la nuit. J'avais commis tant de péchés pendant cette aventure que je craignais vraiment d'accéder pour de bon à la porte des Enfers. En plus de ce sacrilège, j'aidais une armée de pirates et de fanatiques, j'avais exposé mon fils à tous les dangers possibles et imaginables, j'avais trahi les intérêts de mon pays et j'avais violé le pacte passé avec mes trois amis. Voilà ce qui se passait quand je croyais bien faire. Si jamais je dois un jour embrasser volontairement la voie de l'infamie, mon âme sera tellement élimée qu'elle cédera au premier coup de vent.

À l'aide d'une barre de fer, nous forçâmes une porte latérale du duomo donnant sur la Via Minerva. Cette fois, Aurora avait amené son chien monstrueux, avec une chaîne en guise de laisse. Les autres membres du Rite traversèrent la ville déserte comme une procession de pèlerins, avant de se tapir dans le vestibule de la cathédrale, accroupis entre les colonnes cerclées de vignes gravées.

À l'intérieur, la nef de l'église paraissait encore plus haute et vide dans l'obscurité, tandis que l'autel en argent de sainte Lucie brillait comme de la glace à la lueur des étoiles. Chaque pas était un blasphème. La respiration sifflante du molosse faisait penser à une invasion de bêtes démoniaques surgies de la nuit des temps. Nous nous rendîmes directement à la chapelle, puis à la petite porte qui donnait sur l'escalier en colimaçon. La serrure était toujours brisée, mais quelqu'un avait cloué une planche en bois pour barrer l'accès.

Dragut sortit sa barre de fer et fit levier. Dans la nuit, on n'entendait que les clous qui grinçaient.

Soudain, un cri retentit.

« Par la grâce de Dieu, arrêtez ! »

Un vieux prêtre en chemise de nuit courait vers nous dans l'ombre de l'autel principal en agitant les bras. Ses cris résonnèrent dans l'immense espace vide.

« Que faites-vous, blasphémateurs ? »

Aurora resta immobile quelques instants, puis elle cria à son tour :

« Sokar, attaque ! »

Elle lâcha la chaîne, l'animal bondit et se précipita vers l'homme d'Église. Pendant une seconde, on n'entendit plus que le bruit du métal contre les dalles en pierre. Je voulus prévenir le malheureux, mais Dragut plaqua sa main sur ma bouche. Le chien sauta, une silhouette floue dans l'obscurité, puis le prêtre poussa un cri et tomba au sol, glissant en arrière jusqu'à la sacristie sous l'élan du molosse. Il y eut un grognement sourd, quelques cris étouffés, puis un bruit sec d'os brisés par une mâchoire puissante. Le prêtre tressauta, son agonie assourdie par les bruits de mastication, puis il cessa définitivement de bouger. Le chien revint vers sa maîtresse en trottinant, l'air satisfait, la gueule sanglante.

Harry se cramponna à moi de toutes ses forces.

« Mais ce n'est pas un chien, c'est un monstre, murmurai-je, tremblant. Vous êtes damnés pour l'éternité, tous autant que vous êtes !

– Sokar est le protecteur d'une religion plus ancienne, une religion meilleure. Ce sont les hommes comme ce prêtre qui seront accusés d'hérésie et éliminés.

– Ça suffit ! m'exclamai-je tandis qu'Osiris caressait la tête de Sokar. J'arrête ! Je n'ai rien à faire ici ! Je démissionne avant que nous finissions tous en enfer !

– Si tu nous abandonnes, je lâche mon chien sur ton fils. Tu sais pertinemment que tu ne peux pas démissionner. Ni maintenant ni jamais. Tu es un des nôtres, maintenant, et plus vite tu te décideras à nous aider, plus vite nous pourrons quitter Syracuse sans avoir à tuer quelqu'un d'autre.

– Aurora, je t'en supplie !

– Un jour, tu comprendras la beauté de cette profanation. »

J'entendis un petit déclic familier. Dragut m'avait appuyé un des pistolets de Cuvier sur la nuque pour étayer l'argument d'Aurora. De son côté, Sokar secoua la tête en grondant, faisant voler des gouttes de sang et de bave.

« Nous sommes associés, maintenant », me rappela le pirate.

Pour une bande de sybarites, de pervers, d'illuminés et de magiciens amateurs, le Rite égyptien savait s'y prendre pour démolir une chapelle sacrée. À présent que le prêtre n'était plus un problème, Dragut ouvrit la porte principale et les alliés d'Aurora pénétrèrent en silence dans la cathédrale, tirant de sous leur robe des cordes, des barils de poudre et des outils divers. Quelques centimètres en dessous de la coupole, il y avait une petite tablette qui courait sur toute la circonférence, à neuf mètres du sol. Sans hésiter, les moines hérétiques grimpèrent sur cette tablette et entreprirent d'y attacher des cordes et d'y placer des charges explosives. Bientôt, ils avaient tendu une espèce de filet horizontal pour attraper le miroir. Il ne s'agissait pas là de chirurgie sophistiquée : ce devait être une opération brutale et rapide, qui ne laisserait pas le temps aux citoyens de Syracuse de réagir après le sabotage de leur lieu de culte principal. Les multiples cierges allumés donnaient à la scène un aspect macabre. Tout fut exécuté dans un silence soigneusement chorégraphié. Enfin, après une dernière bousculade sur la tablette, on déroula les bobines de mèche jusqu'au sol de la chapelle. Les silhouettes encapuchonnées s'assemblèrent alors autour d'Aurora avec leurs bougies, attendant ses ordres.

Debout au milieu de la chapelle, Aurora leva les yeux pour examiner quelques instants la disposition des barils de poudre, puis elle écarta soudain les bras, comme si elle voulait elle-même rattraper le miroir.

« Maintenant ! »

Les membres du Rite allumèrent les mèches, puis ils s'éloignèrent en hâte des serpentins étincelants et fumants et trouvèrent refuge dans la nef. Aurora fut la dernière à partir. Des petits points brillants s'élevèrent contre les murs de la chapelle pendant que ceux qui s'étaient rassemblés se mettaient à murmurer des incantations qui ressemblaient à s'y méprendre au bruit d'une ruche.

« Imagine si tu détruis le miroir dans la manœuvre !

– D'après les informations que j'ai pu lire sur le sujet, il est aussi solide qu'un bouclier. De toute façon, nous n'avons pas vraiment d'autre solution. Nous ne disposons pas d'assez d'hommes pour contenir les habitants de la ville pendant que nous le chargerons sur le bateau.

– Mais ça ne va pas seulement réveiller la ville, ça va réveiller les morts !

– Comme ça, ils pourront dire au revoir à une relique dont ils ont toujours ignoré l'existence. »

Les lueurs des mèches disparurent. Alors que nous attendions en silence, la pression monta d'un cran. Soudain, un staccato de rugissements retentit : les charges avaient explosé. Même Sokar sursauta. Des morceaux de plâtre et de pierre tombèrent en cascade sur le sol, détruisant instantanément la fresque angélique du plafond dans un nuage de fumée et de poussière qui roula jusqu'à la nef. Puis, dans un crissement, un objet chuta.

Nous courûmes dans le brouillard étouffant et regardâmes tous en l'air. Un immense disque était posé sur le filet de cordes tendu à travers la chapelle. Il était en bronze et devait faire six mètres de diamètre. Sur le bord, à l'endroit où il y avait eu friction, le métal était d'un jaune plus vif.

Mon cœur s'emballa. Deux mille ans après la mort d'Archimède de la main d'un soldat romain, son invention la plus diabolique – ou sa copie d'une invention antérieure – avait été redécouverte.

« Vite, faites-le descendre ! ordonna Aurora. Il n'y a pas une minute à perdre ! »

Des cloches se mirent à sonner partout dans la ville. Certains moines du Rite sortirent des pistolets et des mousquets de leur robe et s'accroupirent devant l'entrée principale de la cathédrale pour surveiller la place. D'autres grimpèrent pour récupérer le miroir. On coupa des cordes et, petit à petit, on fit descendre le hamac de fortune et son chargement jusqu'au sol jonché de débris. En haut, les solives du plafond dépassaient comme des branches cassées.

Le miroir en forme de saladier retourné faisait un bon centimètre d'épaisseur. À l'intérieur du bol, nous découvrîmes des panneaux de bronze rabattus vers l'intérieur, de sorte que le miroir ressemblait à une fleur repliée la tête en bas. Les hommes du Rite posèrent une sangle sur toute la tranche de l'objet pour en faire une sorte de roue. Puis on installa d'autres cordes pour le mettre à la verticale. Les moines qui n'avaient rien à faire dansaient autour de la scène en chantant de plus en plus fort. L'objet devait peser facilement une tonne. De chaque côté, des hommes s'installèrent pour tenir cette roue géante en équilibre. Puis ils sortirent l'assiette chancelante par la porte de la cathédrale – elle passait tout juste – et descendirent les quelques marches qui menaient à la place. Il ne fallut pas moins d'une dizaine d'hommes encapuchonnés pour l'empêcher de basculer sur le côté.

Je profitai du fait que tout le monde était obnubilé par notre découverte pour m'accroupir au milieu de la chapelle et tracer à la hâte un mot sur le sol poussiéreux.

Tripoli .

Je me relevai avant qu'Osiris ne remarque mon manège, puis j'attrapai Harry et rejoignis la foule à l'extérieur.

Des torches apparurent à la jonction entre la Via Santo Landolina et la place, et on nous ordonna de nous arrêter. Les forces de l'ordre étaient en émoi, et pour cause : nous faisions plus de bruit que tout un orchestre, nous avions vandalisé le duomo de la ville, notre chien avait dévoré un des prêtres et nous essayions de voler un objet trop gros pour tenir sur une charrette. Partout, des volets s'ouvraient à toute volée. Les moines du Rite s'arrêtèrent quelques instants, hésitants, les armes à mi-hauteur, les yeux tournés vers Aurora.

Puis il y eut un coup de tonnerre. La mitraille faucha la première vague d'Italiens qui avançaient vers nous. Des hommes tombèrent, des torches s'éteignirent.

Dragut avait fait chercher un canon à bord d'un de ses bateaux et avait fait feu.

« Allez ! Dépêchez-vous ! Arrêtez de vous prendre pour des statues ! s'écria-t-il. Faites rouler le miroir, faites-le rouler ! »

Il brandissait le tromblon de Smith, du canon duquel s'échappait également de la fumée.

« Donne-moi une arme, dis-je à Aurora. J'ai besoin de mon fusil.

– Je te le rendrai quand tu l'auras mérité. »

Nous battîmes en retraite avec les membres du Rite qui poussaient le disque géant vers la rue à l'est de la place. Cette artère menait à la fontaine d'Aréthuse, où Horus avait joué avec les canards. Juste à côté se trouvait un quai, où deux navires nous attendaient.

Dragut se tourna vers moi.

« On va bien voir si ton plan fonctionne, Ethan ! »

D'autres cris s'élevèrent derrière nous, des coups de feu retentirent et, bientôt, les balles volèrent à côté de nous avec des bruits de frelons. Chaque fois que vous sentez ce vrombissement vous frôler, vous vous sentez plus vivant. Soudain, un homme poussa un cri et tomba. Ses compagnons s'arrêtèrent pour l'aider à se relever.

« Laissez-le ! hurla Aurora. Occupez-vous du miroir ! Le miroir !

– Mais c'est Anthony ! »

Elle leva alors son pistolet vers le blessé et fit feu. Après un dernier soubresaut, l'homme retomba, parfaitement mort.

« Je ne laisserai personne derrière nous qui pourrait trahir nos plans ! »

Les autres se mirent à pousser le miroir avec plus d'entrain que jamais.

Je courus devant, tenant Harry dans mes bras. Les aboiements de Sokar avaient réveillé tous les chiens du voisinage qui s'étaient mis à lui répondre, et mon fils s'accrochait à moi de toutes ses forces. Il ne comprenait pas ce qui se passait, il avait peur, mais il était aussi intrigué. Ouf ! On arrivait aux bateaux. Le nouveau navire était là, tel que je l'avais suggéré. Je sautai à bord du brick que les pirates avaient capturé avant de se débarrasser de l'équipage. Le Zéphyr , c'était son nom. L' Isis d'Aurora était là également, relié à l'autre navire par un câble, afin de servir de leurre. Je me retournai et entendis de nouveau le canon des pirates retentir, repoussant une nouvelle vague de poursuivants. Comme une énorme pièce de monnaie, le miroir dévalait la rue dans un grondement métallique, poursuivi par des moines qui semblaient jouer au cerceau.

Juste derrière nous, au château Maniace qui occupait la pointe de Syracuse, des torches s'allumèrent, signe que le vacarme avait réveillé la garnison. Ce serait ces canons-là qu'il faudrait éviter pour sortir du port. Si je ne voulais pas que mon fils finisse au fond de la Méditerranée, il fallait que mon plan réussisse.

Je me tins debout à la poupe tandis qu'on faisait rouler le miroir sur une passerelle, puis qu'on l'installait entre le mât principal et le mât de misaine. Une dizaine d'hommes s'appliquèrent à le poser doucement sur le pont. Une fois que les membres du Rite et leurs alliés pirates furent à bord, Dragut fit arrimer la passerelle au-dessus du miroir afin que les hommes puissent se déplacer sur le bateau. Les amarres furent larguées, les voiles hissées, et des rames supplémentaires permirent au navire marchand de s'éloigner du quai. Heureusement, une brise nocturne gonfla bientôt les voiles, alors que carabinieri , soldats et hommes d'Église atteignaient l'embarcadère que nous venions de quitter. Deux coups de canon tirés par le corsaire que nous remorquions dispersèrent une fois de plus nos poursuivants. Notre navire hissa le drapeau du royaume des Deux-Siciles, tandis que le bateau pirate arborait la bannière des pirates tripolitains. J'espérai que cette ruse que j'avais inventée fonctionnerait dans l'obscurité et qu'elle permettrait à mon fils de ne pas être blessé.



« Harry, tu te souviens de la fois où je t'ai dit d'aller te cacher dans la remise au milieu des voiles ? C'est le moment !

– Non ! Veux regarder ! répondit-il, envoûté par le spectacle.

– C'est trop dangereux ! Sois un gentil garçon et file ! Après, tu auras une sucrerie. »

Il y avait quelques centaines de mètres entre le quai que nous venions de quitter et la citadelle que nous devions doubler, et je remarquai que le nombre de torches avait considérablement augmenté depuis tout à l'heure. Des hommes couraient dans tous les sens sur les remparts et sortaient les longs canons. Les boulets de vingt-quatre livres qu'ils crachaient étaient capables de réduire en charpie notre bateau grassouillet et son précieux chargement. Alors que nous prenions de la vitesse et que nous entrions dans les eaux plus profondes, je me tournai vers Dragut.

« Si tu veux espérer les leurrer, c'est maintenant ! »

Il fit un signe de la main.

Derrière nous, le corsaire d'Aurora, toujours relié à notre brick par le câble invisible dans le noir, déploya sa voile. Un canon chargé de vieux chiffons fit feu sur nous, et nous répondîmes aussitôt de la même façon avec nos canons légers situés à la poupe. L'idée était de faire croire que le corsaire était à la poursuite du Zéphyr . Des morceaux de tissus brûlés flottèrent dans les airs. Les moines et les pirates entassés à bord du navire marchand s'accroupirent derrière le plat-bord pour faire croire que notre équipage était peu nombreux. Derrière nous, la poignée de courageux pirates restés à bord de l' Isis dressèrent des épouvantails comme je leur avais suggéré. Dans le noir, on avait l'impression que le navire bourré de pirates sanguinaires fondait sur nous.

Notre seul espoir, c'était que les hommes du fort mordent à l'hameçon et concentrent leurs tirs sur le corsaire presque vide.

Je me tournai vers la citadelle, nerveux. Les cris avaient cessé avec l'entrée en scène des officiers, laissant place à une discipline militaire bien huilée. L'un après l'autre, les sabords de la citadelle s'ouvrirent bruyamment. Nous entendîmes les grognements des hommes qui déplaçaient les énormes canons, puis nous vîmes apparaître leur gueule monstrueuse, pointée droit sur notre coque. Nous nous recroquevillâmes sans un mot, attendant qu'un feu nourri nous éventre, mais rien ne vint.

À présent, c'était au tour du corsaire de passer dans la ligne de mire des canons de la citadelle.

Les membres d'équipage restés à bord sautèrent dans un petit canot accroché au flanc du navire et s'éloignèrent à la rame aussi vite que possible.

Enfin, un cri de commandement retentit, et une déflagration extraordinaire parut ébranler la citadelle. Dans un craquement sinistre, les boulets traversèrent le vaisseau que nous remorquions comme s'il s'agissait d'un modèle en carton-pâte.

Aurora brandit son sabre et trancha le cordage qui nous reliait à l' Isis , tandis que Dragut observait en silence le naufrage du magnifique bateau. Le gouvernail avait été arraché et le navire se mit à suivre une route chaotique.

« Fuoco ! Sparare ! »

On pouvait entendre les officiers de la citadelle qui donnaient l'ordre de tirer.

D'autres boulets traversèrent la coque du navire pirate, faisant voler des éclats de bois. La voile fut réduite en miettes, immobilisant définitivement le navire. Soudain, toute la mâture s'effondra dans un craquement effroyable. Le corsaire se mit alors à dériver et à tourner sur lui-même. Des cris de joie retentirent dans la citadelle.

Pas un seul projectile ne nous avait atteints.

Un autre ordre, suivi d'une nouvelle déflagration. Des morceaux du pauvre navire d'Aurora jaillirent de nouveau, un baril de poudre explosa, et ce qui restait du bateau s'embrasa. Les flammes en faisaient une cible encore plus facile, et d'autres tirs atteignirent le corsaire. Une foule s'était assemblée sur le quai de la ville et se mit également à tirer sur le navire avec des mousquets, criblant de balles le vaisseau en perdition et ses épouvantails. Enfin, la poupe du corsaire commença à sombrer.

Nous avions doublé la pointe de la citadelle et nous prenions de la vitesse. Nous étions presque sauvés.

Le regard d'Aurora passa de l' Isis au miroir.

« Un échange équitable, murmura-t-elle. Tu as détruit mon vaisseau, Ethan, et je t'en remercie. Si nous traitons nos futures affaires avec ce genre de sagesse impitoyable, l'avenir nous appartient. »

Peut-être s'attendaient-ils à ce que notre brick fasse demi-tour pour les remercier. Peut-être s'attendaient-ils à ce que nous ralentissions, que nous hissions un drapeau, que nous allumions une lanterne ou que nous poussions une clameur de gratitude.

Il n'en fut rien. À la place, l'équipage de pirates et de moines se redressa silencieusement et hissa d'autres voiles. Nous avancions de plus en plus vite dans l'obscurité, et le miroir d'Archimède balançait doucement sur ses points d'appui. La seule source de lumière provenait du corsaire en flammes, attirant de façon hypnotique les regards de tous ceux qui se trouvaient dans la citadelle et sur les quais de la ville, tandis que nous disparaissions dans la nuit.

Le temps que les Siciliens mettent de petits bateaux à la mer et se rendent compte qu'ils avaient coulé un vaisseau vide, les quelques pirates restés à bord jusqu'au dernier moment nous avaient rejoints dans leur petit canot. Nous les hissâmes à bord et nous éloignâmes des côtes siciliennes sans avoir essuyé le moindre coup de feu. Nous avions récupéré ce que nous étions venus chercher et nous étions maintenant en route pour Tripoli.

« Si les dieux n'étaient pas avec nous, pourquoi tout s'est-il aussi bien passé ? » demanda Aurora à ses comparses.

Tous partirent d'un grand éclat de rire.

À présent, les Barbaresques avaient les moyens d'incendier toutes les marines du monde.

30

N ous mîmes cap au sud et traversâmes le golfe de Noto. Apparemment, nous avions réussi à semer nos éventuels poursuivants. Dès que nous fûmes suffisamment éloignés de Syracuse, je descendis retrouver Harry dans la soute à voiles, au moment où les premiers rayons du soleil faisaient leur apparition. Nous nous blottîmes l'un contre l'autre au milieu des immenses toiles pliées, mais, malgré la fatigue, je ne parvins pas à trouver le sommeil. Maintenant que j'avais rempli ma part du contrat en trouvant le miroir, est-ce qu'Astiza, Horus et moi allions être remis en liberté pendant que le Rite réassemblait sa machine diabolique ? Je gardais l'espoir de pouvoir prévenir le reste du monde à temps afin de me racheter après le marché que j'avais conclu. Pourtant, Aurora, Dragut et Osiris semblaient plus déterminés que jamais à faire de moi leur associé.

Enfin, je sombrai dans un sommeil agité. Je me réveillai en fin de matinée et constatai que, malgré leur nuit tumultueuse, les « moines » ne pouvaient pas s'éloigner du miroir. Ils l'observaient sous tous les angles et tâchaient de deviner son fonctionnement. Alors que le soleil chauffait de plus en plus, l'équipage décida d'installer un taud au-dessus de l'arme car, malgré la pellicule de saleté et de poussière qui la recouvrait, elle était néanmoins d'un éclat aveuglant, et les pirates craignaient qu'elle ne mette accidentellement le feu au bateau.

Ce soir-là, nous mouillâmes à quelques encablures de la pointe sud de la Sicile, à côté de la petite île plate de Capo Passero. Alors que le soleil disparaissait derrière les collines, les membres du Rite s'affairèrent à mieux attacher le miroir, avant de préparer une fête improvisée dans la cale. À ma grande surprise, mon idée de sacrifier le corsaire d'Aurora pour s'échapper de Syracuse me valut le statut de héros. Même mon fils, tout guilleret après avoir dormi, fut traité comme un grand aventurier pour son courage dans les combles de la cathédrale. Harry était d'autant plus ravi de toute cette attention qu'on lui avait donné un chapeau.

Personne ne nous avait pris en chasse depuis Syracuse. À mon avis, les prêtres de la ville ne devaient pas savoir ce que nous avions dérobé. Rassurés, nous décidâmes donc de sortir les lanternes, tandis qu'on arrimait le miroir plus solidement. Des charpentiers scièrent un morceau de plat-bord de chaque côté du bateau pour que le miroir repose entièrement sur le pont, tandis que les membres du Rite se lançaient dans des mesures et des calculs pour en comprendre le fonctionnement. L'objet n'était pas aussi simple que nous l'avions imaginé. La surface principale ressemblait à un immense bol creux, mais l'intérieur avait été forgé ou martelé de façon à former un réseau complexe d'hexagones, un peu comme le rayon d'une ruche : des milliers de petits miroirs qui en formaient un grand. Et puis il y avait les panneaux articulés qui le faisaient ressembler à une fleur fermée et qui, dépliés, doublaient la taille de l'engin. Ces panneaux pouvaient également pivoter. Enfin, Dragut annonça après s'être glissé sous l'immense soucoupe métallique que l'autre face était couverte de gravures. En effet, une série de schémas indiquait le fonctionnement basique du système, tandis qu'un réseau de lignes expliquait comment orienter le miroir et ses « pétales » en fonction de la position du soleil.

« C'est aussi simple qu'une loupe et aussi complexe qu'une montre, commenta Dragut. Les savants du Rite vont avoir du travail pour monter cet engin correctement. Il y aura besoin de plus de cordes que pour un décor d'opéra ! »

Qui dit difficile à manœuvrer dit facile à saboter, pensai-je.

« Osiris trouvera bien un moyen de le faire fonctionner », dit Aurora, aux anges.

Après avoir dormi elle aussi, elle était rayonnante. Son lieutenant boiteux fit le tour du miroir en prenant des notes pour ses futurs calculs.

« Osiris et Ethan, les génies d'une ère nouvelle ! s'exclama-t-elle.

– Ça ne me semble pas le partenariat le plus naturel, étant donné que j'ai estropié ton ingénieur, commentai-je.

– Une blessure de guerre, pas bien différente de celle que je t'ai infligée en Amérique, répondit-elle gaiement. Les blessures cicatrisent, l'esprit pardonne. N'est-ce pas, Osiris ?

– Nous verrons bien en quoi ton électricien pourra nous être utile.

– Mon électricien ! Comme c'est joliment dit !

– Ton assistant, ton sycophante, ton amant, ton esclave.

– Je ne suis rien de tout cela, m'insurgeai-je. À présent que j'ai rempli ma part du contrat, ma famille et moi sommes libres. N'est-ce pas ? Et d'ailleurs, comment t'appelles-tu vraiment, quand tu n'es pas déguisé en eunuque dans un bordel parisien ? Brun-du-bas ? Seigneur Poche-Vide ? Prince Loufok ?

– Tu n'es pas vraiment libre, m'interrompit Aurora.

– Mais enfin ! Tu m'as dit que si je t'aidais à trouver le miroir, tu laisserais partir Horus et Astiza. Le plateau en bronze est là, prêt à réduire en cendre ce que tu voudras. C'est maintenant à toi de respecter ta part du contrat.

– Ne t'en fais pas, le petit Horus ne sera pas réduit en esclavage. Et ta pauvre Égyptienne pourra aller où bon lui semble. Mais il y a encore une chose que nous devons faire tous les deux avant que je l'autorise à quitter le harem de Yusuf. Comme je te l'ai dit en Amérique, nous n'en avons pas encore fini tous les deux.

– Comment ? Mais j'ai fait tout ce que tu me demandais !

– J'ai décidé que nous allions nous marier, Ethan.

– Nous marier ? »

J'étais aussi ébahi que lorsque j'avais appris l'existence de mon fils. Je pensais qu'elle allait éclater de rire à sa propre plaisanterie, mais elle semblait très sérieuse.

« Notre mariage donnera à Horus une vraie mère et fera de lui un enfant légitime. Je l'élèverai dans les principes du Rite et, quand il sera en âge, il deviendra prince et héritera du monde.

– Mais nous ne pouvons même pas nous supporter !

– C'est une façon très simpliste et grossière de définir notre relation, dit-elle en caressant le bord du miroir. On se repousse, et pourtant on s'attire. On se démolit, et pourtant on se reconstruit. On se déteste, et pourtant je ferai de toi un roi, car je sais à quel point ce genre de responsabilité te fait peur, tout comme je sais que tu ne peux pas te passer de moi. Ne le nie pas ! Je l'ai bien vu dans la grotte aux échos, à Syracuse. Je l'ai bien vu dans ma cabine, sur l' Isis . Nous sommes liés l'un à l'autre, Ethan, et le succès de cette quête ne fait que le prouver. Nous sommes enchaînés par le destin. Je vais t'épouser et te souder à moi pour toujours, et si tu enrages en me voyant endoctriner ton fils, je n'en serai que plus contente ! s'exclama-t-elle, les yeux brillant de folie. Tu m'épouseras afin de me servir ! Tu m'épouseras afin de ne plus jamais pouvoir t'échapper ! »

Pas étonnant que j'aie toujours refusé de marcher jusqu'à l'autel.

« Tu sais, Aurora, je pense que je ferais un mauvais mari.

– Si tu ne m'épouses pas ce soir, sur ce navire, Horus et Astiza seront vendus comme esclaves sexuels, et tu finiras tes jours en compagnie d'Omar, le maître du cachot. En revanche, si tu m'épouses et que tu nous aides à monter ce miroir et à le faire fonctionner, tu régneras à mes côtés et ton fils héritera de pouvoirs que même Bonaparte n'oserait jamais imaginer. Le roi George et le président Jefferson seront ses laquais, et les empereurs de Russie et d'Autriche se prosterneront devant lui.

– Tu divagues. Tout ça grâce à une seule arme ?

– Ce miroir n'est que le premier des anciens mystères que nous cherchons à redécouvrir. Par ailleurs, ce miroir n'est que le premier d'une série de plusieurs milliers ! Nous mettrons le feu à des nations entières, comme le Ragnarök de ton Norvégien ! Toi et moi, Ethan, n'aurons à obéir à aucune loi, aucune règle hypocrite, aucune morale, aucune contrainte. Nous ferons ce que nous voudrons avec qui nous voudrons, car nous aurons acquis la magie des dieux qui arpentaient jadis cette terre ! Nous serons des êtres parfaits, car nous seuls définirons la perfection. »

Je savais qu'elle était dérangée, mais j'étais tout de même sidéré par cette tirade de mégalomane. Voilà que cette courtisane illuminée entourée de ses amis païens et assassins se prenait pour la reine de Saba ! Je n'étais plus sur un bateau pirate, mais dans un asile de fous. Je fermai les yeux, impuissant.

« Je ne t'épouserai pas, Aurora. Tu n'es pas la mère de mon fils.

– Tu m'épouseras à minuit, sinon je confierai dès ce soir ton fils aux Maures de Dragut pour qu'ils l'initient à son futur métier. Tu m'épouseras, sinon tu entendras ses cris et tu devras expliquer ce que tu as fait à ta putain égyptienne, avant que Yusuf ne la vende au pire tenancier de bordel qu'il pourra trouver.

– Ça ne faisait pas partie de notre accord !

– Tu ne m'as jamais demandé les modalités de cet accord. Et je me suis bien gardée de te les dire, parce que tu es trop stupide pour saisir la chance de devenir roi. Alors je vais te forcer la main : je vais te pousser sur le trône, je vais te pousser dans mon lit et, au final, tu me vénéreras comme je le mérite ! »

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle avait une haute estime d'elle-même, ce qui est souvent le cas chez les femmes qui se savent belles. Je l'admets, je suis parfois coupable du même vice. Je regardai la mer et tâchai de réfléchir. Aucune union célébrée par cette populace ne serait jamais reconnue comme sainte ou légale. Devais-je me prêter à cette mascarade, le temps qu'Astiza et Horus soient en sécurité ? Aurora voulait m'épouser pour me torturer, pour me garder près d'elle et me faire payer chaque jour pour ce que j'avais fait à son frère. Grimper dans

un lit nuptial avec celle qui avait massacré mes amis ? J'avais du mal à imaginer la chose. Et pourtant, avais-je vraiment le choix tant que Harry était l'otage de ces fous furieux ? J'étais entouré par une centaine de fanatiques hostiles et mes propres compagnons devaient considérer que j'avais trahi mon propre pays.

« Je tâcherai de rendre les choses aussi odieuses pour toi qu'elles le seront pour moi, promis-je.

– Tu pourras essayer, Ethan. Mais je ne pense pas une seule seconde que tu y arriveras ! dit-elle avant de se tourner vers Osiris. La cérémonie, ce soir, à minuit ! Amène le petit, je tiens à ce qu'il y assiste. Ah, Ethan ! Je suis tellement certaine de pouvoir vous corrompre tous les deux ! »

31

A u-dessus de l'île désolée, une lune rose et orange se leva, aussi grosse que le miroir d'Archimède. Puis, alors qu'elle grimpait toujours plus haut dans le ciel et devenait plus brillante, la mer et le navire se parèrent de teintes argentées. Les membres du Rite égyptien avaient réquisitionné la cale de notre brick, et des écoutilles s'échappait une lueur orangée. Les pirates s'approchèrent de la proue et se mirent à discuter à voix basse. Visiblement, ils ne savaient trop que penser de leur collaboration avec des adeptes de Satan, des païens et des blasphémateurs chrétiens. Ils avaient beau être des assassins dans l'âme, ils n'étaient pas à l'aise en compagnie d'Aurora et de son Rite égyptien. Ces illuminés déguisés n'importe comment leur paraissaient plus impitoyables que les pires boucaniers, et les Maures étaient nerveux.

Je n'avais certainement pas l'intention de les rassurer.

« Ces hommes et ces femmes sont des disciples de l'enfer, leur dis-je. En vous alliant avec eux, vous condamnez votre âme.

– Silence, l'Américain, cracha Dragut. Ce n'est pas toi le mieux placé pour parler du bien et du mal.

– Tu penses vraiment qu'ils vont n'utiliser leur miroir que sur des chrétiens ? Aurora veut contrôler le monde, et les Turcs ottomans seront bien plus proches que l'Europe. Tu tends à un monstre diabolique le bâton pour battre ton propre peuple.

– Je n'ai pas de peuple. Moi, Hamidou Dragut, je ne compte que sur moi.

– Insensé. Tu as vendu ta virilité à des païens illuminés.

– Et tu es à deux doigts de vendre la tienne !

– Parce que je n'ai pas le choix. Mon Dieu, quand je pense qu'elle utilise mon fils pour me faire du chantage et m'épouser ! Pour pouvoir jouer les harpies jusqu'à la fin de mes jours ! Tout cela n'a pas de sens…

– Ces gens obéissent à une autre loi. Nous ne pouvons rien faire tant qu'ils sont dans leur monde, et la cale de ce navire est leur monde. Comme nous tous, tu as accepté un marché nécessaire. Aurora promet de donner la victoire à Tripoli. Peut-être que c'est écrit, comme ils l'affirment.

– Je ne pense pas qu'il soit écrit quelque part qu'une bande d'illuminés hérétiques va mettre la planète à feu et à sang. Tripoli va s'attirer les foudres de l'Angleterre et de la France, Dragut. Cette femme à qui vous vous êtes alliés vous entraînera dans sa chute.

– Non, elle a promis de nous rendre riches. Toi, tu es incapable de voir l'avenir, même quand il te réserve une superbe tentatrice ! plaisanta-t-il.

– Oh que si ! Je suis capable de voir l'avenir, Dragut. Et crois-moi, je ne vois que des flammes ! »

C'est alors qu'Osiris apparut, traversant le pont avec son boitement qui me mettait chaque fois du baume au cœur. Peut-être que je pourrais lui couper les autres membres, pensai-je. Il me dévisagea avec dédain.

« C'est l'heure, l'Américain. Tu vas devoir traverser l'au-delà avec moi afin que nous jugions si tu es digne, selon les préceptes du Livre des morts égyptien.

– L'au-delà ?

– Quand les Anglais ont acculé Barbe-Noire en Caroline, il a fait descendre son équipage dans la cale et a allumé des milliers d'allumettes pour que la fumée et l'odeur du soufre ni donnent un avant-goût de l'enfer. Il voulait que ses marins aient tellement peur de l'au-delà qu'ils ne se rendent jamais. Cette vision fit qu'ils combattirent comme des démons, avec l'énergie du désespoir. Au Rite, nous avons une autre sorte de voyage, afin de purifier l'esprit. Ce sera un moyen de te préparer pour Aurora.

– Ah oui ? Tu comptes me transformer en vestale, maintenant ? »

Il fit un signe vers l'écoutille d'où s'échappait la lueur menaçante.

« J'imagine que, pour la virginité, il est trop tard. Mais nous voulons peser ton courage et ton âme.

– Peser mon âme, rien que ça ! Alors que la tienne doit ressembler à un morceau de charbon !

– Ce n'est pas de moi qu'il est question, mais d'Aurora et de toi. »

Parfois, il n'y a rien d'autre à faire que jouer le jeu et compter sur la chance. Je me dirigeai donc vers l'écoutille, m'arrêtai pour observer le nuage d'encens et de fumée qui en émanait, puis décidai de plonger pour de bon vers les Enfers. Osiris sur mes talons, je descendis les escaliers et me retrouvai enfin dans la cale qu'une centaine de bougies rendait étouffante.

Je me retrouvai alors dans un monde onirique peuplé de créatures tirées d'un cauchemar de pharaon. Les membres du Rite – j'imagine que c'était d'eux qu'il s'agissait – avaient la tête recouverte par des masques dignes d'un bestiaire de sorcière : chacals, faucons, serpents, chiens, lions… Ils portaient par ailleurs des robes blanches, noires et rouges. Les trous pour les yeux ne laissaient rien entrevoir, et les robes étaient si informes qu'il m'était impossible de savoir si celui qui se trouvait dessous était un homme ou une femme. Les becs et les dents blanches luisaient dans le brouillard infernal, et des doigts ornés de longues serres artificielles claquèrent et me saisirent pour m'entraîner dans une danse sordide. Je toussai, les yeux brûlants, tandis qu'ils me faisaient tourner sur moi-même. Une musique bizarre, païenne et primitive, s'échappait de leurs cornes et de leurs tambours. On me tendit une potion que je dus boire, et qui me fit perdre pied un peu plus.

Enfin, on me poussa de nouveau au milieu de la foule, les hommes-bêtes me tirèrent par les manches. Une vieille gitane à l'œil vitreux apparut devant moi, et il me fut impossible de dire s'il s'agissait d'une aristocrate déguisée ou d'une véritable sorcière des Carpates. Elle tenait à la main une petite balance en cuivre.

« Es-tu prêt à poser ton âme sur ce plateau, pèlerin, pendant que je pose cette plume sur l'autre ? Le crocodile dévore ceux dont les bonnes actions ne suffisent pas à faire pencher la balance dans le bon sens.

– On verra bien s'il me trouve appétissant. »

Elle poussa un ricanement aigu qui me glaça le sang.

C'est alors qu'un dragon sortit de la foule en grondant, tenu par une laisse jaune vif.

Ce n'était pas à proprement parler un dragon, mais plutôt le lézard le plus gros et le plus répugnant que j'aie jamais vu. Une espèce de monstre primitif de plus de deux mètres de long, avec une langue fourchue et une gueule rose qui révélait une série de dents sanglantes. La sale bête était plus effrayante qu'un crocodile ! L'animal se précipita vers mon entrejambe, les narines palpitantes, et je tombai en arrière au milieu des cris de joie de la foule en délire. Ce monstre n'était pas une marionnette, et ses griffes acérées étaient bien réelles. Jamais je n'avais vu une chose pareille. Il avait la peau couverte d'une véritable armure d'écailles brillantes, et son odeur rappelait celle d'un cadavre en décomposition. Un cauchemar médiéval en chair et en os, dont la queue s'agitait sur le sol en bois.

« Les sombres forêts du monde renferment toutes sortes de créatures que les hommes ne pourraient imaginer, me murmura Osiris à l'oreille. Nous avons trouvé ce spécimen dans la jungle des îles aux Épices, où la frontière entre le jour et la nuit est plus ténue qu'ailleurs. Et où l'accès au paradis n'est pas aussi simple que voudraient nous le faire croire les grandes religions. Des êtres étranges nous observent et, parfois, on peut faire appel à eux. Les démons peuvent donner du pouvoir. »

Je songeai au petit homme rouge de Napoléon et ne pus m'empêcher de frémir. L'assemblée à têtes d'animaux murmura devant mon hésitation, mais j'étais bien déterminé à ne pas donner à ces illuminés la satisfaction de me voir battre en retraite.

« Bah, ce n'est qu'un fichu lézard !

– Donne-nous ton âme, Ethan, et nous effacerons la limite entre le paradis et l'enfer. Tu vivras dans un présent éternel, tu auras un pouvoir infini sur tous les hommes et toutes les femmes, et tu vénéreras magie et décadence. Anges et démons seront tes esclaves. Rien ne te sera interdit, tu pourras satisfaire tous tes caprices. Le mal sera impossible à distinguer du bien, et la justice sera ce que tu en feras.

– Isis et Osiris ! hurla la foule en transe.

– Passe derrière ce dragon, Ethan, et viens avec moi découvrir une nouvelle lumière ! »

Nous avançâmes jusqu'à la poupe du navire sous le regard menaçant du lézard, qui tirait furieusement sur sa laisse en agitant sa longue langue. Cet animal sorti des profondeurs du passé aurait émerveillé Cuvier.

Moi, je considère que les bêtes du passé ont leur place dans le passé.

À présent, j'étais entouré de costumes de corbeaux, d'ours, de crapauds, de taupes, de gloutons aux crocs acérés, de taureaux… Des mains me touchaient. Les gens scandaient mon nom. Des doigts griffus et couverts d'écailles glissaient sur les torses velus d'autres animaux, tandis que des personnages au museau pointu fumaient des pipes qui dégageaient des volutes âcres. Les monstres se cajolaient et formaient des rondes endiablées. Puis on me poussa vers un autre escalier que je m'empressai de gravir pour échapper à cette atmosphère étouffante, et je me retrouvai dans la cabine de la poupe.

Aurora Somerset m'y attendait.

Là aussi, une centaine de bougies allumées éclairaient la pièce de leur lumière vacillante. Des soieries chatoyantes avaient été pendues au mur et des tapis persans aux motifs compliqués recouvraient le sol, donnant à la cabine des allures de tente orientale. Des écharpes et des coussins chamarrés étaient éparpillés dans chaque coin. Dans l'ombre, j'aperçus des statuettes représentant des divinités oubliées : un Anubis à tête de chacal, un Horus à tête de faucon, un être hideux que je devinai être Baal et, bien sûr, un serpent aux écailles vert et or qui ne pouvait être que mon vieil ami Apophis, le pendant égyptien du dragon scandinave Nidhögg. Aurora se tenait debout, vêtue d'une robe en velours bleu bordée d'or. Ses longs cheveux dansaient comme une flamme à la lueur des bougies. Sa gorge, ses oreilles et ses doigts étaient parés de bijoux égyptiens, du khôl faisait ressortir ses yeux, et sa bouche était colorée de vermillon. Elle était aussi majestueuse qu'une reine et presque aussi exotique qu'Astiza. Je m'aperçus qu'un demi-cercle d'hommes s'était formé derrière moi : tous étaient torse nu et portaient de faux tabliers maçonniques. Ils me poussèrent doucement vers Aurora, Osiris juste derrière moi. C'est alors que je vis un petit garçon déguisé à côté de mon ennemie jurée. Lui aussi était debout, et il m'accueillit avec un sourire où se mêlaient espoir et crainte.

« Papa ! »

Harry ressemblait à un minuscule potentat, avec son turban trop grand pour lui, son pantalon bouffant et sa veste constellée de pierres précieuses. Le voir dans cet accoutrement ridicule me brisa le cœur. Nous n'étions que des accessoires de théâtre, des objets à la merci d'un fantasme occulte, et je sentais que tout cela allait mal finir. Dieu merci, Astiza n'était pas là pour assister à la scène !

« Viens là, Harry ! lançai-je à mon fils, encore légèrement étourdi par l'atmosphère enfumée de la cale.

– Non ! rétorqua Aurora d'un ton impérieux. Reste ici, mon fils ! »

L'enfant hésita.

« C'est ton père qui doit venir », ajouta-t-elle.

Je m'approchai donc, tandis qu'Osiris se glissait derrière Aurora et lui ôtait sa cape de ses doigts, eux aussi couverts de bijoux. On entendit alors les hommes retenir leur respiration dans la pièce, car la robe diaphane qu'elle portait, resserrée à la taille par une ceinture en or brut, ne laissait rien ignorer de son anatomie. Aurora était belle comme jamais, telle une pêche bien mûre, et un effet de lumière éclairait son corps si légèrement vêtu d'une lueur étrange, presque surnaturelle. Elle sourit d'un air triomphant et me regarda comme si elle me possédait déjà.

« Ô Isis et Athéna ! s'exclama Osiris. Madone noire et madone blanche, déesse de la terre, reine des mers, porteuse de lumière ! Nous t'élevons à la place de ceux qui sont tombés, et te faisons don d'un nouveau mari et d'un nouveau fils, afin de t'ériger comme guide suprême du Rite égyptien et fondatrice d'une sublime tyrannie ! Tous les princes se prosterneront un jour devant toi, et tous les chevaliers du Rite seront glorifiés comme tu l'es aujourd'hui. Tu es à la fois mère, prostituée, prêtresse et prophétesse, et ton partenaire sera ton serviteur pour l'éternité ! »

Prostituée, donc. Pour une fois, j'étais d'accord avec lui ! Cependant, il était hors de question que je laisse Aurora Somerset déambuler à moitié nue en considérant Harry Gage comme son fils et moi comme son esclave. Petit à petit, les effets de la potion ingurgitée plus tôt se dissipaient et je recouvrais mes esprits. Cette cérémonie n'était pas seulement illusoire, elle était tout bonnement ridicule. Je ne fus pas surpris de constater que les pirates de Dragut n'étaient pas là. Ils savaient reconnaître une armée d'infidèles et, à mon avis, ils attendaient, perchés sur le mât de beaupré, qu'Allah mette un terme à cette mascarade grotesque. Hélas, aucun éclair divin ne foudroya Aurora, et aucune des statuettes sacrées ne vacilla. J'étais coincé dans un cauchemar duquel je ne pouvais pas me réveiller, entouré d'une meute de fanatiques qui avaient plusieurs millénaires de retard. La femme qui m'avait rejeté et transpercé avec une lance était sur le point de m'épouser et de me réduire en esclavage, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

« Mes amis, devons-nous unir le sacré… dit Osiris en désignant Aurora, et le profane ? »

Vous n'aurez aucun mal à deviner qui il désigna alors, et sachez que je ne me sentis pas flatté.

« C'est écrit ! scandèrent les hommes dans la petite cabine.

– Devons-nous unir la Sagesse et l'Idiot ?

– C'est écrit !

– Déesse de la terre, acceptes-tu cette graine ? demanda l'odieux Osiris en me pointant du doigt.

– Oui. »

J'attendis sagement qu'on me pose la question, préparant la réponse que j'allais lui cracher au visage. Et j'attendis. Mais je compris vite que mon avis dans cette affaire ne comptait pas, conformément à ce que désirait Aurora.

« Alors je déclarerai cette union consacrée lorsqu'elle aura été consommée en bas, sur l'autel d'Apophis, en présence de l'Héritier de l'Unité, dit-il en désignant à présent Harry.

– Attendez, qu'est-ce que c'est que ces… » commençai-je.

L'idée de m'accoupler avec cette sorcière sous les yeux de ses amis et de mon fils ne m'enchantait pas le moins du monde ! Même les procureurs ne sont pas aussi vicieux ! Mais avant que j'aie pu finir ma phrase, on m'enfonça dans la bouche un morceau de bois accroché à deux lacets en cuir qu'on me noua derrière la tête. Encore une coutume ancestrale que je ne devais pas connaître… Aurora s'approcha de moi, belle comme la lune, laide comme les crochets d'un serpent, et me déversa son venin dans l'oreille :

« C'est le début de ton humiliation éternelle, mon cher. Tu vas copuler avec moi devant notre assemblée et notre dragon, et sceller notre union sur un autel païen. Si tu refuses, je le ferai payer à ton fils. »

Elle savait s'y prendre pour enflammer mes sens.

« Tu verras, poursuivit-elle. Je vais te forcer à m'aimer. »

Puis elle m'abandonna et s'engagea dans l'escalier par lequel j'étais monté, et où les gens commençaient à se dévêtir à leur tour. À croire que ces hérétiques n'avaient jamais entendu parler de l'intimité du lit nuptial ! J'en vins presque à regretter Omar et son cachot.

Soudain, une voix s'écria depuis le pont :

« Navire américain en vue ! »

32

M a promise et son escouade de satanistes et de scélérats se figèrent un instant, ce qui me laissa le temps de me glisser derrière les tentures orientales et de jeter un œil par la fenêtre de la cabine. Mon sauveur était là, sous la lune, toutes voiles dehors, avec sa coque noire et ses sabords blancs, arborant fièrement un immense drapeau américain à quinze étoiles et quinze bandes. Le vaisseau avait dû se trouver aux abords de Syracuse au moment de notre forfait et découvrir notre destination grâce à l'indice que j'avais laissé dans la poussière. À présent, ses canons étaient pointés sur nous, et je me réjouissais d'avance à l'idée de voir cette tribu d'illuminés se faire hacher menu. C'en serait fini de mon mariage !

Et puis je pensai au petit Horus.

Il fallait absolument que nous quittions ce bateau pirate, et vite. La bouche toujours entravée par le morceau de bois, je me mis à grogner et à souffler pour attirer l'attention. Aurora aboya un ordre, et quelqu'un enleva mon bâillon. Je toussai et repris mon souffle. Au-dessus de nous, des pieds nus martelaient le pont : certainement les pirates de Dragut qui couraient partout pour hisser les voiles et lever l'ancre. Ils sortirent les quelques canons, mais tout le monde à bord savait que le pauvre brick marchand ne faisait pas le poids, même contre cette petite goélette américaine.

« Laisse-nous partir, Harry et moi, suppliai-je. Le petit n'a rien à voir avec ça. »

Pour toute réponse, elle attrapa l'enfant.

« S'il est là, c'est par ta faute, Ethan. Alors tu ferais bien de trouver un moyen d'échapper à ce vaisseau si tu ne veux pas qu'il arrive malheur à notre fils.

– Mon fils.

– Je te l'ai déjà dit en Amérique. Tous les deux, nous sommes loin d'en avoir fini. »

Son sourire s'était transformé en rictus, et elle agrippait mon fils avec autant de détermination qu'un enfant s'accroche à sa poupée. Harry se tortilla dans ses habits ridicules pour échapper à Aurora, mais celle-ci avait une poigne de fer. Nous entendîmes la détonation du canon américain et, un instant plus tard, un boulet tomber dans l'eau. Ils étaient loin et ajustaient la portée.

Sans réfléchir, je chargeai.

Je me jetai sur Aurora comme pour enfoncer une porte, et fis en sorte que ma tête heurte la sienne. Nous roulâmes au sol, arrachant au passage des tentures et emmenant dans notre chute le pauvre petit Harry qui se mit à hurler. Des statuettes d'anciennes divinités tombèrent par terre, elles aussi. Des morceaux de tissu arrachés prirent feu au contact des bougies, et des hommes se mirent à crier en essayant d'éteindre le début d'incendie. J'attrapai Harry et essayai de l'arracher à la femme qui se tortillait sous le poids de mon corps, mais elle s'accrochait comme un chat prêt à griffer et à mordre, sifflant de colère.

Je remarquai qu'elle saignait du nez, ce qui ne manqua pas de m'arracher un sourire.

Puis quelqu'un me souleva et me traîna jusqu'à l'autre bout de la cabine. Ma tête frappa la cloison et je tombai de nouveau au sol.

C'était Osiris. Il avait l'air enragé. Depuis le temps qu'il voulait venger sa jambe estropiée, il avait enfin un prétexte. Notre bateau s'était mis en route, espérant certainement échapper à la goélette américaine.

Dragut apparut dans l'escalier.

« Je vais les entraîner vers les récifs ! » s'exclama-t-il.

Un autre boulet américain finit sa course dans une gerbe d'eau, puis on entendit la détonation assourdissante d'un de nos propres canons. Où était donc Harry ? Aurora s'était relevée et se trouvait désormais dans un angle de la pièce, utilisant mon fils comme bouclier. Elle avait les yeux injectés de sang. C'était la première fois depuis le début de la soirée qu'elle me jetait un regard honnête.

Soudain, je constatai que, en tombant, les tentures avaient révélé un râtelier d'armes au milieu duquel trônait ma rapière. Je m'en saisis aussitôt et frissonnai de plaisir en sentant son équilibre parfait dans ma main. Peut-être que mes leçons d'escrime allaient enfin servir à quelque chose !

Osiris sourit, lui aussi. Un sourire carnassier. Puis il fit un pas en arrière, passa le bras derrière un sofa et en tira lui aussi une épée, ou plutôt un sabre d'abordage. Pour un combat au corps à corps dans une cabine de navire, son

arme plus courte que la mienne serait plus efficace. Mais je n'avais pas le choix. Si je voulais récupérer mon fils, il fallait d'abord que je m'occupe de lui.

Nous nous mîmes en garde et le combat s'engagea. Les lames s'entrechoquaient et je m'efforçais de parer ses coups de façon à ne pas casser mon épée plus légère tout en tâchant de me rappeler ce qu'on m'avait appris à Paris. Ce n'était pas chose facile car, là-bas, l'ambiance était plus détendue, l'espace bien défini, et les règles claires. En bref, je ne m'étais jamais entraîné dans une salle confinée, entre des lanternes vacillantes et des tissus enflammés. Je trébuchai sur une statuette de Bastet, la déesse aux traits félins, et profitai de ma position accroupie pour essayer de toucher mon adversaire à la cuisse. Celui-ci para le coup.

Puis Osiris se rebella et tenta de m'acculer dans un angle pour m'achever avec son sabre. Il fouetta l'air avec sa lame, me forçant à battre en retraite, mais j'étais plus rapide que lui et je déclenchai une riposte qui manqua l'atteindre à l'œil et le fit reculer. J'en profitai aussitôt pour me précipiter sur Aurora. Hélas, elle avait entre-temps ramassé un poignard en argent et en tenait la lame sur la gorge de mon fils.

« Rends-moi le petit !

– Contente-toi de le blesser, dit-elle à Osiris sans se préoccuper de moi. Je veux que son supplice dure.

– Papa ! » hurla Harry.

À peine sevré, il se retrouvait au milieu d'un duel et d'une bataille navale. Quel mauvais père je faisais !

Notre ballet mortel se poursuivit, et seule ma vitesse me permettait de maintenir à distance le robuste Osiris et sa lourde lame. Il commença à haleter et des gouttes de transpiration apparurent sur son front. De mon côté, je redoublai de feintes pour le forcer à frapper dans le vide. Il était rouge de colère et de fatigue, mais toujours aussi dangereux.

Je me baissai donc, ramassai la statuette de Baal et la lançai de toutes mes forces vers son visage.

Il se baissa pour l'éviter, m'offrant une occasion de le piquer au bras que je saisis aussitôt. Il jura, cracha et finit par se remettre sur pied. Entre-temps, la figurine s'était écrasée contre le mur du fond, près d'Aurora. Le combat reprit, mais Osiris avait maintenant du sang qui lui coulait sur la main. Au-dessus, j'entendis les marins qui redoublaient d'efforts pour s'extirper des griffes du vaisseau américain. Mon adversaire s'épuisait et décida donc d'accélérer la cadence pour en finir avec moi. Mais ses gestes étaient de plus en plus lourds, et je parvenais sans peine à l'esquiver. Sentant le vent tourner, Aurora appela à l'aide. Enfin, lorsqu'il para un de mes coups, je laissai ma lame glisser sur la sienne jusqu'au sol, lui donnant l'illusion d'une erreur de ma part. Le poseur de devinettes, qui m'avait défié à Paris, leva son arme pour le coup de grâce. Exactement ce que j'avais prévu. Au moment où son sabre s'abattait, je pointai ma rapière vers son thorax non protégé et lui perforai le cœur. Il était déjà mort quand sa lame siffla à mes oreilles et se ficha dans une poutre en bois.

Aussitôt, j'enjambai son corps inerte et me précipitai vers Aurora, mon épée ensanglantée toujours à la main.

« Rends-moi mon fils, maintenant ! »

Soudain, la porte de la cabine s'ouvrit à la volée, et Dragut apparut avec le tromblon de Smith. Je reculai et me plaquai au sol au moment où il appuyait sur la détente. La détonation fit trembler la cabine, et Dragut fut projeté en arrière par le recul. Une ou deux balles atteignirent ma lame et me firent lâcher prise, tandis que les autres faisaient voler en éclats la fenêtre de la cabine. Je me relevai, encore étourdi par le souffle du coup de feu. À présent, j'étais désarmé.

Aurora pointa sur moi un pistolet d'abordage.

Mais elle me voulait vivant. Elle commença par viser ma tête, puis elle baissa le canon, de façon à pouvoir m'atteindre à cet endroit sensible que les hommes tiennent à tout prix à protéger. Puis elle se ravisa – après tout, elle avait eu l'occasion de juger de mes talents d'amant – et baissa de nouveau son arme de quelques centimètres. À présent, le canon était braqué sur mon genou, et Aurora m'observait, un sourire cruel aux lèvres.

Soudain, avant d'avoir pu tirer, elle poussa un cri et se mit à sautiller.

Mon petit Harry lui avait planté le couteau en argent dans le pied !

Le coup de feu partit, mais la balle se ficha dans une cloison. Folle de rage, Aurora attrapa mon fils par les cheveux, et je n'eus pas le temps de réfléchir à ce qu'elle comptait lui faire que, déjà, je me précipitais sur elle, le sabre d'Osiris à la main. Cette folle allait payer !

Puis il y eut un éclair noir, un grognement, et Sokar, le cerbère d'Aurora, se jeta sur moi, la gueule grande ouverte. Au même moment, un boulet américain creva la paroi, traversa la cabine entre Aurora et moi, et finit sa course



dans le mur opposé. Le chien fut soufflé par le projectile, et la secousse me fit basculer par la fenêtre brisée. Avant d'avoir pu comprendre ce qui m'arrivait, je me retrouvai sous l'eau.

Harry ! pensai-je, faute de pouvoir crier.

Je revins à la surface, décidé à remonter à bord pour retrouver mon fils mais, déjà, le Zéphyr s'éloignait, toutes voiles dehors, sous les aboiements rageurs du mastiff d'Aurora qui m'observait depuis la fenêtre fracassée. Quelques canons retardataires firent jaillir des gerbes d'eau autour de moi. S'il était encore en vie, mon fils était maintenant hors d'atteinte. À fréquenter cette horde de pirates et de fanatiques, j'avais perdu le miroir, ma famille et certainement le peu de réputation qui me restait.

Soudain, un craquement monstrueux retentit. Je me retournai et constatai, écœuré, que la ruse de Dragut avait fonctionné : la goélette qui avait pris en chasse le brick pirate s'était empalée sur les récifs. Le choc fut si brutal que des hommes furent projetés par-dessus bord. Le mât de misaine se brisa, puis s'effondra sur le pont. J'entendis des hurlements, des jurons et des cris de colère.

Les Américains s'étaient échoués, et Aurora et ses acolytes disparaissaient dans la nuit, en route pour Tripoli.

Je n'avais pas réussi à les empêcher de se procurer le miroir, et je n'avais pas sauvé mon fils.

Je giflai l'eau dans un geste d'impuissance, puis me résolus à nager jusqu'à la goélette échouée. Il me fallut une bonne heure pour l'atteindre, mais cela n'avait pas d'importance, puisqu'il n'y aurait pas moyen de la dégager avant le lever du jour. Le vent était tombé, et le drapeau qui m'avait redonné tant d'espoir pendouillait à présent, lamentablement défait.

Arrivé à proximité du navire, je criai. Un des canots mis à l'eau pour sonder les récifs me récupéra.

« Vous êtes un pirate ?

– Non, j'étais leur prisonnier. »

Ils m'invitèrent à gravir l'échelle menant au pont de la goélette.

Je me retrouvai alors face au lieutenant Andrew Sterett, que j'avais rencontré peu de temps avant ma dernière traversée de l'Atlantique. Aux commandes de l' Enterprise , il avait remporté un an auparavant la seule victoire indiscutable dans la guerre contre les Barbaresques en capturant le corsaire Tripoli , tuant et blessant au passage soixante ennemis. L' Enterprise était ensuite retournée à Baltimore pour y recevoir les honneurs. Et visiblement, la fameuse goélette était de retour en Méditerranée.

« Lieutenant Sterett, haletai-je. J'espère que vous vous souvenez de moi : nous nous sommes croisés en Amérique, avant que je parte pour l'Europe avec le capitaine Morris. Ethan Gage, l'émissaire américain ? »

Il m'examina de bas en haut, surpris et dégoûté à la fois. J'étais ruisselant, et ma peau était couverte de coupures et d'éclats de bois.

« Mais d'où est-ce que vous sortez ?

– J'ai été projeté hors du bateau pirate par un boulet de canon. Il faut absolument qu'on les rattrape.

– Ah oui ? Et comment comptez-vous vous y prendre, maintenant que nous sommes coincés sur ce maudit caillou ? »

Je jetai un œil par-dessus mon épaule.

« On pourrait attendre la marée, mais c'est vrai que, en Méditerranée, ça peut durer longtemps. »

Soudain, une autre voix s'éleva dans le noir, que je reconnus instantanément.

« C'est lui ! C'est lui dont je vous ai parlé ! »

Robert Fulton, mon collègue aventurier et inventeur, se précipita vers moi.

« Robert, Dieu merci, tu m'as sauvé la vie !

– C'est lui ! C'est Ethan Gage, le traître qu'il faut pendre ! »



TROISIÈME PARTIE

33

M on admiration pour la discipline militaire de la petite marine de ma jeune nation s'effaça devant l'efficacité de l'équipage à faire un nœud coulant. Les marins, exaspérés de s'être échoués sur un récif, accueillirent avec enthousiasme l'idée de pendre au moins un des passagers du bateau pirate qui leur avait échappé. Je me souvins que, en 1799, Sterett avait défrayé la chronique pour avoir exécuté d'un coup de sabre un de ses hommes qui, pris de panique, avait abandonné son poste lors d'une bataille entre l' USS Constellation et la frégate française L'Insurgente . Cet épisode faisait partie de la quasi-guerre, ce conflit larvé entre la France et les États-Unis, à laquelle j'avais aidé à mettre fin. Les journaux républicains avaient demandé à ce que Sterett soit dûment puni, ce à quoi l'intéressé avait répondu froidement : « Sur mon bateau, il suffit d'avoir l'air pâle pour être passé par les armes. » Évidemment, la marine américaine, friande de ce genre de déclarations viriles, lui offrit une promotion. Et maintenant, c'est moi qui me retrouvais face à lui.

« Fulton, explique-leur qui je suis !

– C'est déjà fait. Cet homme est une crapule, un Américain passé du côté des Barbaresques, un Benedict Arnold en puissance. Je me fiche de connaître les sévices que t'a infligés Omar, Ethan. Comment as-tu pu revenir sur ta parole de ne pas divulguer l'emplacement du miroir ? Es-tu un lâche ou un traître ?

– Sûrement les deux, répondit Sterett en me jaugeant.

– Mais bon sang, Robert ! Qui t'a fait sortir de ton cul-de-basse-fosse, à ton avis ?

– Et alors ? Tu as passé un pacte avec le diable ! Ne viens-tu pas d'aider des pirates à voler une machine infernale à Syracuse, alors que nous nous étions expressément juré de ne pas le faire ?

– Mais je l'ai fait pour te sauver la vie !

– La mort plutôt que le déshonneur, Ethan. C'est ce que nous avions dit. Dommage pour toi que je me sois porté volontaire auprès de ces braves Américains pour faire échouer ta mission, et dommage pour moi que nous soyons arrivés quelques heures trop tard. »

Puis il se tourna vers Sterett.

« Dans son cas, la pendaison serait presque un acte trop clément, ajouta-t-il. Cet homme n'a aucun principe.

– Qu'importe, le diable s'occupera de le torturer pour l'éternité. »

Je luttai contre les marins qui me tenaient.

« Mais je suis au contraire un homme de principes ! Mon problème, c'est que je m'attache aux mauvaises femmes ! Et que je passe un peu trop de temps à chercher des trésors, puisque je n'ai pas de carrière à proprement parler. Je bois, je joue, je complote, mais je n'en suis pas moins un spécialiste de l'électricité et des armes à feu. Et sachez que mes intentions sont louables. »

Même moi, je ne me trouvais pas convaincant.

« Nies-tu avoir trahi les États-Unis et tous les hommes sur ce bateau ? »

Sterett avait sorti son épée et ressemblait à un fermier qui vient d'acculer un rat dans le garde-manger. On ne devrait jamais mettre d'armes entre les mains des gens nerveux.

« Bien sûr que je nie ! J'essayais seulement d'être un héros !

– En t'alliant aux pirates ? » s'exclama Fulton.

La corde se resserra autour de ma gorge.

« Non, en essayant de sauver mon fils ! »

Pour la première fois, ils semblaient vraiment interloqués.

« Mon fils, dont j'ignorais l'existence il y a encore quelques jours, est toujours à bord de ce bateau pirate, aux prises avec la bande d'illuminés, de fanatiques, de magiciens, de magnétiseurs et de mégalomanes la plus effrayante que j'aie jamais vue. Sa mère est emprisonnée dans le harem de Yusuf, et si je n'avais pas accepté de jouer le jeu, ils auraient tous les deux été vendus comme esclaves sexuels. Quant à Cuvier, Smith et toi, Fulton, vous seriez tous morts à l'heure qu'il est ! Pendant que vous vous précipitiez sur ce récif, j'ai tué un des chefs de la

bande, cet Osiris que j'ai rencontré dans le bordel de Marguerite, au Palais-Royal. J'ai cassé le nez d'Aurora, et je me demandais comment couler le bateau et son précieux chargement quand un de vos boulets m'a propulsé par-dessus bord. Toi, moi et l'impétueux lieutenant sommes les seuls à pouvoir réparer les dégâts, mais, de grâce, qu'on arrête de serrer ce maudit nœud ! »

J'avais de plus en plus de mal à parler.

« Ah oui ? Et comment comptes-tu t'y prendre ?

– En mettant à contribution ton génie et mon audace, Robert. Nous allons nous glisser dans Tripoli et détruire ce miroir une bonne fois pour toutes ! »

Je fis en sorte de paraître sûr de moi, comme si retourner dans ce repaire d'esclavagistes et de pillards était la meilleure idée que j'avais jamais eue.

L'équipage était déçu de n'avoir personne à pendre mais, au moins, j'avais réussi à calmer suffisamment Fulton et Sterett pour qu'ils écoutent ce que j'avais à leur dire. Le temps de trouver un moyen de nous dégager de ce récif, nous n'aurions de toute façon plus aucune chance de rattraper Aurora et Dragut. Par ailleurs, l'ambitieux lieutenant était intéressé par n'importe quelle proposition lui permettant d'effacer l'ignominie de s'être échoué, ce qui était un péché mortel pour un capitaine. Le raisonnement de la marine est simple : avec autant d'eau dans la mer, ça ne devrait pas être si compliqué d'éviter les hauts-fonds.

« Et comment comptez-vous entrer dans Tripoli ? me demanda Sterett, sceptique. Si le commandant Morris refuse de s'aventurer dans ces eaux peuplées de récifs, c'est justement pour éviter de se retrouver dans ma situation.

– Il est temps de faire appel à l'ingéniosité de ce nouveau XIX e siècle, commençai-je, mal à l'aise dans mes vêtements rendus rêches par le sel. Je réfléchis depuis longtemps à un moyen de vaincre ces Barbaresques, mais je pense que la solution viendra de Robert. »

En fait, je n'y réfléchissais que depuis qu'on m'avait passé la corde au cou, mais je dois dire que l'imminence d'une exécution aide à la concentration.

« Et quelle est cette solution ? demanda l'intéressé.

– Lieutenant Sterett, mon collègue scientifique ici présent a inventé un vaisseau tellement révolutionnaire qu'il menace de rendre tous les autres navires obsolètes.

– Mais tu m'avais dit que ce n'était pas comme ça que je devais le vendre ! s'insurgea Fulton.

– Ce vaisseau s'appelle un sous-marin, ou "bateau plongeur", poursuivis-je sans tenir compte de ses protestations. Il coule délibérément, comme le Turtle de Bushnell, et il pourrait permettre à un équipage de saboteurs intrépides de débarquer directement dans le port de Tripoli.

– Pendant notre révolution, le Turtle n'a réussi à couler aucun navire anglais, fit remarquer fort justement Sterett.

– Peut-être, mais la technologie qu'utilise Fulton est bien plus avancée. Il m'a d'ailleurs dit qu'il était resté trois heures sous l'eau, en rade de Brest !

– Et ce sous-marin existe vraiment ?

– Il s'appelle Nautilus , et il est tellement remarquable qu'il permettra peut-être un jour de mettre un terme à toutes les guerres. »

Sterett n'avait pas l'air convaincu, et Fulton était sidéré que je lui aie volé son argumentaire.

« Ou de rendre la guerre plus terrible que jamais », ajoutai-je.

Fulton comprit soudain qu'il devait sauter sur l'occasion.

« Ethan, c'est l'occasion rêvée de me racheter auprès de Napoléon !

– Parfaitement. Et je me souviens que les Français voulaient que tu démontes le Nautilus , mais que, ne pouvant t'y résoudre, tu avais envoyé les pièces à Toulon pour poursuivre tes expériences en Méditerranée. Grâce à moi, tu vas pouvoir prouver l'efficacité de ton engin ! »

Je ressentais toujours une brûlure à l'endroit où la corde avait frotté contre ma peau, mais je ne suis pas rancunier, sauf à l'égard des méchants vraiment incorrigibles.



« On amène le Nautilus à Tripoli, on se glisse dans le port derrière le palais de Yusuf, et on sauve Astiza et mon petit Harry. Il ne nous reste plus qu'à monter une équipe d'aventuriers prêts à risquer leur vie dans une saucisse en métal et à affronter une armée mille fois plus nombreuse qu'eux. »

Sterett me considérait à présent avec une admiration nouvelle.

« Ça, ce ne sera pas un problème, dit Fulton.

– À qui penses-tu ?

– Cuvier et Smith, bien sûr. Ils sont en train de remettre en état mon bateau plongeur. Ils ont choisi d'attendre à Toulon qu'on leur annonce la nouvelle de ta pendaison avant d'oser se présenter de nouveau devant Napoléon.

– Ravi d'apprendre qu'ils ne m'ont pas oublié.

– Messieurs, je viens avec vous, dit alors Sterett. Vous ne pourrez pas vous faufiler entre les pirates sans l'aide de mon navire. Tous les membres de mon équipage seront d'accord avec moi.

– Eh bien ! m'exclamai-je. Nous allons finir par devoir tirer au sort ! Mais dis-moi, Robert, combien de personnes pouvons-nous faire entrer dans ta machine ?

– Trois, si nous voulons garder de la place pour ta femme et ton fils. Mais comme il y a des risques qu'on essuie des pertes, on pourrait, j'imagine, partir à quatre ou cinq. Après, nous avons aussi besoin de place pour les explosifs.

– Quels explosifs ? demandai-je en me massant la gorge.

– Des bombes pour faire exploser le miroir et la marine de Tripoli, bien sûr ! Et peut-être cette maudite prison, au passage.

– Cinq personnes contre les janissaires et les assassins du pacha de Tripoli ! dit Sterett. La chance est de notre côté ! Bon sang, messieurs, j'en ai plus qu'assez de me cacher à Malte avec le commandant Morris, et je brûle de combattre. Gage, j'avais entendu dire que vous étiez un véritable héros, et je dois dire que, après quelques doutes initiaux, j'en suis maintenant convaincu.

– J'ai moi-même parfois du mal à le croire, lieutenant. »

Au départ, je pensais plutôt me glisser subrepticement derrière les lignes ennemies mais, visiblement, Sterett et Fulton voulaient une démonstration plus bruyante de la puissance américaine. Bah, c'était toujours mieux qu'être pendu !

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, repris-je, je préférerais mettre ma famille en sécurité avant.

– Mais c'est le feu qui sauvera votre famille, monsieur Gage, argua le lieutenant. Il y aura tellement de flammes dans Tripoli que vous pourrez libérer tout un harem, si ça vous chante ! »

Tout un harem ? Et pourquoi pas, après tout ? Non, il n'y avait qu'Astiza qui comptait, et je ne voulais plus jamais entendre parler de harem. Dieu, que c'est compliqué d'être père ! Que de responsabilités ! Je n'avais vraiment pas l'habitude.

Mais ce n'était pas si désagréable d'avoir quelqu'un à sauver.

34

J e ne savais vraiment pas à quoi m'attendre en allant voir le cher Nautilus de Fulton, mais une chose est sûre, le cercueil en cuivre qu'il me présenta dans un entrepôt de Toulon n'inspirait pas confiance. L'engin consistait en un assemblage hasardeux de plaques verdâtres couvertes d'algues séchées, et criblées de trous aux endroits où les boulons qui fuyaient le plus avaient été retirés. L'objet faisait six mètres et demi de long, deux de large, et ressemblait de face à un « U » doté d'une petite quille. Une hélice dépassait de l'arrière du bateau, et un mât pliant équipé de voiles bizarres en forme d'éventail était arrimé sur la partie plane située au-dessus. Une petite tourelle d'un mètre aux hublots en verre épais semblait jaillir du sommet. Le toit de cette tourelle consistait en une écoutille permettant de pénétrer dans l'engin. À l'intérieur de la coque résonnait un battement sourd.

« Je ne doute pas une seule seconde que ton invention puisse aller sous l'eau, Robert, déclarai-je. Je me demande en revanche si elle sera capable de revenir à la surface.

– Les essais à Brest ont été probants, Ethan. J'aurais même pu torpiller une frégate anglaise ou deux, si elles ne s'étaient pas éloignées aussi vite. »

Il se tourna vers Smith.

« Je ne dis pas ça contre toi, William.

– Nul besoin de t'excuser, répondit joyeusement l'Anglais. Nos deux pays sont en paix maintenant, et nous sommes unis contre l'infamie et le chantage. De toute façon, le jour où ton invention coulera un vaisseau britannique, ça voudra dire que Napoléon a gagné, et nous n'aurons plus qu'à nous mettre au français. »

Grâce à Sterett, qui avait mis le cap sur Toulon pour récupérer l'arme secrète de Fulton sans attendre l'aval de son commandant pacifique, notre quatuor était enfin réuni. En me voyant arriver, Cuvier et Smith s'étaient d'abord méfiés, mais j'avais fini par les convaincre qu'on m'avait mis en face d'un choix impossible. À présent, nous étions de nouveau alliés.

« Peut-être que c'est le destin qui a fait échouer Fulton à Brest, afin qu'il se rachète à Tripoli, déclara Cuvier, optimiste. Et peut-être que Bonaparte avait prédit que nous formerions tous les quatre une confrérie redoutable. »

À mon avis, il était plus probable que Napoléon ait saisi l'occasion d'une mission presque impossible pour se débarrasser de quatre excentriques, mais, parfois, la chance a le don de se transformer en destin.

« Ton bateau m'a l'air un peu abîmé, indiquai-je. Tu es sûr qu'il sera prêt à temps ?

– Ne t'en fais pas, il y a quelqu'un qui travaille dessus sans relâche, répondit Fulton. Apparemment, c'est un expert en engins nautiques. Il m'a même dit qu'il te connaissait, Gage.

– Moi ? »

Je ne connaissais aucun mécanicien spécialisé dans les sous-marins, et j'évite comme la peste les gens qui travaillent honnêtement, de peur de passer pour un incapable.

« Il vous a sûrement entendu raconter que j'étais passé du côté des pirates et il s'est dit qu'il pourrait vous faire avaler n'importe quoi puisque vous n'étiez pas censés me revoir. On va bien voir la tête qu'il fera quand il me verra en chair et en os ! »

Cuvier s'approcha et frappa contre la coque.

« Contremaître ! Ton vieil ami a fini par arriver ! »

Les coups de marteau s'interrompirent à l'intérieur et un long silence s'installa. Puis j'entendis du mouvement et, enfin, une tête couverte d'une tignasse brune apparut telle une taupe par l'écoutille de la tourelle.

« Petit âne ? demanda-t-il avant de m'examiner de bas en haut. Ils m'ont dit que tu étais devenu pirate, ou que tu étais mort. »

Au final, c'est moi qui faisais une drôle de tête, pas ce « mécanicien ». J'étais d'ailleurs tellement ébahi que je fis un pas en arrière, comme si j'avais vu un fantôme.

« Pierre ? »

D'abord Astiza, puis un fils dont j'ignorais l'existence, et maintenant lui ?

« Je ne devrais pas être surpris ! s'exclama le petit Français. Je suis en train de remettre en état un cercueil cylindrique que certains ont le culot d'appeler bateau, et je n'arrête pas de me dire : qui peut être assez fou pour prendre la mer avec une enclume pareille ? La réponse est simple : forcément des Américains, car, de tous ceux que j'ai rencontrés lors de mes expéditions dans la nature sauvage, je n'en ai pas croisé un seul qui ait la tête sur les épaules. Et quel Américain est encore plus fou que Fulton, lequel est déjà la risée du Tout-Paris ? Bien sûr, il n'y en a qu'un, et c'est forcément mon vieux compagnon Ethan Gage qui, où qu'il aille, semble attirer les catastrophes. Quand j'ai entendu parler de ce bateau en métal qui est censé couler, j'ai tout de suite pensé à mon petit âne préféré.

– Mais cet homme n'a rien d'un mécanicien, bredouillai-je.

– Il s'y connaît certainement mieux que toi, en tout cas !

– Messieurs, cette personne que vous avez recrutée est un voyageur de la Compagnie du Nord-Ouest ! La dernière fois que je l'ai vu, c'était à Saint Louis, sur le Mississippi. Tout ce qu'il connaît, c'est les canoës, l'écorce de bouleau et les queues de castor ! Certainement pas la technologie pour faire fonctionner un sous-marin !

– Et toi, qu'est-ce que tu connais, à part la foudre que tu ne sais pas contrôler et la sorcellerie que tu ne sais pas pratiquer ? Sûrement pas les femmes, en tout cas, vu ton manque de discernement en la matière ! »

Nous nous dévisageâmes quelques instants, puis je lui souris, il me sourit et nous éclatâmes de rire. Il sauta du sous-marin et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, avant de fêter nos retrouvailles par une danse digne de celles qu'effectuaient les Écossais de la Compagnie du Nord-Ouest au-dessus de leurs claymores. Nous avions survécu et nous nous étions retrouvés ! C'était un bon présage.

Cuvier s'éclaircit la voix.

« J'en déduis donc que vous vous connaissez ?

– Oui, nous nous sommes rencontrés dans l'Ouest sauvage. Pierre m'a aidé dans ma quête d'artefacts nordiques. C'est le seul homme que je connaisse qui résiste aux balles.

– Oui, enfin, à une balle. »

Nous faisions allusion à la balle tirée par Aurora, qui avait fini sa course dans le médaillon du Rite égyptien que Pierre Radisson avait volé à Cecil Somerset. Après avoir ressuscité, il avait disparu de la chambre que nous partagions à Saint Louis. Je pensais qu'il était retourné à ses contrées sauvages, mais voilà que je le retrouvais à Toulon, à des milliers de kilomètres de l'Amérique.

« D'ailleurs, je pense que j'ai épuisé ma chance, dit-il.

– Toi, peut-être, mais pas moi, puisque je t'ai retrouvé. Qu'est-ce que tu fais ici ? Par le trident de Poséidon, je suis tellement content de te revoir !

– Tu m'as donné envie de découvrir le monde, petit âne. La saison était trop avancée pour que je rattrape les autres canoës, alors j'ai préféré rentrer à Montréal à la rame. Là, j'ai trouvé un navire en mal d'équipage et je me suis engagé, même si je trouve toujours aussi aberrant de dépendre d'une voile. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé en Europe. Grâce à la paix, j'ai pu venir en France et, quand j'ai voulu te retrouver, tu étais déjà parti. Bah, je me suis dit, ce diable de petit âne a toujours le chic pour attirer l'attention ! J'ai donc décidé de rejoindre les côtes méditerranéennes en me disant que je finirais bien par entendre parler de toi. Et en effet, j'étais à peine arrivé qu'un corsaire barbaresque débarquait à Toulon trois anciens esclaves, qui maudissaient tous un traître d'Américain. Je me suis dit : ça sent le petit âne ! Et c'est comme ça que je me suis engagé à travailler pour cette espèce de sorcier, là, dit-il en pointant le doigt vers Cuvier. Je me disais que, tôt ou tard, je finirais bien par te revoir, et te voilà !

– Pourquoi est-ce qu'il t'appelle "petit âne" ? demanda Cuvier.

– Parce que Gage ne sait pas pagayer correctement, même si le grand Pierre a fait de son mieux pour lui apprendre. Mais toi aussi, tu es un petit âne. Tous les hommes qui ne savent pas faire avancer un canoë sont des petits ânes ! Mais ce bateau ? Il n'y a que des petits ânes un peu sorciers pour émettre une idée aussi folle que d'aller sous l'eau !

– Et pour engager un voyageur français pour le remettre en état ! plaisantai-je. Si ce bateau n'était pas encore un sarcophage, je peux vous garantir que maintenant c'est le cas !

– Non, j'ai bouché les trous de rouille et j'ai utilisé du cuivre plutôt que du fer. Du fer, non, mais quelle idée ! Le mieux serait encore de l'écorce de bouleau, mais allez trouver ça dans le coin ! Voilà, Pierre et ses petits ânes, prêts à révolutionner l'art de la guerre. Allez comprendre ! »

Fulton fit le tour de son engin.

« Pour tout vous dire, son travail n’est pas si mauvais. Je pense que nous pourrons finir de le rendre étanche sur le pont de l’ Enterprise , lieutenant Sterett.

– Nous sommes si pressés ? demanda Pierre.

– J’ai une femme à sauver.

– Évidemment, soupira-t-il.

– Et un fils qui n’a pas encore 3 ans.

– Je t’avais pourtant bien dit de faire attention à ce que tu faisais !

– Et il faut que nous détruisions une ancienne machine qui pourrait donner à Aurora Somerset les moyens d’anéantir toutes les marines du monde.

– Aurora Somerset ? Cette harpie est là, elle aussi ? C’est une réunion des anciens de Grand Portage ?

– Elle m’a suivi, comme toi. Il faut croire que je suis quelqu’un de populaire.

– Et combien de temps avons-nous pour extirper cette femme et ce fils des griffes de l’autre sorcière ?

– Quand nous aurons accosté, il faudra agir avant le lever du soleil. Car après, l’ Enterprise risque de flamber. »

35

U ne fois le Nautilus réparé puis chargé sur la goélette américaine, nous prîmes la mer. Lorsque nous arrivâmes aux abords de Tripoli, un mois s'était écoulé depuis qu'Aurora avait échappé à Sterett sur les côtes siciliennes avec mon petit Harry. En d'autres termes, elle avait eu largement assez de temps pour faire installer le miroir et l'essayer. Est-ce que cet objet vieux de plus de deux mille ans – voire beaucoup plus s'il avait effectivement été inspiré par une invention des Atlantes – fonctionnait vraiment ? Si c'était le cas, nous ne tenions pas à nous faire surprendre en pleine mer par son rayon destructeur.

Nous obtînmes la réponse à cette question d'une manière tout à fait inattendue. Alors que nous longions les côtes africaines, nous repérâmes au loin une colonne de fumée. Nous nous approchâmes prudemment et tombâmes sur un navire qui achevait de se consumer : un petit brick dont le gréement avait disparu et dont les mâts noircis ressemblaient à des arbres après un feu de forêt. De la fumée s'échappait de la coque carbonisée.

« Il y a cent façons de causer un incendie, dit Cuvier d'une voix tremblante.

– Et cent de plus de l'éteindre, fit remarquer Sterett. Sauf si tout le bateau s'est embrasé d'un coup. »

Nous mîmes un canot à la mer pour nous approcher. Ce que nous vîmes confirma nos premières impressions. Une horrible odeur de cendre, de putréfaction et de chair brûlée émanait du navire : le pont était jonché de cadavres calcinés. Le nom du bateau, Blanca , suggérait une origine espagnole, mais le drapeau dévoré par les flammes était impossible à identifier. Côté tribord, la coque en bois présentait un trou circulaire d'un mètre de diamètre à l'endroit où le feu avait traversé avant de s'attaquer à la cale. Sur le navire, rien ne bougeait.

« C'est donc vrai, dit enfin Cuvier.

– Par Lucifer, ce miroir est plus puissant qu'un boulet de canon, ajouta Fulton.

– Plutôt que d'essayer leur machine infernale sur un bateau abandonné, ils ont visé un petit navire marchand avec tout son équipage à bord, devinai-je. Il a dû s'enflammer comme une torche avant de dériver au gré des courants. Regardez le timonier, on dirait qu'il est soudé à la barre. Il est mort debout, à l'endroit où il se tenait.

– Mais c'est complètement barbare ! s'écria Smith. Il n'y a rien de plus douloureux que de mourir brûlé.

– Nous allons donc devoir choisir soigneusement le moment de notre attaque, dit Fulton. Nous profitons de la nuit pour nous approcher en surface avec le sous-marin, à la voile, puis nous plongeons, nous utilisons l'hélice pour nous rendre au milieu du port, nous sauvons les personnes à sauver et repartons sous l'eau pour retrouver plus au large la goélette de Sterett. Si le soleil se lève et que nous n'avons pas réussi à détruire le miroir d'Archimède, l' Enterprise subira le même sort que ce pauvre navire et nous finirons soit brûlés, soit noyés, soit esclaves. Messieurs, notre mission consiste à attaquer le port le mieux protégé de la Méditerranée, nous glisser au milieu d'une tribu de fanatiques prêts à tout, saboter leur arme la mieux gardée, récupérer la femme et l'enfant dans le harem principal du palais, puis quitter les lieux sans nous faire remarquer.

– Un plan parfait ! s'exclama Smith avec cet enthousiasme dément qui a permis aux Anglais de bâtir un empire. Et si, au passage, vous voulez en profiter pour vous venger d'Omar, j'en suis !

– Ou bien nous pouvons nous contenter d'entrer discrètement et de faire de notre mieux », suggérai-je.

Je n'ai rien contre la témérité, mais je ne suis pas pour autant un partisan du suicide.

« D'après mon expérience, poursuivis-je, il vaut mieux éviter de secouer la ruche pour récupérer le miel. J'ai demandé aux marins de m'aider à fabriquer un costume musulman, pour que nous puissions nous déplacer sans attirer l'attention.

– Tu es un sacré sournois, Ethan ! Mais j'espère qu'au besoin tu seras également capable de te battre comme un lion !

– Euh… oui, oui ! bafouillai-je, regrettant de ne pas avoir mon fusil avec moi.

– Nous sommes peu nombreux, dit Smith, ce qui nous donne un avantage sur eux. Ces scélérats ne s'attendront jamais à une attaque menée par une poignée d'hommes émergeant de nulle part. Le petit Pierre pourra se glisser dans certains endroits et ouvrir des portes qui nous seraient autrement inaccessibles.

– Qui est-ce que tu appelles "petit", l'Angliche ?

– Il ne faut pas le prendre mal, surtout que ce sont les hommes les plus petits qui ont le plus grand cœur. Prends David et Goliath, par exemple. Ou le Petit Caporal qui est maintenant le Premier consul de France. Nous avons tous

nos talents et nous devons les utiliser à notre avantage.

– Bien dit, approuva Cuvier. Ethan, avec son obsession pour les femmes, se chargera de trouver le harem. Son ami voyageur l'aidera à libérer les prisonniers. Smith, avec son expérience des explosifs, tentera une sortie vers le miroir. Fulton pilotera son engin et je jouerai de la manivelle pour créer un véritable chaos au milieu du port. La surprise, la confusion et l'obscurité seront nos alliées, et la vengeance et la destruction nos objectifs ! »

Pour un biologiste, il aurait fait un sacré boucanier, mais il est vrai que les Français ont un certain sens de l'héroïsme.

« Alors tu penses vraiment que nous avons une chance ? » demandai-je.

Si je devais emmener mes amis en mission de sauvetage pour récupérer mon ancienne amante et mon fils illégitime, je préférais savoir qu'un succès était au moins théoriquement envisageable.

« Non, aucune. Mais le patriotisme, l'amour et ta propre folie nous obligent au moins à essayer. »

Nous hissâmes le Nautilus au-dessus du pont de la goélette américaine à l'aide de cales et de palans, puis nous le fîmes descendre doucement jusqu'à la mer. Bientôt, il roula dans les vagues comme une bûche en cuivre disgracieuse, cognant contre la coque en bois. L'engin avait l'air encore moins apte à naviguer que le coracle en peau d'ours que nous avions confectionné en Amérique. Exalté, Fulton nous expliqua son plan, tandis que son invention s'obstinait à flotter.

« Le voyageur prendra le gouvernail parce qu'il y a moins de place à l'arrière. Gage lui tiendra compagnie et démarrera l'hélice à la manivelle le moment venu. Smith et Cuvier équilibreront le poids en s'installant à l'avant. Moi, je serai debout dans la tourelle pour diriger et j'indiquerai la direction à Pierre. L'idée, c'est de naviguer à la voile jusqu'au port, de plonger, puis de nous faufiler à l'intérieur. Question : y en a-t-il parmi vous qui souffrent de claustrophobie lorsqu'ils sont enfermés dans un cylindre en métal qui tangue sur une mer agitée ? »

Nous levâmes tous la main.

« Très bien, dans ce cas, Gage, n'oublie pas de prendre des cartes à jouer. Trinquons à un nouveau type de guerre ! »

Nous bûmes tous une gorgée de grog, le seul moyen dont nous disposions pour trouver le courage de se glisser dans le sous-marin et de s'installer sur le sol glissant. Nous dressâmes le mât, le mât de beaupré, hissâmes les voiles et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous avions transformé notre cercueil métallique en un petit bateau. La voile principale était très particulière : en forme d'éventail, elle ressemblait au bras d'un moulin à vent. Comme le foc, elle était de couleur brune.

« Comme elle est étroite, elle est plus facile à replier quand on plonge, expliqua Fulton.

– Je m'approcherai des côtes demain matin pour vous récupérer, nous dit Sterett. Vous devez impérativement détruire leur miroir ! Vous avez bien vu ce qui est arrivé à ce pauvre navire espagnol.

– Si vous ne nous trouvez pas, fuyez avant qu'il ne soit trop tard. »

Nous partîmes donc pour Tripoli, longeant les côtes africaines au coucher du soleil. Je fus agréablement surpris de constater que, en plus de ne pas sombrer, notre sous-marin glissait sur l'eau presque aussi facilement qu'une barque de pêche. Sa forme cylindrique le rendait propice au roulis, mais sa quille lui permettait de garder un certain équilibre et le gouvernail suffisait à nous diriger. Le seul problème, c'est que nous étions confinés dans le tuyau de poêle que constituait l'intérieur du bateau. Même si le sol était plat, nous avions l'impression de naviguer à bord d'une canalisation. La seule source de lumière provenait de l'écoutille ouverte et des petits hublots en verre épais de la tourelle où Fulton s'était installé. L'engin se faisant ballotter par les vagues, très vite Smith ne put se retenir de vomir. L'odeur ne tarda pas à nous donner la nausée à nous aussi. Pour un Anglais, il n'était décidément pas à l'aise sur l'eau.

Pierre analysa la situation et, comme toujours, ne put s'empêcher de donner son avis.

« Je suis content de venir avec toi, commença-t-il, parce que tu n'es bon à rien sans le grand Pierre, mais j'ai l'impression qu'une fois de plus tu as pris les mauvaises décisions, petit âne.

– Je fais pourtant de mon mieux.

– Premièrement, j'ai fait remarquer à notre inventeur fou américain que le métal, ça coule. Certes, pour l'instant, nous parvenons à peu près à flotter, mais j'espère que nous n'aurons pas de fuite, car nous n'avons pas d'écorce pour réparer et nous sombrerions en très peu de temps.



– Pour le moral des troupes, mieux vaut ne pas mentionner cette éventualité, répondis-je.

– Deuxièmement, tu t'es allié à des savants, alors que je t'ai pourtant dit au Canada que ces gens-là n'avaient aucun sens pratique. J'ai cru comprendre qu'ils connaissaient tout sur les cailloux et les animaux disparus, mais je doute que cela nous soit très utile quand nous lancerons l'assaut sur la cité pirate fortifiée.

– "Un âne instruit est un plus grand âne qu'un âne ignorant", disait Franklin. J'espère que ça suffira à te rabattre le caquet, mon cher Pierre.

– Troisièmement, je ne vois ni canon ni fusée à bord, ni même ton vieux fusil ou ton tomahawk.

– Je sais, j'ai dû emprunter un pistolet et un sabre à bord de la goélette. Mais nous avons aussi les mines de Fulton, ou plutôt ses "torpilles", comme il les appelle.

– Quatrièmement, si j'ai bien compris le plan, tu es censé te rendre dans un harem solidement gardé pour récupérer une femme qui se trouve être la mère de ton fils. Je vais te dire pourquoi je trouve cette entreprise insensée : à ce qu'on m'a dit, les harems sont remplis de femmes, et rien n'est plus imprévisible qu'une femme. On peut parquer du bétail, faire fuir un troupeau de bisons, mais des femmes ? Autant essayer de faire marcher au pas une armée de chats. »

Puis il s'installa confortablement, satisfait d'avoir dit ce qu'il avait à dire.

« Après, répondis-je d'un ton mielleux, je compense mon manque de préparation en engageant mon vieil ami Pierre Radisson. En plus de souligner mes erreurs, je suis sûr qu'il saura trouver des solutions à tous les problèmes qu'il vient d'exposer. Personne ne connaît mieux que Pierre la cruauté des ennemis que nous allons affronter et personne n'est plus content de voguer à bord d'un sarcophage en cuivre pour se venger d'Aurora Somerset, la femme qui lui a jadis tiré dessus. »

Il réfléchit quelques instants, puis hocha la tête.

« C'est bien vrai, dit-il enfin. Bon. Je vais tâcher de t'éviter les ennuis, petit âne, et je vais m'arranger pour le faire avant que le soleil soit trop haut dans le ciel. J'ai néanmoins une question pour Fulton.

– Oui, Pierre ?

– Vu que nous sommes enfermés dans un espace exigu et qu'il nous est impossible de remonter à la surface sans être aussitôt pris pour cible, comment comptes-tu t'y prendre pour couler un vaisseau ennemi ?

– Ah ! J'ai une astuce très ingénieuse, si je puis me permettre. Nous avons à bord trois bombes en cuivre équipées d'un déclencheur, chacune contenant près de cinquante kilogrammes de poudre. Par ailleurs, j'ai installé sur la tourelle un foret détachable qui ressemble à une corne de narval et dont l'une des extrémités dépasse à l'intérieur du sous-marin, comme tu peux le voir ici. Je l'ai fait passer par un presse-étoupe pour éviter les fuites. Voici le principe : nous nous glissons sous un navire ennemi, tournons la manivelle que voici pour percer un trou dans la coque avec la corne. Sur mon foret, j'ai installé un anneau relié à une cordelette qui arrive elle aussi jusqu'à la tourelle. Après avoir vissé le foret dans la coque du bateau ennemi, nous reculons, tirant au passage la cordelette. À l'autre extrémité de cette petite corde est accrochée une bombe en cuivre. La corde passe par l'anneau du foret fixé dans la coque, entraînant la mine, ou torpille, jusqu'à ce qu'elle soit collée au navire ennemi. Puis un petit coup sur la cordelette active le déclencheur et entraîne l'explosion. À ce moment-là, nous serons suffisamment éloignés pour survivre à la secousse. »

Pierre ne semblait pas convaincu.

« Mais que se passe-t-il si la torpille explose prématurément ? Ou si le foret ne reste pas accroché à la coque ? Ou si l'ennemi nous entend approcher ?

– Alors c'est nous qui terminerons au fond de la mer, répondit calmement l'inventeur. Il faudra agir avec application, c'est d'une importance capitale. Mais ne vous en faites pas, nous réussirons.

– Une chose est sûre, il n'y a pas de motivation plus efficace que la peur de mourir. »

Fulton se retourna et passa la tête par l'écoutille de sa tourelle pour observer les alentours.

« Je devine les lumières de Tripoli. Vire légèrement à tribord, Pierre.

– Tu penses qu'ils vont nous repérer ? demanda Cuvier, inquiet.

– Nos voiles sont petites et sombres, et notre coque dépasse à peine de la surface de l'eau, le rassura Fulton. Nous pouvons continuer à approcher avant de plonger. »



Nous poursuivîmes donc notre route. Bien qu'il se trouve sur la côte nord de l'Afrique, le port de Tripoli est orienté au nord-est et il est protégé par une digue, des îlots et de multiples récifs. Pour y accéder, il faut franchir un goulet entre les récifs qui ne fait que cent quatre-vingts mètres de large. Nous entendions les vagues se briser et Fulton regardait l'écume pour déterminer notre position. L'inventeur demanda à Pierre de nous orienter face au vent tandis qu'il sortait sa tête par l'écoutille et rabattait le mât et les voiles. Puis il redescendit dans l'habitacle, referma l'écoutille et tourna une poignée. Il y eut un sifflement et un gargouillis au moment où les caisses de flottabilité, les ballasts, se remplissaient d'eau.

« C'est Archimède qui a découvert le principe de déplacement permettant à un objet de couler ou de flotter, expliqua Fulton.

– La vessie natatoire des poissons fonctionne de la même manière, ajouta Cuvier.

– Dommage que nous ne soyons pas des poissons », fis-je remarquer.

Soudain, le sous-marin fut plongé dans le noir complet et nous dûmes allumer une bougie.

« Nous sommes maintenant sous la surface, messieurs, annonça Fulton, et nous allons entrer dans l'histoire comme les premiers hommes à remporter une victoire navale sous-marine.

– Et tout ça sans voir où nous allons ? demanda Pierre.

– C'est vrai, nous sommes aveugles. Mais rassure-toi, j'ai équipé ma boussole d'un système bioluminescent, une innovation suggérée par Franklin pour le Turtle , le premier sous-marin de l'histoire. Une fois de plus, nous bénéficions de la sagesse du mentor d'Ethan. À partir d'ici, nous allons naviguer à la boussole et nous émergerons une fois de temps en temps pour vérifier notre position par les hublots de la tourelle. Ethan et Pierre, tournez la manivelle de l'hélice. Cuvier et Smith, vérifiez la mise en place des torpilles. »

L'air était humide à l'intérieur du sous-marin. Bientôt, Pierre et moi transpirions à grosses gouttes en tournant la manivelle.

« Combien de temps peut-on rester sous l'eau ? demanda le voyageur, haletant.

– À cinq, trois heures. Mais j'ai apporté un récipient contenant deux cents atmosphères d'oxygène sous pression. Une idée de mon ami chimiste Berthollet qui devrait nous permettre de rester sous l'eau trois heures de plus. Si la flamme de la bougie se met à vaciller, ça voudra dire qu'on manque d'air. »

Nous n'avions pas l'impression d'avancer. Parfois, Fulton consultait sa boussole et changeait légèrement notre cap. À un moment, un crissement côté tribord nous indiqua que nous avions frôlé un récif et nous virâmes de bord. Enfin, l'inventeur nous demanda d'arrêter de tourner la manivelle et il actionna un levier qui vida l'eau des ballasts. Une lueur apparut par les hublots de la tourelle lorsque celle-ci émergea des flots.

Fulton fit un tour complet sur lui-même, scrutant les alentours. Puis il redescendit et nous gratifia d'un grand sourire. Il était aussi excité qu'un gamin.

« Messieurs, nous sommes au milieu du port de Tripoli et, visiblement, nous n'avons pas été repérés. Beau travail, monsieur le barreur, dit-il à Pierre. Bon, maintenant, qu'est-ce que nous faisons exploser en premier ?

– D'abord le château, ensuite le port, répondis-je. Smith prendra une de tes torpilles explosives. Toi, tu lanceras l'assaut sur le port à l'aube. Fais exploser au moins un corsaire pour semer le chaos, mais garde une torpille en réserve. Cuvier s'occupera de la manivelle et toi, Robert, tu prendras la barre.

– Mais c'est l'Amérique qui est en guerre contre ces pirates, et nous sommes américains, non ? Même si cette attaque a toutes les chances de se solder par un échec, j'ai bien peur de devoir insister pour venir avec toi, Ethan. Smith n'aura qu'à prendre la manivelle et Cuvier pilotera le sous-marin. C'est moi qui emporterai une torpille à terre, car c'est moi qui les ai construites et je sais comment les déclencher.

– Tu es prêt à céder les commandes de ton Nautilus à quelqu'un d'autre ?

– Si je laisse les Français jouer au capitaine pendant quelques heures, peut-être qu'ils voudront l'acheter ! Tu me recommanderas auprès de Napoléon, n'est-ce pas, Cuvier ?

– Et pourquoi ce serait un Anglais qui devrait tourner la manivelle pour un Français ? demanda Smith.

– Tu es plus fort et tu as plus d'endurance que notre biologiste. Et tu sais aussi bien que moi qu'il est presque impossible de forcer un Français à faire quelque chose dont il n'a pas envie, surtout lorsqu'il s'agit d'une tâche ardue et pénible. À chaque nation ses caractéristiques !

– Et quelle est la caractéristique de l'Américain ?



– Laisser son idéalisme, sa fierté et son besoin de secourir les faibles femmes le mener droit aux ennuis. N'est-ce pas, Gage ?

– Je peux t'assurer qu'Astiza n'a rien d'une faible femme.

– Quoi qu'il en soit, en tant que savants, Cuvier et Smith sont le plus à même de comprendre comment attaquer un vaisseau ennemi dans ce port. Pierre a déjà travaillé avec Ethan et je suis également un Yankee. Notre nation est en guerre et nous allons livrer bataille ! »

Il s'arrêta pour reprendre sa respiration. Tout inventeur excentrique qu'il fût, je l'aimais bien. J'ai toujours préféré les sages qui savent dominer leur peur aux crétins intrépides.

« Je vous récupérerai quand vous aurez sauvé la femme et l'enfant, dit Cuvier, et je te garantis que tu pourras te recommander toi-même auprès de Napoléon, Robert. Nous repartirons tous ensemble !

– Reste à savoir si la France et l'Angleterre seront capables de coopérer, lançai-je à Smith.

– Que cette collaboration scelle la paix d'Amiens, répondit l'Anglais. Je suis prêt à parier que Bonaparte ne déclarera plus jamais la guerre à mon pays.

– Peut-être que la France et l'Angleterre finiront par devenir alliées, dit Cuvier.

– N'exagérons rien. Mais en attendant, nous allons faire fonctionner ce cercueil aquatique ensemble.

– À la paix ! s'exclama Pierre. Enfin, à part cette petite guerre de rien du tout que nous allons livrer.

– Et n'oubliez pas : tout doit être terminé avant l'aube, rappelai-je. Sinon, nous courons le risque de finir grillés par le miroir. Aux premières lueurs du jour, faites discrètement surface et écoutez. Quand vous entendrez des explosions à terre, ce sera à vous d'agir dans le port. Si tout se passe comme prévu, nous avons une infime chance de réussir.

– Au combat, rien ne se passe jamais comme prévu, objecta Pierre. Tu le sais très bien. »

Personne ne dit rien pendant quelques instants.

« Mais c'est aussi valable pour ceux de l'autre camp, finis-je par répondre. Au jeu, il n'y a pas besoin d'être parfait, il suffit d'être assez bon pour gagner. Allez, il est temps d'enfiler nos déguisements. »

36

N ous nous approchâmes d'une rangée de felouques et émergeâmes à côté de celle qui était la plus éloignée de la ville. Fulton, Pierre et moi grimpâmes sur l'embarcation, puis passâmes discrètement d'un bateau de pêche à l'autre jusqu'à atteindre le quai en pierre. Le Nautilus disparut sous l'eau.

Le palais de Yusuf était aussi laid qu'un billot et les remparts étaient hérissés de canons pointés vers la mer. Sur un fortin au nord du palais, face au port, se dressait la silhouette d'un disque, noire devant le ciel étoilé. Nous avions repéré le miroir, mais il y avait certainement une armée de mille pirates et janissaires entre lui et nous.

Pierre observa les murs qui nous surplombaient.

« Tu comptes vraiment escalader ? Tu n'es pas un âne, mais une araignée !

– Non, je vais essayer de trouver un accès aux sous-sols que nous ne connaissons que trop bien, et ensuite nous n'aurons qu'à grimper par les escaliers. Tu te souviens des tavernes, Robert ?

– Celles qui sont tenues par les esclaves et les prisonniers chrétiens, et fréquentées par les musulmans qui n'ont pas le droit de vendre de l'alcool ? Oui, oui, je m'en souviens.

– Je croyais que les mahométans n'avaient pas le droit de boire, dit Pierre.

– Et les cardinaux ne sont pas censés avoir de maîtresses, répondit Fulton, et pourtant plus de la moitié d'entre eux pourraient donner des leçons à Casanova. Les hommes sont pieux, mais ils trouvent toujours un moyen de contourner les interdits. Qu'en est-il au Canada ? Avez-vous réussi à réprimer la nature humaine ?

– Nous autres hommes des bois avons une expérience limitée, mais une expérience quand même. Donc si j'ai bien compris, nous devons nous faire passer pour des dévots avinés ?

– C'est le seul moyen d'entrer par la porte.

– Ce sera toujours mieux que l'escalade. »

Comme toutes les villes du monde, Tripoli avait trouvé un équilibre entre ce que les hommes devaient faire et ce qu'ils voulaient faire. Comme l'usure était mal vue par les musulmans, c'étaient les Juifs exilés d'Espagne qui tenaient les banques. Comme l'alcool était interdit, les esclaves chrétiens en fournissaient discrètement pour gagner un peu d'argent. Cette pratique s'était étendue aux prisons, où des entrepreneurs permettaient de s'offrir une prostituée, de mettre en gage quelque objet précieux ou d'acheter des ouvrages plus stimulants que le Coran. Cette cité avait beau être plus disciplinée qu'une ville chrétienne, les janissaires et les geôliers y étaient aussi dépravés que les filles du Palais-Royal. Nous nous glissâmes donc jusqu'à la cour contiguë à la prison du palais et entrâmes dans une des tavernes. Je commandai en arabe tout en guettant l'occasion qui me permettrait de franchir les portes de la prison.

Dans un coin, deux gardes s'enivraient tranquillement. Dès que je fus certain qu'ils étaient suffisamment imbibés, je les approchai pour remplir leur verre et leur proposer de l'opium. La drogue fait partie intégrante de la vie d'une prison, car les détenus sont prêts à payer n'importe quoi pour la substance qui rendra leur désespoir tolérable. Un geôlier malhonnête gagne plus d'argent en vendant à un voleur qu'un voleur n'en gagne avec son activité, et garder ce misérable bagne d'Afrique du Nord devait donc être extrêmement lucratif. Évidemment, les gardiens se méfiaient, mais ils flairèrent la bonne affaire et m'entraînèrent à l'écart, derrière une porte verrouillée. Je pris soin d'enfoncer au passage un clou dans la serrure pour empêcher quelqu'un de refermer à clef derrière nous. Quand les geôliers se penchèrent pour inspecter ma marchandise – un peu de farine et de thé que j'avais récupérés sur la goélette de Sterett –, mes compagnons se glissèrent derrière eux et les assommèrent avec des chaussettes remplies de sable.

Il y eut ensuite un moment d'hésitation : que faire de ces deux hommes inanimés ? Je mis fin au débat silencieux en dégainant mon sabre d'abordage et en transperçant le corps des deux geôliers. Fulton poussa un petit gémissement étouffé.

« Nous sommes en guerre, messieurs, contre des fanatiques qui retiennent en otage mon fils et qui espèrent anéantir toutes les civilisations, déclarai-je. Soyez forts. La nuit va être longue.

– N'oublions pas qu'ils n'auront aucune pitié, ajouta Pierre.

– En tout cas, ils n'en ont certainement pas eu jusqu'à présent.

– Alors poursuivons », dit Fulton en regardant les cadavres, mal à l'aise.

Apparemment, faire la guerre sur le champ de bataille n'était pas la même chose que de concevoir des machines de

mort et il commençait tout juste à prendre conscience des conséquences mortelles de son génie. Je me demandai si Archimède était arrivé au même constat. Le vieux Grec avait-il démantelé son propre miroir pour empêcher non seulement les Romains, mais surtout l'humanité, d'y avoir accès ? Sa mort était-elle le résultat d'un accès de rage plutôt que le geste d'un soldat idiot ?

« D'abord, prenons leurs pistolets, dit Pierre. Vu l'état d'esprit dans lequel est Ethan ce soir, je pense que nous risquons d'en avoir besoin.

– Et leurs clefs, ajoutai-je. Aidez-moi à cacher les corps ! »

Je sentis monter en moi un accès de nausée en pénétrant dans les souterrains du palais de Yusuf. L'odeur de terre, d'excréments et de moisissure me fit l'effet d'une gifle et me rappela de mauvais souvenirs que les gémissements étouffés et les occasionnels hurlements rendaient plus réels encore. Puis je pensai à Astiza et au petit Harry, emprisonnés dans le harem, plus haut. Je décidai que quand je les aurais récupérés, je fermerais définitivement cette porte des Enfers en faisant s'écrouler le palais de Yusuf sur ses bases. « Lâchez les chiens de guerre », comme disait Shakespeare.

« Je pense que le moment est venu pour notre petite armée de trois personnes de se séparer, déclarai-je. Robert, je ne sais pas encore comment nous allons nous y prendre, mais il va falloir détruire le miroir avec ta torpille.

– Archimède aurait sûrement utilisé une catapulte. Peut-être que je trouverai une idée similaire. Où est-ce que je peux aller pour avoir une vue d'ensemble ?

– Essaie d'atteindre le toit des entrepôts de Yusuf, ça devrait faire l'affaire. Suis ce tunnel et cherche des escaliers, et prie de ne pas rencontrer de sentinelle. »

Il dégaina son sabre.

« C'est plutôt pour la sentinelle qu'il faudrait prier !

– Et toi, petit âne, où vas-tu, maintenant ? demanda Pierre.

– À la recherche du harem.

– Évidemment.

– C'est là que doivent se trouver Harry et Astiza. Je me glisse à l'intérieur, je les récupère et je redescends avec eux par le même chemin.

– Et le brave Pierre, qui n'a jamais le droit d'aller libérer les jeunes prisonnières nubiles, que fait-il, pendant ce temps-là ?

– Le brave Pierre doit accomplir la tâche la plus importante. Prends ces clefs et libère autant de prisonniers que possible. Quand nous battrons en retraite, leur évasion sèmera la confusion pendant que nous regagnerons le sous-marin. Mais fais attention, un ogre hante ces souterrains. Une brute appelée Omar, le maître du cachot. Tâche de l'éviter.

– Un titre un peu présomptueux, si tu veux mon avis. Est-ce qu'il est grand et laid, comme toi ?

– Plus grand. Et plus laid, je dirais. Il a encore moins de charme que notre regretté géant Magnus Bloodhammer.

– Alors, je serai David face à ce Goliath. Je suis le grand Pierre Radisson, voyageur, qui peut pagayer pendant vingt heures d'affilée et parcourir cent soixante kilomètres avant de dormir ! Personne n'effectue ses portages plus vite que moi et personne ne boit plus, ne danse mieux, ne saute plus haut, ne court plus vite ni ne conquiert une femme plus vite que moi ! Je pourrais me rendre de Montréal à Athabasca les yeux fermés ! »

J'avais déjà entendu ce refrain à de nombreuses reprises.

« Alors tu n'auras aucun problème dans la pénombre de ces souterrains. Fais vite, Pierre, et sois discret. Si Omar t'entend, cours et ne réfléchis pas. Nous avons besoin de toi, nous tenons à ce que tu nous racontes tes exploits quand nous serons de retour dans le sous-marin.

– Évidemment que vous avez besoin de moi ! Car il ne faut pas compter sur les deux savants que tu as laissés là-bas. Autant je leur fais confiance pour développer des théories fantaisistes sur l'origine de la Terre, autant je ne les imagine pas du tout piloter un sous-marin sans finir noyés. Comme d'habitude, Pierre s'occupera du vrai travail et il te retrouvera à côté des portes de ce trou à rats ! »

Après avoir écouté patiemment cet éloquent discours, je me retournai et grimpai quatre à quatre les marches du château pour sauver mon fils et celle que, pour toutes sortes de raisons pratiques, j'en étais arrivé à considérer



comme ma femme.

Je me souvenais parfaitement du trajet jusqu'à la pièce où j'avais revu Astiza. Je frissonnai en passant devant le tunnel secondaire qui menait à la salle de torture d'Omar. Puis j'ouvris la porte en bois, poussai la tapisserie sur le côté et pénétrai dans la salle du trône. Celle-ci, devinai-je, devait se trouver à proximité du harem. Le trône et les coussins étaient exactement comme dans mes souvenirs, même s'il faisait plus sombre cette fois-ci. Même le félin était là, enfermé pour la nuit dans sa cage en métal. J'aperçus la lueur de ses yeux en passant rapidement à côté et le fauve émit un ronronnement caverneux. Je me demandai si le dragon de Dragut était là, lui aussi, ce gros lézard doté d'un appétit d'ours polaire.

Au fond de la cage scintillait un troisième œil. Je compris tout de suite qu'il s'agissait du turban de Yusuf et son énorme émeraude. Même le léopard était mis à contribution, dans cette société esclavagiste.

Je quittai la salle et me glissai dans un couloir silencieux décoré de vieilles armures médiévales. Il régnait dans le palais un silence inquiétant, comme si l'édifice était sur le qui-vive. D'ailleurs, je me rendis compte que je n'avais croisé aucun autre garde. Il était minuit, certes, mais était-il possible que j'aie autant de chance ? Où se cachaient-ils ?

Après avoir gravi quelques marches en marbre – je devais maintenant me trouver au dernier étage du palais –, je tombai sur un eunuque assis devant une porte, complètement endormi. J'aperçus une petite bouteille à côté de lui : si quelqu'un le surprenait dans un état pareil, il aurait sans aucun doute droit à la bastonnade ou au crochet. J'hésitai à le tuer, mais je ne pus me résoudre à faire ça à quelqu'un à qui on avait déjà tant enlevé. Je déchirai un morceau de tissu et lui sautai dessus. En quelques secondes, je l'avais frappé à la tête, bâillonné et ligoté. Un autre coup mit fin à ses gémissements étouffés.

Puis je m'approchai de la porte en bois et en cuivre qui donnait sur le harem et écoutai. Rien : le harem était endormi. J'étais résolu à ouvrir la serrure à coups de pistolet si nécessaire, mais la porte n'était pas fermée à clef, elle non plus. Soit Yusuf ne s'attendait pas le moins du monde à une attaque américaine, soit il avait vraiment une confiance absolue en ses eunuques. J'entrai en silence dans la pièce, de peur de déclencher une émeute en surprenant les femmes. Arriverais-je à trouver le duo que je cherchais ? Du moment que nous parvenions à nous enfuir tous les trois, je me fichais du miroir. De toute façon, avec un peu de chance, il ne fonctionnait plus…

Hélas, le bateau espagnol calciné était la preuve flagrante que si.

Le harem était vide.

Je traversai une antichambre et pénétrai dans la pièce principale, bien plus luxueuse que le grenier où j'étais entré par effraction chez un marchand du Caire. Un bassin central trônait au centre, sous une coupole décorée de vitraux. En plein jour, un arc-en-ciel de couleurs devait transformer cet endroit en un lieu féerique. Des colonnes se dressaient sur toute la périphérie de la pièce, formant une galerie surmontée d'un élégant balcon. Des petites portes devaient ouvrir sur les chambres et les cuisines des femmes qui vivaient là. Partout, il y avait des vases débordant de fleurs, et des pétales de lotus flottaient à la surface du bassin. J'essayai d'imaginer à quoi devaient ressembler les lieux quand les dizaines de concubines de nationalités différentes se délassaient là et riaient, à demi nues. Les jambes dans l'eau paresseuses, les seins nonchalamment découverts, les murmures tandis qu'elles se brossaient les cheveux, les épaules satinées, les hanches minces, les yeux en amande cerclés de khôl, les lèvres délicatement…

Concentre-toi, Ethan !

Il n'y a qu'une seule femme qui compte.

Et soudain, je vis que je n'étais pas seul. J'entendis derrière moi le glissement d'un chausson, mais je me gardai bien de me retourner car, au même moment, un grondement sourd retentit devant moi. J'entrevis un museau aplati couvert de salive et de sang. Sokar ! Je sentis ma main devenir moite sur la crosse du pistolet. Je comprenais enfin pourquoi le palais était si silencieux : j'étais tombé dans un piège.

« Ethan, Ethan… Tu es tellement prévisible ! » lança Aurora.

Elle était dissimulée dans l'ombre, derrière son chien qui me fixait de ses yeux jaunâtres.

« Nous t'attendions depuis des semaines ! »

Soudain, la masse impressionnante de son molosse émergea des ténèbres, épaules voûtées, tête baissée.

« Et nous qui voulions te laisser mettre le feu à ta propre marine ! » s'exclama une seconde voix, derrière moi.



Dragut !

« Tu aurais pu nous montrer que tu étais à la hauteur, poursuivit-il en me braquant sur la nuque le canon d'un fusil plus large qu'une gueule de loup. Je te déconseille de bouger, mon cher, car j'ai dans les mains le tromblon de ton ami. Si mon doigt glisse, la puissance du coup te coupera en deux.

– Ce serait dommage de salir un si joli bassin.

– Ne t'en fais pas pour ça, nous avons assez d'esclaves pour le nettoyer avec la langue, s'il le faut. »

37

A urora s'avança vers moi. Elle tenait dans une main mon fusil et la laisse de Sokar, et dans l'autre une deuxième laisse reliée à deux silhouettes piteuses. La corde était attachée à un collier en cuir passé au cou d'Astiza, dont les yeux scintillants semblaient crier vengeance. Le collier d'Astiza était lui raccordé au petit Horus, qui boitillait, traumatisé, le visage baigné de larmes.

Il sourit tristement en me reconnaissant, de l'autre côté du bassin.

« Papa ! Le chien il m'a mordu ! »

Je voulus abattre sur-le-champ l'affreuse bestiole, mais je me retins, conscient que le tromblon me décapiterait et que mon geste condamnerait Astiza et Harry. De toute façon, mon pistolet de marine n'était pas plus précis à cette distance que celui que j'avais volé aux gardes. Je risquais de rater ma cible.

« Ça t'apprendra à me poignarder le pied, sale petit morpion ! » cracha Aurora.

Je vis que son pied était toujours recouvert d'un bandage, ce qui me ravit. Tel père, tel fils ! Harry n'avait même pas 3 ans et il me rendait déjà fier comme un paon. Après avoir planté un canif dans une souris, il n'avait pas eu peur de s'attaquer à un gros rat.

« Ce chien ne t'embêtera plus très longtemps, le rassurai-je.

– Non, répondit Aurora, car tu as condamné ton bâtard à la pire forme d'esclavage qui soit. Quant à la putain qui l'a mis au monde, elle sera brûlée par les rayons du soleil. Tu la regarderas souffrir, Ethan, et après c'est toi qui subiras le rayon mortel du miroir. Ce sera ta récompense pour avoir tué Osiris ! Et enfin, nous laisserons le bateau qui t'a amené ici récupérer tes restes calcinés et nous l'incendierons aussi. Un joli feu de camp au milieu de la mer !

– Tu aurais dû écrire des pièces de théâtre.

– Il y a un mois, je t'ai offert le monde et je t'ai offert mon corps. Et maintenant ? Nous n'avons eu qu'à t'attendre. Omar nous a prévenus qu'il avait entendu des intrus. Cet eunuque que tu as ligoté faisait semblant de dormir. Les gardes janissaires ont pris soin de te laisser passer. Tous les amis qui ont eu l'audace de t'accompagner doivent être morts à l'heure qu'il est. Tout ce que tu touches se transforme en désastre et chaque amitié que tu noues finit en drame. Tu ne contrôles pas la tempête, Ethan, tu es la tempête, semant le chaos partout où tu passes.

– Du coup, je ne vois vraiment pas ce que tu me trouves ! Bon, c'est sûr que tu n'es pas une sainte, toi non plus.

– Oh ! ne t'en fais pas, on me vénérera. L'histoire ne s'intéresse qu'aux vainqueurs. Les plus puissants deviennent des dieux et des déesses. Dans ce monde, seuls les plus impitoyables et les plus courageux sont honorés.

– Beau discours de la part de celle qui a lâché son monstre sur un enfant et qui se bat contre moi à cent contre un. Tu as toujours été une brute, Aurora. Trop bête pour te trouver un homme. Tu n'es qu'une amatrice qui dépendait de son frère pour survivre dans la nature, une femelle avec les aptitudes maternelles d'une gorgone, une amatrice de tir aussi incompétente qu'un dandy anglais. »

Elle se raidit. Elle n'aimait pas entendre la vérité.

« Tu m'as vue tirer avec cette arme au Canada ! » s'exclama-t-elle en brandissant mon fusil.

Il avait dû parcourir vingt-cinq mille kilomètres depuis sa conception à Jérusalem et mon cœur s'accéléra en le voyant.

« Je tire mieux que n'importe qui dans ce palais !

– Tu ne tires pas mieux que moi. Souviens-toi de ce que j'ai fait à ton frère. Deux fois.

– Le premier tir était un coup de chance et le deuxième était presque à bout portant ! » s'emporta-t-elle, rouge de colère.

Astiza, elle, ne bougeait pas d'un cil depuis le début de cette conversation, attendant que j'accomplisse un miracle. J'en entrevis un. Ou, du moins, l'ombre d'une chance sur laquelle je fondis.

« N'empêche, je tire mieux que toi.

– Maintenant, c'est mon fusil, Ethan.

– Laisse-moi te le prouver. Tu ne t'es jamais mesurée à moi.

– Tu proposes un concours ?

– Je dis seulement qu'il est facile de se vanter quand ton adversaire a un tromblon braqué sur la nuque et une centaine de soldats prêts à lui tomber dessus. Mais à la loyale, tu n'aurais aucune chance. Encore moins lors d'un concours de tir. »

Elle éclata de rire, Sokar aboya furieusement.

« Choisis ta cible !

– Aurora, nous n'avons pas le temps pour ces bêtises ! protesta Dragut.

– Maintenant que nous l'avons capturé, nous avons tout le temps. Choisis ta cible, j'ai dit ! »

Je levai les yeux et tendis le doigt.

« Ce petit vitrail sur la coupole, qui n'est pas plus gros qu'une main. Si je le touche avant toi, tu… tu nous laisses partir avec une minute d'avance.

– Ce serait tellement absurde d'accepter un tel marché que tu mériterais que je te crache dessus, mais je sais aussi que je suis plus forte que toi ! Alors, rendons les choses un peu plus intéressantes ! Je te parie la tête de ton fils.

– Non ! Laisse Harry en dehors de ça ! »

Mais secrètement, je savais que l'idée monstrueuse que j'avais plantée en elle était notre seule chance de salut.

« Oui, poursuivit-elle comme si elle se parlait à elle-même, sa terreur contre ton absurdité. Hamidou, garde ton arme pointée vers Gage, tu sais de quoi il est capable ! Ethan, je vais poser une flûte en verre sur la tête de ton fils et en briser la tige. Mais pour ça, il faut que sa mère le force à se tenir immobile. Ensuite, ce sera à toi, et si par miracle tu arrives à casser le verre plus de fois que moi sans faire un trou dans la tête de ton fils, je vous laisserai votre minute d'avance, avant de lâcher Sokar. Ce sera amusant de le voir vous courir après et d'entendre vos hurlements, tout comme j'ai dû entendre ceux de mon frère.

– Ravi de voir que je suscite autant d'enthousiasme ! »

Elle attacha la laisse avec laquelle elle tenait ma femme et mon fils autour d'une colonne avec une dextérité de marin.

« Agenouille-toi, sale putain, et fais en sorte que ton fils reste aussi immobile qu'une statue ! ordonna-t-elle à Astiza. N'oublie pas que s'il bouge d'un centimètre, il risque l'accident ! »

Tremblante, Astiza jeta à Aurora un regard où je lus la haine la plus pure que j'aie jamais vue. Puis elle s'accroupit et prit notre fils dans ses bras.

« Horus, murmura-t-elle. Il faut que tu ne bouges pas du tout, du tout. Maman va te tenir, ça va bien se passer. »

Une fois de plus, mon fils ne comprenait rien à ce qui se passait, et il éclata en sanglots. Aurora posa le verre sur sa tête, qui oscilla lorsqu'il renifla, puis elle me rejoignit à côté du bassin, le fusil à la main. Au passage, elle déposa un baiser sur ma joue – une sensation aussi désagréable que la langue du reptile dans la cale de son bateau envahie par les satanistes –, puis récupéra les pistolets passés à ma ceinture et les jeta dans l'eau. Enfin, elle se tourna et épaula mon fusil avec une assurance de tireur d'élite. Elle visa tranquillement, le canon de mon arme absolument immobile.

Je retins ma respiration, terrifié à l'idée que Harry se retrouve sur la trajectoire de la balle. Il y eut un éclair, une détonation, puis un tintement aigu au moment où la tige du verre se brisait net. Ce qui restait de la flûte tomba par terre et éclata, déclenchant les cris et les pleurs du pauvre Harry. Astiza le serra encore plus fort et lui murmura à l'oreille.

La femme que j'avais jadis désirée tapa la crosse de mon fusil sur le sol en marbre, sortit de sa poche une cartouche de poudre et une balle, puis elle rechargea avec l'efficacité d'une chasseresse. Enfin, elle me tendit l'arme, après avoir tiré de sa ceinture son propre pistolet et me l'avoir braqué contre la tête.

« Pose le verre suivant sur la tête du petit ! ordonna-t-elle à Astiza avant de se tourner vers moi. Et je te préviens, Ethan, si ton canon dévie d'un centimètre, je te tue dans l'instant et je vends les deux autres à des marchands d'esclaves.

– Qu'est-ce qu'il y a, Aurora ? Tu as peur que je fasse aussi bien que toi et que tu n'arrives pas à réitérer ton exploit

?

– Contente-toi de tirer et de rater. Et ensuite, tu pourras te prosterner devant moi pour implorer ma clémence. »

Astiza et Harry étaient absolument immobiles et la mère murmurait toujours à l'oreille de son fils. La flûte en verre était aussi étincelante qu'un diamant.

« N'oublie pas que si tu rates, le jeu est fini », me rappela Aurora.

Je visai avec plus d'attention que jamais, retins ma respiration, puis expirai doucement au moment où mon doigt pressait la détente, le canon pointé vers une cible que je distinguais à peine dans la pénombre.

Le coup partit, l'éclair m'aveugla et la détonation assourdissante fit trembler la pièce en marbre.

La laisse des deux êtres les plus importants au monde se brisa net, coupée en deux par ma balle, comme je l'avais prévu !

Nos oreilles bourdonnèrent pendant quelques instants après la détonation. L'espace d'une fraction de seconde, tout le monde se figea, surpris par mon tir.

Puis je fis passer la crosse du fusil au-dessus de mon épaule et mis un grand coup en arrière, atteignant Dragut en plein visage. Il chancela et tomba en arrière, sans lâcher son tromblon. Je me laissai tomber au sol au moment où le pistolet d'Aurora faisait feu. J'entendis la balle siffler juste à côté de ma tête. Sans réfléchir, je brandis mon fusil comme une faux et tentai de lui casser une cheville. Elle sauta pour éviter le coup, mais elle perdit l'équilibre et chuta. Nos deux armes étaient vides, à présent.

Je me relevai aussitôt et arrachai le tromblon des mains de Dragut, qui était encore étourdi par le coup qu'il avait reçu.

« Vite ! Par ici ! » criai-je.

Je mourais d'envie de tirer sur mes agresseurs, mais je savais que je risquais d'avoir besoin de l'arme de Smith sur le chemin du retour. Le tromblon dans une main et le fusil dans l'autre, j'attendis que mon amante et mon fils me rejoignent.

Harry étant trop choqué pour bouger, Astiza le prit dans ses bras et passa en courant à côté de nous sans s'arrêter, le bout de la laisse volant dans les airs. Avant que Dragut et Aurora aient recouvré leurs esprits, je m'étais levé et avais emboîté le pas de celle que j'aimais. J'avais toujours mon fusil à la main et, même s'il était déchargé, j'avais l'impression d'avoir récupéré un membre amputé. Dans la main gauche, je tenais le tromblon de Smith. Nous sortîmes du harem, fermâmes la porte derrière nous et enjambâmes l'eunuque ligoté. Des janissaires sortirent de leur cachette et voulurent nous tendre une embuscade en haut des escaliers. Je fis feu avec le tromblon. Le fusil à canon court aboya, cracha sa volée de balles, et les soldats s'écartèrent comme la mer Rouge. Certains chutèrent en arrière dans l'escalier en poussant des hurlements de douleur. Je frappai quelques obstinés avec la crosse de mon fusil pour finir de dégager le passage. L'instant d'après, nous dévalions les marches pour nous retrouver dans la salle du trône, au milieu des cris effrayés des eunuques.

Derrière nous, j'entendis Aurora donner des ordres.

« Sokar ! Tue ! »

Puis, à Dragut :

« Cours à ton navire, crétin, et barre la route du bateau qu'ils vont prendre pour s'échapper ! »

J'entendis le mastiff aboyer et ses griffes glisser sur le sol en marbre alors qu'il se lançait à notre poursuite. Je fermai la porte de la salle du trône, verrouillai son petit loquet et regardai le bois se gondoler sous les coups de boutoir du monstre enragé. Je n'avais pas beaucoup de temps pour recharger, mais je pouvais gagner quelques précieuses secondes.

« Astiza, sauve notre fils ! Derrière cette tapisserie, tu trouveras un escalier qui descend vers les souterrains ! Un ami à moi vous y attend ! »

Je mis de la poudre dans mon fusil et allais placer la balle dans le canon quand un coup de feu retentit, et la porte vola en éclats. Je me retrouvai soudain face au chien assoiffé de sang.

La crosse de mon fusil l'atteignit en plein élan. L'animal poussa un grognement et fut projeté jusqu'à un coin de la pièce. J'espérai de toutes mes forces lui avoir brisé une côte.



Aurora fit à son tour son entrée dans la pièce par la porte brisée, la bouche ouverte, décoiffée, telle une banshee, tenant dans une main un pistolet fumant et dans l'autre l'épée de Dragut.

« Je vais tous vous massacrer ! » hurla-t-elle, possédée.

Je me retournai. Astiza n'avait pas suivi mes conseils. Elle était toujours là et avait mis Horus à l'abri. Elle se baissa, attrapa l'angle d'un tapis et tira de toutes ses forces. Aurora tomba par terre, se mit à jurer comme un marin et Astiza lui sauta dessus pour lui arracher l'épée des mains. Les deux femmes roulèrent au sol en mordant et en griffant. Elles ne formaient plus qu'une masse informe de bras, de jambes et de cheveux, et se battaient avec une haine féroce. Le chien se jeta de nouveau sur moi, me faisant basculer en arrière sur des coussins. Dans un réflexe, je parvins à lui coincer mon fusil dans la gueule. Mon monde s'était soudain restreint à une haleine chaude, des postillons de bave et un grondement sourd. J'essayai de pousser mon fusil pour éloigner sa tête de la mienne, mais son cou était aussi puissant que mes deux bras réunis.

« Maman ! »

C'était le pauvre Harry, qui pleurait au milieu de cette scène d'apocalypse. J'entendis un grognement différent de celui du chien et je compris que le léopard de Yusuf cherchait à tout prix à sortir de sa cage pour corriger le mastiff qui avait empiété sur son territoire.

Avec le manche de son épée, Aurora parvint à frapper Astiza, l'étourdissant à moitié. Puis elle essaya de se dégager de son étreinte pour l'achever. La peur de mourir et de laisser son fils orphelin réveilla l'instinct maternel d'Astiza, qui tordit violemment le poignet d'Aurora. Les deux femmes crièrent, puis l'épée tomba au sol, résonnant sur les dalles de marbre.

C'est alors que le véritable chaos s'installa, sous la forme d'un tourbillon de fourrure.

Un miaulement rauque retentit et, d'un bond, le léopard sortit de sa cage. Aussitôt, le chien se détourna de moi pour affronter le fauve. Le mastiff était aussi gros que son adversaire et il s'attendait sûrement à ce que celui-ci prenne peur, mais le félin sauta et les deux monstres se percutèrent en plein vol. Si le chien était plus puissant, le léopard était plus vif. Les deux animaux échangèrent des coups de griffes en grondant, puis, soudain, le mastiff poussa un jappement de terreur. Le félin l'avait attrapé à la gorge. Les deux animaux roulèrent sur les tapis persans. Les pattes du chien se débattirent dans le vide, impuissantes face aux griffes du léopard.

« Sokar ! » hurla Aurora en projetant Astiza sur le côté.

La tête de mon amante heurta une colonne en marbre et elle se redressa doucement, étourdie.

« Ton bâtard a laissé sortir le léopard ! » s'exclama Aurora, ses yeux lançant des éclairs.

Elle rampa pour récupérer son épée, puis se tourna vers le petit Harry qui se tenait recroquevillé dans un angle de la pièce. J'avais enfin glissé une balle dans le canon de mon fusil, mais il était trop tard pour la bourrer convenablement. Aurora se redressa comme une Walkyrie et se mit à courir vers mon fils pour le transpercer. Vite, trouver une diversion !

« Aurora ! Sauve ton chien, vite ! » criai-je.

Surprise par cet ordre inattendu, elle s'arrêta, puis se dirigea d'un pas décidé vers les deux animaux, prête à massacrer le félin. Ce fut le seul acte sacrificiel que je la vis jamais faire.

En la voyant arriver, le léopard bondit. Un saut de trois mètres qui prit Aurora de court. Les griffes du fauve l'agrippèrent et les crocs acérés cherchèrent d'instinct la jugulaire.

Aurora n'eut même pas le temps de crier. Un craquement d'os sinistre retentit au moment où la terrible mâchoire se refermait, et la tête d'Aurora disparut sous celle de l'animal.

Derrière eux, le mastiff était à l'agonie, la gorge et les flancs couverts de sang.

Aurora se débattait frénétiquement sous le poids du gros chat de Yusuf. La beauté qui m'avait subjugué en Amérique était en train de se faire découper en petits morceaux, chaque coup de griffes laissant place à des lignes parallèles rouges et à des lambeaux de peau et de chair. Ses pieds frappaient éperdument le sol en marbre et ses talons furent bientôt couverts de sang. Puis le fauve s'attaqua à sa gorge. Elle avait déjà perdu le combat et ses yeux étaient révulsés. J'en profitai pour finir de recharger, mais je savais que ce n'était pas le moment de gâcher une balle précieuse pour le léopard ou pour sa victime. La tête d'Aurora retomba au sol, le cou à moitié dévoré. Elle cessa enfin de bouger et le félin lui mit quelques coups de patte en grognant. Soudain, il y eut du mouvement au niveau de la porte. Des eunuques et des janissaires apparurent dans l'encadrement, mais s'arrêtèrent net quand ils virent le léopard en dehors de sa cage et le carnage qui s'était déroulé dans la pièce.



Je tirai sur le plus imposant, un immense garde métis. L'animal furieux bondit de nouveau et les gardes poussèrent des cris terrifiés en reculant, tandis que le fauve disparaissait par la porte. Nous entendîmes des grognements, des coups de feu, puis plus rien.

Je voulus aider Astiza à se relever pour fuir par l'escalier derrière la tapisserie, mais elle se dégagea et alla attraper un vieux bouclier accroché au mur. Il s'agissait d'un objet en bronze poli couvert de gravures qui devait avoir une certaine valeur, mais je ne voyais pas pourquoi elle voulait s'encombrer d'une enclume pareille en cet instant. Le coup qu'elle avait reçu à la tête lui avait-il fait perdre la raison ? C'est alors que mes yeux tombèrent sur l'objet que j'avais moi-même repéré un peu plus tôt : le turban de Yusuf, au fond de la cage ! Je l'attrapai, pris Harry dans mes bras, entraînai de nouveau Astiza et, cette fois, nous passâmes derrière la tapisserie et franchîmes la porte qui menait aux souterrains. Je la refermai à l'aide d'une grosse barre en bois avant de dévaler les escaliers étroits, tenant toujours à la main le fusil et le tromblon. J'étais encore secoué par la violence de la scène à laquelle je venais d'assister. Astiza aussi haletait, à la fois épuisée et choquée.

« Papa, ai fait sortir le lion, me dit Harry.

– C'est bien, mon fils. Tu as sauvé maman. Et moi.

– Il va revenir nous manger ?

– Non, il est mort. Et Aurora aussi. »

En haut, nous entendîmes les gardes essayer de forcer la porte à coups d'épaule, puis à coups de fusil. Tant qu'ils n'auraient pas récupéré de haches ou de barils de poudre, nous serions tranquilles.

Astiza ferma les yeux et serra le petit Horus dans ses bras. Nom d'un chien, ce petit avait du cran ! Et il avait de la ressource, comme son père ! Il fallait que je fasse attention à ce qu'il ne copie pas les aspects de ma personnalité que je cherchais à réformer.

« J'ai entendu son visage craquer sous les mâchoires, dit Astiza en tremblant. C'est la femme la plus malfaisante que j'aie jamais rencontrée. Elle était possédée par les vieux démons, Ethan. Ceux que je pensais enfouis au plus profond de la terre. Le Rite égyptien a invoqué les succubes et ils se sont emparés de son âme et de son esprit.

– Méchantes, les bêtes, papa.

– Il existe chez les animaux une sauvagerie que les hommes ne peuvent égaler, lui expliquai-je. Mais contrairement aux hommes, quand les animaux tuent, ce n'est pas un péché. »

Astiza me prit dans ses bras.

« Ethan, je n'étais pas sûre que tu reviendrais. Quand j'ai vu Horus sortir du bateau et pas toi…

– Et quoi ? Tu pensais que j'allais abandonner ma famille ? Je suis papa, maintenant !

– Je ne savais pas ce que tu visais avec ton fusil, tout à l'heure. J'ai eu si peur.

– Je ne sais pas ce que j'aurais fait si j'avais raté.

– Si Horus avait été touché, je n'aurais pas voulu vivre.

– C'est qu'il n'a pas eu la vie facile depuis qu'il m'a rencontré, ce petit ! Mais j'ai encore une dernière chose à faire avant que nous puissions partir. Il y a un immense miroir, Astiza, et ils comptent l'utiliser pour anéantir la marine américaine. Est-ce que tu en as entendu parler ?

– Tout le monde à Tripoli en a entendu parler. Yusuf n'a que ça à la bouche. Nous les avons vus l'ériger depuis les fenêtres du harem.

– Nous devons absolument le détruire avant de partir, sinon il mettra le feu à la goélette qui viendra nous récupérer. Ce miroir a une portée bien plus importante qu'un canon ordinaire. Est-ce qu'il y a un moyen d'entrer dans le fort sur lequel ils l'ont installé ? »

Je défis le collier en cuir qu'elle avait toujours au cou et le jetai par terre.

« Non, répondit-elle. Entre le palais et le fort, il y a un dédale de ruelles, avec des centaines de soldats et de fanatiques fidèles à Aurora. Je t'en supplie, Ethan, pense à ton fils ! Partons !

– Impossible. Le soleil va bientôt se lever, nous n'aurons aucune chance. Il va falloir se battre. J'ai un ami en bas qui s'occupera de toi et Harry, et un autre qui m'attend avec une bombe pour détruire le miroir. Robert Fulton est un excentrique, mais il est plus malin que Lucifer. Si nous réussissons à nous approcher suffisamment, ce miroir n'a

aucune chance. »

Elle se mordit la lèvre.

« Je ne sais pas si une bombe fera l'affaire, mais j'ai une autre idée. C'est pour ça que j'ai pris ce bouclier. Si un disque peut concentrer les rayons du soleil, pourquoi un deuxième ne pourrait-il pas faire la même chose ?

– Et alors ?

– On retourne le rayon contre eux. Tu prends le bouclier, je prends Horus. Allons retrouver tes amis et finissons-en une bonne fois pour toutes avec ce maudit Rite égyptien. »

38

J e craignais que le vacarme que nous avions fait là-haut se soit propagé en bas, mais les couloirs de la prison étaient étrangement calmes. Pierre avait réussi à libérer une centaine de prisonniers et avait donné des clefs à ceux suffisamment valides pour l'aider dans sa mission. Visiblement, les détenus avaient eu raison des quelques gardes. À présent, tout le monde était agenouillé en silence, tremblant d'excitation, attendant le signal pour se précipiter vers la sortie. Pierre leur avait dit d'agir juste avant que nous ne tentions de détruire le miroir et de nous échapper vers le port. Nous espérions tous que la confusion nous permettrait de fuir chacun de notre côté.

Les véritables criminels étant généralement exécutés ou amputés, ces hommes étaient donc pour la plupart des chrétiens qui attendaient d'être vendus comme esclaves ou échangés contre une rançon. Nous ne savions pas si nous leur donnions une véritable chance d'être libres ou si leur révolte serait vaine. Nous savions seulement que nous devions mettre toutes les chances de notre côté pour nous attaquer à Tripoli. Certains des détenus, décharnés et échevelés, étaient trop faibles pour bouger, mais même ceux-là furent sortis de leur cellule par leurs camarades. Pas question de les abandonner. Quand les blessés nous regardaient, une lueur d'espoir s'allumait dans leurs yeux ternes, nous rappelant à nos responsabilités. Ce n'était pas grand-chose mais, à notre niveau, nous participions au combat contre l'esclavage.

« Pierre, au sous-sol de cette prison, il y a un cul-de-basse-fosse, déclarai-je. C'est là que les savants et moi avons été enfermés. Est-ce qu'il est vide ?

– J'ai eu trop à faire ici pour vérifier.

– Je vais aller voir. Je ne veux laisser personne dans ce trou à rats.

– Nous n'avons pas le temps ! s'exclama Astiza.

– Il le faut, Astiza. Être enfermé là-bas, c'est comme être enterré vivant. Viens avec moi, Pierre, nous allons finir de vider les Enfers.

– Je ne savais pas que les Enfers étaient si vastes, petit âne.

– Voilà ce qui arrive quand personne ne se décide à combattre le diable. »

Je rechargeai mes armes et confiai le tromblon à Pierre. Puis je prêtai son pistolet à Astiza pour qu'elle protège notre fils. Enfin, le Français et moi entamâmes notre descente dans les souterrains, libérant au passage quelques prisonniers oubliés.

« Est-ce que tu as croisé le maître du cachot ? demandai-je.

– Non. Mais j'ai ramassé un caillou au cas où je croiserais ton Goliath. Je crois que les rares gardes qui ont survécu ont préféré battre en retraite. Ton troll est peut-être impressionnant, mais je doute qu'il ait envie de faire face aux cent personnes qu'il a torturées. »

Nous atteignîmes la petite grotte au sous-sol de la prison. Le puits immonde était là et l'odeur qui en émanait me donna aussitôt envie de vomir. Comment avais-je pu survivre au fond de ce trou ? J'entendis un bruit de chaîne et me penchai au-dessus du bord pour regarder. Il faisait évidemment très sombre et je n'aperçus qu'un œil qui m'examinait sans ciller.

« Il y a quelqu'un ? »

Pas de réponse.

« Pierre, passe-moi une torche ! »

Soudain, j'entendis un bruit étouffé. Celui qui se trouvait au fond du puits semblait en proie à une violente agitation. C'est alors que j'aperçus des écailles et une patte de lézard accrochée à une chaîne. L'animal sauta puis retomba au fond de son trou. Je fis un pas en arrière. C'était le monstre que j'avais rencontré dans la cale du bateau ! Nous avions retrouvé le dragon.

« Mon Dieu ! s'exclama Pierre. Il est encore plus laid que toi !

– Qui ça, le lézard ?

– Non, ton geôlier ! »

Je fis volte-face. Omar se tenait dans l'encadrement de la porte tel un taureau furieux. De son avant-bras épais

comme une bûche, il avait ceinturé Pierre. Le Français vira au cramoisi. Omar tenait dans l'autre main une lourde chaîne, qui paraissait presque délicate dans son terrible poing.

« Je t'attendais, gronda le maître du cachot. Je me suis réveillé parce qu'il n'y avait plus de bruit. J'ai senti qu'il se passait quelque chose d'anormal dans ma prison, ajouta-t-il en humant l'air avec son énorme nez cassé, comme si la liberté avait une odeur. Je me suis dit, peut-être que celui qu'ils ne m'ont pas laissé torturer est revenu, comme ils me l'ont promis. Est-ce que tu te souviens de ma table, mon mignon ?

– Cette fois, nous sommes en mesure de nous défendre, Omar, répondis-je en levant mon fusil. Relâche mon ami.

– D'accord. »

Et sur ce, il jeta Pierre vers moi, m'empêchant de viser. Le voyageur roula jusqu'au bord du puits. Puis, vif comme un cobra – ce qui était surprenant pour un homme de sa taille –, Omar lança sa chaîne, qui s'enroula autour du canon de mon fusil. Je fis feu, mais la balle se contenta de lui érafler l'épaule. Le géant tira sur la chaîne, m'arrachant l'arme des mains. Mon fusil heurta violemment le mur de la pièce et retomba dans la poussière, brisé en deux. La crosse pendait lamentablement, reliée à la détente par une unique vis.

« Espèce de monstre ! » hurlai-je.

Omar partit d'un grand éclat de rire et ramassa ce qui restait de mon fusil.

« Raté, petit homme !

– Petit homme ? » s'écria Pierre, indigné.

Omar jeta mon fusil dans le trou béant derrière nous et je frissonnai en l'entendant racler et rebondir contre les parois du puits. C'était le fusil sur lequel j'avais travaillé pendant de longues journées à Jérusalem, avec Jericho et Miriam, l'arme qui m'avait permis de survivre à Saint-Jean-d'Acre et en Égypte, qui nous avait protégés contre les assauts des Ojibwés et des Dakotas, dans l'Ouest sauvage. Dans un bruit mat, il atterrit dans la boue, au fond du cul-de-basse-fosse.

« Tu n'as qu'à aller le récupérer ! » s'esclaffa Omar.

Puis il posa la chaîne sur ses épaules et ramassa le tromblon que Pierre avait laissé tomber. Le tortionnaire se dressa comme un titan et s'avança vers nous, les muscles gonflés, les yeux remplis d'une haine triomphante, la bouche grimaçante.

« Avec ce fusil, je peux vous tuer tous les deux d'un coup. »

Un cri s'échappa du puits : le reptile monstrueux devait attendre son dîner. Yusuf Karamanli avait conçu une véritable ménagerie dans son palais ! L'animal excité se mit à bondir contre les parois, essayant de comprendre avec son cerveau primitif pourquoi le fusil brisé avait atterri dans son trou.

« Soit vous sautez et vous tentez votre chance contre le dragon, soit je vous coupe en deux avec ce fusil.

– Omar, je te conseille de nous laisser partir si tu ne veux pas que deux cents prisonniers viennent venger notre mort.

– Et comment sauront-ils ce qui s'est passé ? Vous serez dans le ventre du lézard ! De toute façon, ces chiens de chrétiens seront trop occupés à s'enfuir par l'autre côté. Oui, Omar attendait ce moment depuis longtemps, il avait tout prévu. Je ne suis pas aussi bête qu'on le croit. Maintenant, sautez ! Je n'aime pas les armes à feu, elles tuent trop rapidement. En fait, si vous ne sautez pas, je vais plutôt vous forcer la main à coups de chaîne.

– Ne lui donne pas ce plaisir, Ethan, dit Pierre, les yeux brillants. Laisse-le tirer.

– Mais nous allons mourir sur le coup.

– Exactement. Ça vaudra mieux, dit-il en ramassant un caillou par terre. Tu penses que nous sommes petits, hein, le géant ? Alors, regarde de quoi est capable le petit homme, Goliath ! »

Et il lança son caillou à une vitesse fulgurante. Le projectile atteignit le maître du cachot au front, le faisant reculer d'un pas, surpris par la douleur. Puis il lança un autre caillou, puis encore un autre.

« Combien de petits hommes as-tu brutalisés dans ta vie, l'ogre ? »

Une autre pierre atteignit Omar à la joue et j'entrevis un éclat blanc : un morceau de dent avait volé. En bas, les grondements du lézard redoublaient d'intensité.



« À combien de petits hommes n'as-tu laissé aucune chance de se défendre ? »

Omar hurla et souleva le tromblon. Il avait du sang sur le front et dévisageait Pierre d'un regard haineux. La gueule du fusil paraissait aussi large qu'un canon. Je me préparai au pire.

« Retourne-toi ! » me dit Pierre.

Il y eut une détonation, un éclair et un craquement : le tromblon avait explosé. Des morceaux volèrent dans toutes les directions et Omar poussa un hurlement de douleur en se portant les mains au visage.

« Maintenant ! La chaîne, vite ! »

Nous avions été touchés par des éclats, mais nos blessures étaient superficielles. Sans réfléchir, nous attrapâmes chacun une extrémité de la chaîne posée sur les épaules du géant et fîmes un tour autour de son cou. Puis nous tirâmes de toutes nos forces. Aveuglé, en sang, Omar tituba dans la pièce, s'approchant dangereusement de la fosse. Une extrémité de la chaîne glissa à l'intérieur du puits.

Aussitôt, le lézard excité sauta et attrapa le métal dans sa gueule.

Le poids de l'animal suffit à faire basculer Omar par-dessus le bord.

L'ogre tomba en hurlant. Nous entendîmes un bruit sourd lorsqu'il heurta le sol boueux, puis des hurlements semblables à ceux qu'il arrachait à ses victimes, lorsque la bête affamée se jeta sur lui. Le combat s'engagea. Nous ne voyions rien et n'entendions que le bruit des chaînes.

« Il aurait mieux valu pour lui qu'il meure lors de l'explosion du tromblon, commenta Pierre en se penchant au-dessus du trou.

– Mais tu savais qu'il allait exploser ?

– Bien sûr. Comme je n'avais pas de fronde pour affronter Goliath, j'ai profité qu'il m'a attrapé pour coincer un petit caillou dans le canon. Il ne me restait plus ensuite qu'à l'énerver suffisamment pour qu'il tire.

– Tu aurais pu me prévenir ! J'ai vieilli de dix ans en une seconde !

– Tu es incapable de garder un secret. »

Je titubai jusqu'au mur, pris une torche et revins prudemment jusqu'au bord du trou pour regarder à l'intérieur. Omar était allongé sur le dos, les yeux grands ouverts, le visage à moitié arraché. De sa bouche émanaient des murmures insensés tandis que le dragon se repaissait de son abdomen. Ses mains étaient serrées autour du canon de mon fusil : il avait dû le ramasser pour essayer de se défendre, mais avait fini par le plier sous l'effet de la douleur.

« J'ai encore perdu mon fusil…

– Et ne compte pas sur moi pour aller le chercher ! »

J'observai la queue du lézard frétiller pendant qu'il mangeait.

« Cet animal risque d'être repu avant que le véritable monstre ne soit mort, déclara le voyageur, habitué à affronter la nature cruelle. Il va d'abord manger les parties les plus tendres, celles qui tuent doucement, afin que le reste de la viande reste frais. L'ogre va agoniser pendant des heures, voire des jours, si ses plaies ne s'infectent pas. Une fin méritée pour un tortionnaire, si tu veux mon avis.

– J'ai l'impression que tu ne portes pas notre maître du cachot dans ton cœur, Pierre !

– Il n'aurait jamais dû me traiter de petit homme, répondit Pierre en regardant le lézard se régaler. Ils ont vraiment des animaux très laids, en Afrique.

– Je crois que celui-ci vient des Indes orientales. Mais à l'étage, il y a un léopard qui a mangé un chien !

– Et nous allons sûrement trouver une girafe dans la tour et un phacochère dans un salon. Dommage que Cuvier, ton ami zoologue, soit resté dans le sous-marin. Il aurait été ravi du voyage ! »

Peu à peu, je recouvrai mes esprits.

« Mais par la fronde de David, où as-tu appris à lancer comme ça ? demandai-je.

– Dans la forêt, un caillou peut économiser de la poudre et rapporter un dîner. Les Indiens apprennent à lancer dès



leur plus jeune âge. Je t'aurais bien donné une leçon, mais tu avais déjà du mal avec la pagaie, alors je ne voulais pas te brusquer ! En tout cas, je trouve extraordinaire le nombre d'ennemis que tu arrives à te faire, petit âne.

– Crois-moi, tu n'es pas le seul ! Et pourtant, je fais tout pour que les gens m'aiment bien !

– C'est vrai. Tous les deux, nous sommes des êtres affables. Mais je suis sûr qu'il y a maintenant des centaines de personnes à Tripoli qui veulent nous tuer. Ah ! si tout le monde pouvait être comme Pierre Radisson ! Enfin, remontons. Nous avons encore beaucoup de choses à détruire avant de pouvoir nous enfuir d'ici ! »

39

L e soleil était sur le point de se lever. Je prévins les prisonniers que l'heure de l'évasion était arrivée. J'espérais que leur fuite distrairait les janissaires suffisamment longtemps pour nous permettre de passer inaperçus. Les détenus se jetèrent sur la porte d'entrée de la prison et sortirent en masse. Aussitôt, les soldats se mirent à crier et à tirer. Pierre profita de la diversion pour nous montrer le tunnel qu'avait emprunté Fulton. Astiza nous confirma que c'était bien par là qu'il fallait aller et nous le suivîmes.

Épuisé, Harry s'était endormi dans ses bras.

Une fois de plus, je me sentais tout nu sans mon fusil, mais, au moins, j'avais le bouclier d'Astiza. Une gorgone grecque était estampée sur la surface : sa grimace atroce et les serpents qui lui servaient de cheveux auraient suffi à pétrifier n'importe quel ennemi. La légende raconte que Persée utilisa un bouclier équipé d'un miroir pour ne pas avoir à regarder directement le monstre, puis qu'il lui trancha la tête et l'offrit en cadeau à Athéna afin qu'elle en orne son propre bouclier. Cet objet, inspiré par cette légende, datait sûrement de l'époque d'Archimède, voire d'avant.

Nous atteignîmes une terrasse qui tournait le dos au port et au soleil levant. Derrière nous, le château de Yusuf nous dominait de ses remparts. Le ciel s'embrasait à l'approche de l'aube. En face, derrière les toits plats des maisons, se dressait le fort, stratégiquement perché sur son promontoire rocheux. Le miroir était bien là et des gens se précipitaient pour retirer les toiles qui le recouvraient. Depuis la dernière fois que je l'avais vue, l'arme avait été astiquée. Les hommes étaient à présent occupés à déplier les panneaux en forme de pétales. Une fleur en bronze qui s'épanouissait et qui s'apprêtait à accueillir comme il se devait le soleil matinal.

« Ah, mes contrepoids nécessaires ! s'exclama Fulton. Vous arrivez juste à temps !

– Tes contrepoids ?

– Vous verrez, vous allez pouvoir vous rendre utiles. »

Avec du bois de construction laissé là pour réparer le toit, l'inventeur avait construit une espèce de haut tréteau sur lequel il avait installé perpendiculairement une perche de six mètres de long. Cette perche était fixée en son milieu, afin que chaque côté puisse monter ou descendre, comme une balance. L'une des extrémités était pointée vers le haut, en direction du miroir. Fulton était en train de manipuler l'autre, orientée vers le sol.

« Il aurait été plus approprié de construire une catapulte d'Archimède pour s'attaquer au miroir du génie grec, déclara Fulton. Malheureusement, construire une bobine pour enrouler la corde comme l'aurait fait le mathématicien m'aurait demandé trop de temps, d'outils et de main-d'œuvre. Et le temps est une chose précieuse, sur cette terrasse exposée. »

Soudain, les premiers rayons du soleil apparurent à l'horizon. Même éclairé de côté, le miroir scintillait déjà.

« Comme vous pouvez le voir, pour atteindre le fort sur lequel se dresse le miroir, il faudrait quitter le palais de Yusuf, trouver notre chemin dans un dédale de ruelles, puis nous faufiler dans une autre citadelle gardée par des centaines d'hommes. La seule option à laquelle j'ai pensé consiste à lancer ma torpille dans les airs de façon à ce qu'elle retombe au pied du miroir. Heureusement, j'ai l'impression qu'il s'est passé quelque chose dans le palais, car toutes les sentinelles qui surveillaient cette terrasse ont subitement disparu, dit-il en me jetant un regard interrogateur. Si je règle la mèche correctement, la bombe devrait exploser juste après avoir atterri, et si elle tombe exactement au bon endroit, elle détruira le miroir.

– Nous sommes avec Ethan Gage, rappela Pierre. Il ne faut pas s'attendre à de la précision.

– C'est vrai, Ethan improvise beaucoup. Mais ça ne sera pas forcément inutile, dans cette situation. Je vois que tu as récupéré ton fils et sa mère, Gage, et, vu le vacarme que j'entends, j'ai l'impression que tu as réveillé la moitié de Tripoli au passage. Bah, peut-être que la diversion nous laissera assez de temps.

– Nous avons vidé la prison de tous ses détenus.

– C'est très attentionné de votre part. Bon, j'ai construit ici une version simplifiée d'une machine de guerre médiévale, le trébuchet. Je vais fixer ma bombe à cette extrémité, que je vais elle-même relier au sol de la terrasse, et puis je vais lester l'autre extrémité de la perche. Quand je couperai la corde qui maintient l'extrémité inférieure, le contrepoids tombera brusquement, envoyant dans les airs et au-dessus des maisons notre bombe et sa mèche. Le miroir est détruit, nous courons jusqu'au port et nous nous enfuyons. »

Il nous compta rapidement, puis reprit :

« Je pensais qu'un ou deux d'entre vous seraient morts, à l'heure qu'il est. Nous allons être serrés dans mon sous-



marin.

– Mon fils ne prend pas beaucoup de place.

– Ne t’en fais pas, ton fils et sa jolie maman sont prioritaires. Mais nous trouverons bien un moyen de te faire rentrer aussi ! Bon, il faut faire vite, le soleil se lève. Vous êtes prêts ? Ils ne nous ont pas encore repérés.

– Prêts à quoi ?

– Comme vous pouvez le constater, il n’y a pas de contrepoids à l’extrémité du trébuchet. Je n’avais rien qui puisse faire l’affaire. Et puis je me suis dit que trois adultes devaient représenter une masse d’environ deux cent vingt kilogrammes. Vous allez donc devoir grimper là-haut et vous agripper à la perche. Quand je couperai la corde, vous allez vous écraser au sol, la bombe s’envolera et mon expérience sera réussie !

– Comment ça, nous écraser au sol ?

– Tu verras, ce sera amusant ! »

La lumière du soleil inondait à présent les toits de Tripoli.

« Et Horus ? demanda Astiza.

– Je le prendrai avec moi, dit Fulton. Je sais y faire avec les enfants. »

Elle nous dévisagea les uns après les autres.

« C’est hors de question, dit-elle. Vous êtes tous des incapables ! Et cette catapulte stupide est typiquement une invention d’homme. Alors vous allez grimper là-haut tous les trois, et c’est moi qui couperai la corde. J’ai déjà dû laisser mon fils à son père et il a vécu tant d’horreurs que ce sera un miracle s’il ne finit pas aussi dérangé et incorrigible qu’Ethan.

– Je ne suis pas dérangé. J’ai tendance à improviser, c’est tout.

– De toute façon, je suis plus lourd, admit Fulton. Tu avais raison, Gage : ta femme est plus intelligente que chacun de nous. Attendez, je dois d’abord couper la mèche à la bonne taille. »

Astiza me foudroya du regard.

« Tu as dit à tes amis que j’étais ta femme ? »

Je déglutis et tentai un sourire.

« C’est possible… »

Avais-je vraiment fait ça ? Je ne m’en souvenais plus.

« Sans me demander mon avis ?

– Je te rappelle que tu n’as pas cru bon de me prévenir que j’étais père. »

Elle prit quelques secondes pour réfléchir et je ne parvins pas à lire son regard. Mon sourire se transforma petit à petit en un rictus inquiet. Je me demandai si je l’avais énervée ou si, au contraire, je l’avais rassurée ! Les deux me paraissaient risqués, voire calamiteux. Je déglutis : Astiza me faisait plus peur qu’un régiment de janissaires.

C’est tellement plus facile pour les femmes ! pensai-je jalousement. Dans notre monde, elles ont besoin de quelqu’un pour les protéger et subvenir à leurs besoins. L’homme subvient donc aux besoins, abandonne cent femmes pour n’en garder qu’une seule, et que gagne-t-il en échange ?

De l’amour, de l’aide, un équilibre, une famille. Il gagne un fils, une vie de fierté, d’inquiétude et de responsabilités. Il gagne la moitié de lui qui lui manquait.

Pas une si mauvaise affaire, en fin de compte.

Pour ne pas affronter le regard d’Astiza, je décidai de me tourner vers le miroir d’Archimède. Il brillait de mille feux tel un véritable soleil. Son simple éclat avait dû terroriser plus d’une galère romaine. Je me rendis compte que si le lieutenant Sterett était revenu nous chercher comme prévu, sa goélette serait déjà en vue. De loin, le miroir devait ressembler à un phare aveuglant. Allait-il oser s’en approcher ?

« Comment fait-on pour allumer la mèche ? demanda Pierre.

– Tiens, je n’avais pas pensé à ça, répondit l’inventeur avant de se tourner vers l’est. Est-ce que l’un d’entre vous aurait une loupe ?

– Par Apollon, Robert, on est au XIXe siècle ! m’exclamai-je. Et en plus, nous sommes à l’ombre. Pierre, amorce ton pistolet. L’étincelle devrait suffire à allumer la mèche.

– Mais bien sûr, dit Fulton. Tu es vraiment quelqu’un de moderne, Ethan ! Très bien, grimpons ! Gage, c’est toi le plus lourd, mets-toi au bout. Allez, allez, on va se serrer, ce n’est pas le moment de faire les timides ! »

Je m’accrochai comme un singe à l’extrémité de la perche. Pierre s’agrippa à moi et Fulton s’installa n’importe comment entre nous deux, les yeux rivés sur le sol.

« Astiza, allumez cette mèche, puis utilisez mon couteau pour couper la corde.

– Vous êtes certain de la visée ?

– J’ai passé la nuit à faire des calculs.

– Très bien, je suis prête. »

Elle déposa délicatement Harry par terre (il dormait toujours à poings fermés) et ramassa le pistolet de Pierre.

« Tiens le chien du pistolet à côté de la mèche et appuie sur la détente. »

Il y eut un éclair, mais pas de grésillement.

« La mèche n’a pas pris.

– Essaie encore ! »

Le soleil poursuivait son ascension. De l’autre côté, sur le fort, des hommes commençaient à crier et à nous montrer du doigt. Il faut dire que, agglutinés à l’extrémité de notre perche comme une pieuvre géante, à six mètres du sol, nous ne passions pas inaperçus. D’autres silhouettes apparurent, encapuchonnées. Le Rite égyptien ! Comment allaient-ils réagir quand ils apprendraient que leur reine était morte et que son corps avait été dévoré par un fauve ?

Astiza mit plus de poudre et, cette fois, la mèche s’alluma. La ficelle incandescente était très courte, juste assez pour un vol plané rapide.

« Vite ! Vite ! Coupe la corde ! Dépêche-toi ou nous allons exploser ! »

Elle mit un coup d’épée, mais la lame rebondit contre la corde, à moitié tranchée.

« Scie-la ! Il y a cinquante kilogrammes d’explosifs là-dedans ! »

Elle se mit à couper les brins restants un à un. Nous n’osions plus bouger. À présent, d’autres hommes s’étaient rassemblés sur le fort et je vis de la fumée. Soudain, des balles se fichèrent dans le stuc à côté de nous. La mèche, elle, continuait de grésiller.

« Par pitié, vite ! s’exclama Fulton. Nous sommes une cible parfaite ! »

Enfin, la corde céda, nous fûmes précipités vers le bas et l’autre bras du trébuchet se dressa d’un seul coup. La bombe vola dans les airs, laissant derrière elle une fine traînée de fumée. En face, des hommes se mirent à hurler et à s’éloigner en courant du miroir. La mine entama sa trajectoire descendante. Très belle parabole…

Mais trop courte. La bombe finit sa course sur un rebord du fort, quatre mètres trop bas.

Nous attendîmes.

Aucune explosion. Nous voyions la bombe, elle ne bougeait pas.

« Merde ! jura Fulton. La mèche s’est éteinte !

– Mon Dieu, soupira Pierre en se remettant debout. Pourquoi est-ce que j’accepte encore de participer aux plans du petit âne ? D’ailleurs, si je puis me permettre, Fulton, tu as complètement raté ta cible. Je croyais que tu avais passé la nuit à faire des calculs ?

– Ah, si la perche avait fait soixante centimètres de plus…



– Ethan, utilise ton fusil ! suggéra Astiza. Peut-être qu'on peut encore la faire exploser avec une balle !

– Hélas, mon arme a été détruite dans la prison. Et même si par miracle une balle pouvait déclencher la bombe, le pistolet de Robert n'est pas assez précis à cette distance.

– Nous ferions mieux de battre en retraite, dit Fulton. Ils sont en train de faire signe aux autres janissaires de nous coincer ici.

– Attendez, s'exclama Astiza. Regardez ! Ils tournent le miroir ! »

En effet, les guerriers encapuchonnés du Rite égyptien avaient retourné l'engin et commençaient à l'orienter vers le soleil et, accessoirement, vers nous. Le miroir semblait véritablement brûler à présent et les pétales articulés se mirent à bouger pour mieux capter les rayons solaires. Ils allaient diriger la machine de guerre d'Archimède vers nous.

« Partons d'ici ! hurlai-je, ne pensant plus qu'à sauver ma famille.

– Non, il faut en profiter ! » dit Astiza en ramassant l'épée.

Elle se mit à découper la corde qui fixait la perche au tréteau.

« Qu'est-ce que vous faites ? hurla Fulton.

– Il faut clouer ce bouclier sur la perche et capter le rayon quand il viendra vers nous, expliqua-t-elle. Si nous tenons le bouclier à la main, nous risquons de nous brûler, mais, avec la perche comme poignée, ça devrait aller. À Memphis et à Dendérah, j'ai lu dans de vieux livres que cette technique était sûrement la seule manière de se protéger des rayons du miroir.

– Vous comptez rediriger le rayon vers eux ?

– Oui, jusqu'à ce qu'ils se dispersent. Et ensuite, j'ai bien l'intention de viser votre bombe.

– Ah, ah ! s'écria Pierre. C'est cette jolie femme la magicienne, pas toi, petit âne !

– Peut-être, mais c'est moi qui l'ai trouvée ! »

Qu'est-ce que j'aimais cette femme !

Nous récupérâmes un clou en fer et, accroupis derrière un parapet, nous fixâmes le bouclier sur la perche en utilisant la crosse du pistolet de Pierre comme marteau. Je jetai un œil par-dessus. Des cordes, des engrenages et des poulies permettaient d'orienter le miroir. Cet équipement devait être nécessaire en cas d'attaque contre un bateau ennemi qui se déplaçait. Les savants du Rite égyptien avaient percé les secrets d'Archimède et avaient peut-être même amélioré son invention.

« Debout ! Il faut qu'ils nous visent ! dit Astiza.

– Mais on va brûler vifs !

– C'est le seul moyen de leur rendre la pareille. »

Il y eut un éclair, puis le rayon de lumière traversa les toits et frappa notre terrasse. La chaleur fut instantanée. C'était terrifiant. Astiza se retourna pour protéger Harry et mon fils se réveilla en sursaut.

« Maintenant, ramassez la perche et utilisez le bouclier ! »

Nous soulevâmes donc notre miroir de fortune et le plaçâmes sur la trajectoire du rayon mortel. Aussitôt, la tête de la gorgone parut s'embraser. Un second rayon se forma instantanément. Après quelques essais infructueux, nous parvînmes à orienter le bouclier de façon à ce que notre rayon atteigne les savants du Rite situés à côté du miroir.

Ils se mirent à hurler. Deux robes s'enflammèrent. Les hommes s'éparpillèrent en quelques secondes.

« Maintenant, la mine ! » ordonna Fulton.

Doucement, nous inclinâmes le bouclier et visâmes notre torpille. En quelques secondes, elle se remit à fumer. Des flammes apparurent. Nous attendîmes, priant pour que ça fonctionne.

Et enfin, un rugissement retentit !

La mine et ses cinquante kilogrammes d'explosif éclatèrent dans une gerbe de feu, de fumée et de pierres. Le mur

situé sous le miroir n'était plus qu'un trou béant. Le toit soutenu par le mur s'inclina, s'affaissa, le miroir se détourna et le rayon disparut. Nous avions l'impression d'assister à une éclipse de soleil. Plusieurs soldats et savants avaient été projetés au sol et une des deux cordes permettant de diriger le miroir avait cédé.

Mais c'était tout. Le miroir était incliné, pas détruit. Un déluge de pierres s'abattit sur les toits des maisons alentour, la fumée disparut peu à peu, mettant en évidence notre échec. À part le trou dans le mur et quelques flammes qui brûlaient derrière, nous n'avions causé aucun dégât.

« J'aurais dû prendre une deuxième torpille, grommela Fulton.

– Qu'importe, si nous ne perdons pas de temps, nous devrions pouvoir regagner l' Enterprise indemnes. Courons, nous verrons bien !

– Avec un point d'appui, ils répareront ce toit en quelques secondes, m'assura l'inventeur. Regarde, ils sont déjà en train de s'y mettre. Non, nous sommes fichus, et Sterett aussi.

– Je préfère mourir les armes à la main que mangé par un lézard, marmonna Pierre.

– Et je préfère mourir les armes à la main que voir ma femme et mon fils réduits à l'esclavage », renchéris-je.

Une fois de plus, je l'avais appelée « ma femme ». Étais-je en train de m'engager ? Ethan Gage, l'aventurier insatiable, le bourreau des cœurs égoïste ?

« Ethan ? » demanda Astiza.

Les femmes aiment bien être tenues au courant. Mais que pouvions-nous dire quand tant de choses avaient été passées sous silence, faute de temps ?

Soudain, une explosion monumentale retentit : un coup de tonnerre qui nous fit tomber par terre et projeta le miroir, le Rite et la moitié du fort de Yusuf dans les airs en une fontaine monstrueuse de flammes et de fumée. Des morceaux dorés de l'ancienne machine de guerre volèrent en éclats comme un miroir en verre sur lequel on aurait jeté une pierre. Une pluie de morceaux de roche, de métal et de chair humaine s'abattit sur Tripoli dans un vacarme infernal. Nos oreilles bourdonnèrent pendant quelques minutes après l'explosion.

Fulton se redressa et regarda, stupéfait, le tas de ruines fumant où s'était dressé le miroir.

« Ils ont entassé de la poudre et des armes pour le protéger, dit-il, abasourdi. Les feux que nous avons déclenchés ont dû atteindre la réserve et tout a explosé. »

Il considéra un instant notre bouclier, tordu par la chaleur.

« Méduse les a transformés en gravats. »

40

N ous profitâmes du chaos pour nous échapper. La prison était vide et ses portes grandes ouvertes. Dans les rues, les esclaves et prisonniers échappés avaient formé des petits groupes déterminés à fuir Tripoli avant d'être rattrapés par les janissaires. Une immense colonne de fumée s'élevait en lieu et place du miroir, et j'aperçus quelques explosions secondaires : certainement d'autres barils de poudre qui prenaient feu à leur tour. Vêtus de nos costumes arabes, nous courûmes vers le port sans attirer l'attention, au milieu d'une foule abasourdie. Des tireurs d'élite s'installèrent par dizaines sur le toit du palais de Yusuf et je crus même apercevoir Karamanli en personne, sans son précieux turban, en train d'agiter les bras et de hurler des ordres. Mais, par chance, il ne nous repéra pas.

Au moment où nous posions le pied sur le quai du port, un rugissement retentit et un corsaire pirate au mouillage explosa. Un jet d'eau jaillit des entrailles du navire, puis celui-ci se mit aussitôt à sombrer. Son gréement et celui de l'embarcation voisine prirent feu. Pris de panique et ne sachant pas d'où était venue l'attaque, les marins sautèrent par-dessus bord. Des prisonniers en fuite en profitèrent pour voler des felouques.

« Magnifique, dit Pierre en admirant la scène apocalyptique qui se jouait devant nous. Petit âne, tu as encore fait des miracles ! »

Nous repérâmes une ondulation et une ombre sous la surface de l'eau : Cuvier et Smith s'éloignaient avec le Nautilus du navire qu'ils venaient de couler. Pendant quelques instants, j'eus peur qu'ils partent pour de bon et nous abandonnent, mais l'ombre ralentit et la petite tourelle apparut. Le sous-marin s'arrêta complètement : les deux savants devaient regarder ce qui se passait par les hublots. Puis l'écoutille s'ouvrit et la tête de Cuvier apparut. Il nous fit de grands signes.

« Arrête, tu vas attirer l'attention ! » m'exclamai-je.

Et de fait, des mousquets le prirent pour cible et, quelques secondes après, les balles criblaient l'eau à côté de l'engin. Cuvier retourna à l'intérieur et l'embarcation vira de bord pour nous récupérer. Je regrettai de ne pas avoir de fusil pour riposter, mais mon arme appartenait désormais à un dragon bien nourri.

Harry observait le port avec intérêt. Visiblement, il commençait à s'habituer au chaos. Des gens couraient en tous sens au milieu des tourbillons de fumée et les boulets de canon crevaient la surface de l'eau.

« Papa, du feu !

– Oui, ce sont des méchants, lui expliquai-je. Tu dois me promettre de ne jamais jouer avec le feu, d'accord, Harry ?

– On peut jouer avec le feu ? »

L'idée l'intriguait.

« Certainement pas ! s'exclama sa mère.

– Feu chaud ! dit-il en agitant ses petits doigts.

– Très chaud, confirmai-je. Très dangereux.

– Pas danger ! dit-il avant de réfléchir quelques secondes. Grand méchant chien !

– Mais il est mort, le grand méchant chien.

– Bien.

– J'ai l'impression que tu es bien plus intelligent que ton père ! s'esclaffa Pierre. Tu dois tenir ça de ta mère. »

Dans un bruit métallique, le Nautilus accosta. Astiza tendit à Cuvier un petit Harry gigotant pour qu'il l'installe à l'intérieur, puis les quatre adultes qui restaient suivirent, remplissant en quelques secondes le peu d'espace disponible. Harry se mit à pleurer, gêné par cette proximité soudaine, et les coups de feu en provenance du palais redoublèrent d'intensité. Quelques balles de mousquet ricochèrent sur la tourelle.

« Il va falloir rester sous l'eau le plus longtemps possible, dit Cuvier. Quelle est la portée du miroir ?

– Nous l'avons détruit, annonça fièrement Fulton. C'est Astiza qui a trouvé la solution. »

Il semblait aussi impressionné par l'intelligence d'Astiza qu'il avait été déçu par la mienne, et il était suffisamment bel homme pour que ce compliment provoque ma jalousie.

« Félicitations, madame, dit Cuvier. Je vous prie de m'excuser pour le manque de confort. Notre inventeur américain n'a pas cru bon d'équiper son appareil de commodités.

– Bah ! Du moment que nous réussissons à nous enfuir. »

Elle jeta un œil à l'intérieur du tube métallique qui sentait le renfermé et l'humidité, puis elle se fendit d'un large sourire.

« Et puis je suis sûre que ceci n'est que sa première ébauche !

– Et les prochaines minutes détermineront si c'est aussi sa dernière, dit Cuvier avec un clin d'œil.

– J'ai dessiné de nouveaux plans pour un appareil pouvant contenir vingt personnes !

– Pour l'instant, occupons-nous de celui-ci, d'accord ? »

Nous nous enfonçâmes dans l'eau et je remplaçai Smith, essoufflé, à la manivelle de l'hélice. Nous n'entendions que trop bien les boulets de canon siffler autour de nous. La garnison de Tripoli semblait tirer sur tout et n'importe quoi.

« Est-ce que vous avez vu Sterett et sa goélette ? demanda Cuvier.

– Pas encore, répondis-je. Pour l'instant, nous devons dépasser les récifs et ensuite nous pourrons refaire surface. »

Nous n'avions d'autre moyen de voir notre progression que d'étudier la boussole et de compter les minutes, une tâche qui revenait à Fulton. Avec autant de monde dans un si petit espace, et les efforts de ceux qui tournaient la manivelle, l'air ne tarda pas à devenir étouffant. Horus, lui, avait résolu le problème en s'endormant une fois de plus et nous le regardâmes tous avec envie.

« Et si nous utilisions ton air comprimé, Robert ?

– Non, je préfère le garder en cas d'urgence.

– Parce que, pour toi, sept personnes entassées dans un navire sous-marin conçu pour n'en accueillir que trois et qui cherchent à naviguer entre les boulets de canon, ce n'est pas un cas d'urgence ?

– Je pense que nous sommes déjà hors de portée. »

Et en effet, la pluie de métal semblait s'être interrompue.

« Remontons à la surface pour vérifier, ajouta l'inventeur. Nous en profiterons pour ouvrir l'écoutille et renouveler l'air. Gage, je te remplace à la manivelle. Jette un coup d'œil quand la tourelle sera hors de l'eau. »

Nous nous déplaçâmes comme nous pûmes tandis que Cuvier pompait l'eau des ballasts. L'habitacle s'éclaira doucement alors que nous remontions et, enfin, les épais hublots dépassèrent de la surface.

Je me retournai pour regarder Tripoli. Un impressionnant nuage de fumée flottait au-dessus de la ville et plusieurs chébecs et felouques étaient en feu. Les quais et les remparts étaient couverts de soldats, mais les coups de canon avaient cessé. Soit nous étions trop loin, soit ils nous avaient perdus de vue. Finalement, le sous-marin de Fulton était peut-être promis à un bel avenir.

Restait à savoir si l' Enterprise était en vue. Je me retournai pour observer le large. Et je faillis hurler de terreur : un corsaire fonçait droit sur nous, toutes voiles dehors. Des gerbes d'eau dansaient sous la proue et Hamidou Dragut se tenait debout sur le mât de beaupré, le visage en sang, pointant son doigt vers notre embarcation.

Vers moi, précisément ! Il voulait utiliser son navire comme bélier.

Je les vis sortir un canon pour nous accueillir et des marins épaulèrent leur mousquet.

« Descendez ! Descendez ! hurlai-je. C'est Dragut ! Il fonce droit sur nous, il va nous couper en deux ! »

Fulton et Cuvier se précipitèrent sur les leviers et les manivelles, et les ballasts se remplirent. Les hublots se couvrirent d'eau alors que nous nous immergions, mais la lumière du jour était maintenant synonyme de mort et le fait qu'elle ne disparaissait pas signifiait que nous ne descendions pas assez vite. Une ombre apparut, le navire de Dragut fonçait sur nous comme une tempête et nous entendîmes un crissement lorsqu'il passa au-dessus du sous-marin. Sa quille avait frotté contre notre tourelle, nous poussant vers le bas. Après quoi, nous continuâmes à couler de plus en plus vite. Dans le noir le plus complet, nous touchâmes enfin le fond du port, à douze mètres de profondeur.

Harry se réveilla en sursaut.

« Maman ? N’est où ?

– En sécurité », répondit-elle d’une voix tremblante.

Un filet d’eau s’insinua par un des trous de boulon.

« Est mouillé !

– Tu as raison. C’est mouillé. »

Elle faisait de son mieux pour rassurer notre fils, mais la terreur se lisait dans ses yeux.

« Peut-être que nous pourrions attendre ici qu’il soit parti, proposa Cuvier.

– À mon avis, il va lofer et se laisser dériver, répondis-je.

– Nous n’avons presque plus d’air, prévint Smith.

– C’est donc le moment d’ouvrir le récipient de Berthollet, annonça Fulton. Je vous avais bien dit qu’il valait mieux attendre un cas d’urgence. Ça devrait nous offrir au moins une heure de plus. »

Il dévissa le bouchon et un nouveau sifflement accompagna celui de la fuite d’eau. Fulton actionna une pompe pour vider une partie du liquide qui s’insinuait dans l’habitacle. Puis il alluma une deuxième bougie.

« Un peu de lumière nous redonnera le moral.

– Notre rendez-vous aurait dû être à l’aube, fis-je remarquer. Sterett verra la fumée et devinera que nous avons fait quelque chose, mais combien de temps osera-t-il attendre ?

– Utilisons l’hélice pour quitter ce maudit port. Combien nous reste-t-il à parcourir, Gage ?

– Je n’ai pas eu le temps de voir.

– Tant pis, on avancera à l’aveugle. »

Nous pompâmes pour nous décoller du fond. Puis nous entendîmes un bruit d’éclaboussure au-dessus de nous, suivi d’un long silence.

« Vous pensez que c’est Dragut qui jette l’ancre ?

– Peut-être qu’il nous lance des boulets de canon.

– Sans savoir où nous sommes ? »

Puis il y eut une explosion et le Nautilus vacilla, comme s’il avait été frappé par-derrière. Nous fûmes tous projetés en avant et nos bougies s’éteignirent. De l’eau s’engouffra au niveau de l’hélice, un jet froid qui nous trempa tous instantanément. Harry se mit à hurler et s’accrocha à sa mère.

« Les pirates nous ont lancé un baril de poudre, devina Fulton. Pompez ! Pompez ! Si nous ne remontons pas à la surface au plus vite, nous allons couler !

– Je savais bien que j’aurais dû en rester au canoë, marmonna Pierre. Est-ce que Dieu a fait de nous des poissons, capables de vivre sous l’eau ? Non. Il a regardé Adam et il lui a dit : “Reste là où tu peux respirer.”

– Georges, William ! s’exclama Fulton. Est-ce qu’il nous reste encore cette dernière mine ?

– Oui, mais elle n’est pas armée.

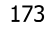
– Peut-on encore faire fonctionner l’hélice ? demandai-je.

– Elle est tordue, mais elle tourne encore un peu », m’assura l’inventeur.

Nous avions de l’eau jusqu’aux chevilles.

« Je crois que nous allons devoir nager, prévint Fulton en jetant un œil à l’intérieur de son petit cylindre en métal. J’ai bien peur que le Nautilus ne réussisse pas à atteindre l’ Enterprise .

– Si nous quittons ce sous-marin, les pirates vont nous tuer les uns après les autres, dit Smith. Ou nous récupérer



et nous jeter en prison.

– Sauf si on les coule avant ! m'exclamai-je. Nous avons toujours cette mine, même si elle n'est pas armée. Rappelle-moi comment on la fait exploser, Fulton !

– Normalement, il faut visser la charge sur la coque en bois du bateau ennemi, reculer avec une longue ligne et déclencher la torpille avec un cordon.

– Et si on la mettait à l'avant du sous-marin et qu'on la faisait exploser ?

– Les deux bateaux couleraient, avec tous ceux qui se trouvent à l'intérieur.

– Alors, c'est ce que je vais faire. Vous allez sortir du Nautilus et nager le plus vite possible. Et moi, je vais régler son compte à ce satané Dragut.

– Ethan ! s'écria Astiza. Hors de question que je te laisse mourir !

– Elle a raison, dit Smith. Tu es papa, maintenant.

– Et je ne tiens pas à ce que mon fils finisse esclave. Écoutez, c'est à cause de moi si nous sommes aujourd'hui dans cette situation. Rien de cela ne serait arrivé si je ne m'étais pas frotté au Rite égyptien, à Aurora Somerset et à Napoléon Bonaparte. Je vous ai accompagnés jusqu'aux Enfers, parce que vous avez eu le cran et la mauvaise idée de venir avec moi. Maintenant, la moindre des choses, c'est que je vous fasse gagner du temps afin que vous puissiez vous en tirer.

– En te suicidant ? » protesta l'Anglais.

Je me tournai vers Fulton.

« Robert, si j'accroche une ligne au cordon de la mine et que je la fais passer par l'écoutille, tu penses que je pourrai la déclencher d'ici et utiliser la coque en métal pour me protéger de l'explosion ?

– Théoriquement oui, mais le nez du Nautilus va être réduit en bouillie. Mon bateau plongeur va couler comme une pierre.

– Si je retiens ma respiration, j'arriverai peut-être à regagner la surface à la nage.

– Non, Ethan ! me supplia Astiza. Horus a besoin de son père !

– Il a surtout besoin de vivre ! Et pour ça, il faut absolument couler le navire de Dragut. Ça m'apprendra à ne pas avoir achevé ce pirate, dans le harem. À chaque fois que je ne tue pas mes ennemis, je finis par le regretter… Bon, quand nous ferons surface, vous devrez tous sortir avant que les pirates ne nous repèrent et se mettent à tirer. Nagez et dispersez-vous ! Plongez autant que possible pour leur rendre la tâche plus difficile ! De mon côté, j'approcherai le sous-marin de leur coque, je ferai exploser la mine, puis je vous rejoindrai à la nage. Dirigez-vous vers les récifs et peut-être que vous pourrez faire signe à Sterett de venir vous chercher.

– Ça ne marchera jamais, dit Cuvier.

– Et c'est pour cela que le petit âne a choisi ce plan ! plaisanta Pierre. Mais tu oublies une chose, monsieur l'illuminé : comment vas-tu à la fois conduire le sous-marin et installer ta bombe ? Moi, Pierre Radisson, je peux tourner une manivelle, nager et sauter mieux que n'importe qui et je resterai donc avec toi pour t'aider. Après tout, j'ai l'habitude de t'assister dans tes entreprises les plus folles.

– Je le prends comme un compliment, voyageur.

– On voit la lumière du jour, s'écria Fulton. Nous approchons de la surface !

– Astiza et Harry, vous passez en premier ! Ensuite, les scientifiques, le monde a besoin de votre savoir ! »

Après tout, à choisir entre un géologue et un joueur, ou un zoologue et un pagayeur, il n'y avait pas à hésiter. Je ne pensais pas qu'ils réussiraient à aller bien loin, mais comme je serais mort de toute façon, je n'aurais plus à m'en inquiéter.

« Ethan, pas maintenant que nous sommes réunis, me dit Astiza.

– Je te rattraperai, lui promis-je sans conviction.

– Et moi qui n'aime pas nager, grommela Smith.

– Tu n'as pas vraiment le choix.

– Surface ! » murmura Fulton.

Il ouvrit l'écoutille, sortit sur le pont et attrapa Harry. Perturbé par toute cette agitation, l'enfant était comme paralysé. Astiza sortit à son tour, reprit le petit, sauta à l'eau et se mit à nager aussi vite que possible.

« Vite, partez tous si vous voulez que le plan réussisse ! ordonnai-je aux autres. Et aidez Astiza ! »

Cuvier et Smith se hissèrent sur le pont. L'Anglais était tremblant.

« Ça va aller, William », l'encouragea Cuvier en le prenant par la main.

Alors qu'ils s'éloignaient, Pierre se mit à faire tourner la manivelle abîmée pour déplacer le sous-marin.

« C'est dur, petit âne ! Mais maintenant que nous pesons moins lourd, ça devrait aller ! »

Fulton sauta dans l'habitacle.

« Je vais vous aider.

– Non ! m'exclamai-je. Tu ne vas quand même pas couler avec ton sous-marin !

– Je ne quitterai pas mon bateau. Allez, Gage, attache le cordon ! C'est nous, les Américains, ici ! C'est nous qui sommes en guerre contre Yusuf Karamanli ! »

L'inventeur avait du cran. J'allais devoir être à la hauteur. Je me hissai sur le pont.

« À droite toute ! ordonnai-je. Nous allons nous glisser sous sa poupe. Le navire se laisse dériver, mais personne ne regarde derrière. »

Alors que nous tournions et gagnions de la vitesse, je défis un des cordages de la voile et fis un nœud pour l'attacher à la mine. J'avais placé l'explosif dans un panier sur le pont du sous-marin, à l'avant. Doucement, nous nous approchâmes du corsaire de Dragut, qui semblait satiné à la lumière du soleil. Je pus lire le nom du navire à bord duquel nous avions fui Venise, le Mykonos .

Soudain, les pirates nous repérèrent et se mirent à crier. Des hommes coururent jusqu'à la proue. Il y eut des tirs de mousquet et j'entendis les roues d'un canon qu'on déplaçait. Une balle ricocha contre l'écoutille.

« Droit devant ! criai-je à mes camarades. Vite ! Vite ! Vite ! »

Je me retournai et vis qu'un canon pivotant était braqué sur moi. Sans réfléchir, je plongeai la tête la première dans le sous-marin. À l'intérieur, nous avions de l'eau jusqu'aux genoux. Le canon fit feu et la mitraille résonna contre le métal de la coque. Un éclat passa par l'écoutille et ricocha à l'intérieur.

« Merde ! Petit âne, dépêche-toi de fermer !

– Impossible, sinon je ne pourrai pas tirer la corde ! Et puis, de toute façon, nous aurons besoin d'une porte de sortie !

– Tu parles, nous allons finir en compote ! grommela Fulton. Mais si par miracle nous nous en sortons, l'avant sera arraché, donc nous n'aurons plus besoin de l'écoutille. Ferme, mais fais attention à ne pas coincer la corde, Ethan. »

Il semblait résigné, aussi calme que s'il observait des plans sur son bureau.

Je levai les yeux. Nous passions sous la poupe du chébec. Les pirates se mirent à nous jeter des objets divers et variés, dans un vacarme effroyable. Puis une petite secousse se fit sentir : l'avant de notre sous-marin avait heurté la coque du corsaire. J'entendis des cris d'alarme en arabe.

Je souhaitai mentalement bon vent à ma famille, puis je tirai sur la corde.

L'explosion nous projeta tous les trois à l'arrière du sous-marin. L'avant de notre vaisseau vola en éclats et un mur d'eau de mer s'engouffra par l'ouverture, nous plaquant encore plus vers l'arrière et nous plongeant dans le noir. En une seconde, nous ne pouvions plus respirer. Et puis nous coulâmes de nouveau jusqu'au fond du port. Mes oreilles me faisaient souffrir le martyre.

La poupe du Nautilus heurta violemment le sable ; la proue avait complètement disparu. La secousse me rappela que je n'étais pas mort et je compris soudain que nous allions peut-être réussir à nous en tirer.

Un objet flottant passa à ma portée et je l'attrapai. La réserve d'air de Fulton ! J'étais maintenant plus léger que l'eau et je me retrouvai collé au plafond du Nautilus . D'une main, je saisis un corps vêtu d'un costume arabe et, de l'autre, je m'extirpai par la proue anéantie de notre sous-marin. Je levai les yeux vers la surface argentée, si loin au-dessus de ma tête. Nous jaillîmes à la surface tels des bouchons et nous mîmes à tousser comme des mineurs.

Je me rendis compte que la personne que j'avais attrapée était Pierre et que celui-ci s'était chargé de Fulton. Les deux hommes étaient vivants, mais choqués. Nous nous laissâmes dériver en nous agrippant à la réserve d'air.

Je regardai autour de moi. Le chébec de Dragut avait disparu. Des éclats de bois, des morceaux de chair humaine et des bouts de toile flottaient çà et là.

Nous avions dû faire exploser la réserve de poudre du navire.

Je lâchai ma bouée et nageai vers un morceau de bois plus grand, entraînant Pierre et Fulton avec moi. Nous atteignîmes ce qui avait en fait été le mât de beaupré du Mykonos et vîmes qu'un autre homme s'y était déjà agrippé, de l'autre côté : un pirate survivant, aussi sidéré que nous. Je plissai les yeux pour voir à qui j'avais affaire.

C'était Dragut. Son visage était tuméfié à l'endroit où je l'avais frappé avec la crosse de mon fusil. Ses vêtements avaient presque tous été arrachés par l'explosion de son bateau, et ses bras et ses épaules étaient criblés d'éclats de bois et de petites brûlures. Il me jeta à son tour un regard lugubre, semblant réfléchir à la suite des événements.

Allais-je de nouveau devoir me battre contre lui ? J'étais exténué, désarmé, et je ne voulais qu'une chose : revoir ma femme – oui, « ma femme » – et mon fils.

Mais au lieu de m'attaquer, Dragut se contenta de me saluer.

« Au final, c'est toi qui as gagné, l'Américain. Tu as fait exploser mon bateau. Mais quel est ce navire du diable que vous avez inventé là, satanés chrétiens ? Je ne voyais pas pourquoi Aurora Somerset était fasciné par toi, mais je commence à comprendre. Tu es un véritable sorcier.

– Je t'avais pourtant dit que ce n'était pas une bonne idée de déclarer la guerre aux États-Unis, fanfaronnai-je, tâchant de trouver un objet pour l'assommer.

– Tiens. »

Il me lança quelque chose, je l'attrapai : c'était un des pistolets de duel de Cuvier. Dragut avait été éjecté de son bateau avec les deux armes passées à la ceinture et, à présent, il me visait avec l'autre. Je levai à mon tour le pistolet.

Nous pressâmes la détente en même temps, mais la poudre était mouillée et rien ne se passa. Dragut me lança un sourire narquois.

« Tu ne nous as pas encore battus », dit-il en jetant son pistolet dans l'eau.

Je fis de même. À présent, toutes les armes que nous avions achetées à Venise étaient perdues.

« Je vengerai mon bateau. Mais pas aujourd'hui, visiblement. Ta marine est plus proche que la mienne », ajouta-t-il en montrant du doigt quelque chose derrière moi.

Je me retournai et, à ma plus grande joie, je vis l' Enterprise apparaître derrière les récifs, son drapeau flottant fièrement dans la brise matinale. Elle lâcha une bordée en direction du port de Tripoli. Une gerbe d'éclats de bois jaillit d'une felouque qui avait eu l'audace de s'attaquer à la goélette et qui faisait maintenant demi-tour pour se mettre à l'abri.

« Retournez vous battre, sombres crétins ! » hurla Dragut.

Mais ils ne l'entendirent pas, ou plutôt ils ne l'écoutèrent pas.

« Ce matin, pour la première fois, il semblerait qu'il y ait un blocus américain », lançai-je.

Dragut secoua la tête.

« Au revoir, Ethan Gage. Je ne pense pas que je t'accueillerai de nouveau à bord de mon bateau. »

Et sur ce, il lâcha le mât et partit à la nage en direction de Tripoli avec les autres survivants.

J'étais plutôt satisfait de le laisser partir. Même s'il avait été le jouet d'Aurora, il n'était pas aussi dangereux qu'elle.



« Bon, Robert, je crois bien que, comme l'avait prévu Pierre, j'ai coulé ton sous-marin.

– J'aurais dû te le dire dès le début, déclara mon vieux compagnon. Ethan Gage est une catastrophe ambulante. En Amérique, je devais toujours veiller à ce que ce petit âne ne mette pas ses pieds n'importe où dans mon canoë. Ou qu'il ne jette pas de bois vert dans le feu. Ou qu'il ne vide pas un castor n'importe comment. Ou qu'il ne s'empoisonne pas avec des baies.

– Je n'ai aucun mal à l'imaginer, dit l'inventeur.

– Mais une fois de temps en temps, il réussissait à nous faire une démonstration de sorcellerie. Comme aujourd'hui.

– Le Nautilus fonctionne, Ethan, s'exclama alors fièrement Fulton. Je vais pouvoir rentrer à Paris et raconter à Napoléon que mon bateau a coulé deux navires ennemis.

– Non, Robert. Napoléon ne voudra pas que tu impliques la France dans une attaque sur Tripoli et que tu compromettes la sécurité de ses navires. Il a déjà assez de problèmes comme ça. Et puis, de toute façon, ton sous-marin a coulé. Tu n'as aucune preuve.

– Si, toi, tu as été témoin !

– Je veux bien raconter ce que j'ai vu, mais je doute qu'il me croie ! »

L'inventeur semblait découragé.

« Allons, viens ! Rattrapons les autres et rejoignons l' Enterprise . Je vois qu'ils ont mis des canots à la mer. »

Alors que nous nagions doucement vers notre sauveur, Fulton se ressaisit et se mit à penser tout haut au succès de ses inventions.

« Je suis sûr qu'il aimera mon idée de bateau à vapeur. Je suis sûr qu'il sera conquis par ma prochaine démonstration. Et un jour, il y aura des escadrons entiers de sous-marins.

– Restes-en à tes images panoramiques, Robert. Les gens aiment bien pouvoir vivre des aventures sans avoir à quitter Paris. »

41

D épités, les pirates n'essayèrent pas de nous poursuivre. De notre côté, nous n'avions pas de canons assez puissants pour nous attaquer à Tripoli. Sterett mit le cap sur Malte pour retrouver la flottille américaine. De là, mes compagnons pourraient aller où bon leur semblerait.

Visiblement, Fulton n'était pas aussi abattu que je l'aurais cru par le fait que j'avais détruit son Nautilus . Au contraire, il s'accrochait à l'espoir que le succès de cette première expérience lui permettrait de construire un deuxième sous-marin, dont il était déjà en train de dessiner les plans.

« Imagine une manivelle manœuvrée par dix hommes ou, mieux, un moteur à vapeur qui fonctionnerait sous l'eau ! Imagine si nous pouvions vivre sous l'eau !

– Tu n'as pas trouvé que c'était un peu sombre et un peu humide ?

– Imagine si on pouvait survoler les falaises abyssales et nager avec les poissons géants !

– Et tu penses vraiment que quelqu'un croira que cinq hommes – dont deux Américains seulement – ont réussi à attaquer Tripoli ?

– Évidemment ! Je le leur dirai ! Nous pourrons leur montrer, nous avons… »

Il regarda autour de lui comme s'il avait une preuve de ses exploits à portée de main.

« Pas une arme, pas un trophée, pas un prisonnier, Robert. N'oublie pas que les hommes comme Napoléon ont l'habitude d'entendre les gens lui raconter leurs exploits imaginaires. Il a appris à être sceptique.

– Tu viendras avec moi, Gage ! Nous serons associés et nous serons payés pour couler des navires de guerre ennemis !

– Le monde est en paix. Regarde l'Anglais Smith et le Français Cuvier, là-bas, qui s'entendent comme deux vieux amis et qui discutent de cailloux et de fossiles. Pourquoi Napoléon déclarerait-il encore la guerre à l'Angleterre ?

– Mon bateau à vapeur, dans ce cas. Tu m'aideras à le convaincre, tu es doué pour ça, Ethan.

– J'ai dit à Mme Marguerite que j'allais écrire un livre.

– Tu n'as qu'à en écrire un sur notre aventure !

– Peut-être, on verra. En tout cas, j'essaierai de raconter la vérité. »

Puis j'allai trouver Cuvier.

« Et toi, Georges, qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ?

– Je préfère les animaux éteints aux pirates vivants ! C'était une belle aventure d'explorer la Méditerranée, mais je crois que maintenant je préférerais retourner à mes ossements. Moi aussi, je suis un homme de lettres et je suis censé réformer l'éducation en France. Et puis il y a toutes ces idées passionnantes sur l'origine de la vie ! Nous avons trouvé le temps, à Thira. Le temps dans toute sa profondeur ! Et ces jolies salles au bout du tunnel : était-ce un vestige de l'Atlantide ? Et qui a inventé ce miroir en premier ? S'agit-il d'une idée transmise par de mystérieux ancêtres, comme ce Thot ou ce Thor ? Il faudra que j'épluche les archives. Tu m'as donné un passe-temps pour les dix prochaines années, Ethan. Merci.

– Je t'en prie. Et toi, William ?

– Je crois que moi aussi, j'en ai vu plus qu'assez. Je vais retourner en Angleterre et continuer à dessiner ma carte géologique. Au moins, ce n'est pas mes cailloux qui risquent de me tirer dessus ! Mon travail pourrait aider d'autres personnes à sonder les mystères de la Terre. Les sommités de la science m'ont ignoré, Ethan, mais cette petite aventure m'a redonné confiance en moi et m'a donné envie de persévérer. Quand je vois que même Ethan Gage est capable de gagner, je me dis : pourquoi pas moi ?

– Tu as bien raison. Ne te laisse pas décourager par ces arrogants, William. Ils savent que tu es plus intelligent qu'eux et ils te craignent.

– Je vais les convaincre ! jura-t-il. Je vais dessiner une carte de la terre et ils vont m'accueillir dans leur fichue Royal Society ! »

Pierre, quant à lui, m'expliqua que le Canada lui manquait.

« Il n'y a pas assez d'arbres en Afrique, et trop de gens en France. J'ai décidé de retourner explorer ma contrée, Ethan. J'ai pour projet de pagayer jusqu'au Pacifique.

– J'ai rencontré un certain Clark qui a la même idée. Il est ami avec Lewis, le secrétaire que Jefferson veut envoyer en mission jusqu'au Pacifique, justement.

– Peut-être que je me joindrai à eux. »

Et moi ? Il fallait toujours que je persuade Napoléon de vendre la Louisiane. Et puis il y avait la femme que j'aimais, le petit garçon que je voulais élever et cette vie que je ne savais pas encore par quel côté prendre. Je rejoignis donc celle que j'aimais sur la proue de l' Enterprise et nous nous appuyâmes contre un canon pour admirer la danse des vagues.

« Est-ce que tu savais que j'ai presque été forcé d'épouser Aurora Somerset sur un bateau pirate ?

– Comment ça, "presque" ?

– Les canons de Sterett ont interrompu la cérémonie. Au final, ça n'aurait rien changé, puisque je serais veuf à l'heure qu'il est. Aurora est morte, tu es vivante, et il y a ce petit Harry qui sort de nulle part. Parfois, la vie prend des chemins complètement inattendus.

– Horus, pas Harry. Et il ne sort pas de nulle part, Ethan.

– C'est vrai. Nous l'avons créé… »

C'était un peu prétentieux de ma part de m'accorder la moitié du mérite, mais je ne pouvais m'empêcher de me sentir fier. J'aimais d'autant plus être père que mon fils avait du cran. Il était peut-être la chose la plus intelligente que j'aie jamais faite.

« Je crois que je veux fonder un foyer, Astiza. Je veux trouver un endroit où il ne se passe jamais rien et m'y installer avec toi.

– Rien ? Tu finiras par tourner comme un lion en cage, Ethan !

– Tu enseigneras à Harry le nom des étoiles et des déesses, et je me ferai faire un nouveau fusil pour lui apprendre à tirer. Nous vivrons sur une île, peut-être, et nous laisserons le monde suivre son cours pendant que nous observerons les choses de loin, sur notre plage. Ce serait le rêve, non ? Je nous tisserai des hamacs, j'écrirai le récit de cette aventure pour Harry et je ne verrai plus jamais Napoléon. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Elle me sourit.

« Apparemment, c'est ce que veut le destin, Ethan. Ensemble pour toujours. »

Elle avait l'air sceptique, mais les femmes le sont toujours quand je leur annonce mes projets.

Je l'embrassai, pour la première fois depuis trois ans, et je fus soulagé de voir que je savais toujours m'y prendre. Puis je me penchai en arrière pour profiter du vent et du soleil.

« Dire que je vais devenir fermier ! m'exclamai-je. Alors que je n'y connais rien. Et que je déteste la boue. Bon, peut-être que je serai plutôt philosophe. Ou peut-être que nous entendrons parler d'un trésor facile à trouver. J'ai mené la vie dure à mon fils, j'imagine que je devrais apprendre à jouer avec lui. Tout en lui enseignant des choses, bien sûr. J'ai beaucoup de sagesse à transmettre.

– Je le plains déjà ! plaisanta-t-elle. Et comment comptes-tu t'y prendre pour financer tous ces rêves ?

– Ah, oui ! J'ai failli oublier. Pendant que tu récupérais le bouclier dans la salle du trône de Yusuf, j'en ai profité pour mettre de côté un petit objet caché dans la cage du léopard. »

Je tirai de ma poche l'émeraude du turban de Karamanli.

« Avec ça, on devrait avoir de quoi voir venir, poursuivis-je. On pourra envoyer notre fils à l'école quand on en aura assez de lui !

– Ethan ! Depuis que je te connais, c'est la première fois que tu arrives à récupérer quelque chose de valeur !

– C'est que j'ai une famille à nourrir, maintenant.



– D’ailleurs, où est Horus ?

– Mais il est juste… Je croyais qu’il était avec toi !

– Et je croyais qu’il était parti te chercher ! »

Nous nous dévisageâmes, consternés. Coups de feu, explosions, animaux sauvages, duels acharnés, naufrages… nous étions de piètres parents. Et voilà que nous avions trouvé le moyen de perdre notre fils sur un bateau de cinq mètres de long.

« Harry ? »

Nous nous mîmes à fouiller le pont, de plus en plus fébriles. Et si cet asticot était passé par-dessus bord ? Après avoir échappé aux dangers de Tripoli, inventé une nouvelle façon de faire la guerre, comment avions-nous pu perdre notre fils sur notre propre goélette ? « Quand on manque de bon sens, on manque de tout », disait le vieux Ben.

Et soudain, je me souvins de quelque chose et pris mon amante par le bras.

« Au cas où j’oublie, rappelle-moi de demander à Sterett de nous marier. Il est capitaine, après tout. Enfin, si tu veux bien de moi. »

Mon cœur battait la chamade. « Ayez vos yeux bien ouverts avant de vous marier, et mi-clos quand vous serez mariés », disait Franklin.

« Bien sûr que j’accepte, je n’arrive pas à me débarrasser de toi ! Mais ça ne nous dit pas où est Horus ! »

Elle ne perdait pas le nord.

« Je sais où il est, la rassurai-je. Là où je lui ai dit d’aller. Viens avec moi dans la cale. »

Et en effet, nous le trouvâmes dans la remise, endormi au milieu des voiles. Il ressemblait à un ange. Il dut sentir notre présence, car il ouvrit un œil et se tourna vers moi.

« Ai faim, papa. »

Pour faire sa sieste, il s’était glissé dans le seul endroit où je lui avais assuré qu’il serait en sécurité.

NOTE HISTORIQUE

L e conflit opposant l'Amérique aux États barbaresques perdura, en passant par des phases de plus ou moins grande intensité, de 1784, après que la toute jeune nation eut obtenu son indépendance et perdu du même coup la protection de la marine britannique, jusqu'à 1815 et à l'envoi de forces navales états-uniennes contre Alger. La marine britannique lança de son côté une attaque punitive en 1816, puis les Français conquirent Alger en 1830, inaugurant la colonisation de l'Afrique du Nord, qui mit un terme définitif à la piraterie barbaresque.

La guerre que mena l'Amérique contre Tripoli, dans l'actuelle Libye – guerre immortalisée par l'hymne du corps des marines Les Rivages de Tripoli –, dura de 1801 à 1805 et fut ponctuée par une alternance de victoires et de défaites pour les deux camps. Elle s'acheva avec la prise de la ville tripolitaine de Derna par des forces rebelles appuyées par un détachement de marines. Le pacha Yusuf Karamanli accepta de libérer ses prisonniers américains et de cesser ses attaques contre les navires de commerce américains en échange d'une rançon de soixante mille dollars – une « victoire » peut-être ambiguë pour les États-Unis, mais qui marqua l'avènement de la marine américaine.

Et que dire du raid sous-marin aussi audacieux que révolutionnaire mené par l'aventurier américain Ethan Gage et trois savants célèbres, si ce n'est qu'il n'est pas confirmé par les historiens académiques ?

Il ne fait en revanche aucun doute que Georges Cuvier fut l'un des plus éminents zoologues et paléontologues de son temps, et que William Smith fut le père de la géologie anglaise, même s'il n'obtint qu'une reconnaissance tardive pour ses réussites dans ce domaine. Robert Fulton, pour sa part, fut un inventeur infatigable qui vendit indistinctement ses idées aux marines anglaise et française avant de retourner dans sa patrie, où il lança sur l'Hudson, en 1807, le premier navire de commerce à vapeur, le Clermont . Il construisit également le sous-marin Nautilus , dont la conception avait cent ans d'avance.

Fulton s'installa en France dans l'espoir que le gouvernement révolutionnaire, conscient de l'infériorité de sa marine face à la Navy anglaise, se montrerait ouvert aux innovations techniques. Le 13 décembre 1797, il proposa au gouvernement français un projet de sous-marin, ou « bateau plongeur », qui reprenait en la développant l'idée de son compatriote David Bushnell, inventeur d'un submersible plus primitif, le Turtle , utilisé sans succès contre des bateaux britanniques pendant la guerre d'indépendance et dont les plans avaient été publiés en 1795. C'est le dessin définitif de ce bâtiment qui est décrit dans le roman.

L'idée resta dans les cartons jusqu'à ce que Napoléon prenne le pouvoir en France, en novembre 1799. Ayant obtenu l'accord préalable de ce dernier, Fulton entreprit la construction d'un sous-marin opérationnel d'environ six mètres de long sur deux de large qui fut achevé au printemps 1800. Le lancement eut lieu le 24 juillet et les essais commencèrent le 29, dans la Seine. D'autres tests suivirent en août, au Havre, au cours desquels Fulton parvint à faire exploser un tonneau. Il tenta à deux reprises d'approcher réellement des bricks anglais au mouillage, mais les Britanniques avaient eu vent de ses expériences et, soit par hasard, soit par méfiance, ils levèrent l'ancre avant qu'il n'ait pu arriver jusqu'à eux. Les exercices reprirent pendant l'été 1801, au large de Brest. Là, le Nautilus atteignit une profondeur de huit mètres, demeura trois heures en plongée et parcourut près de huit cents mètres sous l'eau. Il se révéla également manœuvrable en surface.

Malheureusement pour Fulton, un ministre de la Marine nouvellement nommé jugea trop sournoise cette méthode de combat et lui retira le soutien dont il bénéficiait. Selon les historiens, Fulton assura les Français qu'il avait détruit le Nautilus pour éviter qu'il ne soit copié. Ethan Gage, lui, laisse entendre que les restes du submersible pourraient bien se trouver au fond du port de Tripoli…

Par la suite, le 9 août 1803, Fulton fit évoluer un bateau à vapeur sur la Seine, mais, devant le manque de soutien de Napoléon, il passa en Grande-Bretagne, où il soumit des projets mettant en œuvre des sous-marins et des torpilles, en vue de détruire une éventuelle flotte d'invasion française.

Tout aussi révolutionnaire était le miroir, ou « rayon de la mort », du grand mathématicien grec Archimède. Syracuse, une colonie grecque de Sicile fondée en 743 av. J-C et devenue l'une des principales cités du monde antique, se trouva impliquée dans la lutte titanesque que se livraient Rome et Carthage. Assiégée, elle fut prise par les Romains en 212 av. J-C. En dépit des ordres du général Marcellus, Archimède fut tué par un soldat romain qui n'avait pas reconnu le célèbre mathématicien.

Selon la légende, Archimède inventa toutes sortes de machines ingénieuses pour défendre sa ville, y compris une catapulte perfectionnée, des griffes mécaniques géantes capables de broyer les galères romaines et un miroir qui pouvait les incendier.

La première biographie d'Archimède qui soit parvenue jusqu'à nous, celle que Polybe écrivit sept ans après la mort de l'inventeur, ne fait pas état du miroir. Ce fut seulement au IIe siècle de notre ère que l'historien Lucien de Samosate affirma que les Grecs avaient repoussé une attaque romaine à l'aide d'une lentille de verre, ou d'un miroir incendiaire. Des écrivains plus tardifs enjolivèrent ensuite cette histoire, qui continue d'enflammer l'imagination du public.

Parmi les tentatives modernes pour reproduire cette arme, figure une expérience conduite à Athènes par des scientifiques grecs qui parvinrent à incendier une maquette en contreplaqué grâce à une batterie de soixante-dix miroirs. En 2005, des étudiants du Massachusetts Institute of Technology arrivèrent au même résultat sur une cible fixe, mais échouèrent quand ils tentèrent de reproduire leur exploit pour l'émission de télévision Mythbusters . Un génie comme Archimède a-t-il pu faire mieux ? Un renégat américain a-t-il contribué à redécouvrir un système identique en 1802 ? Au lecteur d'en décider.

En tout état de cause, les décennies récentes ont vu s'accumuler les preuves que le monde antique était technologiquement plus avancé qu'on avait pu le croire. Cicéron, par exemple, rapporte qu'Archimède construisit un « ordinateur » à engrenages qui reproduisait les mouvements des corps célestes, or un instrument ancien correspondant à cette description fut découvert en 1900 par des pêcheurs d'éponges grecs. Surnommée « mécanisme d'Anticythère », cette machine, exposée à Athènes, permettait de calculer les mouvements du soleil, de la lune et des étoiles.

Le lance-flammes imaginé par Fulton est un concept qui date au moins de l'an 674 apr. J-C, date à laquelle Byzance fit usage d'une nouvelle invention appelée « feu grégeois » pour détruire une flotte arabe.

La légende française du petit homme rouge des Tuileries a bien existé ; elle apparaît dans certaines biographies de Bonaparte. La marotte qu'avait Napoléon de tirer sur les cygnes de Joséphine est elle aussi documentée.

Le Palais-Royal était effectivement le Las Vegas de son temps, et les ruines, grottes et cathédrales de Syracuse sont pour l'essentiel conformes à la description qui en est faite dans le roman.

Ioánnis Kapodístrias, le patriote grec qu'Ethan rencontre sur l'île de Thira, devint le père de l'indépendance grecque vis-à-vis de la Turquie. Joseph Fouché, l'agent de la police secrète française, le lieutenant de vaisseau américain Andrew Sterett et Yusuf Karamanli sont également d'authentiques personnages historiques.

Le lézard géant à bord du navire d'Aurora n'est autre que le célèbre dragon de Komodo, le reptile indonésien. Bien que leur existence ne soit pas évoquée par la science occidentale avant 1910, ces animaux ne pouvaient pas ne pas être connus des indigènes de l'archipel. Il est historiquement attesté que Yusuf entretenait des lions et autres grands fauves dans son palais de Tripoli.

Le Rite égyptien est une branche hérétique de la franc-maçonnerie fondée par le magicien escroc Cagliostro vers 1777. Si l'existence de ce rite est avérée, son extension, ses ambitions et sa longévité ont été exagérées dans mes romans.

L'île et l'archipel de Thira – plus connus aujourd'hui sous le nom de « Santorin » – marquent le pourtour d'un cratère volcanique détruit. Aux environs de 1640 av. J-C, l'île fut anéantie par une éruption si violente que le tsunami consécutif, en frappant la Crète, provoqua, pense-t-on, la chute de la civilisation minoenne. Selon certains chercheurs, Platon se serait inspiré de cet événement réel pour élaborer son mythe de l'Atlantide. Des ruines minoennes furent mises au jour à Akrotiri et certaines des fresques décrites dans ce roman sont exposées au public dans un musée de l'île.

Og, les armes géniales de l'Antiquité et les mystérieux ancêtres ont-ils jamais eu une existence réelle ? L'histoire, comme son nom l'indique, n'est rien d'autre qu'une histoire et la tâche de distinguer le vrai du légendaire occupera encore les historiens et les archéologues pendant des siècles. Mais il n'en reste pas moins que des légendes jadis récusées comme purement fantaisistes, tel le mythe de l'Atlantide, semblent bien avoir un fondement dans la réalité géologique et que plus nous en savons sur les peuples de l'Antiquité, plus leur ingéniosité nous étonne.

Ce roman n'aurait pas pu voir le jour sans les recherches des innombrables érudits qui ont écrit sur la vie de ses protagonistes, les guerres barbaresques, l'histoire de France et la Méditerranée. Son écriture a constitué pour moi un merveilleux prétexte pour visiter quelques lieux aussi secrets que charmants, tels Santorin et Syracuse. Je remercie particulièrement Huxley College, ainsi que Nick et Cynthia Zaferatos, qui m'ont fait connaître la Grèce. J'aimerais assurer une fois de plus de ma reconnaissance toute l'équipe de Harper-Collins : mon directeur littéraire, Rakesh Satyal, l'éditeur, Jonathan Burnham, l'assistant éditorial, Rob Crawford, le chef de fabrication, David Koral, la responsable de la publicité, Heather Drucker, le directeur de la commercialisation en ligne, Kyle Hansen, la directrice des droits étrangers, Sandy Hodgman, ainsi que tous les graphistes, illustrateurs, secrétaires de rédaction et spécialistes du marketing qui font de la publication de tout roman un travail d'équipe. Merci aussi à mon agent,

Andrew Stuart, si habile à défendre mes intérêts, et, comme toujours, à ma femme, Holly, mon organisatrice de voyages, ma première lectrice, mon indispensable critique, ma muse. Puisse l'aventure continuer !

du même auteur au cherche midi

Les Pyramides de Napoléon, traduit de l'anglais (États-Unis) par Danièle Mazingarbe, 2009.

Hiéroglyphes, traduit de l'anglais (États-Unis) par Gilles Morris-Dumoulin, 2010.

La Piste des Templiers, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Szczeciner, 2012.